

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

M É L A N G E S
DE L'UNIVERSITÉ
S A I N T J O S E P H
XXXVII

MÉLANGES OFFERTS AU
PÈRE RENÉ MOUTERDE

Beirut. Université Saint-Joseph.

M É L A N G E S
DE L'UNIVERSITÉ
S A I N T J O S E P H

TOME XXXVII

1960-1961

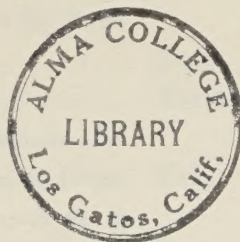
M É L A N G E S

OFFERTS AU PÈRE

RENÉ MOUTERDE

pour son 80^e anniversaire

I



*Volume publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*

IMPRIMERIE CATHOLIQUE — BEYROUTH (LIBAN)

58248

PJ
3001
B5
v. 37
1960-
61

1861-1861

TOME XXXVII

MÉLANGES

OFFERTS AU PÈRE

RENÉ MOUTERDE

Don au P. Moutarde



Le P. Moutarde est le directeur de la bibliothèque.

IMPRIMERIE GATHOLIQUE - BEVERLY HILLS

58228

MÉLANGES

OFFERTS AU PÈRE RENÉ MOUTERDE

Le nombre et l'importance des contributions présentées en hommage au Père R. Mouterde nous oblige à les répartir en deux volumes des *Mélanges de l'Université Saint Joseph*. En tête du premier volume nous publions, dans un ordre géographique et chronologique approché, la liste de tous les articles et notes que l'on a bien voulu nous remettre. Le tome XXXVIII des *MUSJ* est sous presse.

PREMIER VOLUME (*MUSJ*, XXXVII)

		Pp.
<i>Bibliographie du P. René Mouterde, S.J.</i>	FASC. 1	1-29

ÉGYPTE ET SYRIE

P. Montet, <i>Egypte et Syrie, pendant le III^e et le II^e millénaires</i>	FASC. 2	31-36
M. Dunand, <i>Histoire d'une source</i>	FASC. 3	37-53

PALESTINE

H. de Contenson, <i>La chronologie relative du niveau le plus ancien de Tell esh Shuna (Jordanie) d'après les découvertes récentes</i>	FASC. 4	55-77
Mgr A. Vincent, <i>Jéricho. Une hypothèse</i>	FASC. 5	79-90
R. de Vaux, O.P., <i>Les chérubins et l'arche d'alliance. Les sphinx gardiens et les trônes divins dans l'ancien Orient</i>	FASC. 6	91-124
J. T. Milik, <i>La topographie de Jérusalem vers la fin de l'époque byzantine</i>	FASC. 7	125-189

VIII

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH

SYRIE

Pp.

P. J. Riis, <i>Plaquettes syriennes d'Astarté dans les mi-lieux grecs</i>	FASC. 8	191-198
Ed. des Places, S.J., <i>Platon et le ciel de Syrie</i> . . .	FASC. 9	199-205
Ern. Will, <i>Théâtres sacrés de la Syrie et de l'Empire</i> .	FASC. 10	207-219
Ed. Frézouls, <i>Sur les divisions de la Séleucide, à propos de Strabon, XVI, 2</i>	FASC. 11	221-234
Cl. Hopkins, <i>A stele from Seleucio-on-the Tigris</i> . .	FASC. 12	235-246
J.-P. Rey-Coquais, <i>Une prétendue «dynastie syrienne» dans la Délos hellénistique</i>	FASC. 13	247-254
A. Merlin, <i>Une inscription nouvelle concernant Q. Marcius Turbo, préfet du prétoire</i>	FASC. 14	255-258
H. Seyrig, <i>Némésis et le temple de Maqām er-Rabb</i> .	FASC. 15	259-270
A. Ferrua, S.J., <i>Antichi amuleti orientali in Roma</i> . .	FASC. 16	271-283
A. J. Festugière, O.P., <i>Pierres magiques de la collection Kofler (Lucerne)</i>	FASC. 17	285-293
A. D. Nock, <i>Nymphs and Nereids</i>	FASC. 18	295-308

SECOND VOLUME (MUSJ, XXXVIII)

M. Chéhab, <i>Tyr à l'époque romaine. Aspects de la cité, à la lumière des textes et des fouilles</i>	FASC. 1
C. Bradford Welles, <i>Hellenistic Tarsus</i>	FASC. 2

PALMYRE

D. Schlumberger, <i>Le prétendu «camp de Dioclétien» à Palmyre</i>	FASC. 3
H. Ingholt, <i>Palmyrene Inscription from the tomb of Malkū</i>	FASC. 4
Abbé Jean Starcky, <i>Deux inscriptions palmyréniennes</i> .	FASC. 5

- Comte du Mesnil du Buisson, *De Shadrafa, dieu de Palmyre, à Ba'al Shamîm, dieu de Hatra, aux II^e et III^e s. ap. J.-C.* FASC. 6

CHRISTIANISME, BYZANCE

- Paul Mouterde, S.J., *Quelques mots de la langue chrétienne.* FASC. 7
- Gl. Downey, *Constantine's Churches at Antioch, Tyr and Jerusalem. (Notes on architectural terms)* FASC. 8
- J. Lauffray, *La Memória S. Sepulcri du Musée de Narbonne et le Temple rond de Ba'albek* FASC. 9
- V. Laurent, A.A., *La chronologie des gouverneurs d'Antioche, sous la seconde domination byzantine (969-1084)* FASC. 10
- V. Grumel, A.A., *Notes de chronologie patriarcale. Un synchronisme des patriarches (Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem), dans un rouleau liturgique de l'Athos (XIV^e s.)* FASC. 11
- Fr. Halkin, S.J., boll., *L'éloge des trois confesseurs d'Edesse par Aréthas de Césarée* FASC. 12

SYRIE CHRÉTIENNE

- M. Tallon, S.J., *Peintures byzantines au Liban. Inventaire* FASC. 13
- J. Mécérian, S.J., *Les inscriptions du Mont Admirable* FASC. 14
- J. Leroy, *L'icône des stylites de Deir Balamend (Liban) et ses sources d'inspiration.* FASC. 15

ARABE

- G. Wiet, *Les traducteurs arabes et la poésie grecque* FASC. 16
- H. Fleisch, S.J., *Le parler arabe de Šîm (Liban)* FASC. 17

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC. I

BIBLIOGRAPHIE
DU PÈRE RENÉ MOUTERDE, S.J.

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1960

BIBLIOGRAPHIE

DU PÈRE RENÉ MOUTERDE, S.J. *

1907

La voie romaine d'Antioche à Ptolémaïs (*MFO*, II, 336-345).

Un nouveau livre sur Champollion et l'Égypte (*Mach.*, X, 81-86).

Antoine et Cléopâtre (*Ibid.*, 541-546).

1908

La Croix et la tradition syro-romaine (*Mach.*, XI, 291-302).

1909

Notes épigraphiques (*MFO*, III 2, 535-555).

RECENSIONS

D. M. Robinson, *Ancient Sinope*, Baltimore, 1906 (*MFO*, 47* - 48*).

W. Weber, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus*, Leipzig, 1907 (*Ibid.*, 48*-49*).

1910

(L. Jalabert et R. Mouterde) — Nouvelles inscriptions de Syrie (Réserve forestière impériale dans le Liban, etc.) (*MFO*, IV, 209-232).

RECENSIONS

J. Maurice, *Numismatique constantinienne*, I, Paris, 1908 (*Ibid.*, XVIII-XXIV).

1911

RECENSIONS

R. Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée...*, Paris, 1910 (*MFO*, V 1, 1911, I-VII).

* ABRÉVIATIONS

B.A.H. = *Bibliothèque archéologique et historique*, Institut français de Beyrouth.

CRAI = *Académie des inscriptions et belles lettres, Comptes-rendus*.

Mach. = *Al-Machriq* (revue arabe, Beyrouth).

MFO = *Mélanges de la Faculté Orientale*, Beyrouth (I, 1906—VII, 1914-1921).

MUSJ = *Mélanges de l'Université Saint Joseph* (suite du précédent), (VIII, 1922 sq.).

1912

RECENSIONS

R. Freiherr von Lichtenberg, *Einflüsse der aegaeischen Kultur auf Aegypten und Palestina*, Leipzig, 1911 (*MFO*, V 2, 1912, XIV-XVI).

L. Franchet, *Céramique primitive. Introduction à l'étude de la technologie*, Paris, 1911 (*Ibid.*, XVI-XVII).

J. Maurice, *Numismatique Constantinienne*, t. II, Paris, 1911 (*Ibid.*, XVII-XXII).

1913

RECENSIONS

J. Maurice, *Numismatique Constantinienne*, t. III, Paris, 1912 (*MFO*, VI, I-II).

Carte du bassin du Yéhil-Irmaq, levée et dessinée par G. de Jerphanion, Paris, 1913 (*Ibid.*, IX-X).

1921

(Lieut. du Mesnil du Buisson et R. Mouterde) — Inscriptions grecques de Beyrouth (*MFO*, VII, 382-394).

(R. Mouterde et L. Cheikho) — Un édifice construit par Justinien à Beyrouth (*Mach.*, XIX, 329-332).

Antiquités trouvées à Ma'râb (*Ibid.*, 859-863).

1922

Inscriptions grecques et latines de la Syrie (Diplôme militaire de Ma'râb, etc.) (*MUSJ*, VIII, 75-110).

Inscriptions grecques et latines du Musée d'Adana (2^e article du vol. écrit en collab. avec Robert Normand et E. Michon, *LE MUSÉE D'ADANA*, Paris, Geuthner, 1922), 9-37 (extr. de *Syria*, II, 1922, 207-220 et 280-294).

La pacification de la Syrie et la défense de ses frontières sous les Romains (*Mach.*, XX, 272-280, 1 carte).

RECENSIONS

G. A. Harrer, *Studies in the history of the Roman Province of Syria*, Princeton, 1915 — et *Syria*. Publications of the Princeton University Archaeological Expedition to Syria in 1905 a. 1909. Division II A; III, Leiden, 1915-1922 (*MUSJ*, VIII, 441-451).

1923

(R. Mouterde et S. Ronzevalle) — Description de quelques antiquités syriennes (*Mach.*, XXI, 38-46, 2 pl., 11 fig.).

L'inscription grecque de Kadêš-Nephtali (*Ibid.*, 623-625).

Une antique chapelle funéraire à Homş (*Ibid.*, 945-951, 1 pl., 3 fig.).

1924

Les Phéniciens et l'Égypte d'après une conférence de M. Pierre Montet (*Mach.*, XXII, 81-86).

Le Temple de Vénus dans la Beyrouth romaine (*Ibid.*, 195-199).

Divinités syriennes adorées à Cordoue (*Ibid.*, 337-341).

RECENSIONS

A. Solari, *Delle antiche relazioni commerciali fra la Syria e l'Occidente*, Pise, 1916 — Id., *I Siri nell'Emilia antica* (*MUSJ*, IX, 1924; 443-445).

Fr. Cumont, *Il sole vindice dei delitti ed il simbolo delli mani alzate*, ap. *Atti della Pont. Acad. Romana de archeologia*, Serie III, vol. I..., Roma, 1923 (*Ibid.*, 445-447).

(G. de Jerphanion et R. Mouterde) — H. Grégoire, *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure...*, Fasc. I, Paris, 1922 (*Ibid.*, 453-455).

Dr J. N. Bakhuizen van den Brink, *De Oud-christelijk Monumenten van Ephesus*, ap. *Epigraphische Studie*, La Haye, 1923 (*Ibid.*, 455-456).

H. Monnier, *Les Nouvelles de Léon le Sage*, Bordeaux et Paris, 1923 (*Ibid.*, 457).

1925

Inscriptions grecques conservées à l'Institut français de Damas (Autel dédié au dieu Manaf, etc.) (*Syria*, VI, 215-252, 8 pl., 2 fig.).

Inscriptions grecques relevées par l'Institut français de Damas (*Ibid.*, 351-364, 1 pl., 2 fig.).

Le « hiéros gamos » au temple de Damas (*Mach.*, XXIII, 434-436).

Vers le Grand Hermon (*Ibid.*, 733-741).

RECENSIONS

G. Ghedini, *Lettere cristiane dal papiri greci del III e IV secolo* (Supplementi ad *Aegyptus*, n. 3), Milano, 1923 (*MUSJ*, X, 236-237).

J. Maurice, *Constantin le Grand*, Paris, 1924 (*Ibid.*, 239).

P. Montet, *Les Scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire*, Lyon, 1925 (*Ibid.*, 222-223).

P. Collinet, *Histoire de l'Ecole de droit de Beyrouth* (Études historiques sur le droit de Justinien, t. II), Paris, 1925 (*Ibid.*, 232-236 et *Byzantion*, II, 510-513).

J. J. E. Hondius, *Novae inscriptiones atticae*, Leiden, 1925 (*MUSJ*, X, 224-226).

Ph. Nikos A. Bees, *Der französisch-mittelgriechische Ritterroman « Imberios und Margarona »* (*Ibid.*, 241).

1926

(L. Jalabert et R. Mousterde) — INSCRIPTIONS GRECQUES CHRÉTIENNES dans *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, t. VII, N° 1, col. 623-694, 10 fig.

Une inscription hébraïque du XI^e siècle à Beyrouth (*Mach.*, XXIV, 120-121, fig., et 316 note).

Le Congrès archéologique en Syrie (8-17 avril 1926) (*Etudes*, t. 187, Juin 1926, 564-570).

Sur le Recueil des Inscriptions grecques et latines de la Syrie (Congrès archéologique de Syrie et de Palestine, 1926) (*MUSJ*, XI, 175-182).

Nouveaux *emblemata* provenant de Balqïs (*Ibid.*, 185-188).

Dieux cavaliers de la région d'Alep (Collections Guillaume Poche et François Marcopoli) (*Ibid.*, 309-322).

RECENSIONS

G. de Jerphanion, *Le calice d'Antioche. Les théories du Dr Eisen et la date probable du calice*, Roma, 1926 — et Ch. Diehl, *Un nouveau trésor d'argenterie syrienne*, dans *Syria*, VII, 1926 (*MUSJ*, XI, 361-367).

G. de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce* (B.A.H., V), Texte, t. I^{er} (I^{re} partie), Atlas et planches, Paris, 1925 (*MUSJ*, XI, 367-372).

L. Curtius, *Die Antike Kunst: I. Aegypten u. Vorderasien*, Berlin (1923) (*Ibid.*, 374-376).

Dr G. Contenau, *La civilisation phénicienne*, Paris, 1926 (*Ibid.*, 380-381).

G. Radet, *Notes critiques sur l'histoire d'Alexandre*, Paris, 1925 (*Ibid.*, 381-382).

H. Lehner, *Orientalische Mysterienkulte im roemischen Rheinland*, ap. *Bonner Jahrbücher*, H.129, 1925 (*MUSJ*, XI, 383-384).

1927

Inscription fragmentaire d'El-'Audja (Negeb) (*Biblica*, VIII, 1927, 253-255).

L'état économique de la Syrie romaine (*Mach.*, XXV, 295-303).

RECENSIONS

R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (B.A.H., IV), Paris, 1927 (*MUSJ*, XII, 271-274).

Fr. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos* (1922-1923) (B.A.H., IX), Paris, 1926 (*Ibid.*, 277-285, 1 fig.).

M. Rostovtzeff, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford, 1926 (*Ibid.*, 285-287).

L. C. West, *Commercial Syria under the Roman Empire*, ap. *Trans. Amer. Philolog. Assoc.*, LV, 1924 (*Ibid.*, 288-289).

E. Peterson, ΕΙΣ ΘΕΟΣ, Göttingen, 1926 (*Ibid.*, 290-294).

1928

(Cap. Picquet-Pellorce et R. Mouterde) — *Magarataricha* (*Syria*, IX, 207-215, 2 pl., 3 fig.).

RECENSIONS

P. Montet, *Byblos et l'Égypte. Quatre campagnes de fouilles à Gebeil*, 1921-1922-1923-1924 (B.A.H., XI), Paris, 1928-1929 (*MUSJ*, XIV, 175-177).

Comte du Mesnil du Buisson, *Les ruines d'El-Michrifé, au N.-E. de Homs*, Paris, 1927 (*Ibid.*, 177-179).

1929

Sarcophages de plomb trouvés en Syrie. I. La tombe de Claudia Procla à Beyrouth (*Syria*, X, 238-251, 3 pl., 5 fig.).

Rapport sur une mission épigraphique en Haute Syrie (1928) (*Ibid.*, 126-129).

(Comte Du Mesnil du Buisson et R. Mouterde) — La chapelle byzantine de Bâb Sbâ' à Homs (*MUSJ*, XIV, 1-20, 4 pl., 1 plan, 5 fig.).

Inscriptions grecques mentionnant des artisans de la Béryte byzantine (*CRAI*, 1929, 96-102 et *Suppl. Epigr. graecum*, VII, 1934, 196, 197).

(L. Jalabert et R. Mouterde) — INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DE LA SYRIE, T. I, COMMAGÈNE ET CYRRHESTIQUE, Nos 1-256 (B.A.H., XII), Paris, Geuthner, 1929, 4^o, 135 pp.

RECENSIONS

The Excavations at Dura-Europos (Yale University, French Academy of inscriptions), Preliminary Report, ed. V. Baur a. M. I. Rostovtzeff, 1929 (*MUSJ*, XIV, 179-181).

R. Garrett, *Part I of the Publications of an American Archaeological Expedition to Syria, 1899-1900, Topography and Itinerary*, New York, 1914 (*Ibid.*, 181-183).

H. Ingholt, *Studie over Palmyrensk Skulptur*, Copenhagen, 1928 (*Ibid.*, 185-186).

L. Speleers, *Les fouilles en Asie antérieure à partir de 1843*, Liège, 1928 (*Ibid.*, 190-191).

H. H. von der Osten, *Explorations in Hittite Asia Minor*, Chicago, (1929) (*Ibid.*, 191-192).

F. Chapouthier et J. Charbonneaux, École Française d'Athènes, *Etudes crétoises. Mallia, premier rapport*, Paris, 1928 (*Ibid.*, 192-193).

E. Breccia, 1. *Le rovine e i monumenti di Canopo*; 2. *Teadelfia e il tempio di Pniferos* (Monuments de l'Égypte gréco-romaine), Bergame, 1926 (*Ibid.*, 196-197).

J. Ebersolt, *Orient et Occident*, I et II, Paris, Bruxelles, 1928 et 1929 (*Ibid.*, 198-200).

G. de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce* (B.A.H., V), Deuxième album, pl. 70-144, Paris, 1928 (*Ibid.*, 197-198).

Fr. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 4^e éd., Paris, 1929 (*Ibid.*, 203-204).

1930-1931

Le Glaive de Dardanos. Objets et inscriptions magiques de Syrie (*MUSJ*, XV, 51-138, 3 pl., 35 fig.).

La *Strata Diocletiana* et ses bornes milliaires (*Ibid.*, 219-234, 1 carte, 2 pl., 6 fig.; add. 339-340).

(R. Mousterde et A. Poidebard) — La Voie antique des caravanes entre Palmyre et Hît, au II^e siècle ap. J.C., d'après des inscriptions trouvées au S.E. de Palmyre (*Syria*, XII, 1931, 101-115, 2 pl., 3 fig.).

Les Jésuites en Syrie 1831-1931. Université Saint Joseph, IX, L'Œuvre Scientifique: Orientalisme-Archéologie, Paris, 1931, 47 pp., 12 pl.

RECENSIONS

The Excavations at Dura-Europos. Preliminary Report of Second Season of work, oct. 1928-apr. 1929; ed. Baur a. Rostovtzeff, Newhaven-London, 1931 — et M. I. Rostovtzeff a. C. Bradford Welles, *A parchment contract of loan from Dura Europos* (1930) (*MUSJ*, XV, 287-291, fig.).

Lt.-Col. P. Jacquot, *L'Etat des Alaouites...* 2^e éd., Beyrouth, 1931 — Id., *Antioche, centre de tourisme*, 3 vol. Comité du tourisme d'Antioche, 1931 — Lt Froment, *Carte touristique et archéologique du caza de Hârem...* (*Ibid.*, 294-296).

J. Cantineau, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, Beyrouth, 1931 — Id., *Fouilles à Palmyre* (*Mélanges de l'Institut Français de Damas*), 1929 (*Ibid.*, 300-302).

G. Mc Lean Harper Jr, *Village administration in the Roman Province of Syria*, Princeton, 1928 (*Ibid.*, 308-309).

Ph. Fabia, *La Table claudienne de Lyon*, Lyon, 1929 (*Ibid.*, 323-325).

G. de Jerphanion, *La voix des monuments. Notes et études d'archéologie chrétienne*, Bruxelles, 1930 (*Ibid.*, 325-327).

1932

Inscriptions grecques de Souweida et de 'Ahiré — et Mission épigraphique et relevés archéologiques en Syrie (1931) (*MUSJ*, XVI, 1932, 73-118, 1 pl., 18 fig.).

PRÉCIS D'HISTOIRE DE LA SYRIE ET DU LIBAN. Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1932; in-12, 183 pp., 4 cartes.

LE NAHR EL KELB (FLEUVE DU CHIEN). Guide archéologique. Beyrouth, Imp. Cath., 1932, 34 pp., 8 pl. — THE NAHR EL KELB (DOG RIVER). A Guide to antiquities; trad. C.B. Hughes, 1934, 35 pp., 8 pl.

RECENSIONS

The Excavations at Dura-Europos, Preliminary Report of Third Season, Nov. 1929-March 1930, ed. Baur, Rostovtzeff, Bellinger (*MUSJ*, XVI, 219-223).

J. Johnson, *Dura Studies*, Philadelphia, 1932 (*Ibid.*, 223-224).

H. Ingholt, *Quelques fresques récemment découvertes à Palmyre*, Copenhague, 1932 (*Ibid.*, 226-228).

P. Deschamps, *Au temps des croisades. Le château de Saône...* (Gaz. des B.A., 1930, pp. 329 sq.) (*Ibid.*, 228).

J. Sauvaget, *La citadelle de Damas* (Extr. Syria, XI), 1930 — Id., *Les monuments historiques de Damas*, Beyrouth, 1932 (*Ibid.*, 229-230).

Syria. Publications of Princeton University archaeol. Expeditions... I. *Geography and Itinerary*, by Butler, Norris, Stoeber; Leiden, 1930 (*Ibid.*, 230).

R. Dussaud, P. Deschamps, H. Seyrig, *La Syrie antique et médiévale* (B.A.H., XVII) 160 pl., Paris, 1931 (*Ibid.*, 231-232).

Les Guides bleus: Syrie, Palestine, Iraq, Transjordanie, Paris, 1932 (*Ibid.*, 232-233).

État de Syrie. *Guide sommaire au Musée national syrien de Damas*, par l'Émir Ġa'far el-Hasani (en arabe), Damas, 1930 — 2. État de Syrie, *Musée national syrien de Damas*, par l'Émir Dja'far Abd-el-Kader, Damas, 1931 (*Ibid.*, 233-236).

R. P. Chammas, *Alexandrette*, Alexandrette, 1931 (*Ibid.*, 236).

E. Honigmann, *Syria* (ap. *Real-Encyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*, IV A (1932), col. 1549-1727) (*Ibid.*, 236-241).

Bulletin d'Etudes Orientales, tome I, année 1931 (Institut français de Damas) — *Documents d'études orientales* (*ibid.*), tomes I et II (1932) (*Ibid.*, 241-242).

L'Antiquité classique, Revue semestrielle, tome I, fasc. 1 et 2, Louvain, 1932 (*Ibid.*, 251-252).

Précis d'Histoire de l'Égypte, tome I. *Égypte préhistorique, pharaonique et gréco-romaine*, par le R.P. Bovier-Lapierre, H. Gauthier, P. Jouguet, Le Caire, 1932 (*Ibid.*, 253-254).

E. Breccia, *Terrecotte figurate... del Museo de Alexandria*, Bergame, 1930 (*Ibid.*, 254).

Fr. Cumont, *L'adoration des Mages et l'art triomphal de Rome* — G. de Jerphanion, *L'ambon de Salonique, l'arc de Galère et l'ambon de Thèbes* (Extr. *Memorie... Pontif. Accad. Romana*, 1932) (*Ibid.*, 255-256).

G. de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce* (B.A.H., V). Texte, tome I^{er}, 2^e partie, Paris, 1932 (*Ibid.*, 257-260).

A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1932 (*Ibid.*, 260-263).

R. Dussaud, *La mythologie phénicienne d'après les tablettes de Ras Shamra*, Paris, 1931 (*Ibid.*, 264-265).

1933

RECENSIONS

The Excavations at Dura-Europos. Fourth Season, by Baur, Rostovtzeff, Bellinger, New Haven, 1933 — Rostovtzeff a. A. Little, *La maison des fresques de Doura-Europos* (CRAI, 1932) (*MUSJ*, XVII, 177-179).

Publications of the Palestine section of the Museum of the University of Pennsylvania; — vol. I, A. Rowe, *The Topography a. History of Beth-Shan*; — vol. III, G. M. Fitzgerald, *Beth-Shan Excavations 1921-1923...*, Philadelphia, 1930, 1932 — et G. M. Fitzgerald, *Excavations at Beth-Shan*, 1930 (*PEFQS*, 1931) (*Ibid.*, 180-184).

R. Dussaud, *Les Phéniciens au Negeb et en Arabie d'après un texte de Ras Shamra* (RHR, 1933, II) (*Ibid.*, 185).

Berytus, vol. I, Beyrouth, American Press, 1933 (*Ibid.*, 185-187).

A. Poidebard, *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le Limes de Trajan et la conquête arabe. Recherches aériennes* (1925-1932) (B.A.H., XVIII), Paris, 1934 (*Ibid.*, 189-196).

P. Montet, *Les nouvelles fouilles de Tanis* (1929-1932), Paris, 1933 (*Ibid.*, 201-203).

Précis d'histoire de l'Égypte, t. II. *L'Égypte byzantine et musulmane*, par H. Munier et G. Wiet, Le Caire, 1932 (*Ibid.*, 203-205).

Mélanges Bidez. Annuaire de l'Institut de philol. et d'hist. orientales, II, Bruxelles, 1934 (*Ibid.*, 205-207).

Sardis, vol. VII, *Greek a. latin inscriptions*, by W. H. Buckler a. David M. Robinson, Leiden, 1932 (*Ibid.*, 207-210, fig.).

M. Van der Mijnsbrugge, *The Cretan Koinon*, New York, 1931 (*Ibid.*, 211).

Du Mesnil du Buisson, *La technique des fouilles archéologiques*, Paris, 1934 (*Ibid.*, 212-213).

A. Dain, *Inscriptions grecques du Musée du Louvre. Les textes inédits*, Paris, 1933 — et L. Robert, *Inscriptions grecques inédites au Musée du Louvre* (Revue archéologique, 1933, II) (*Ibid.*, 245-248).

1934

Les découvertes intéressant l'archéologie chrétienne récemment effectuées en Syrie. Extr. de *Atti del III Congresso internazionale di Archeologia cristiana* (Ravenna 25-30 sept. 1932), Roma, 1934, 459-476, 21 fig.

RECENSIONS

The Excavations at Dura-Europos, Fifth Season, by M. I. Rostovtzeff, New Haven, 1934 (*MUSJ*, XVIII, 149-153).

Syria, Publications of the Princeton archaeological Expedition: *Semitic inscriptions*, by E. Littmann, Leiden, 1934 (*Ibid.*, 163-164).

J. Lassus, *Un cimetière au bord de l'Oronte... La mosaïque de Yakto...* (Princeton), 1934 (*Ibid.*, 164-167).

J. Cantineau, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, Fasc. IX, *Le Sanctuaire de Bel*, Beyrouth, 1933 (*Ibid.*, 178).

S. Ronzevalle, *Sima-Athéna-Némésis* (*Orientalia*, III, 1934, pp. 121-146, 8 pl.) (*Ibid.*, 176).

D. Schlumberger, *Les formes anciennes du chapiteau corinthien en Palestine et Arabie* (Extr. Syria, 1934) (*Ibid.*, 177).

J. Carcopino, *Note complémentaire sur les numeri syriens de la Numidie* (ap. Syria, XIV, 1934) — et E. Albertini, *A propos des numeri syriens* (*Revue Africaine*, n° 358, 1934) (*Ibid.*, 179-180).

Supplementum epigraphicum graecum, VII, Leiden, 1934 (*Ibid.*, 180).

M. Dunand, *Mission archéologique au Djebel-Druze. Le Musée de Soueida*, inscriptions et monuments figurés (B.A.H., XX), Paris, 1934 (*Ibid.*, 181-183, fig.).

J. Sauvaget, *Le plan de Laodicée sur mer* (Extr. Bull. ét. or., Damas, IV), Paris, 1934 (*Ibid.*, 183-184).

G. Bradford Welles, *Royal correspondance in the hellenistic period*, New Haven, 1934 (*Ibid.*, 191-193).

Municipalité d'Alexandrie. *Le Musée gréco-romain 1931-1932*, par E. Breccia, Bergame, 1932 — et *Annuario del Museo*, I, di A. Adriani, Alexandrie, 1934 (*Ibid.*, 193-195).

E. Norden, *Alt-Germanien*, Leipzig, 1934 (*Ibid.*, 195).

G. de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce* (B.A.H., VI). Planches, *Troisième album*, Paris, 1934 (*Ibid.*, 197-198).

Orientalia christiana periodica, I, Roma, Inst. pontif. Oriental. studiorum, 1935 (*Ibid.*, 206).

Antioch-on-the Orontes, I. *The Excavations of 1932*, ed. W. Elderkin, Princeton, 1934 (*Ibid.*, 216-217).

1935-1936

Autel de Niha (Coelésyrie). (Mémoires de l'Institut Français du Caire, t. LXVII, 1934, *Mélanges Maspero*, II, 67-70, 1 pl., 3 fig.).

Alexandre le Grand en Syrie et en Phénicie (*Mach.*, XXXII, 1934, 17-36, 6 pl., 1 fig.).

Bulletin d'archéologie syrienne à l'époque chrétienne et à la première époque musulmane (*Ibid.*, 581-591, 8 pl.).

RECENSIONS

R. H. Mc Dowell, *Stamped and inscribed Objects from Seleucia on the Tigris*, Ann Arbor, 1935 (*MUSJ*, XIX, 1935, 117-120).

Dura-Europos: Synagogue, Mithraeum (Sept publications, par du Mesnil, Rostovtzeff, Cumont) (*Ibid.*, 121-125).

M. I. Rostovtzeff, *Dura and the Problem of Parthian Art* (Extr. *Yale class. st.*, 1935) (*Ibid.*, 125-128).

A. R. Bellinger, C. Br. Welles, *A third-century Contract of sale from Edessa in Osrhoena* (Yale class. st., 1935) (*Ibid.*, 128-130).

F. Mayence, *La quatrième campagne de fouilles à Apamée* (Extr. *L'Antiquité classique*, IV, 1935) — et H. Delehay, *Saints et reliquaires d'Apamée* (Extr. *Analecta Bollandiana*, LXIII, 1935) (*Ibid.*, 130-132).

J. Lassus, *Inventaire archéologique de la région au N.-E. de Hama*. T. I, Texte, Damas, 1935 (*Ibid.*, 137-138).

Berytus, II, Copenhague, 1935 (*Ibid.*, 140).

E. Bickermann, *La charte séleucide de Jérusalem* (Rev. ét. juives, C, 1935) (*Ibid.*, 141-142).

Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque. La sculpture. I. Période archaïque*, Paris, 1935 (*Ibid.*, 147-150).

1937-1938

Divinités et symboles sur des sarcophages de plomb (*MUSJ*, XXI, 1937-1938, 201-212, 2 pl.).

(R. Mouterde et A. Beaulieu) — Mission et relevés archéologiques en Syrie (1935-1937) (*Ibid.*, 213-219, 1 fig.).

L'art chrétien de Syrie et l'art des Omayyades (*Mach.*, XXXV, 1937, 97-107, 5 pl.).

Jupiter Héliopolitain, d'après les travaux du Père Sébastien Ronzevalle (*Ibid.*, 465-474, 3 pl., 2 fig.).

[R. Mouterde] — *In Memoriam*: Le Père Sébastien Ronzevalle, S.J. (1865-1937). Notice et Bibliographie (*MUSJ*, XXI, 323-333).

[R. Mouterde] — *In Memoriam*: Le Père Henri Lammens, S.J. (1862-1937). Notice et Bibliographie (*Ibid.*, 335-355).

Après vingt-cinq ans (dans *Mélanges à la mémoire de Paul Huvelin*, Livre du vingt-cinquième anniversaire de l'École Française de Droit de Beyrouth), Paris, 1938, 9-16.

Une écurie de courses dans la Beyrouth romaine (*Phoenicia*, 1^{re} Année N° 2, février 1938, 11-13, 3 fig.).

RECENSIONS

The Excavations at Dura-Europos. Sixth Season, Oct. 1932-March 1933, by Rostovtzeff, Bellinger, Hopkins, Welles; New Haven, 1936 (*MUSJ*, XXI, 221-225, fig.).

Comte du Mesnil du Buisson, *La 9^e campagne de fouilles à Doura-Europos* (*CRAI*, 1936, 137-149) — et Id., *Inventaire des inscriptions palmyréniennes de D.-E.* (Rev. ét. sémitiques, 1936, II) — et Id., *Un temple du soleil dans la synagogue de D.-E.* (*Gazette des B.A.*, 1936, I) (*Ibid.*, 221-225).

D. Schlumberger, *Neue Ausgrabungen an der syrischen Wüste N. W. from Palmyra* (*Archeol. Anzeiger*, 1935) (*Ibid.*, 225-227).

R. Pfister, *Nouveaux textiles de Palmyre*, Paris, 1937 — et H. Seyrig, *Inscriptions relatives au commerce de Palmyre* (*Ann. Inst. philol. hist. or.*, IV, Bruxelles, 1936) — et J. Cantineau, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, fasc. VIII, Beyrouth, 1936 (*Ibid.*, 227-228).

J. Lassus, *Inventaire archéologique de la région au N.-E. de Hama*, II (Damas, 1936) — et Id., *Les mosaïques d'Antioche* (dans *CRAI*, 1936) (*Ibid.*, 228-230).

F. Mayence, *La V^e campagne de fouilles à Apamée* (*Antiquité classique*, V, 1936) (*Ibid.*, 229-230).

A. Parrot, *Mari*, Paris, 1936 (*Ibid.*, 233).

L. Hennequin, *Fouilles en Palestine et en Phénicie* (*Suppl. au Dict. de la Bible*, III, col. 318-524) (*Ibid.*, 233-234).

F. Thureau-Dangin et M. Dunand, *Til-Barsib* (*B.A.H.*, XXIII), Paris, 1936 (*Ibid.*, 231-232).

Berytus (*Mus. Amer. Univ. Beyr.*), III 1, Copenhagen, 1936 (*Ibid.*, 234-235).

P. Montet, *Les reliques de l'art syrien dans l'Égypte du Nouvel Empire*, Paris, 1937 (*Ibid.*, 237-238).

Fr. Cumont, *The Frontier Provinces of the East* (*Cambridge Anc. Hist.*, XI) (*Ibid.*, 238-239).

J. Strzygowski, *L'ancien art chrétien de Syrie. Etude préliminaire* de G. Millet, Paris, 1936 (*Ibid.*, 239-242).

P. Deschamps, *Le château de Saone et ses premiers seigneurs* (*Syria*, XVI, 1935) (*Ibid.*, 242).

J. Mazloum, *L'ancienne canalisation d'eau d'Alep* (*Documents d'ét. or.*, Institut français de Damas, V), 1936 (*Ibid.*, 243).

J. Capart et G. Contenau, *Histoire de l'ancien Orient*, Paris, 1936 — G. Contenau, *La civilisation d'Assur et de Babylone*, Paris, 1937 (*Ibid.*, 253-254).

Bibliothèque Nationale, *Collection Froehner*, I, *Inscriptions grecques publiées par L. Robert*, Paris, 1936 (*Ibid.*, 257-258).

F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, Paris, 1935 (*Ibid.*, 258-260).

G. de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce* (B.A.H., VI), Texte, t. II, 1ère p., Paris, 1936 — et Id., *Les églises rupestres de Cappadoce et la place de leurs peintures dans le développement de l'iconographie chrétienne*, Bucarest, 1936 (*Ibid.*, 262-264).

L. Bréhier, *La sculpture et les arts mineurs byzantins*, Paris, 1936 (*Ibid.*, 264-265).

Université libre de Bruxelles. *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, IV, *Mélanges Franz Cumont*, Bruxelles, 1936 (*Ibid.*, 265-267).

Athar-é-Iran. *Annales du Service des Antiquités de l'Iran*, I. (A. Godard), Paris, 1936 (*Ibid.*, 268).

Fr. Cumont, *L'Égypte des astrologues*, Bruxelles, 1937 (*Ibid.*, 275-276).

A. Vincent, *La religion des Judéo-araméens d'Eléphantine*, Paris, 1936 (*Ibid.*, 278-280).

D. Diringer, *L'alfabeto nella storia della civiltà*, Florence, 1937 (*Ibid.*, 290-291).

H. Charles, S.J., *Le christianisme des Arabes nomades sur le « limes »... aux alentours de l'hégire*, Paris, 1936 (*Ibid.*, 304).

P.J.B. Frey, *Corpus inscriptionum judaicarum*, Vol. I, *Europe*, Rome, 1936 (*Ibid.*, 315-317).

1939

Le dieu syrien Op (ap. *Mélanges syriens offerts à M. R. Dussaud* [B.A.H., XXX], t. I, Paris, 1939, 391-397, 1 pl., 2 fig.).

(J. Mattern, R. Mouterde, A. Beaulieu) — Dair Şolaib (*MUSJ*, XXII, 1939, 1-48, 20 pl., 12 fig.).

(A. Poidebard et R. Mouterde) — Le Limes de Chalcis et la route d'Antioche à Palmyre (*Ibid.*, 59-69, carte, 4 pl.).

(L. Jalabert et R. Mouterde) — INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DE LA SYRIE, t. II, CHALCIDIQUE ET ANTIOCHÈNE, Nos 257-698 (B.A.H., XXXII), Paris, 1939, 4^e, 383 pp.

RECENSIONS

D. Krencker u. W. Zschietzschmann, *Römische Tempel in Syrien*, Berlin, 1938 (*MUSJ*, XXII, 123-127, fig.).

A. Poidebard, *Un grand port disparu, Tyr. Recherches aériennes et sous-marines*, 1934-1936 (B.A.H., XXIX), Paris, 1939 (*Ibid.*, 127-129).

Antioch-on-the-Orontes, II. *The Excavations of 1933-1936*, ed. R. Stillwell, Princeton, 1938 — et Worcester Art Museum, *Annual*, vol. II, 1936-1937: Fr. K. Taylor, *Antioch, his significance* (*Ibid.*, 129-132).

F. Mayence, *La VI^e campagne de fouilles à Apamée* (Bull. des Musées royaux), Bruxelles, 1938 (*Ibid.*, 132-133).

Gerasa, City of the Decapolis, ed. C. H. Kraeling, New Haven, 1938 (*Ibid.*, 133-138).

- M. Rostovtzeff, *Dura-Europos and its Art*, Oxford, 1938 (*Ibid.*, 143-146).
The Excavations at Dura-Europos. Seven and Eight Seasons, 1933-34 and 1934-1935, New Haven, 1939 (*Ibid.*, 147-150).
- Du Mesnil du Buisson, *Les peintures de la Synagogue de Doura-Europos*, 245-256 ap. J.C. (Rome, Pont. Ist. Biblico, 1939) — et Id., *Inventaire des inscriptions palmyréniennes de D.-E.*, Paris, 1939 — et Id., *L'étendard d'Atargatis et Hadad à D.-E.* (Rev. des Arts Asiatiques, Paris, 1937) (*Ibid.*, 151-154).
- Cl. Hopkins, *Michigan Excavations at Seleucia-on-the Tigris*, 1936-1937 (Mich. Alumni Quart. Rev., 1937) — et Fr. E. Brown, *Stamped and inscribed Objects from Seleucia on the Tigris* (Am. J. Arch., XLII, 1938) (*Ibid.*, 155-156).
- Mélanges syriens offerts à M. René Dussaud* (B.A.H., XXX), I, Paris, 1939 (*Ibid.*, 157-158).
- H. Seyrig, *Heliopolitana* (Bull. du Musée de Beyrouth, I), Le Caire, 1937 — et G. Furlani, *La frusta di Adad* (Roma, Lincci, *Rendiconti*, 1932) (*Ibid.*, 159-161).
- F. Krüger, *Orient u. Hellas in den Denkmälern u. Inschr. des Königs Antiochos I von Kommagene*, Greisswald, 1937 (*Ibid.*, 161).
- E. Bickerman, *Institutions des Séleucides*, Paris, 1938 (*Ibid.*, 162-164).
- R. P. F.-M. Abel, *Géographie de la Palestine*. Tome II, *Géographie politique. Les villes*, Paris, 1938 (*Ibid.*, 164-165).
- M. Chéhab, *Un trésor d'orfèvrerie syro-égyptien* (Bull. du Musée de Beyrouth, I), Le Caire, 1937 (*Ibid.*, 165).
- M. Dunand, *Fouilles de Byblos*, t. I^{er}, 1926-1932, *Atlas* (B.A.H., XXIV), Paris, 1937 — et Id., *Texte* (Républ. libanaise, *Études et documents d'archéologie*, I), Paris, 1939 (*Ibid.*, 166-170).
- A. Parrot, *Le refrigerium dans l'au-delà*, Paris, 1937 (*Ibid.*, 173).
- F. Chapouthier, *Mallia, Deux épées d'apparat*, Paris, 1938 (*Ibid.*, 175).
- R. Weill, *La Phénicie et l'Asie occidentale*, Paris, 1939 (*Ibid.*, 176).
- A. Bachmakoff, *Cinquante siècles d'évolution ethnique autour de la Mer Noire*, Paris, 1937 (*Ibid.*, 177).
- H. Thiersch, *Ependytes u. Ephod*, Stuttgart-Berlin, 1936 (*Ibid.*, 178-180).
- Ch. Picard, *Manuel d'Archéologie grecque. La sculpture*, II. *Période classique, V^e siècle*, 2 vol., Paris, 1939 (*Ibid.*, 180-182).
- D. M. Robinson, *Olynthus* (P.W., XVIII) (*Ibid.*, 183).
- P. Collart, *Philippe, ville de Macédoine*, 1937 (*Ibid.*, 184-185).
- D. M. Robinson a. E. J. Fluck, *A study of the Greek Love-names*, Baltimore, 1937 (*Ibid.*, 185-186).
- Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, éd. R. Flacelière, Paris, 1937 (*Ibid.*, 186).
- Univ. libre de Bruxelles, *Annuaire de l'Inst. de philol. et d'hist. or. et slaves*, V et VI, *Mélanges Boissacq*, Bruxelles, 1937 et 1938 (*Ibid.*, pp. 187-189).
- H. Bolkenstein, *ΞΕΝΩΝ. Gastverbij, Pelgrimsherberg, Armhuis*, Amsterdam, 1937 (*Ibid.*, 189).

Annales de l'École des Hautes Études de Gand — I. *Archéol. romaine*. II. *Archéol. grecque*, Gand, 1937, 1938 (*Ibid.*, 190-191).

H. I. Marrou, MOYCIKOC ANHP, Grenoble, 1938 (*Ibid.*, 191-193).

L. Robert, *Etudes anatoliennes*, Paris, 1937 — et *Etudes épigraphiques et philologiques*, Paris, 1938 — et *L'épigraphie grecque au Collège de France*, 1939 — et *Inscriptions grecques d'Asie Mineure* (Anatolian Studies Buckler), 1939 (*Ibid.*, 193-194).

J. J. Hondius, *Saxa loquuntur*, Leiden, 1939 (*Ibid.*, 194).

Gl. Downey, *A Study on the « Comites Orientis » a. the « Consulares Syriae »*, Princeton, 1939 (*Ibid.*, 195-196).

K. Tallqvist, *Akkadische Götterepitheta* (Studia Orientalia, VII), Helsinki, 1938 (*Ibid.*, 204).

J. Bidez et Fr. Cumont, *Les mages hellénisés, Zoroastre, Ostanès et Hystaspe, d'après la tradition grecque*, Paris, 1938 (*Ibid.*, 205-207).

Fr. Cumont, *Mithra en Asie Mineure* (Anatolian Studies Buckler), 1939 (*Ibid.*, 206-207).

Noel Aimé-Giron, *Adversaria semitica* (Bull. Inst. fr. d'arch. or. du Caire), 1939 (*Ibid.*, 218).

E. Tyan, *Histoire de l'organisation judiciaire en pays d'Islam*, tome I^{er}, Paris, 1938 (*Ibid.*, 235-236).

Teleilat Ghassûl. II, *Compte-rendu des fouilles de l'Institut Biblique pontifical*, par R. Koepfel, H. Senès, J. W. Murphy et G. S. Mahan, S. J., Rome, 1940 (*Ibid.*, 241-243).

L. Dubertret et J. Weulersse, *Manuel de Géographie. Syrie, Liban et Proche-Orient*, Première Partie, Beyrouth, 1940 (*Ibid.*, 243).

H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, II^e série, 1938 (*Ibid.*, 244-246).

1940-1941

Monuments mégalithiques de l'Apamène et du 'Akkâr (*MUSJ*, XXIII, 1940-1941, 111-119, 1 pl., 11 fig.).

L'Empire Parthe et Rome (*Mach.*, XXXVIII, 1940, 1-14, 1 carte, 3 pl.).

Les mosaïques d'Antioche (*Ibid.*, XXXIX, 1941, 1-20, 9 pl.).

La terre et les travaux agricoles au Liban et en Syrie à l'époque gréco-romaine (*Ibid.*, 225-244, fig.).

1942-1943

Pierides Musae (*MUSJ*, XXV, 1942-1943, 1-10, 1 pl., 1 fig.).

Monuments et inscriptions de Syrie et du Liban (Forum de Béryte, Date des inscriptions forestières d'Hadrien, etc.) (*Ibid.*, 21-79, 1 pl., 10 fig.).

Objets magiques. Recueil S. Ayvaz (*Ibid.*, 103-129, 4 pl., 1 fig.).

Dea Syria en Syrie (*Ibid.*, 135-142, 1 pl., 1 fig.).

(J. Mécérian et R. Mouterde) — Inscriptions de l'Amanus et de Séleucie (*Ibid.*, 87-101, 1 pl., 3 fig.).

[R. Mouterde] — *In Memoriam*. Le Père Louis Jalabert, S.J. (1877-1943), Notice et Bibliographie (*Ibid.*, 143-152).

1944-1946

Note à l'Introduction de J. Mattern, VILLES MORTES DE HAUTE SYRIE, 2^e éd., 1944, p. 6.

Antiquités et inscriptions, Syrie, Liban (Reliquiae Antiochenae, Dea Ourania...) (*MUSJ*, XXVI, 1944-1946, 37-79, 6 pl., 12 fig.).

(S. Ronzevalle (†), article rédigé par le P. R. Mouterde) — Deux sanctuaires phéniciens: Wâdi 'Ašôur; Ġebel Saydé (*Ibid.*, 83-97, 2 fig.).

(R. Mouterde et A. Poidebard) — LE LIMES DE CHALCIS, ORGANISATION DE LA STEPPE EN HAUTE SYRIE ROMAINE. Documents aériens et épigraphiques. (B.A.H., XXXVIII). Texte, 254 pp., Atlas, 121 pl., 6 plans, 2 vol., 4^o, Paris, 1945.

RECENSIONS

Antioch-on-the-Orontes. III, *The Excavations of 1937-1939*, ed. R. Stillwell, Princeton, 1941 (*MUSJ*, XXVI, 1944-1946, 103-105).

The Excavations at Dura-Europos. Final Report IV, P. I f. 1, *The Green glazed pottery*, by N. Toll. — P. II, *The Textiles*, by R. Pfister a. L. Bellinger, New Haven, 1943 et 1945 (*Ibid.*, 105-107).

Syria. Publications of the Princeton University Archaeological Expedition to Syria. Div. IV, *Semitic inscriptions*, by E. Littmann, Section C, *Safaitic Inscriptions*, Leiden, 1943 (*Ibid.*, 107-108).

P. Deschamps, *Les châteaux des croisés en Terre Sainte*, II. *La défense du royaume de Jérusalem*, (B.A.H., XXXIV), Paris, 1939 (*Ibid.*, 110-112).

P. Peeters, S.J., *Encore le coq sacré d'Hiérapolis* (Bull. Acad. Belg., 1945) (*Ibid.*, 112-113).

R. Devreesse, *Le patriarcat d'Antioche, depuis la paix de l'Eglise jusqu'à la conquête arabe*, Paris, 1945 (*Ibid.*, 113-115).

P. Montet, *La vie quotidienne en Egypte au temps des Ramsès*, Paris, 1946 (*Ibid.*, 122).

F. Chapouthier et P. Demargne, *Mallia, Troisième rapport, 1927-1932* — et P. Demargne, *Mallia. Nécropoles*, Paris, 1942 et 1945 (*Ibid.*, 122-124).

Sumer, A Journal of Archaeology in Iraq, II 2, Bagdad, 1946 (*Ibid.*, 117).

R. Girshman, *Fouilles de Sialk, II*, Paris, 1939 (*Ibid.*, 118-119).

E. Akurgal, *Remarques stylistiques sur les reliefs de Malatia*, Istanbul, 1946 (*Ibid.*, 121).

G. de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce* (B.A.H., VI). Texte, t. II, 2^e partie, Paris, 1942 (*Ibid.*, 130-132).

1947-1948

Nouvelles images de Stylites. (*Orientalia Christiana Periodica*, vol. XIII, n. 1-2, *Miscellanea Guillaume de Jerphanion*, 1947, 245-250, 2 pl.).

Le Testament spirituel de Franz Cumont (*Mach.*, XLI, 1947, 617-619).

Note sur quatre inscriptions grecques découvertes à Tyr (*CRAI*, 1947, 677-678).

(A. Beaulieu et R. Mouterde) — La Grotte d'Astarté à Wasta (*MUSJ*, XXVII, 1947-1948, 1-20, 10 pl.).

Au pays de Méléagre (LIBAN-UNESCO, Beyrouth, 1948), 43-46, 6 ill. (et ill. au cours du volume).

RECENSIONS

The Excavations at Dura-Europos, Ninth Season, 1935-1939, ed. M. I. Rostovtzeff, A. R. Bellinger, F.E. Brown a. C.B. Welles. Part I, *The Agora and Bazaar*. — Part II, *The Necropolis*, by N. P. Toll, New Haven, 1944-1946 (*MUSJ*, XXVII, 313-316).

E. L. Sukenik, *The Synagogue of Dura-Europos and its frescoes*, Jerusalem, 1947 (*Ibid.*, 316-317).

Du Mesnil du Buisson, *Baghouz, l'ancienne Corsôté*, Leiden, 1948 (*Ibid.*, 317-318).

Antioch-on-the-Orontes, IV, P. I. *Ceramic and Islamic coins*, ed. Fr. O. Waagé, Princeton, 1948 (*Ibid.*, 318-320).

H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, III^e Série (Extr. de *Syria*, XXII, 1939-1941), Paris, 1946 (*Ibid.*, 323-324).

R. Dussaud, *Temples et cultes de la Triade héliopolitaine à Ba'albek* (*Syria*, XXIII, 1942-1943) — et *Melqart* (*Syria*, XXV, 1946-1947) (*Ibid.*, 324-326).

E. R. Goodenough, *The Crown of Victory in Judaism* (Extr. de *The Art Bulletin*, 1947) (*Ibid.*, 327-328).

Du Mesnil du Buisson, *Le sautoir d'Atargatis et la chaîne d'amulettes*, Leiden, 1947 (*Ibid.*, 328-329).

J. Lassus, *Sanctuaires chrétiens de Syrie* (B.A.H., XLII), Paris, 1947 (*Ibid.*, 329-333).

G. Contenau, *Arts et styles de l'Asie antérieure*, Paris, 1948 (*Ibid.*, 337).

P. Cintas, *Amulettes puniques* (Inst. des h. ét. de Tunis, I), Tunis, 1945 (*Ibid.*, 339-340).

H. Van Effenterre, *Mirabello. Nécropoles* (Ét. crétoises, VIII), Paris, 1948 (*Ibid.*, 340-341).

- Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque. La sculpture*. T. III, 1^{re} Partie: *Période classique, IV^e siècle*. Paris, 1948 (*Ibid.*, 341-343).
- D. M. Robinson, *Excavations at Olynthus*, Part. XII: *Domestic and public architecture*, Baltimore, 1946 (*Ibid.*, 343-345).
- E. V. Hansen, *The Attalids of Pergamon*, Ithaca (New York), 1947 (*Ibid.*, 345-347).
- L. Robert, *Hellenica*. Vol. VI: *Inscriptions grecques de Lydie*, Paris, 1948 (*Ibid.*, 348-349).
- E. S. Smothers, S.J., ΚΑΛΟΣ in *Acclamation* (Traditio, V, 1947, 1-57), New York, 1948 (*Ibid.*, 349-350).
- G. Carcopino, *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, 2 vol., Paris, 1947 (*Ibid.*, 350-353).
- A. Merlin, *Inscriptions latines de la Tunisie*, Paris, 1944 (*Ibid.*, 356-358).
- J. S. Creaghan, S.J. a. A. E. Raubitschek, *Early christian Epitaphs from Athens*, Woodstock (Maryland), 1947 (*Ibid.*, 358-359).
- Dumbarton Oaks Papers*, N. 4, Cambridge (Mass.), 1948 (*Ibid.*, 363-365).
- Dr J. Contenau, *La magie chez les Assyriens et les Babyloniens*, Paris, 1947 (*Ibid.*, 366).
- The Homily on the Passion by Melito bishop of Sardis a. some Fragments of the Apocryphal Ezekiel*, ed. C. Bonner, London-Philadelphia, 1940 (*Ibid.*, 371-372).
- A. T. Georgheghan, *The attitude towards labor in early Christianity and ancient culture*, Washington, The Catholic University of America, 1945 (*Ibid.*, 381-382).
- A. C. Rush, *Death and Burial in christian Antiquity*, Washington, 1941 (*Ibid.*, 383-384).
- H. Laoust, *Le traité de droit public d'Ibn Taimya* (Inst. fr. de Damas), 1948 (*Ibid.*, 416-417).
- J. Sauvaget, *La mosquée ommeyyade de Médine* (Inst. fr. de Damas), Paris, 1947 (*Ibid.*, 418-421).
- B. Farès, *Une miniature religieuse de l'Ecole arabe de Bagdad* (Mémoires de l'Institut d'Égypte, t. LI), Le Caire, 1948 (*Ibid.*, 423-425).
- G. Marçais et R. Poinssot, *Objets Kairouanais, IX^e-XIII^e siècles*, Tunis-Paris, 1948 (*Ibid.*, 425-426).
- A. Bessières, S.J., *Le nouveau François-Xavier, Saint Jean de Britto, martyr*, Toulouse, 1947 (*Ibid.*, 432).

1949-1950

Commentaire d'inscriptions latines, dans J. Lauffray, *Forums et monuments de Béryte* (Extr. du *Bulletin du Musée de Beyrouth*, t. VII et VIII, 1949, 55-56, 61-62, 65-68).

(A. Poidebard et R. Mouterde) — A propos de Saint Serge, Aviation et épigraphie, dans *Analecta Bollandiana*, t. LXVII, 1949 (*Mélanges Paul Peeters*, I), 111-116, 2 pl.

A travers l'Apamène (Bdama, Rafniyé...) (*MUSJ*, XXVIII, 1949-1950, 1-42, 15 pl.).

(L. Jalabert et R. Mouterde) — INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DE LA SYRIE. T. III, I^{re} PARTIE, RÉGION DE L'AMANUS, ANTIOCHE, N^{os} 699-988 (B.A.H., XLVI), Paris, 1950, 4^o, 527 pp.

RECENSIONS

Cl. F. A. Schaeffer, *Ugaritica II* (Mission de Ras Shamra, t. V) (B.A.H., XLVII), Paris, 1949 (*MUSJ*, XXVIII, 289-291).

Studia Mariana, dir. A. Parrot, Leiden, 1950 (*Ibid.*, 291-293).

The Excavations at Dura-Europos. Final Report IV, P. I, fasc. 2, *The Greek and Roman Pottery*, by Dorothy Cox — P. IV, fasc. 1, *The Bronze Objects*, by Ter. G. Frisch a. N.P. Toll — *The Coins*, by A. R. Bellinger, Yale University Pr., 1949 (*Ibid.*, 293-297).

J. Lauffray, *Forums et monuments de Béryte* (Bulletin du Musée de Beyrouth, t. VII et VIII), Beyrouth, 1949 (*Ibid.*, 297-299).

R. G. Goodchild, *The Coast Road of Phoenicia and its Roman milestones* (extr. de *Berytus*, IX, Copenhagen, 1949) (*Ibid.*, 299).

Dr G. Contenau, *La civilisation phénicienne*. Nouv. éd., Paris, 1949 (*Ibid.*, 300).

R. Dussaud, *L'art phénicien du II^e millénaire*, Paris, 1949 (*Ibid.*, 301-302).

G. Haddad, *Aspects of social life in Antioch in the Hellenistic-roman Period*, Chicago, New York, 1949 (*Ibid.*, 302-303).

M. Rutten, *Arts et styles du Moyen-Orient ancien*, Paris, 1950 (*Ibid.*, 305).

P. Cintas, *Céramique punique* (Inst. h. ét. Tunis, III), Paris, (1950) (*Ibid.*, 306).

E. des Places, S.J., *Pindare et Platon*, Paris, 1949 (*Ibid.*, 307).

C. Bonner, *Studies in magical amulets*, Ann Arbor (Mich.) et London, 1950 (*Ibid.*, 310-313).

R. G. Goodchild, *The Roman Roads and Milestones of Tripolitania*. Department of Antiquities, Tripolitania, 1948 — et R. G. Goodchild a. J. B. Ward-Perkins, *The limes Tripolitanus...* (*J.R.S.*, XXIX, 1949) (*Ibid.*, 314-317).

Université de Bruxelles, *Annuaire de l'Institut de philosophie et d'histoire orientales et slaves*, IX, 1949 (*Pagkarpeia, Mélanges Henri Grégoire*), Bruxelles, 1949 (*Ibid.*, 323-324).

J. de Malafosse, *Les lois agraires à l'époque byzantine*, Toulouse, 1949 (*Ibid.*, 324).

[R. Mouterde], *Analecta Bollandiana*, tomes LXVII et LXVIII: *Mélanges Paul Peeters*, Bruxelles, 1949 et 1950 (*Ibid.*, 328).

Fr. Cumont, *Lux perpetua*, Paris, 1949 (*Ibid.*, 329-331).

Clément d'Alexandrie, *Le Protreptique*. Introduction, traduction et notes de C. Mondésert, S.J. (coll. « Sources chrétiennes »), Paris, 1949 (*Ibid.*, 338-340).

H. Laoust, *Le précis de droit d'Ibn Qudāma* (Publ. Inst. fr. de Damas), 1950 (*Ibid.*, 346).

1951-1952

Deux statuettes de la région de Tyr (*Studies presented to David Moore Robinson*, St Louis, Miss., 1951), 727-729, pl. 90, A, B.

Aperçu historique sur l'aménagement des ports anciens de la Méditerranée orientale (ap. A. Poidebard et J. Lauffray, *SIDON. AMÉNAGEMENTS ANTIQUES DU PORT DE SAIDA*, Étude aérienne, au sol et sous-marine 1946-1950, Beyrouth, Ministère des Travaux Publics, 1951), 4^o, pp. 13-47.

Antiquités de l'Hermon et de la Beqâ' (Temples de l'Hermon, de l'Antiliban...) (*MUSJ*, XXIX, 1951-1952, 19-89, 24 pl., 26 fig.).

RECENSIONS

Direction Générale des Antiquités de Syrie, *Catalogue illustré du département des Antiquités gréco-romaines au Musée de Damas*, par Sélim Abdul-Hak et Andrée Abdul-Hak, Damas, 1951 — et *Les Annales archéologiques de Syrie*, Revue d'archéologie et d'histoire anciennes, publiée par la Direction générale des Antiquités de Syrie, tome I, Damas, 1951 (*MUSJ*, XXIX, 301-303).

P. Collart et P. Coupel, *L'Autel monumental de Baalbek* (B.A.H., LII), Paris, 1951 (*Ibid.*, 307-308).

P. J. Rijs, *Hama. Les cimetières à crémation*, Copenhague, 1948 (*Ibid.*, 308-309).

D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest* (Recueil des Inscriptions sémitiques de cette région, par H. Ingholt et J. Starcky) (B.A.H., XLIX), Paris, 1951 — et H. Seyrig et J. Starcky, *Genneas (Syria, XXVI, 1949, 230-257)* (*Ibid.*, 309-312).

J. Starcky, *Palmyra* (coll. « L'Orient ancien illustré », Paris, 1952 (*Ibid.*, 313).

R. Pfister, *Textiles de Halabieh (Zenobia)* (B.A.H., XLVIII), Paris, 1951 (*Ibid.*, 313-315).

D. Sourdél, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine* (B.A.H., LIII), Paris, 1952 (*Ibid.*, 315-316).

F. M. Abel, O.P., *Histoire de la Palestine depuis la conquête d'Alexandre jusqu'à l'invasion arabe*, tomes I et II, Paris, 1952 (*Ibid.*, 316-318).

Dr. G. Contenau, *La civilisation d'Assur et de Babylone*, nouv. éd. — et *Le déluge babylonien*, nouv. éd., Paris, 1951, 1952 (*Ibid.*, 319).

A. Reifenberg, *Ancient Hebrew Seals*, Londres, 1950 (*Ibid.*, 322).

J.A. Wilson, *The Burden of Egypt. An interpretation of the ancient Egyptian culture*, Chicago, 1951 (*Ibid.*, 323-324).

E. Coche de la Ferté, *Essai de classification de la céramique d'Enkomi* (*Ibid.*, 325).

G. M. A. Hanfmann, *The Sarcophagus in Dumbarton Oaks*, 2 vol., Cambridge (Mass.), 1952 (*Ibid.*, 327-330).

Mission archéologique française en Tunisie, *Karthago*, I, Paris, 1950 (*Ibid.*, 330-332).

Cahier de Byrsa; Tunis, Musée Lavignerie; Paris, Imprimerie Nationale, 1950 (*Ibid.*, 332-334).

M. Christoffe, *Le tombeau de la chrétienne*, Paris, 1951 (*Ibid.*, 334).

P. Friedländer, H. B. Hoffleit, *Epigrammata, Greek inscriptions in verse*, Berkeley a. Los Angeles, 1948 (*Ibid.*, 336-338).

L. Homo, *Alexandre le Grand*, Paris (1951) (*Ibid.*, 339).

E. Mireaux, *La reine Bérénice*, Paris (1951) (*Ibid.*, 340).

Atlas der Urgeschichte, I. H. J. Eggers, *Der römische Import im freien Germanien*, Hambourg, 1951 (*Ibid.*, 341).

Studies in Roman Economic and Social History in honor of Allan Chester Johnson, ed. P.R. Coleman-Norton, Princeton, 1951 (*Ibid.*, 342-343).

T. Zawadski, *La date de l'inscription de Mnésimachos* (Extr. *Charismata Th. Sinko*) et (Problems of agrarian structure in A.M.), Varsovie et Poznan, 1951 (*Ibid.*, 343).

D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor to the end of the Third Century after Christ*, 2 vol., Princeton, 1950 (*Ibid.*, 344-346).

P. Goubert, S.J., *Byzance avant l'Islam*. Tome I^{er}, *Byzance et l'Orient sous les successeurs de Justinien: L'empereur Maurice*, Paris, 1951 (*Ibid.*, 358-359).

P. Peeters, Bollandiste, *Orient et Byzance. Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, Bruxelles, 1950 — et Id., *Recherches d'histoire et de philologie orientales*, Bruxelles, 1951 (*Ibid.*, 365-367).

S. Wikander, *Etudes sur les mystères de Mithra*, I, *Introduction*, Lund, 1950 (*Ibid.*, 367-368).

Anne Roes, *L'aigle psychopompe de l'époque impériale — et Un bronze d'Asie Mineure au Musée Britannique* (Extr. *Mél. Ch. Picard*, II, 1949, et *Syria*, XXVII, 1950) (*Ibid.*, 368-370).

Abraham, *Père des Croyants* (Cahiers Sioniens, V^e année N^o 2), Paris, 1951 (*Ibid.*, 382-384).

B. Roy et Paule Poinssot, *Inscriptions arabes de Kairouan — et G. Marçais, L. Poinssot, Objets kairouanais, IX-XIII^e siècles*, Tunis, Paris, 1950 et 1952 (*Ibid.*, 400-401).

Atlas of Islamic History, comp. by H. W. Hagard, H. L. Cook Jr and J. Mc A. Smily, Princeton, 1951 (*Ibid.*, 421-422).

The Excavations at Dura-Europos, Ninth Season, 1935-1936. Part III, *The Palace of the «Dux Ripae» and the Dolichenum*, New Haven, 1952 (*Ibid.*, 435-436).

1953

Un nouvel édifice dans le sanctuaire de Baalbek (*Mach.*, XLVI, 1952, 203-208, 2 pl.).

Une dédicace d'Apamée de Syrie à l'approche de Caracalla et l'*Itinerarium Antonini* (CRAI, 1952, 355-363).

(L. Jalabert (†) et R. Mouterde) — INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DE LA SYRIE. T. III, 2, ANTIOCHÈNE, N^{os} 989-1242. Index des t. I-III par Cl. Mondésert et G. Roussel (B.A.H., LI), Paris, 1953, 4^o, 201 pp.

État de publication du Recueil des inscriptions grecques et latines de la Syrie (*Actes du Deuxième congrès international d'épigraphie grecque et latine*, 1952, Paris, 1953, 176-177).

Verreries antiques de Tell Minnis (*MUSJ*, XXX, 1953, pp. 22-47, 10 pl., 7 fig.).

(R. Mouterde et J. Lauffray) — BEYROUTH, VILLE ROMAINE (Publications du Musée de Beyrouth). In-16, 1953, 42 pp., 32 similigr., 1 plan.

1954

La *Statio ad Dianam* du *portorium* de Syrie, près du Golfe d'Akaba (*CRAI*, 1954, 482-487, 2 fig.).

R(ené) M(outerde) — *In Memoriam*: Le Père Antoine Poidebard, S.J. (1878-1955). Notice et Bibliographie (*MUSJ*, XXXI, 1954, 317-328, 4 pl.).

RECENSIONS

M. Chéhab, *Les terres cuites de Kharayeb* (Bulletin du Musée de Beyrouth, t. X et XI), Paris, 1951-1952 et 1953-1954 (*MUSJ*, XXXI, 330-331).

M. Dunand, *De l'Amanus au Sinaï*, Sites et monuments, Beyrouth, 1953 (*Ibid.*, 331-332).

H. Seyrig, *Antiquités syriennes, Quatrième Série*, Paris, 1953 (*Ibid.*, 332-333).

J. Starcky, *Autour d'une dédicace palmyrénienne à Shadrafa et à Du'anat* (*Syria*, XXVI, 1949) — et A. Caquot, *Chadrapha, à propos de quelques articles récents et Nouvelles inscriptions araméennes de Hatra* (*Syria*, XXIX, 1952) (*Ibid.*, 333-334).

H. Ingholt, *Parthian Sculptures from Hatra* (Memoirs of the Connecticut Academy of Arts, XII, 1954) (*Ibid.*, 335-337).

Institut français de Damas, *Mémorial Jean Sauvaget*, tome I, Damas, 1954 (*Ibid.*, 337-338).

R. Goodenough, I. *Jewish Symbols in the greco-roman Period* (Bollingen series, XXXVII), 2 vol. — II. vol. IV. *The problem of method. Symbols from Jewish Cult*, New York, 1953, 1954 (*Ibid.*, 341-344).

A. Parrot, *Archéologie mésopotamienne. II. Technique et problèmes*, Paris, 1953 (*Ibid.*, 347-348).

R. Moscati, *Geschichte u. Kultur der semitischen Völker*, Stuttgart, 1953 (*Ibid.*, 346).

R. Dussaud, *Prélydiens, Hittites et Achéens*, Paris, 1953 (*Ibid.*, 349).

D. Schlumberger, *A late hellenistic Temple in Bactria* (*Archeology*, VI) — et *L'argent grec dans l'Empire achéménide*, Paris, 1953 (*Ibid.*, 350-352).

R. Devreesse, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris, 1954 (*Ibid.*, 352-353).

Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque. La sculpture. Tome IV, Période classique, IV^e siècle, 2^eme partie*, Paris, 1954 (*Ibid.*, 354-356).

P. Demargne et H. Gallet de Santerre, *Etudes crétoises, IX. Mallia, maisons (I)*, Paris, 1953 (*Ibid.*, 356).

Collection H, *Stathatos. Les bijoux antiques*, par P. Amandry, Strasbourg, Inst. d'arch. de l'Université (*Ibid.*, 357).

Gouvernement général de l'Algérie, *Lybica. Archéologie. Epigraphie*, Alger, (1954) (*Ibid.*, 358).

P. Cintas, *Contribution à l'étude de l'expansion carthaginoise au Maroc*, Paris, (1954) (*Ibid.*, 358-359).

D. van Berchem, *L'armée de Dioclétien et la réforme constantinienne* (B.A.H., LVI), Paris, 1952 (*Ibid.*, 359-361).

M. Rambaud, *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César* (Annales de l'Univ. de Lyon, Lettres, 23), Paris, 1953 (*Ibid.*, 361-362).

C. W. Ceram, *Des dieux, des tombeaux, des savants*, Paris, 1953 (*Ibid.*, 362).

Ch. Dole, *Promenades d'archéologie sous-marine*, Paris, 1952 (*Ibid.*, 363).

Dumbarton Oaks Papers, N. 7 (1952), N. 8 (1954), 2 vol., Cambridge (Mass.) (*Ibid.*, 369-371).

Clément d'Alexandrie, *Les Stromates. Stromate II*. Intr. et Notes de P. Th. Camelot, O.P. Texte et trad. de Cl. Mondésert, S.J. (« Sources chrétiennes »), Paris, 1954 (*Ibid.*, 394).

A.D. Nock, *Hellenistic Mysteries and Christian sacraments* (Extr. *Mnemosyne*), 1952 (*Ibid.*, 396-397).

E. Honigsmann, *Pierre l'Ibérien et les écrits du Pseudo-Denys l'Aréopagite* (Acad. r. de Belg., *Mémoires*, XLVII, 3), 1952 — et *Patristic Studies*, Città del Vaticano, 1953 (*Ibid.*, 400-403).

Bibliotheca graeca Aevi posterioris, I. *Studies a. Documents relating to the History of the Greek Church and People under Turkish Domination*, by Th. H. Papadopoulos, Scaldis, Wetteren (Belgique), (1953) (*Ibid.*, 411-412).

Les Guides Nagel, *Israël*, Paris, Nagel, 1953 (*Ibid.*, 456).

1955

(A. Beaulieu et R. Mousterde) — Poste de surveillance et refuge byzantin sur le chemin Chalcis-Héliopolis (*MUSJ*, XXXII, 1955, 147-163, 14 pl., 9 fig.).

(L. Jalabert (†) et R. Mousterde, avec la collab. de Cl. Mondésert) — INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DE LA SYRIE. T. IV, LAODICÉE, APAMÈNE. Nos 1243-1897, (B.A.H., LXI), Paris, 1955, 379 pp.

RECENSIONS

H. Ingholt, H. Seyrig, J. Starcky, A. Caquot, *Recueil des tessères de Palmyre* (B.A.H., LVIII), Paris, 1955 (*MUSJ*, XXXII, 173-174).

F. Chapouthier, *Les peintures murales d'un hypogée funéraire près de Massyaf* (Syria, XXXI, 1954, pp. 172 s.) (*Ibid.*, 175-176).

A. N. Frye, J. E. Gilliam, H. Ingholt, C. B. Welles, *Inscriptions from Dura-Europos* (Yale class. studies, XIV, 1955) (*Ibid.*, 175).

H. Seyrig, *Bas-relief de la Triade de Ba'albek trouvé à Fneidiq* (Bull. du Musée de Beyrouth, XII) (*Ibid.*, 176).

R. Dussaud, *La pénétration des Arabes en Syrie avant l'Islam* (B.A.H., LIX), Paris, 1955 (*Ibid.*, 177-178).

S. Moscati, *Geschichte u. Kultur der semitischen Völker*, 2^e éd., Stuttgart, 1955 (*Ibid.*, 179).

Osman R. Rostem, *The salvage of Philae*, Le Caire, 1955 (*Ibid.*, 179-180).

A. Berthier et R. Charlier, *Le Sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine*, Paris, 1955 (*Ibid.*, 180-181).

I. G. Caillemer, *Les centuriations romaines de Tunisie*, Paris, 1954 — et A. Caillemer et R. Chevallier, *Photographie aérienne et archéologie* (Forces aér. franç., Oct. 1955) (*Ibid.*, 181).

Corpus inscriptionum judaicarum, par le R.P. J. B. Frey, S.S., II, *Asie, Afrique*, Rome, 1952 (*Ibid.*, 182-184).

Lactance, *De la mort des persécuteurs*. Introd., texte crit. et trad. de J. Moreau («Sources chrétiennes», 39), Paris, 1954 (*Ibid.*, 184-185).

J. de Leffe, S.J., *Chrétiens dans la Chine de Mao*, Bruges-Paris, 1955 (*Ibid.*, 187).

Histoire des religions (M. Brillant, R. Aigrain), III. *Rel. Égyptienne* (E. Drioton), *Rel. préhelléniques* (P. Demargne), *Rel. de la Grèce antique* (E. des Places), *Rel. romaine* (P. Favre), Paris, 1955 (*Ibid.*, 188-189).

A. Vincent, *Les manuscrits hébreux du désert de Juda*, Paris, 1955 (*Ibid.*, 189-191).

J. Daniélou, *Les saints païens de l'Ancien Testament*, Paris, (1955) (*Ibid.*, 191-192).

Recueil Cardinal Tisserant, publié par S. Pop, avec collab. de G. Levi della Vida, G. Garitte et Mgr O. Barlea, Louvain, 1955 (*Ibid.*, 203-204).

G. Marçais, *L'architecture musulmane d'Occident* (Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile), Paris, s.d., (*Ibid.*, 232-234).

1956

Jupiter Heliopolitanus Rex et Regulus (*CRAI*, 1956, 45-48).

Cinquante ans d'archéologie orientale (*Jésuites de l'Assistance de France*, Lyon, 1956 [N^o 2], 22-27, 4 pl.).

1957

Art. *Libanus (mons)*, ap. *Dizionario Epigrafico di Antichità Romana* (E. de Ruggiero), Roma, vol. IV, fasc. 25 (1957), 793-795.

Reliefs et inscriptions de la Syrie et du Liban (Affranchis à Béryte, Inscriptions d'Hadrien au Wâdi Brisa...) (*MUSJ*, XXXIV, 1957, 203-238, 7 pl., 8 fig.).

(R. Mouterde et C. Mondésert) — Le Progrès des recherches d'archéologie chrétienne en Syrie et au Liban de 1939 à 1954, ap. *Actes du VI^e*

Congrès international d'Archéologie chrétienne, Città del Vaticano - Paris, 1957, 169-171.

(R. Mouterde et C. Mondésert) — Deux inscriptions grecques de Hama (*Syria*, XXXIV, 1957, 278-287, 2 pl., 2 fig.).

Note sur une inscription monumentale de Nawa (*Annales archéologiques de Syrie*), VII, 1957, 31-33.

RECENSIONS

Ugaritica III (Mission de Ras Shamra, t. VIII), par Claude F.A. Schaeffer et divers auteurs, Paris, 1956 (*MUSJ*, XXXIV, 247-248).

H. Henning von der Osten, *Die Grabung von Tell-es-Salhiyeh* (Svenska Syrienexpeditionen 1952-1955, vol. I), Lund, 1956 (*Ibid.*, 252-253).

G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord. Le massif du Bélus à l'époque romaine* (B.A.H., L), Paris, 1953 (*Ibid.*, 253-256).

The Excavations at Dura-Europos. Final Report, VIII, P. I. The Synagogue, by C.H. Kraeling, New Haven, 1956 (*Ibid.*, 256-259).

Sœur Marie-Aline de Sion, *La forteresse Antonia à Jérusalem et la question du prétoire*, Jérusalem, 1953 (*Ibid.*, 260-261).

Studii Biblici Franciscani Liber Annuus, VI, Jérusalem, 1956 (*Ibid.*, 262).

E. R. Goodenough, *Jewish Symbols in the greco-roman period*, vol. V a. VI: *Fish, Bread and Wine*, New York, Pantheon Books, 1956 (*Ibid.*, 262-264).

G. M. A. Hanfmann, *A Masterpiece of late roman Glass painting* (Archeology, 1956) (*Ibid.*, 264).

J. Starcky, *Inscriptions archaïques de Palmyre*, Roma, 1956 — et Christiane Dunant, *Nouvelle inscription caravanière de Palmyre* (Museum helveticum, XIII, 1956) — et Z. Kadar, *Monuments palmyréniens au Musée des Beaux-Arts de Budapest*, 1955 (*Ibid.*, 264-266).

Dott. R. Canova, *Iscrizioni e monumenti protocristiani del paese di Moab*, Città del Vaticano, 1954 (*Ibid.*, 266-268).

Ida-Maria Frandon, «Assassins» et «Danseurs mystiques» dans «Une Enquête au Levant» de M. Barrès, Paris, 1954 (*Ibid.*, 269).

Annales d'Ethiopie, t. I^{er}, Paris et Adis-Ababa, 1955 (*Ibid.*, 269-270).

J. Baelen, *La chronique du Parthénon* (Guide histor. de l'Acropole), Paris, 1956 (*Ibid.*, 273).

Fr. Sokolowski, *Lois sacrées de l'Asie Mineure*, Paris, 1955 (*Ibid.*, 274).

E. Will, *Le relief culturel gréco-romain*, Paris, 1955 (*Ibid.*, 275-277).

Carnuntina, Vorträge beim internationalen Congress 1955, hrsg. von Eric Swoboda, Graz-Köln, 1958 (*Ibid.*, 277-278).

Inscriptions latines de l'Algérie, t. II. *Inscr. de la Confédération cirtéenne* (St. Gsell, E. Albertini, J. Zeiller), publ. par H.G. Pflaum, Paris, 1957 — et *Vingt-cinq ans d'Histoire Algérienne, Recherches et publications*, 1931-1956 (Balout, Lassus, Le Tourneau, Yacono), Alger, 1956 (*Ibid.*, 279-280).

Société archéologique de Constantine, *Livre du Centenaire 1852-1952* (Notices et Mémoires, LXVIII) — et *Recueil de Notices*, LXIX, 1955-1956, Constantine, 1957 (*Ibid.*, 280-281).

The Dumbarton Oaks Collection. Harvard University, Handbook, Washington, 1955 — et Gisela M. Richter, *Catalogue of Greek and Roman Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection*, Cambridge (Mass.), 1956 (*Ibid.*, 281-282).

N. Mesarites, *Description of the Church of the Holy Apostles at Constantinople*, Texte, trad., comm. Gl. Downey (Trans. Am. Phil. Soc., 1957) (*Ibid.*, 282).

P. Goubert, S.J., *Byzance avant l'Islam*. T. II, *Byzance et les Francs*, Paris, 1956 (*Ibid.*, 284-285).

Histoire des religions (M. Brillant et E. Aigrain). Tome IV, *Les religions asiatiques* (M. Rutten); *Palmyréniens* (J. Starcky); *Relig. suméro-acadienne et cananéenne* (R. Largement); *Sud-arabe* (A. Jamme); *Rel. d'Israël* (A. Vincent), Paris, 1957 (*Ibid.*, 285-287).

ΙΧΘΥΣ. *Littératures chrétiennes. Naissance des lettres chrétiennes* (R.P. Hamman, O.F.M.), Paris, 1957 (*Ibid.*, 297).

Maria, Etudes sur la Sainte Vierge (dir. H. du Manoir). T. III, liv. VI^e, II^e P. : *De l'Ecole béruillienne à la définition de l'Assomption*. — T. IV, liv. VII^e, I^{re} P. : *La Sainte Vierge et l'expansion du catholicisme*, Paris, 1954 et 1956 (*Ibid.*, 298-299).

Le récit du Pèlerin, Autobiographie de S. Ignace, ed. A. Thiry, S.J., 1956 (*Ibid.*, 303).

B. Farès, *L'art sacré chez un primitif musulman* (Bull. de l'Institut d'Égypte, XXXVI, 2, 1953-54). Le Caire, 1955 — et *Philosophie et jurisprudence illustrées par les Arabes: la querelle des images en Islam* (Mélanges Louis Massignon, I, Damas, 1957) (*Ibid.*, 337-338).

E. Tyan, *Institutions de droit public musulman*, t. II. *Sultanat et califat*, Paris, 1957 (*Ibid.*, 339-341).

Les Mardis de Dar es-salam, Sommaire 1954, Paris, 1956 (*Ibid.*, 344-345).

J. Meunié et L. Terrasse, *Nouvelles recherches archéologiques à Marrakech*, Paris, 1957 (*Ibid.*, 348).

1958

L'Astrologie à Héliopolis-Ba'albek: *Jupiter Heliopolitanus Rex et Regulus* (*Bulletin du Musée de Beyrouth*, XIII, 1956 (paru en 1958), pp. 7-21, 1 pl., 2 fig.).

RECENSIONS

A. Parrot, *Mission archéologique de Mari*, I. *Le Temple d'Ishtar*, II. *Le Palais, Architecture*, III. *Le Palais, Peintures murales*, (B.A.H., LXV, 1956; LXVIII, 1958; LXIX, 1958), Paris (*MUSJ*, XXXV, 1958, 235-237).

Hama, Fouilles et recherches de la Fondation Carlsberg, 1931-1938. Les verreries et les poteries médiévales, par P.J. Rijs, Vagn Poulsen, E. Hammershaimb, Copenhague, 1957 — et *Hama, L'architecture des périodes préhellénistiques*, par E. Fugmann, Copenhague, 1958 (*Ibid.*, 237-240).

G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord. Le massif du Bélus à l'époque romaine*, t. III (B.A.H., L), 1958 — et Appendice II: H. Seyrig, *Inscriptions grecques* (*Ibid.*, 240-242).

D. Schlumberger, L. Robert, A. Dupont-Sommer, E. Benveniste, *Une bilingue gréco-araméenne d'Asoka* (*J. As.*, 1958) (*Ibid.*, 245).

A. Xenaki-Sankellariou, *Les cachets minoens de la collection Giamalakis* (École française d'Athènes, *Etudes crétoises*, X), Paris, 1958 (*Ibid.*, 248-249).

The Athenian Agora, vol. III. *Literary and epigraphical testimonia*, by E. R. Wycherley, Princeton, 1957 (*Ibid.*, 249-251).

L. Leschi, *Etudes d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines*, Paris, 1957 (*Ibid.*, 251-253).

J. Heurgon, *Le trésor de Ténès* (Délégation gén. d'Algérie, Beaux-Arts), Paris, 1958 (*Ibid.*, 252-253).

E. Marec, *Hippône la Royale* (*Antique Hipporegius*), Alger, 1954 — Id., *Monuments chrétiens d'Hippône*, ville épiscopale de saint Augustin, Paris, 1958 (*Ibid.*, 253-255).

Mission archéologique française en Tunisie, *Karthago*, t. VI, Paris, 1955 (*Ibid.*, 255-256).

P. Testini, *Archeologia cristiana. Nozioni generali dalle origini alla fine del sec. VI*. Rome-Paris-Tournai-New-York, 1958 (*Ibid.*, 258-259).

Dumbarton Oaks Papers, N. 8, 1954; N. 9-10, 1955-1956; N. 11, 1957; N. 12, 1958, Cambridge (Mass.) (*Ibid.*, 260-261).

The Journal of the Walters Art Gallery, XIX-XX (M. C. Ross a. Gl. Downey, pp. 22-33), Baltimore, 1958 (*Ibid.*, 261).

Gl. Downey, *The Christian Schools of Palestine* (Extr. *Harvard Library Bulletin*, XII, 1958) (*Ibid.*, 262).

(*Ichtus*), *Littératures chrétiennes*. III. *L'œuvre de Justin*, A. Hamman, O.F.M., Paris, 1958 (*Ibid.*, 268).

Maria, Etudes sur la Sainte Vierge (dir. H. du Manoir), T. V, livre VII, 2^e P.: *La Sainte Vierge et l'expansion du catholicisme* — et Appendice au livre VII, Paris, 1958 (*Ibid.*, 268-269).

Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Occident musulman Georges Marçais. I. Articles et conférences de Georges Marçais. — II. Hommage à Georges Marçais, 2 vol., Alger, 1957 (*Ibid.*, 300).

A.J. Toynbee, *East to West. A Journey toward the World*, Londres, 1958 (*Ibid.*, 305).

St. H. Longrigg, *Syria and Lebanon under French Mandate*, Oxford Univ. Press, 1958 (*Ibid.*, 309).

1959

(L. Jalabert (†), R. Mouterde, Cl. Mondésert, S.J.) — INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DE LA SYRIE. Tome V, ÉMÉSÈNE, N^{os} 1898-2710, (B.A.H., LXVI), Paris, 1959, 341 pp.

Eliopoli-Baalbek, ap. *Levante*, Anno VI, N^o 1, Marzo 1959, 3-14, 4 illustr.

Étude des inscriptions accompagnant les mosaïques de: Soueidié-Baâlbeck, pp. 37-40, 44-46, 49-52; Église de Zahrâni, pp. 100-106, ap. M. Chéhab — MOSAIQUES DU LIBAN (*Bull. du Musée de Beyrouth*, XIV, 1958).

Cultes antiques de la Coelé Syrie et de l'Hermon (Ma'loula, Ba'albek, Raḥlé) (*MUSJ*, XXXVI, 1959, 53-87, 6 pl., 6 fig.).

RECENSIONS

A. Parrot, *Mission archéologique de Mari. II, Le Palais*: 3, *Documents et Monuments* (B.A.H., LXX), Paris, 1959 (*MUSJ*, XXXVI, 1959, 201-202).

J. Aitsleitner, *Die mythologischen u. kultischen Texte aus Ras Shamra*, Budapest, 1959 (*Ibid.*, 203).

A. Dupont-Sommer, collab. J. Starcky, *Les inscriptions araméennes de Sfiré* (Mém. div. sav. Acad. des inscr., XV), Paris, 1958 (*Ibid.*, 203-204).

M.-L. Buhl, *The late Egyptian Anthropoid Stone Sarcophagi*, Copenhagen, 1959 (*Ibid.*, 204-206).

The Excavations at Dura-Europos, Final Report V, P. I. The Parchments a. Papyri, by C. B. Welles, O. Fink, J. F. Gilliam; New Haven, 1959 (*Ibid.*, 206-207).

M. Chéhab, *Mosaïques du Liban* (*Bull. Musée Beyrouth*, XIV, XV), Paris, 1959 (*Ibid.*, 208-209).

H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, V^e série (*Ibid.*, 209-210).

Gl. Downey, *Libanius' Oration in praise of Antioch* (Proceed. Amer. Philosophical Soc., 103,5) — et A. J. Festugière, *Antioche païenne et chrétienne, Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie*, Paris, 1959 (*Ibid.*, 210-213).

Islay Lyons a. H. Ingholt, *Gandhâra Art in Pakistan* (*Ibid.*, 214-215).

Libya, Archéologie et Épigraphie, VI, Alger, 1958 (*Ibid.*, 215).

Bulletin d'archéologie marocaine, t. I, t. II, t. II Supplement, Casablanca, 1956 sq. (*Ibid.*, 216-217).

Dumbarton Oaks Papers, N. 13, Harvard University, 1959 (*Ibid.*, 217-219).

G. Karlsson, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine*, Uppsala, 1959 (*Ibid.*, 219-220).

Studii Biblici Franciscani liber annuus IX (1958-1959), Jérusalem (*Ibid.*, 228-229).

Saint Ignace, *Journal spirituel*, Intr. et comm. M. Giuliani (coll. Christus, Textes), Bruges-Paris, 1959 (*Ibid.*, 234).

Louis Lallemand, *Doctrine spirituelle*, Intr. et notes Fr. Courel, Bruges-Paris, 1959 (*Ibid.*, 235).

Histoire universelle des Missions catholiques (Mgr S. Delacroix), II. *Les Missions modernes* — III. *Les Missions contemporaines* — IV. *L'Eglise catholique en face du monde non chrétien* (*Ibid.*, 237-238).

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC. 2

PIERRE MONTET

ÉGYPTE ET SYRIÉ
PENDANT LE III^e ET LE II^e MILLÉNAIRES

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1960

ÉGYPTE ET SYRIE

PENDANT LE III^e ET LE II^e MILLÉNAIRES

PAR

PIERRE MONTET

Les lecteurs de ce volume voudront bien ne pas s'étonner de lire le nom d'un égyptologue parmi les latinistes qui rendront au R.P. Mousterde un hommage si mérité. Cet égyptologue servait en 1918 au détachement français de Palestine-Syrie placé sous le commandement du Maréchal Allenby. Arrivant à Beyrouth, il profitait de ses premiers instants de liberté pour reprendre contact avec les livres et la vie scientifique dans la bibliothèque de l'Université Saint Joseph où le R.P. Cheikho lui fit un accueil inoubliable. Accompagnant l'année suivante la mission Huvelin, il eut la joie de faire la connaissance des savants français de l'Université: le R.P. Ronzevalle et le R.P. Mousterde, qui furent les premiers confidents d'une ambition que certains jugeaient alors insensée: trouver à Byblos des antiquités égyptiennes. Ils furent aussi les premiers informés, lorsque les fouilles eurent reculé le passé de l'histoire libanaise jusqu'à l'époque des rois qui ont construit les pyramides.

On n'ignorait pas, il y a une quarantaine d'années, que les armées égyptiennes avaient plusieurs fois envahi la Palestine et la Syrie. Les trois stèles que Ramsès II a fait graver près de l'embouchure du Nahr el-Kelb, étudiées plus tard par le R.P. Mousterde dans un précieux petit ouvrage, attestaient que les corps d'armée d'Amon, d'Harakhaté, de Ptah et sans doute de Seth s'étaient regroupés le long du rivage avant d'escalader le Liban pour descendre dans la Vallée de l'Oronte et se heurter à la

grande coalition hittite. D'autres fragments égyptiens, comme la statue de Chéchanq 1^{er} trouvée à Byblos, sont peut-être liés aussi à des interventions militaires. Aussi croyait-on que les Égyptiens n'étaient venus en Syrie qu'en qualité de conquérants.

On ne se battait pas toujours. C'est le grand intérêt des fouilles archéologiques qui ont commencé en 1920 et se poursuivent de nos jours, de nous instruire sur ce qui se passait dans les périodes pacifiques.

De Khasekhemoui (II^{ème} dynastie) à Pépi II (VI^{ème} dynastie) presque tous les rois de l'Ancien Empire sont attestés à Byblos. Des négociateurs qui voulaient obtenir du bois de construction apportaient en échange des bijoux, des parfums, des rouleaux de parchemin ou de papyrus et ils déposaient dans le temple de la déesse locale des vases et des statuettes d'albâtre qui sont l'orgueil du Musée de Beyrouth.

Habiles à travailler le bois, les Giblites construisaient des navires capables d'affronter la mer. C'étaient les navires, dits giblites, qui permettaient aux Égyptiens d'atteindre la région des mines de turquoise au Sinaï et le lointain pays de Pount d'où ils rapportaient le précieux encens. Cela méritait bien une récompense. Le titre de Prince Égyptien qui est accordé aux rois de Byblos, au moins dès la XII^{ème} dynastie, leur donnait le droit, s'ils allaient en Égypte, d'être reçus avec de grands égards et leur méritait l'offrande royale funéraire, miroirs, vases d'or et d'obsidienne, bagues, comme ceux qui ont été retrouvés dans les tombeaux d'Abichemou et de son fils Ypchemouabi. La Dame de Byblos n'était pas oubliée. L'admirable trésor de l'époque d'Amenemhat III qui est entré après divers avatars au Musée de Beyrouth, fut envoyé par ce roi en hommage à cette déesse amie.

Les habitants de Mageddo, la puissante forteresse qui domine la plaine d'Esdrelon, ont sans doute estimé que l'exemple des Giblites était bon à suivre. Ils ont fait bon accueil à un missionnaire égyptien nommé Thouthotep, qui était préposé aux bœufs, et ce personnage, devenu gouverneur du nome du Lièvre en Moyenne Égypte, a tenu à faire représenter dans son tombeau l'arrivée en Égypte, après une longue marche, de ces

troupeaux et de leurs bergers qui chantent: « Vous avez foulé le sable et maintenant vous piétinez les pâturages et vous mangez de l'herbe ».

Il faut admirer la perspicacité de l'égyptologue Blackman qui a su identifier les bas-reliefs de Touthotep avant les trouvailles de Mageddo qui en sont le commentaire archéologique. Mais pourquoi les Égyptiens allaient-ils acheter des bœufs à Mageddo? Ils en faisaient venir des troupeaux entiers des pays méridionaux et la Libye leur livrait aussi des bœufs, des ânes et des moutons. C'est que les bœufs s'acclimatent difficilement en Égypte et que le cheptel était périodiquement dévasté par des épizooties.

Le sphinx de la princesse Ita, fille d'Amenemhat II (XII^eme dynastie), trouvé à Qatna par le Comte du Mesnil du Buisson, passerait difficilement pour le témoignage d'une conquête militaire; il s'agit plutôt d'une négociation diplomatique, peut-être d'un mariage, car les Pharaons du Nouvel Empire qui épousèrent des princesses babyloniennes ou hittites eurent des prédécesseurs. A cette époque il ne pouvait être question de chevaux ni de chars. Plus tard, sous Thoutmose III, les Égyptiens ont exigé des Syriens vaincus du *sonter*, résine de térébinthe, et du lapis-lazuli, cette pierre très appréciée des lapidaires que des caravaniers apportaient de la lointaine Bactriane. Nous avons donc le choix entre plusieurs hypothèses.

Je ne puis dans un court article mettre en valeur ce que l'histoire de l'expansion égyptienne doit aux fouilles de M. Schaeffer à Ougarit. La grande cité du nord fut visitée par des Égyptiens sous la XII^eme dynastie qui ont laissé une statue de Khnemit, femme de Sanousrit II, deux sphinx d'Amenemhat III. Un de ces visiteurs a déposé chez ses hôtes un groupe le représentant entre sa femme et sa fille. Mais les inscriptions ne laissent pas deviner la nature des questions qui attiraient si loin de leur pays les émissaires du Pharaon. On observera qu'Ougarit est aussi bien placée que Byblos pour exploiter les forêts des pentes septentrionales du Liban.

Plus tard Ougarit est à la fois menacée et sollicitée par Pharaon et le roi hittite. Ses chefs évitent de se lier par des engagements trop précis et s'efforcent de maintenir des relations avec l'une et l'autre puissance. C'est pourquoi un scribe royal de la XIX^eme dynastie, nommé Mami, a

laissé au sanctuaire de la cité une stèle dédiée au Baal de Sapouna, mais l'objet précis des négociations nous échappe encore. Les documents que cette ville livre à chaque campagne de fouilles à pleines mains, permettront peut-être un jour prochain de voir plus clair. On attend avec curiosité ce que rapporteront les fouilles projetées à Simira.

Si les fouilles de Syrie avaient seulement enrichi les Musées de quelques objets ce serait déjà bien beau, mais on voit qu'elles ont complètement renouvelé l'histoire des relations internationales à ces époques reculées. Les Égyptiens que l'on croyait peu disposés à quitter la Vallée du Nil n'hésitaient pas à entrer en rapport avec les habitants de la côte phénicienne et de la Syrie centrale et à disputer ces pays à leurs grands rivaux.

Ces allées et venues ont eu dans le domaine intellectuel des conséquences remarquables. De l'écriture cunéiforme les gens d'Ougarit ont extrait un alphabet. Les Giblytes, auxquels l'écriture hiéroglyphique était familière, ont créé, au Nouvel Empire, un système graphique imité de l'Égypte et peu après, en tout cas avant Ramsès II, l'instrument simple et parfait qui devait être adopté par tout l'univers, l'alphabet.

Paris

Pierre MONTET

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC. 3

MAURICE DUNAND

HISTOIRE
D'UNE SOURCE

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1960

HISTOIRE D'UNE SOURCE

PAR

MAURICE DUNAND

Jusqu'en 1935, un puits s'ouvrant dans un champ de mûriers alimentait en eau la demi-douzaine de feux disséminés sur le tertre de l'ancienne Byblos. C'était la *source du roi*, '*Ayîn el-malek* (1). On le disait très ancien, les vieillards se rappelaient l'avoir toujours vu et racontaient des histoires. A un trépied de fer scellé dans la margelle était suspendue une poulie grinçante. Après avoir rempli leurs jarres, les femmes s'y attardaient à bavarder. C'est à ce puits que venait la corvée d'eau de notre chantier. Agréable jusqu'au cœur de l'été, avec l'automne l'eau devenait saumâtre, comme toutes les eaux qui dorment. Formée par le cheminement souterrain sur une surface imperméable, probablement une lentille de terre glaise, des eaux en suspension dans le calcaire de la montagne, la source ne reprenait vie qu'avec les pluies nouvelles.

Le niveau de cette eau s'établissait à vingt-cinq mètres de profondeur, au centre du tertre formé par les installations successives de Byblos. Presque entièrement dégagé aujourd'hui, le roc sous-jacent présente deux dômes inégaux séparés par un profond enlèvement. L'un, au N.-O., s'élève à 27.80 m., l'autre au S.-E., à 23.50 m.; la distance entre les deux sommets est de 197 m. C'est une ancienne dune consolidée, d'une puissance de 7 à 9 m. dans les parties les plus hautes du dôme occidental (2). Le puits

(1) *Fouilles de Byblos*, I, pl. XXII, coordonnées x 99683, y 100112.

(2) La coupe en est visible dans les puits des hypogées royaux qui ont traversé la couche rocheuse de part en part. Voir P. Montet, *Byblos et l'Égypte*, pl. LXXII.

se trouve dans le milieu de la dépression médiane. Il n'est pas isolé. Tout autour, la fouille dégagée de grossiers murs étagés, disposés en quadrilatère. Des chemins accrochés à leur flanc, des escaliers pauvrement construits et fort usés, nous amenèrent très vite à penser à l'aménagement d'une descente à l'eau, antérieure à la construction du puits; aménagement semblable à ces larges cratères encore utilisés dans diverses régions de Syrie où l'eau sourd ou s'accumule au fond de quelque anfractuosité rocheuse. On les désigne sous le nom de *birké* (1). Le roc n'apparaît plus nulle part, toutes ses parois sont formées de terre soutenue par des murs plaqués les uns sur les autres.

La fouille nous a amenés en bordure du cratère jusqu'à la couche énéolithique, qui se trouve autour de la cote 21.00. A l'intérieur nous sommes arrivés jusqu'à 16.60. A ce niveau, on est encore dans du remblai, daté par de la céramique hellénique et hellénistique, et le puits qui descend à la source phréatique est entièrement maçonné. Nous ignorons donc dans quel cadre naturel cette eau est apparue aux premiers hommes qui ont habité le site. Peut-être une profonde crevasse s'ouvrait-elle dans le fond de la dépression, donnant un accès direct à l'eau. Ou, au contraire, le rocher se continuait-il en courbe abaissée d'un dôme à l'autre. Dans ce cas les premiers usagers de la source ont dû, pour l'atteindre, entreprendre une prospection et forer le roc.

1. — La première installation de Byblos remonte aux temps néolithiques. Aucun aménagement de la source relevant de cette époque ne nous est accessible (2).

2. — Au temps de l'installation énéolithique qui suit (avant 3200),

(1) Ce nom s'applique plus communément aux vastes bassins creusés à ciel ouvert pour recueillir les eaux de pluies et de ruissellement superficiel. Il est d'emploi courant dans les régions de steppe et sur leurs confins. De la racine *baraka*, *s'agenouiller*, il vient de l'habitude de laisser reposer les chameaux aux abords des points d'eau avant de les faire boire.

(2) Sur cette installation initiale et les suivantes, jusqu'au temps de la conquête amorite, voir notre présentation dans *Revue Biblique*, 1950, pp. 582-603.



Vue générale de la région des temples. — A gauche, le temple de Reshef; à droite, le temple de la Baalat Gebal, au centre, l'Enceinte Sacrée contiguë aux murs encadrant, à l'époque romaine, le cratère de la source entièrement comblé.

la population était déjà dense à Byblos. Deux mille tombes s'y mêlaient à de très nombreuses cabanes. Un long chemin empierré venant de l'est, un autre à peu près parallèle au côté méridional du cratère révèlent des circulations établies par rapport à ce point d'eau.

3. — La première construction monumentale au-dessous du temple de la Baalat Gebal se superpose directement à l'installation énéolithique (1). Elle provoqua la construction de quelques murettes et de sols empierrés entre elle et le bord du cratère. Ces sols s'établissent à \pm 21.00 dans les parties basses, à \pm 22.00 dans le voisinage de cette construction.

4. — Lorsqu'au temps de la première installation urbaine furent construits les premiers temples, un solide mur de pierre fut établi autour d'un bas-fond qui s'étendait entre eux (2). La partie méridionale de cet ouvrage mesure plus de 50 m. de développement. Son extrémité orientale servit de soubassement au mur nord du temple dont le développement aboutit au Temple aux Obélisques, consacré à Reshef (3). A son extrémité ouest, il s'oriente vers le nord et sert pareillement de fondation au mur oriental du premier temple de Baalat Gebal (4). Ce long mur à face interne talutée et profondément fondé (assise de base à 20.17) constituait le quai d'un étang sacré commun aux deux temples (Fig. 1).

Le coude formé par le raccord des parties sud et ouest de ce quai fut la première bordure maçonnée du cratère de la source du côté nord. Elle s'étalait de manière à empierrer le haut de ses pentes. Dès cette époque, un troisième temple avançait son enceinte circulaire jusqu'au bord de la pente ouest (5). Rien de certain correspondant à cette époque n'apparaît

(1) Cette construction antérieure aux bâtiments II et XVIII dans leur premier état (*Fouilles de Byblos*, I, pp. 290-308) n'a été reconnue qu'après leur totale démolition. Elle sera présentée dans le volume en cours de préparation sur l'architecture.

(2) *Fouilles de Byblos*, I, pl. CCIX, rectangles 36, 37, 50, 51, 52.

(3) *Ibid.*, II, pp. 895-898, fig. 1007.

(4) *Ibid.*, I, pp. 296-308.

(5) *Ibid.*, II, pp. 481, 653 sq., 899.

sur le côté sud, et si des murs de soutènement furent établis à l'est, ils sont oblitérés par les ouvrages postérieurs.

5. — Un aménagement plus systématique et plus durable eut lieu lorsque le temple de Baalat-Gebal fut réorganisé et agrandi, vers le début de la troisième dynastie d'Égypte. Un curage des abords de la source a sans doute précédé cette réorganisation, car on rencontre au-dessous des nouvelles constructions une couche de terre noire répandue, ressemblant à de la tourbe. Le temple s'avance désormais jusqu'aux abords du cratère où un premier mur de soutènement fut construit sur son bord septentrional, avec un escalier adossé dont huit marches sont conservées (1), l'ancien quai lui servant de seuil (cote 22.82). Dans le voisinage, des empièvements viennent buter contre le mur d'une maison avec piliers dans les angles et décrochements pariétaux, détails caractéristiques des constructions giblites à partir du deuxième quart du troisième millénaire.

Au mur curviligne d'autrefois a succédé à l'ouest le mur rectiligne d'une nouvelle enceinte quadrilatère. Dans un deuxième état, cette enceinte est agrandie par le recul de son mur oriental à 4 m. plus à l'est, diminuant d'autant l'embouchure du cratère. Un escalier fut adossé à son mur méridional pour descendre à l'eau. Dix sept marches étaient conservées (2). Elles conduisaient à l'angle S.-O. du cratère, à un niveau voisin de 21.50. Un embranchement s'en détachait vers le S.-E., se poursuivant sans doute le long du côté méridional qui, à cette époque encore, n'était pas revêtu d'un mur continu (Pl. II, 1).

Ces aménagements ont duré longtemps, car des traces de feu y sont encore visibles en plusieurs points. Ils étaient donc à l'air libre lors de l'incendie qui ravagea Byblos au XXII^e s., ou de celui, plus violent, qui préluda à l'installation définitive des Amorites vers la fin du siècle suivant.

6. — A la faveur de la réorganisation urbaine entreprise durant le règne des princes de nom amorite, les abords de la source reçurent de

(1) *Ibid.*, I, pl. CCIX, à la jonction des rectangles 40 et 51.

(2) *Ibid.*, II, pl. XVI, 2.

nouveaux aménagements. La substitution de rites nouveaux aux anciens amena de profonds remaniements dans les temples. L'étang sacré, déjà négligé dans les temps troublés qui précédèrent l'avènement de ces princes,

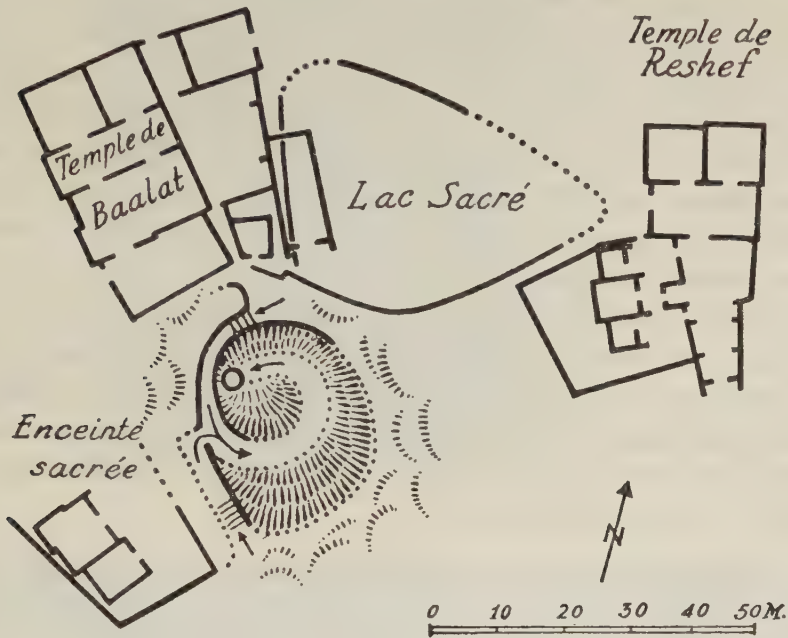


Fig. 1 — Les temples autour du cratère donnant accès à l'eau de la source.

devint une place publique, dont le sol s'éleva progressivement de ± 22.50 à ± 24.00 (1). L'enceinte sacrée reprise sur une échelle beaucoup plus vaste que précédemment aligna son mur oriental le long de la lèvre ouest du cratère, le débordant au sud, ce qui eut pour effet de couper l'escalier de l'état antérieur: on n'eut plus d'accès direct à l'eau de ce côté.

Pour la première fois un mur revêtit le côté méridional du cratère. L'assise de base s'enfonça jusqu'à la cote ± 17.00 . La dernière devait s'élever jusqu'à 24.00 si l'on admet qu'il était solidaire du mur oriental

(1) *Ibid.*, I, p. 288.

attesté jusqu'à ce niveau. A l'angle N.-E., ce dernier mur s'infléchit pour franchir l'escalier de l'état précédent, puis s'incurve de nouveau brusquement pour fermer le circuit du cratère en allant buter contre son mur ouest, c'est-à-dire contre le mur de l'enceinte sacrée. Les seules rampes où les files montantes et descendantes des porteuses d'eau pouvaient aisément cheminer devaient s'amorcer au nord, en contrebas du temple de la Baalat et au N.-E. Des restes en sont visibles à l'est. Ce sont de pauvres empierrements surélevés, sans cesse détruits et rétablis, qui s'accrochent aux emplacements possibles. Il est difficile d'en saisir le tracé exact. De semblables ont dû exister à l'ouest, mais ils ont été arrachés ou recouverts par les revêtements postérieurs.

Le mur de soutènement est (1) s'articule avec un bâtiment aux murs rectilignes, construit au-dessus d'un logis antérieur à décrochements pariétaux, lequel se trouve déjà superposé à la construction aux bases de poteaux signalés plus haut. On y a trouvé un scarabée en pâte blanche du type hyksos, premier style. On est ainsi amené à dater ce mur de la fin du XVIII^e s. ou du début du XVII^e.

7. — Bien plus tard, vers le VII^e siècle, le mur de l'enceinte sacrée, dont les hautes fondations soutenaient l'esplanade et servaient de limite au cratère, est repris en gros blocs disposés en assises régulières. De place en place des blocs étroits y sont posés en délit. La construction de ce mur a nécessité un large déblaiement et le contexte archéologique manque qui permettrait de le dater avec précision. Une nouvelle rampe, bien construite, descend de l'angle N.-O., longe le nouveau mur à quelque distance, s'engage au pied du mur sud, puis du mur est et enfin s'en écarte pour arriver tout près du puits présenté au début de cet article, à ± 14 m. au-dessus du niveau de la source. Mais cette rencontre n'est que fortuite : c'est la construction du puits qui a détruit la rampe. La céramique recueillie immédiatement au-dessous de cette rampe est du VII^e s.

(1) C'est parmi des pierres éboulées en arrière de ce mur qu'était intruse l'inscription de Shafatba'al.



1. — Escalier d'accès au cratère de la source, le long du côté sud de l'Enceinte Sacrée.



2. — Le cratère de la source à l'époque hellénistique.

8. — A l'époque hellénistique, on construisit une vaste aire dallée entre le temple de Baalat tel qu'il existait depuis le temps des Perses et le premier état de l'édifice qui à la fin de l'époque romaine devait devenir le « Bâtiment aux Colosses » (1). A cet effet on habilla le côté nord du cratère d'un puissant mur de soutènement en arc de cercle. Construit avec des blocs atteignant parfois un demi-mètre cube, il s'élevait en assises soigneusement réglées et dans les parties les plus concaves en retrait les unes sur les autres. Mesurant 22 m. de développement à sa partie supérieure, il s'enfonce à plus de 10 m., appuyé par places sur un très fort blocage d'environ 2 m. d'épaisseur. Cet ouvrage est postérieur au IV^e s., puisqu'on trouve, incorporés dans les maçonneries et dispersés derrière, de nombreux tessons de céramique attique à vernis noir lustré, ornés à l'intérieur d'une bande décorative estampée. Ce massif servit d'assiette à deux gros murs parallèles, en relation avec des constructions hellénistiques tardives (Fig. 2 et pl. II,2).

Des rampes combinées de pentes douces et d'escaliers furent installées, l'une à l'angle S.-O., le long du mur ouest, l'autre le long du côté oriental. L'une et l'autre descendent jusqu'à la cote 18.30. Un accès à l'eau s'ouvrait donc à ce niveau. Une cabane de petites pierres frustes (sol à 18.64) avait été construite entre lui et l'arrivée de la rampe ouest. Une autre, plus solidement bâtie, s'encoignait dans l'angle N.-E. (sol à \pm 18.00). Cet accès à l'eau consistait en un puits cylindrique construit depuis un vague polygone de pierre encadrant la source jusqu'à la cote 18.40, où il se terminait en une margelle carrée. Cette première installation est consécutive à un premier remblai du cratère. Elle sert peu, puisque le remblai s'exhaussa jusqu'à la cote 25.00 avec de la terre encore parsemée de fragments de céramique attique, mais aussi avec de nombreuses anses rhodiennes estampillées, ce qui date ce remblai final du II^e ou du III^e siècle avant l'ère. Le puits fut en même temps surélevé, mais en section carrée. A ce niveau, le cratère entièrement comblé devint une placette, bordée au nord et à

(1) *Fouilles de Byblos*, I, pp. 66-79, pl. CCXI.

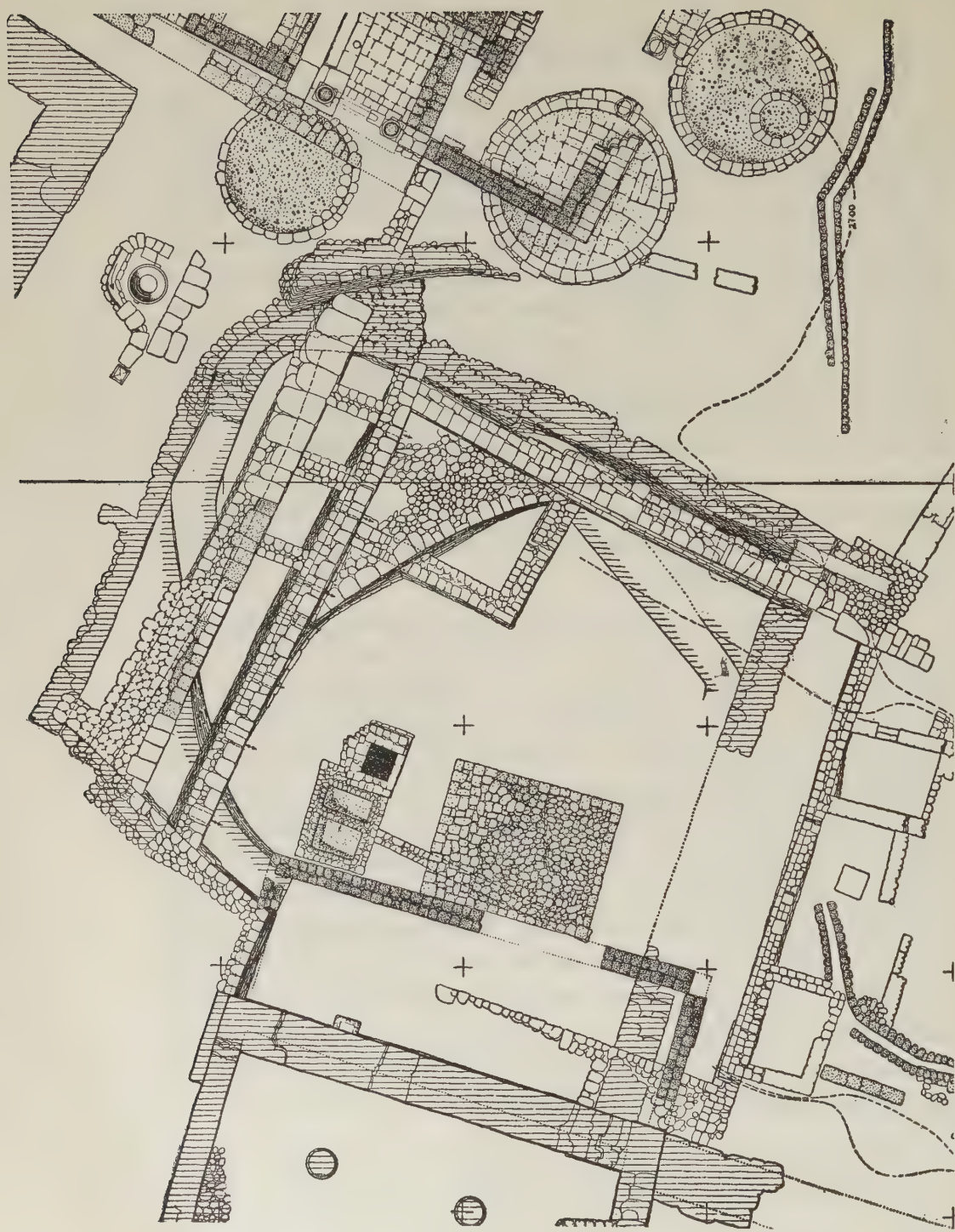


Fig. 2. — Le cratère de la source à moitié comblé, à l'époque hellénistique. A gauche, deux colonnes rituelles au-
 devant de l'entrée du sanctuaire de l'enceinte sacrée (Moyen Empire). A droite, l'angle S.-O. du premier état du «Bâtiment

l'est par de grands murs limitant l'aire des temples, au sud par un rang de logis. A l'ouest il l'était encore par le mur oriental de la vieille enceinte sacrée.

Au I^{er} siècle de notre ère, la place du puits est encore reconnaissable aux grands murs qui la bordent au nord et à l'est. Mais des constructions commencent à l'envahir, dont l'orientation paraît toujours commandée par celle du mur oriental de l'enceinte sacrée. Et bientôt elle sera traversée par une canalisation d'eau raccordée à la conduite majeure qui traverse la ville du nord au sud, répandant partout l'eau amenée de la montagne.

A ce moment, la nappe phréatique, enfouie à \pm 25 m. de profondeur, n'avait plus d'intérêt pratique. Cependant le puits ne fut pas comblé. S'il l'avait été, il ne serait venu à l'idée de personne de chercher de l'eau à une telle profondeur dans une ville au réseau urbain dense. Il continua à servir. Lorsque les canalisations d'eau de la montagne cessèrent de fonctionner, il redevint le nourricier de la population giblite. Ceci se passa au VI^e s. au plus tard. En 570, l'Anonyme de Plaisance rapporte que la ville fut détruite par un tremblement de terre.

Telle est l'histoire de ce *puits du roi* qui fut en service depuis les temps néolithiques jusqu'en 1935 et que l'on voit encore au cœur des ruines de Byblos (1). La ville n'avait pas d'autre eau facilement accessible, hormis celle de quelques citernes à partir de l'époque hellénistique. Cette source était sa vie. Même investis, les défenseurs de la ville n'avaient pas à se préoccuper de leur ravitaillement: les dieux des temples y pourvoyaient. Ce rare privilège de posséder une source à l'abri des coups de main fut certainement une des causes de l'occupation permanente du site (2). A

(1) Au printemps de cette année il fut frappé par la deuxième plaie d'Égypte. L'abondance des pluies avait formé dans le chantier de grandes flaques d'eau qui, exceptionnellement, durèrent quelques semaines. Les grenouilles s'y rassemblaient, nombreuses. La sécheresse venue, elles allèrent chercher la fraîcheur dans ce puits où elles se précipitèrent et périrent. Depuis, cette eau nous laissa une telle impression de dégoût que nous n'en fîmes plus jamais usage.

(2) La préoccupation de s'assurer l'accès d'une source en cas de siège a donné

partir du temps de Hyksos, lorsque le centre de la vie active se trouva refoulé aux abords du tertre, cette acropole resta le centre religieux de la région et l'asile de ses dieux. A l'abri de ses remparts, elle demeura, jusqu'à l'époque hellénistique, le dernier réduit où les gens de Byblos pouvaient assurer leur défense.

Ce puits dut aussi sa pérennité à une nécessité d'un autre ordre, absolue, une nécessité d'ordre rituel: son eau participait du caractère sacré des temples, c'était la source vive venant des entrailles de la terre et du fond des temps. A l'époque romaine, deux temples existaient encore alentour: celui de Baalat Gebal et un grand temple (1) sur l'emplacement de l'ancien sanctuaire de Reshef, les deux temples qui autrefois s'ordonnaient de part et d'autre de l'étang sacré.

Le Lac Sacré et la Source d'eau vive. L'Égypte nous a familiarisés avec ce binome d'économie religieuse (2). Le Lac sacré, *š3 w3b* — ceux de Karnak, Deir el-Bahari, Médamoud, Dendérah, sont les plus connus — apparaît comme le bassin de plaisance du dieu, entouré d'arbres

lieu à des travaux considérables. De longues galeries furent creusées pour atteindre l'eau dans le sol en place au voisinage des villes. Les longues galeries de Gezer (Macalister, *Excav. of Gezer*, I, pp. 256 sq.), de Megiddo (R.-S. Lamon, *The Megiddo Water System*, Chicago, 1935) sont des travaux impressionnants. A Jérusalem, après des essais de galeries pour atteindre l'eau, on a, sous Ezéchias, imaginé de faire cheminer l'eau de la source située au bas de la pente est de l'Ophel (piscine de Siloé) dans un réservoir plus facile à défendre, au bas de la pente ouest, au moyen d'une galerie sinueuse, longue de 512 m., traversant la colline de part en part. Sur ces travaux de l'Ophel et les galeries retrouvées en Palestine, voir A.-G. Barrois, *Manuel d'archéologie biblique*, I, pp. 218-239. Voir aussi, pour les galeries du Gabaon et de Bel'amah en Samarie, le point de vue de l'ingénieur qu'était J. de Morgan (*C.R. de l'Acad. des Inscr.*, 1908, p. 377).

On se contentait parfois, comme à Jéricho, d'inclure la précieuse source dans le périmètre du rempart. On aurait aussi cherché l'eau en forant un puits vertical à travers toute l'épaisseur des installations d'un tell ('Ayin-Shems, Beisan et on peut ajouter Ugarit). Pour l'affirmer, il faudrait être sûr que le puits n'est pas l'aménagement d'un forage antérieur, initial, que chaque génération aurait entretenu (Barrois, *op. cit.*, pp. 217 sq.).

(1) *Fouilles de Byblos*, II, pp. 26-40, fig. 22.

(2) Voir Barguet, *Bull. Inst. Français d'Arch. orient.*, Le Caire, t. LII, p. 150; Alliot, *Le culte d'Horus au temps des Ptolémées*, 1949, pp. 5-12.

et exploité comme un étang de ferme. Il est aussi l'image de la mer primordiale que parcourait la barque de Râ. Son eau sainte pouvait servir aux ablutions et aux purifications (1). De la Source pure, *ḥnmt wzb*, on tire l'eau pour le rituel journalier du temple, notamment la purification des offrandes. C'est la source qui, à l'origine, a groupé la communauté, autour de laquelle elle a grandi.

En Syrie, l'association de l'étang sacré et de la source pure nous est connue par le temple de la déesse syrienne à Hiérapolis-Bambycé (2), le sanctuaire d'Amrith (3), le monument d'économie similaire qu'est encore la grande mosquée d'Ourfa, et, dans une mesure moindre, la Qoubbet el-Beddâwi à Tripoli. La source d'eau vive seule rentre dans l'économie rituelle de maints sanctuaires, tant chez les Sémites occidentaux — source d'Aphqa au Liban, source sacrée d'Ephaqa à Palmyre, source de Djouj à Baalbek par exemple (4) — que chez les Grecs (5).

Cette source sacrée de Byblos est sans aucun doute son plus ancien centre de culte. Dès les temps néolithiques les logis se pressaient dans son voisinage, sur le flanc maritime du dôme rocheux ouest. Source de vie de la population, elle le fut aussi de ses plus anciens temples à elle agrégés. Par la suite, ceux-ci s'étant développés, elle devint, les rôles s'inversant,

(1) H. Bonnet, *Reallexikon der ägyptischen Religionsgeschichte*, pp. 694 sq.

(2) Ce temple et les rites aquatiques qui s'y pratiquaient ont été décrits par Lucien, *De Dea Syria*, XLV, XLVI. Sur les ruines qu'on y voyait naguère, voir M. Maundrell, *A Journey from Aleppo to Jerusalem*, Dublin, 1749, pp. 153 sq.; M. Hogarth, *Annual of the British School at Athens*, XIV, pp. 186 sq.; F. Cumont, *Etudes syriennes*, pp. 35-38 et fig. 9; Hanz Stocks, *Studien zur Lukians de Dea Syria*, dans *Berytus*, IV, 1937, pp. 1-38.

(3) Renan, *Mission de Phénicie*, pp. 68-70. Des fouilles récentes en ont révélé l'économie détaillée: une source dans la paroi est et un portique à piliers entourant un bassin d'eau, au centre duquel se dresse un naos. Voir *Annales Archéologiques de Syrie*, t. VI, pp. 3-8 et pl. I-V. Liste des lacs sacrés dans H. Stocks, *op. cit.*, p. 6.

(4) W.R. Smith, *Lectures on the Religion of the Semites*, 3^e éd., pp. 165-184; Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*, pp. 158-169; A. Lods, *La religion d'Israël*, pp. 9 sq.

(5) Qu'il nous suffise de citer, au hasard du pourchas, Claros (Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, p. 113); Didymes (B. Haussoullier, *Revue de philologie*, XLIV, 1920, pp. 265 sq.); Délos, où l'on mentionne notamment la *κρηνὶς ἡ πρὸς τῶν ἱερῶν* (Vallois, *L'architecture hellénique et hellénistique à Délos*, pp. 189-193).

la source à eux annexée. Sa renommée se répandit avec la leur, avec le temple de Baalat-Gebal particulièrement. Mais plus mêlée qu'eux aux notions immédiates de vie et de végétation, elle entra dans la légende des hommes et des dieux.

On connaît le récit célèbre du *De Iside et Osiride*, où Plutarque (1) raconte comment Osiris fut enfermé à mort dans un cercueil par son frère Seth et jeté dans le Nil. Emporté par le courant de la branche tanitique, puis roulé par les vagues, il vint s'échouer sur le rivage de Byblos, au pied d'un arbuste (ἐρσίκη). Au cours de sa croissance rapide, l'arbre enveloppa le coffre et devint si beau que le roi Malcandre ordonna de couper le fût pour faire une colonne destinée à soutenir le toit de son palais. Informée par un vent divin, Isis vint à Byblos et là s'assit, effondrée, toute en pleurs, silencieuse, auprès d'une fontaine. Elle n'adressa la parole qu'aux servantes de la reine, leur parlant avec bienveillance. Elle tressait leur chevelure, leur communiquait le merveilleux parfum de son haleine. Au retour des servantes, la reine, étonnée, fit mander l'étrangère qui devint son amie et la nourrice de son enfant. Isis nourrissait non à la mamelle mais avec son doigt, et durant la nuit elle brûlait l'enveloppe charnelle de l'enfant. Parfois, transformée en hirondelle, elle voletait en gémissant autour de la colonne qui incorporait le corps d'Osiris. Voyant son enfant dans les flammes, la reine lança un grand cri : c'est ainsi que son fils perdit l'immortalité. La déesse se fit enfin connaître. Ayant demandé la colonne qui soutenait le toit du palais, elle l'enleva et, après en avoir extrait le coffre, l'habilla de lin fin, l'oignit d'essence parfumée. Déposé dans le temple de Byblos, ce bois y est encore aujourd'hui vénéré. Ayant ainsi retrouvé le coffre qui renfermait le corps d'Osiris, elle le chargea sur un bateau pour le ramener en Égypte. Mais en passant devant le Nahr Feidar (Φαίδρος), le fleuve au lever du jour s'étant mis à souffler un vent violent, la déesse irritée dessécha son lit.

(1) Édition G. Parthey, Berlin 1850. L'édition de T. Hopfner, *Plutarch über Isis und Osiris*, 1940-1941, ne nous a pas été accessible.

Ce récit est du I^{er} siècle de notre ère. Mais l'hostilité de Seth à l'encontre d'Osiris, hostilité politique réelle à l'origine, avec les épisodes de sa mise à mort par son frère, d'Isis à la recherche du corps, de sa résurrection, est attestée par maints passages des textes des Pyramides (1). Au cours des siècles cette histoire s'est encore enrichie de merveilleux et d'apports étrangers.

La partie de la légende qui dans le récit de Plutarque est localisée à Byblos, se situe avec précision dans un paysage que nous pouvons voir aujourd'hui. Ses temples, la ville elle-même, étaient assez connus des Égyptiens pour que la légende osirienne puisse y avoir quelques connexions. Le fleuve Φαίδρος, depuis longtemps identifié avec le Nahr Feidar, apparaît en bonne place dans le récit, au moment du retour en Égypte. Il fait partie de la topographie de Byblos, il en marque la limite méridionale. On l'a à sa gauche dès que l'on a quitté les eaux en face de l'agglomération. L'ἐρσιική du rivage pourrait être un tamarix (2), arbuste des plages méditerranéennes mieux en situation que les conifères communément suggérés.

Avec la fontaine où vient s'asseoir Isis, non loin du palais, on touche à un point topographique précis: « le puits du roi », la source dont nous avons expliqué les aménagements successifs. Le palais, les riches résidences, les temples se trouvent alentour, de multiples circulations y sont aménagées, sa conservation préoccupe encore les édiles et les notables giblites à l'époque romaine.

Le fût que le roi Malcandre fait couper pour soutenir le toit de son palais est un autre point d'incidence de la légende osirienne que l'on saisit aujourd'hui dans sa réalité. Depuis la fin des temps énéolithiques jusqu'à la conquête amorite, toute l'architecture privée et publique des Giblites s'articulait sur des poteaux de bois auxquels se liaient le haut des murs

(1) A. Erman, *La religion des Égyptiens*, éd. Payot, 1937, pp. 95 sq.; J. Vandier, *La religion égyptienne*, 2^e éd., pp. 46 sq.

(2) Cf. Isidore Lévy, *Rev. Archéologique*, 1904, p. 395. Sur les diverses identifications proposées, voir A. Gardiner, *Onomastica*, I, p. 8, n. 1.

et les couvertures (1). On a retrouvé par centaines, on peut restituer par milliers, les bases de pierre qui supportaient ces fûts. Cette technique architecturale se raréfie après la conquête amorite (2150-2000) et disparaît par la suite. La présence du fût dans la légende osirienne se rattache à cet usage et nous reporte au III^e millénaire. On voyait naguère, dans la scène d'Isis à la fontaine et soupçonnée d'atteinte à la vie de l'enfant, un emprunt au mythe de la Déméter éleusinienne (2). Il est certain, aujourd'hui, que l'emprunt s'est fait dans l'autre sens, par dérivation d'une des sources exploitée par Plutarque ou d'une source plus ancienne.

On sait que le caractère agraire d'Osiris, dieu de la force germinative, est un aspect secondaire de son culte, mais par lequel il est devenu dieu universel. Dieu de Busiris, où il supplanta une divinité plus ancienne, Andjti, il était à l'origine un roi mort divinisé, qui aurait régné avant la période héracléopolitaine (3). Rien dans les textes anciens, rien en particulier dans les textes des Pyramides, ce répertoire des plus anciens rites et croyances des Égyptiens, ne permet de lui attribuer un rôle agraire (4). En revanche, il apparaît nettement sous cet aspect dans les textes et l'iconographie du Moyen Empire, comme l'a démontré Kees (5). Osiris, dieu de la végétation, s'apparentant à Adonis, ou plutôt à son prototype, aussi bien qu'à Tammuz, qui sont essentiellement des dieux agraires, on peut se demander si cette fonction divine, qu'une évolution interne de la fonction primitive ne justifie apparemment pas, ne serait pas due à une influence phénicienne (6).

Pour le troisième millénaire, où les exemples abondent des relations

(1) Voir nos articles: *La maison de la Sagesse*, dans *Bulletin du Musée de Beyrouth*, t. IV, pp. 69-84; *Chronologie des plus anciennes installations de Byblos*, dans *Revue Biblique*, t. LVII, 1950, pp. 583-603. Cette technique et son évolution millénaire seront présentées en détail dans *Fouilles de Byblos*, t. V, *L'Architecture*, chap. III-VIII.

(2) Willmann, dans *Hermès*, XXXI, 1906, p. 227.

(3) K. Sethe, *Urgeschichte und älteste Religion der Ägypter*, Leipzig, 1930, pp. 94 sq.

(4) A. Gardiner, *Journal of Egyptian Archaeology*, t. II, 1915, pp. 121 sq.

(5) *Totenglauben und Jenseitsvorstellungen der alten Ägypter...*, Leipzig, 1926, pp. 214 sq.

(6) Voir A. Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, p. 95.

entre les deux pays, rien ne prouve expressément l'existence en Phénicie, dès cette époque, d'une divinité agraire. Mais la Syrie dans son ensemble est un pays de cosmogonie sèche où l'homme est tributaire pour vivre du dieu qui lui envoie la pluie. Saison sèche, saison des pluies, ce rythme binaire des années y est plus marqué qu'ailleurs en Orient. Il est dans l'ordre des choses que la notion théologique attachée à ce rythme y soit née. A Byblos, aux temples les plus anciens a préludé la vaste et dense nécropole énéolithique où, particularité surprenante, les morts sont serrés dans des jarres à grains laborieusement aménagées à cet effet (1). Usage constant de la première à la dernière tombe, auquel sont associées une céramique qui ne varie pas, des pratiques funéraires immuables. De plus, ces usages sont très particuliers à Byblos. Une telle fixité dénote un rituel bien établi. Ne pourrait-on voir dans l'association de ces jarres à grains et de ces morts déposés en position accroupie — disons fœtale, pour éviter une observation didactique — l'application d'un rite? On ne peut ici que poser cette question susceptible de vastes développements.

Gebeil-Beyrouth

Maurice DUNAND

(1) *Fouilles de Byblos*, I, pp. 437-444.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH

TOME XXXVII

(offert au Père RENE MOUTERDE)

FASC. 4

HENRI DE CONTENSON

LA CHRONOLOGIE RELATIVE
DU NIVEAU LE PLUS ANCIEN
DE TELL ESH SHUNA (JORDANIE)
D'APRÈS LES DÉCOUVERTES RÉCENTES

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1960

LA CHRONOLOGIE RELATIVE
DU NIVEAU LE PLUS ANCIEN
DE TELL ESH SHUNA (JORDANIE)
D'APRÈS LES DÉCOUVERTES RÉCENTES

PAR

HENRI DE CONTENSON

En 1953, nous avons exécuté pour le compte du Service des Antiquités de Jordanie, alors dirigé par M. Lankester Harding, des sondages dans la partie orientale de la vallée du Jourdain (1). Les résultats en furent consignés dans un rapport rédigé deux ans plus tard, mais dont la parution fut retardée par diverses circonstances; grâce au Dr Aouni Dajani, à ses colloborateurs du Service des Antiquités et à M. Peter Parr, directeur adjoint de l'École archéologique anglaise de Jérusalem, ce rapport vient d'être publié in extenso (2). S'il n'y a rien à ajouter à la partie descriptive de ce travail, l'étude comparative demande à être complétée, et les conclusions qui avaient été proposées doivent être étoffées et nuancées à la lumière des recherches faites depuis lors.

Le site de Tell esh Shuna, au sud du confluent du Yarmouk, se prête particulièrement à cette confrontation en raison de la netteté de sa stratigraphie, dont nous rappelons ici les grandes lignes:

Niveau I. -- Couches 19-17. — 3,50 à 2,20 m. — Chalcolithique
Moyen.
Couche 16. — 2,20 à 1,80 m. — Stérile.

(1) *Chronique archéologique*, RB, LXI, 1954, p. 560.

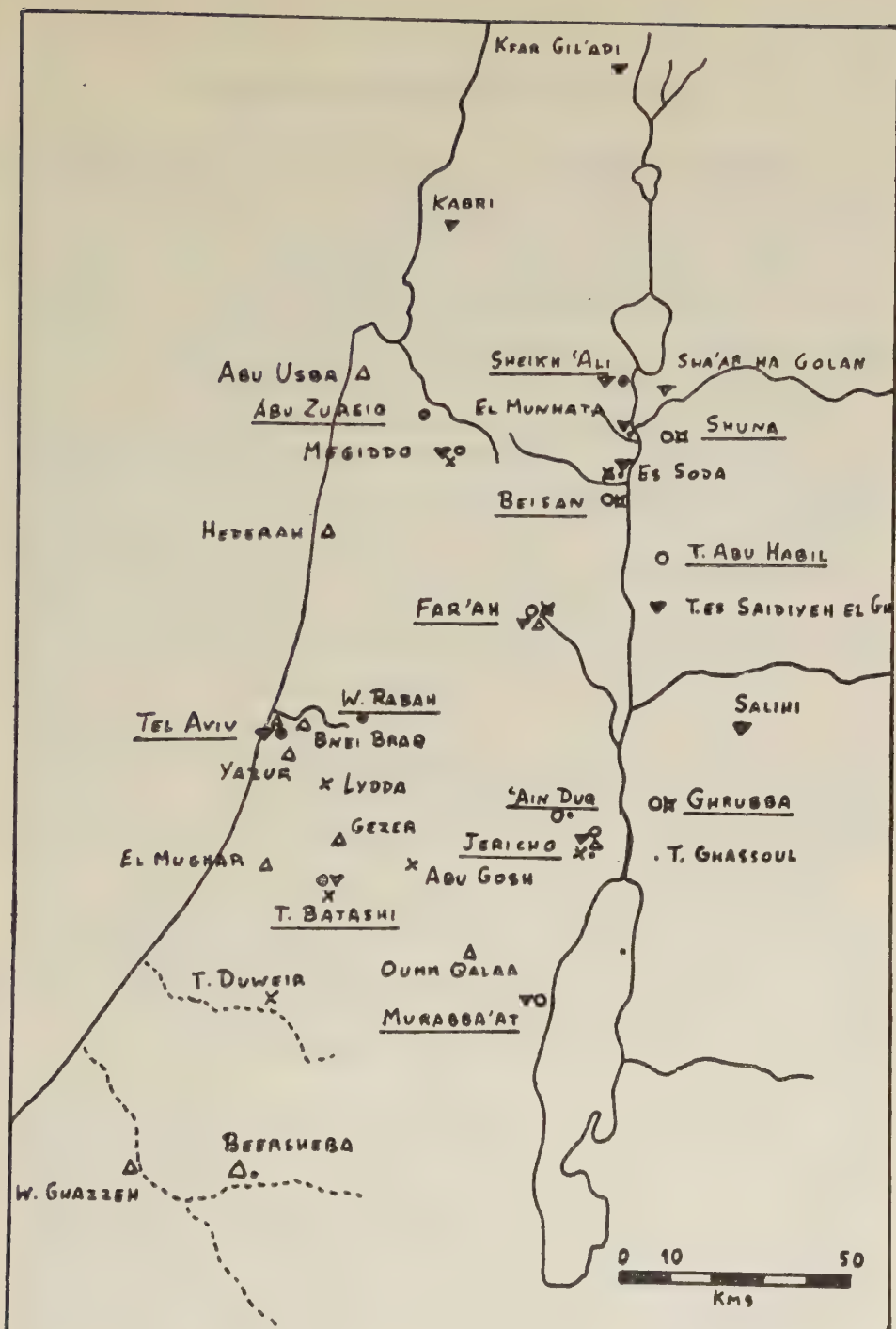
(2) *Three soundings in the Jordan Valley*, ADAJ, IV-V, 1960, pp. 12-98.

- Niveau II. — Couches 15-14. — 1,80 à 1,60 m. — Chalcolithique Récent.
- Niveau III. — Couches 13-8. — 1,60 à 0,90 m. — Ancien Bronze I.
- Niveau IV. — Couches 7-4. — 0,90 à 0,30 m. — Ancien Bronze II.
- Niveau V. — Non représenté dans notre sondage, mais abondant avec sa poterie de type Khirbet Kerak à la surface et dans le sondage de M. J. Mellaart. — Ancien Bronze III.
- Niveau VI. — Couches 3-2 — 0,30 à 0,15 m. — Arabe médiéval — Couche 1. — 0,15 m. à la surface. — Couche superficielle mêlée.

Les éléments nouveaux fournis par les découvertes récentes intéressent surtout le premier niveau, qui seul fera l'objet de la présente mise au point.

* * *

Le niveau I de Tell esh Shuna ne présente dans les limites de notre sondage aucune construction: les seules structures rencontrées sont des fosses (« pits »), ayant servi de silos ou de foyers. Ce niveau est caractérisé par une poterie assez fruste, à pâte mêlée de gravier et façonnée à la main; les formes les plus typiques sont la jarre à col en arc (« bow rim jar ») et l'anse annulaire aplatie à attaches élargies (« flattened and widened at ends loop-handle »), fixée à la panse des récipients. L'on remarque aussi des jarres à col arqué ou renflé et lèvre évasée, des bols hémisphériques ou légèrement carénés, des vases à pied cylindrique et des fonds à empreinte de vannerie en spirale (« coiled mat-impression »). La surface présente souvent des bandes horizontales de peinture rouge mat, au bord, sur le goulot et sur le corps des vases; un décor plus rare est fait de chevrons de couleur rouge mat; il y a parfois aussi une couverte rouge uniforme; le lustrage est réservé à quelques bols de petite taille. L'on rencontre aussi des bandeaux en relief, faits de pastilles accolées et imitant des cordes de suspension. L'industrie lithique est assez pauvre; la technique dite cananéenne est représentée, et l'on utilise parfois du silex tabulaire; les armatures de faucille sont finement denticulées.



Poterie peinte Jericho IX : x . Poterie Jericho VIII : O .
 Poterie Wadi Rabah : ●, • . Poterie de type yarmoukien : ▼ .
 Poterie Beersheba ou Ghassoulien ancien : Δ .
 Poterie peinte de type Ghrubba : ☒ .

La céramique de Shuna I est bien représentée dans le bassin du Jourdain. Immédiatement au sud du lac de Tibériade, M. W. Prausnitz l'a rencontrée à Khirbet Sheikh 'Ali (1), dans le niveau I, où elle est associée à du matériel appartenant à des traditions différentes: maison rectangulaire en pierres, lames de faucille à grosses dents, poterie rouge lustrée à décor incisé très varié et à décor peigné, qui est une survivance du niveau II sous-jacent, et céramique dite yarmoukienne, sur laquelle nous aurons à revenir. Comme nous l'avions signalé dans nos premières conclusions, l'on retrouve une céramique identique à celle de Shuna I à la base du tell de Beisan, dans les fosses (« pits ») creusées dans le sol vierge et avec l'architecture à briques plano-convexes du niveau XVIII (2). Elle apparaît sans doute en surface sur plusieurs sites repérées par M. N. Tzori près de cette ville et attribués par lui au Chalcolithique (3). Elle est faiblement représentée à Megiddo, dans les niveaux XX-XIX et les phases VII-VI, où elle ne semble pas liée à une architecture bien définie (4). Elle emplit par contre les fosses du niveau I de Tell Abu Habil, où elle est associée à des houes à tranchant poli (5). La céramique de Shuna I est la principale composante de l'Énéolithique Moyen de Tell el Far'ah, qui appartient plus au bassin du Jourdain qu'à la zone des collines; on la rencontre dans

(1) W. Prausnitz, *Alumoth (Khirbet Sheikh 'Ali)*, *IEJ*, V, 1955, p. 271; *IEJ*, VII, 1957, p. 263; *IEJ*, X, 1960, p. 119. *Chronique archéologique*, *RB*, LXIII, 1956, p. 89; *RB*, LXIV, 1957, pp. 252-253; *RB*, LXV, 1958, p. 414; *RB*, LXVII, 1960, pp. 389-390.

(2) G. M. Fitzgerald, *The earliest pottery of Beth Shan*, *The Museum Journal*, XXIV, 1935, pp. 6-8, pl. I 25, II 16, 18-26.

(3) N. Tzori, *Neolithic and Chalcolithic sites in the valley of Beth Shan*, *PEQ*, 1958, n° 37, pp. 46-51.

(4) R. M. Engberg and G. M. Shipton, *Notes on the Chalcolithic and Early Bronze Age pottery from Megiddo*, *SAOC*, 10, Chicago, 1934, Chart Stages V-VII, type 16 G.; G. M. Shipton, *Notes on the Megiddo pottery of strata VI-XX*, *SAOC*, 17, Chicago, 1939, pl. 16 (19.20). Inédits au Musée Archéologique Palestinien de Jérusalem: jarres à col en arc.

(5) N. Glueck, *Explorations in Eastern Palestine, IV*, *BASOR*, XXV-XXVIII, 1945/49, pp. 275-276, 432, 435, pl. 12-14, 121-122. *Op. cit.*, *ADAJ*, IV-V, 1960: depuis la rédaction de ce rapport, nous sommes revenus à une classification plus proche de celle du Pr. N. Glueck, mais nous continuons cependant à penser que son « Neolithic » et son « Early Chalcolithic » ne constituent qu'un seul et même groupe.

des poches remplies de cailloux (1), avec une industrie lithique, où des outils de tradition tahounienne (Tahounien III de M. J. Perrot) (2) voisinent avec des armatures de faucille à larges dents (3).

Au sud de la vallée du Jourdain, elle est abondante à Jéricho, dans des trous en forme de bouteille, invariablement remplis de cailloux (« rubble »), mais aussi auprès de murs en briques crues arrondies (« bun-shaped bricks »), fondés sur une seule assise de pierres, qui correspond sans doute aux orthostates de Garstang (4). Dans l'industrie lithique qui l'accompagne, prédominent les lames de faucille à denticulation profonde, les houes à tranchant poli et des lamelles microlithiques; c'est le « Jerichoan » de Miss J. Crowfoot (5). La pauvreté des structures contraste avec l'architecture très élaborée des périodes plus anciennes (niveaux XVII-X de Garstang et « Pre-Pottery Neolithic » de Miss K. Kenyon) (6) et rend plus difficile l'étude stratigraphique. Les fouilleurs distinguent deux groupes dans la céramique:

(1) R. de Vaux et A. M. Stève, *La première campagne de fouilles à Tell el Far'ah, près Naplouse*, RB, LIV, 1947, pp. 394-433, fig. 1; R. de Vaux et A. M. Stève, *La deuxième campagne de fouilles à Tell el Far'ah, près de Naplouse*, RB, LV, 1948, pp. 544-580, fig. 2; R. de Vaux, *Les fouilles de Tell el Far'ah, près Naplouse, Cinquième campagne*, RB, LVII, 1955, pp. 552-553, fig. 4; *Chronique archéologique*, RB, LXVII, 1960, pp. 245-247.

(2) J. Perrot, *Les industries lithiques palestiniennes de la fin du Mésolithique à l'Age du Bronze*, IEJ, II, 1952, p. 74.

(3) R. de Vaux et A. M. Stève, *op. cit.*, RB, LIV, 1947, pl. XII 2; R. de Vaux et A. M. Stève, *op. cit.*, RB, LV, 1948, pl. XVI a.

(4) J. Garstang, *Jericho: City and Necropolis. Fifth Report*, 1935, LAAA, XXII, 1935, pp. 148-149, pl. XXIV b, XXVI, XLVIII c; K. M. Kenyon, *Digging up Jericho*, Londres, 1957, pp. 77-79, 85, 94.

(5) J. Crowfoot, *Notes on the flint implements of Jericho*, 1936, LAAA, XXIV, 1937, pp. 39-46, pl. VII-VIII.

(6) J. Garstang, *op. cit.*, LAAA, XXII, 1935, pp. 166-168, pl. XXV, LI-LIV; J. Garstang, *Jericho: City and Necropolis. Report for Sixth and Concluding Season*, 1936, LAAA, XXIII, 1936, pp. 69-71, pl. XXVIII, XL; K. M. Kenyon, *Jericho and its setting in Near Eastern History, Antiquity*, XXX, 1956, p. 184; K. M. Kenyon, *op. cit.*, 1957, pp. 51-70, 73-76, fig. 5, pl. 8-24, 26, 33 a; K. M. Kenyon, *Earliest Jericho, Antiquity*, XXXIII, 1959, pp. 5-6.

1^o) Un groupe comprenant une poterie à peinture rouge lustré sur couverte crème mat, une poterie unie et irrégulièrement lustrée et une poterie grossière mêlée de paille hachée (« chaff tempered ») et lissée avec de l'herbe; le décor peint se compose de triangles et de larges chevrons, et les formes des vases sont très simples.

2^o) Une variété semblable dans l'ensemble à celle de Shuna I.

Garstang considérait que cette distinction n'était pas seulement typologique, mais aussi stratigraphique, et Miss K. Kenyon semble s'être ralliée à cette opinion; le premier groupe constitue donc le niveau IX de Garstang ou « Pottery Neolithic A » de Miss K. Kenyon; le second représente le niveau VIII ou « Pottery Neolithic B ». Cependant, en attendant la publication définitive des dernières fouilles à Jéricho, l'on dispose d'éléments insuffisants pour lever tous les doutes quant à la position relative de ces céramiques peintes, l'une à décor brillant, l'autre à décor mat.

Les trouvailles de surface de Khirbet 'Ain Duq, près de Jéricho, semblent faire partie du même groupe que Shuna I (1), auquel se rattache également une partie des tessons de la grotte de Murabba'at, sur la rive ouest de la Mer Morte (2). A l'est de Jéricho, la partie profonde de la fosse de Ghrubba, les couches 13-16, connaît aussi plusieurs formes appartenant à cette céramique (3). La majeure partie du matériel de ce site présente cependant une décoration peinte beaucoup plus variée: chevrons, points, lignes minces sur la panse, triangles au bord des récipients, sont tracés en rouge mat ou brillant (4); un bord présente un motif en arêtes de poisson, qui imite peut-être le décor incisé yarmoukien (5); le décor de Ghrubba diffère essentiellement de celui de Jéricho IX par sa diversité

(1) N. Glueck, *op. cit.*, pp. 404-408, 435-436, pl. 15. Tessons inédits recueillis en 1953.

(2) R. de Vaux, *Les grottes de Murabba'at et leurs documents*, RB, LX, 1953, fig. 1 (2, 3, 7, 11, 12), pl. IX 3.

(3) J. Mellaart, *The Neolithic site of Ghrubba*, ADAJ, III, 1956, fig. 4 (40, 41, 42, 47).

(4) J. Mellaart, *op. cit.*, pp. 24-40.

(5) J. Mellaart, *op. cit.*, fig. 6 (111).

et son aspect grêle et léger. Dans les couches supérieures, apparaissent des éléments ghassouliens (1). M. J. Mellaart, qui a fouillé cette fosse en 1953, a eu d'abord l'impression d'un synchronisme avec Jéricho VIII et Ghassoul, mais il a ensuite rapproché la décoration peinte de celle de l'Amouq B, de Mersin « Early Chalcolithic » et de Hassouna, ce qui l'a entraîné à la situer avant Jéricho IX et Sha'ar ha Golan. Il s'agit là, en fait, d'une ornementation si élémentaire qu'il paraît difficile d'en tirer des arguments comparatifs; le contexte archéologique fait plutôt penser, comme l'a écrit le Pr. G.E. Wright, à un stade intermédiaire entre Jéricho IX et Ghassoul (2). La céramique peinte de Ghrubba semble d'ailleurs évoquer des tessons isolés de Shuna I, Beisan « pits » sous XVIII (3), Tell el Far'ah Énéolithique Moyen (4), Teleilat Batashi III (5) et un tesson inédit de Murabba'at. Tous ces indices nous ramènent à la phase contemporaine de Jéricho VIII.

En dehors du bassin du Jourdain, l'on rencontre dans la plaine côtière une variante de la poterie de Shuna I; les formes sont identiques, mais le décor est apparenté à celui de Khirbet Sheikh 'Ali II: larges incisions dessinant des lignes ou des séries d'arêtes de poisson sans lignes marginales, décor peigné rectiligne ou ondulé (« combed ware »), impressions faites au cardium, à la roulette ou à l'ongle, pointillés (« stippled ware »). Généralement, un engobe rouge revêt les zones non décorées; une partie de la poterie présente une surface lustrée rouge ou noire, parfois combinée avec un décor incisé. Cette variété a été découverte par M. J. Kaplan à Wadi

(1) J. Mellaart, *op. cit.*, fig. 4 (50, 53-55, 58, 59).

(2) R. J. Braidwood, *Jericho and its setting in Near Eastern History, Antiquity*, XXXI, 1957, p. 81, n. 3; C.E. Wright, *Year Book of the American Philosophical Society*, 1957, pp. 395-398; R. J. Braidwood and L. S. Braidwood, *Excavations in the plain of Antioch. I. The earliest assemblages. Phases A-J.*, OIP, LXI, Chicago, 1960, pp. 510.

(3) G. M. Fitzgerald, *op. cit.*, pl. I 22, II 18, 25, III 17, 18, 20.

(4) R. de Vaux et A. M. Stève, *op. cit.*, RB, 1947, fig. I (24).

(5) J. Kaplan, *Excavations at Teluliot Batashi in the Vale of Sorek, EI*, V, 1958, pl. 10 (1).

Rabah, où elle constitue la majeure partie du niveau inférieur (1), associée à un peu de céramique yarmoukienne; elle y accompagne des constructions rectangulaires à fondations en pierre. Le même archéologue l'a retrouvée à Tel Aviv, rue Bashan (2), et, plus au sud, dans le niveau III de Teleilat Batashi (3); il la signale également en surface, près de Tell Abu Zureiq, dans la plaine d'Esdreton (4). L'on pourrait peut-être y ajouter les tessons incisés de l'Abattoir à Tel Aviv (5) et ceux de la grotte d'Abu Usba (6).

La céramique de Wadi Rabah n'est d'ailleurs pas tout à fait absente du bassin du Jourdain, puisqu'elle apparaît dans le niveau I de Khirbet Sheikh 'Ali et que certains tessons de El Munhata et de Khirbet es Soda, près de Beisan, en font probablement partie. Quelques tessons peignés ont été recueillis à Khirbet 'Ain Duq, et plusieurs tessons incisés caractéristiques ont été trouvés à Jéricho VIII (7).

De rares traces semblent en avoir été mises au jour à Beersheba, où quelques fragments présentent des incisions en arêtes de poisson ou faites au peigne (8); un vase à piédestal avec empreinte de vannerie en spirales et de rares bandes en relief à impressions digitales (9) pourraient être également des emprunts au répertoire septentrional; par ailleurs, les habitations souterraines ou à demi-enterrées de Beersheba ne sont pas sans offrir une certaine analogie avec les installations de Jéricho et de Tell Abu

(1) J. Kaplan, *Excavations at Wadi Rabah*, *IEJ*, VIII, 1958, fig. 3, 5 (7-18), 6.

(2) J. Kaplan, *Archæological News*, *AJA*, LV, 1951, p. 85, fig. 9; J. Kaplan, *Exploration archéologique de Tel Aviv - Jaffa*, *RB*, LXII, 1955, pp. 92-99.

(3) J. Kaplan, *op. cit.*, *EI*, 1958, fig. 10 (1-8, 10, 12, 13, 17), 11 (1-5); poterie décorée: fig. 10 (11, 14, 15, 19-22, 24, 26), 11 (3, 13).

(4) J. Kaplan, *op. cit.*, *IEJ*, 1958, p. 160.

(5) J. Kaplan, *The Neolithic Pottery of Palestine*, *BASOR*, 156, 1959, p. 18.

(6) M. Stekelis, *Preliminary report on soundings in prehistoric caves in Palestine*, *BASOR*, 86, 1942, pp. 2-10; M. Stekelis and G. Haas, *The Abu Usba Cave (Mount Carmel)*, *IEJ*, II, 1952, pp. 15-47, fig. 16, 17.

(7) J. P. Droop, *Pottery of the Chalcolithic and Neolithic levels*, *LAAA*, XXII, 1935, pl. XLI 28-29, XLII 34. I. Ben Dor, *Pottery of the Middle and Late Neolithic levels*, *LAAA*, XXXIII, 1936, pl. XXXII 25, XXXIII 10-12, 18.

(8) *La céramique chalcolithique de Beersheba, étude typologique*, *IEJ*, VI, 1956, fig. 12 (1-5).

(9) *Ibid.*, *IEJ*, 1956, fig. 12 (6-8).

Habil. Cependant, la première civilisation pastorale et agricole du sud de la Palestine présente dans son ensemble peu de points communs avec les populations sédentarisées du nord (1).

Ceci n'a pas empêché la civilisation méridionale ou ghassoulienne de se propager dans la plaine côtière jusqu'à la grotte d'Abu Usba (2), et dans le sud de la vallée du Jourdain. Quelques groupes isolés se sont même infiltrés dans la partie moyenne du bassin du Jourdain. A Jéricho, sur le tell, l'on ne peut guère signaler, jusqu'à présent, que des traces incertaines dans le niveau VIII: oreillettes horizontales, jarres à provisions à bord indenté, becs tubulaires courts et morceau douteux de barricot (3); par contre, la poterie des tombes 354, 355 et 356 trouve ses meilleures répondantes dans le Ghassoulien de Beersheba (4). A Tell el Far'ah, l'on ne trouve dans l'Énéolithique Moyen que de sporadiques ressemblances: quelques tessons à décor en creux ou piqueté, une cuiller, un fragment probable de barricot et des éléments de faucille en silex (5); cependant, des rites funéraires caractéristiques et un groupe homogène de céramique de type Beersheba ont été mis au jour dans la tombe U, grotte au flanc de la falaise qui borde le tell (6).

(1) J. Perrot, *The Excavations at Tell Abu Matar, near Beersheba*, *IEJ*, V, 1955, pp. 181-185; J. Perrot, *Une civilisation du quatrième millénaire à Beersheba*, *La Table Ronde*, 154, 1960, pp. 26-27.

(2) W. F. Albright, *Observations on the date of the pottery-bearing stratum of Mugharet Abu Usba*, *BASOR*, 86, 1942, pp. 10-44; J. Kaplan, *op. cit.*, *BASOR*, 156, pp. 16, 18.

(3) J. P. Droop, *op. cit.*, *LAAA*, 1935, pl. XL 7, 8, 10, 11, 14, XLII 32, 33. I. Ben Dor, *op. cit.*, *LAAA*, 1936, pl. XXXII 31, XXXIII 3, 9.

(4) J. P. Droop, *op. cit.*, *LAAA*, 1935, pp. 162-163, pl. XLIII: « a small group of open graves to the S.W. of the city, though disturbed and in some cases empty, provided a very important series of fragments Chalcolithic in style and decoration ». L'allusion faite plus bas à de la poterie « EB I a » dans les tombes 353-354 est certainement une erreur matérielle et il doit s'agir des tombes 352-353.

(5) R. de Vaux et A. M. Stève, *op. cit.*, *RB*, 1947, fig. 1 (11, 20), pl. XIII 10; R. de Vaux et A. M. Stève, *op. cit.*, *RB*, 1948, fig. 1 (4); R. de Vaux, *op. cit.*, *RB*, 1955, fig. 5 (8); J. Perrot, *op. cit.*, *IEJ*, 1952, p. 78.

(6) R. de Vaux, *Les fouilles de Tell el Far'ah, près Naplouse. Sixième campagne*, *RB*, LXIV, 1957, pp. 553-556, fig. 1, pl. VI a-b.

Après avoir précisé les limites de la civilisation de Shuna I et ses relations avec les populations contemporaines installées à l'ouest et au sud de la Palestine, il convient de la distinguer du Yarmoukien, dont l'aire de diffusion n'est pas essentiellement différente. Cette civilisation a été identifiée par le Pr. M. Stekelis à Sha'ar ha Golan, au nord du confluent du Yarmouk (1). La céramique caractéristique, dont la pâte est analogue à celle de Shuna I, se reconnaît à son décor de bandes étroites, emplies de hachures ou d'arêtes de poisson, appelé parfois décor marginé (« herring-bone closed pattern »); ces bandes sont disposées soit en larges chevrons sur le corps des récipients, soit horizontalement au bord et sur le col; elles sont souvent encadrées par une couverte rouge ou par des bandes de peinture rouge: c'est le décor peint et incisé, ou à engobe réservé. Les formes essentielles sont le bol hémisphérique et la jarre à col droit, à épaule bien marquée, avec deux petites anses annulaires du col à l'épaule; les fonds sont le plus souvent aplatis, avec parfois une empreinte de vannerie en spirale. L'industrie lithique comporte des haches à tranchant poli, des lames de faucille à grosses dents, ainsi que des pointes de flèches pédonculées. Des figurines féminines, peut-être idoles de déesse-mère, réalisées en pierre à Sha'ar ha Golan (2) et El Munhata (3), en argile à Kfar Gil'adi (4) et Tel Aviv (5), rappellent des figurines en pierre du Néolithique de Byblos (6).

Le Yarmoukien constituerait la couche III de Kfar Gil'adi, au nord du lac Houleh, les couches profondes de El Munhata, près du confluent

(1) M. Stekelis, *A new neolithic industry: the Yarmoukian of Palestine*, *IEJ*, I, 1950/51, pp. 1-12, fig. 13, pl. III; M. Stekelis, *Sha'ar ha Golan*, *IEJ*, II, 1952, p. 253.

(2) M. Stekelis, *op. cit.*, *IEJ*, 1950/51, pl. III 1, 2, 5, IV 1, 2, V 1, 2, VII 2. M. Stekelis, *Two more Yarmoukian figurines*, *IEJ*, II, 1952, pp. 216-217, pl. 16.

(3) N. Tzori, *op. cit.*, *PEQ*, 1959, pl. II B,C.

(4) J. Kaplan, *Kfar Gil'adi*, *IEJ*, VIII, 1958, p. 274.

(5) J. Kaplan, *op. cit.*, *RB*, 1955, pl. I a.

(6) M. Dunand, *Rapport préliminaire sur les fouilles de Byblos en 1951*, *Bull. Musée de Beyrouth*, XII, 1955, p. 17, pl. XII.

du Wadi el Bira, et l'élément prédominant de Khirbet es Soda (1). A Megiddo XX, la poterie caractéristique est bien représentée (2) et des instruments en silex semblables à ceux de Sha'ar ha Golan ont été découverts dans une grotte au fond de la tranchée (-XX) (3). Dans la région côtière, à Kabri, près de 'Ain Fawara, le niveau 4, niveau inférieur, est appelé Néolithique (4); il comporte des maisons rondes, et une industrie de haches polies, de lames de faucille à grosse denticulation et de pointes pédonculées; cet outillage semble apparenté au yarmoukien, mais la poterie n'est pas encore décrite. Elle est peut-être analogue à la plus ancienne céramique de Khirbet Sheikh 'Ali, antérieure au Yarmoukien qui, comme nous l'avons vu, n'apparaît que dans la deuxième couche à céramique. Il est probable que, sur ce dernier site, ainsi que dans ceux que nous allons citer, la poterie yarmoukienne typique est en très petite quantité; sa proportion est plus faible que ne le laissent croire les publications, où les illustrations font généralement une large part aux tessons décorés. L'on a déjà noté sa présence, dans la plaine côtière, dans le remplissage de fosses creusées dans le kurkar à Tel Aviv, rue Bashan, dans le niveau inférieur de Wadi Rabah (5) et dans le niveau III de Teleilat Batashi (6).

Dans le bassin moyen du Jourdain, l'on a signalé de la poterie yarmoukienne dans l'Énéolithique Moyen de Tell el Far'ah (7), en surface près de Tell es Saidiyeh, sur la rive gauche du Jourdain (8), à Jéricho VIII

(1) N. Tzori, *op. cit.*, *PEQ*, 1958, p. 46: El Munhata (pl. II, III A, fig. 2), Khirbet es Soda (pl. III B, IV A).

(2) G. M. Shipton, *op. cit.*, *SAOC*, 17, p. 44-46, Chart XX 1-3, pl. 18 (5-11, 14), 19 (11), 20 (1-6). G. Loud, *Megiddo, II, OIP*, LXII, Chicago, 1948, pl. 2 (37-42), 94 (19-26).

(3) J. Perrot, *op. cit.*, *IEJ*, 1952, p. 78.

(4) W. Prausnitz, *Kabri, IEJ*, IX, 1959, pp. 268-269. *Chronique archéologique, RB*, LXVII, 1960, pp. 390-391.

(5) J. Kaplan, *op. cit.*, *IEJ*, 1958, fig. 4 (3-6).

(6) J. Kaplan, *op. cit.*, *EI*, 1958, fig. 9 (12, 13).

(7) R. de Vaux et A. M. Stève, *op. cit.*, *RB*, 1947, fig. 1 (34), pl. XIV 7.

(8) N. Glueck, *op. cit.*, *AASOR*, 1945/49, pp. 290-295, 485-487, pl. 78 (8, 9), 149 (9, 10).

ou « Pottery Neolithic B », plutôt dans la partie inférieure, d'après Garstang (1), et à Murabba'at (2). Enfin, Miss D. Kirkbride a découvert sur la route d'Amman à Djerash, près de Salihi, un site qui semble appartenir au même groupe (3).

Ce rapide tour d'horizon de la civilisation dite yarmoukienne permet de se rendre compte qu'elle manque d'homogénéité; la céramique caractéristique est associée à des industries différentes dans le nord de la Palestine, plus soumis aux influences syriennes, et dans la partie moyenne, soit dans la plaine côtière, soit dans le bassin du Jourdain. Elle semble bien en partie contemporaine de la céramique de Shuna I, à laquelle elle se trouve mêlée sur un grand nombre de sites.

Parmi ces sites, plusieurs apportent peut-être des éléments nouveaux au problème de la relation entre les poteries de type Jéricho IX et de type Jéricho VIII. En dehors de Jéricho, la poterie à peinture lustrée a été rencontrée à Teleilat Batashi, dans des cavités creusées dans le sol vierge, où elle est associée à une poterie peinte très simple et à une poterie lustrée foncée (« dark-faced burnished ware ») (4); malheureusement, la distinction entre ces cavités, dénommées niveau IV, et le niveau III, qui a livré la poterie type Jéricho VIII, paraît un peu artificielle. M. J. Kaplan l'a également retrouvée en assez grande quantité à Lydda (5). La plus ancienne céramique de Khirbet Sheikh 'Ali rappellerait, d'après M. W. Prausnitz, à la fois celle de Byblos et celle de Jéricho, mais l'on manque encore de précisions à ce sujet. La céramique de Jéricho IX est en tous cas représentée par des tessons isolés à Megiddo XX (6), Wadi Rabah I (7),

(1) J. P. Droop, *op. cit.*, LAAA, 1935, pl. XLI 22, 23, XLIV 1-4, 6. I. Ben Dor, *op. cit.*, LAAA, 1936, pl. XXXI 6, XXXIII 13-16.

(2) R. de Vaux, *op. cit.*, RB, 1953, tessons décorés: fig. 1 (5, 24), pl. IX 6; tessons non décorés: fig. 1 (2, 4, 9, 10, 22); pointes pédonculées: pl. X 12, 14.

(3) D.V.W. Kirkbride, *Short notes on some hitherto unrecorded prehistoric sites in Trans-jordan*, PEQ, 1959, p. 53.

(4) J. Kaplan, *op. cit.*, EI, 1958, pp. 9-24, fig. 7, 8, 9 (1-11, 23-25, 30, 32), 11 (18).

(5) J. Kaplan, *op. cit.*, BASOR, 156, p. 18.

(6) G. M. Shipton, *op. cit.*, SAOC, 17, p. 44-46, pl. 18 (1-4, 12, 13), 20 (7-10).

(7) J. Kaplan, *op. cit.*, IEJ, 1958, fig. 4 (1, 2, 7).

Tell ed Duweir (1) et, semble-t-il, à Khirbet es Soda, près de Beisan (2). A Abu Gosh, des tessons de ce type, mêlés à d'autres qui rappelleraient plutôt Jéricho VIII, semblent associés à des constructions en pierre et à une industrie lithique abondante, où se rencontrent deux courants principaux, l'un issu du Tahounien local, l'autre apparenté au Néolithique de Byblos (3).

L'on ne dispose donc pas encore d'arguments décisifs pour savoir si la poterie de Jéricho IX représente réellement un stade antérieur à Jéricho VIII. L'on n'est pas plus assuré de l'antériorité du Yarmoukien; divers indices plaident au contraire en faveur de son synchronisme avec le groupe de Shuna I; tout au plus pourrait-on parler de chevauchement entre les deux céramiques. L'impression qui se dégage de cette analyse est celle d'une juxtaposition de groupes différents mais plus ou moins contemporains.

* * *

Après avoir situé le niveau I de Tell esh Shuna par rapport aux sites apparentés de Palestine, l'on peut tenter d'en fixer la position chronologique et la terminologie. A Jéricho, la terminologie du niveau VIII a été particulièrement flottante: Chalcolithique pour Garstang en 1935, I. Ben Dor et la plupart des auteurs, Néolithique Récent pour Garstang en 1936 et « Pottery Neolithic B » de Miss K. Kenyon (4).

Le Pr. W. F. Albright, il y a une dizaine d'années, groupait l'Énéolithique Moyen de Tell el Far'ah et Jéricho VIII dans un Chalcolithique

(1) O. Tufnell..., *Lachish, IV*, Oxford, 1958, pp. 29, 44, 300.

(2) N. Tzori, *op. cit.*, *PEQ*, 1958, pl. IV A (en haut à gauche).

(3) J. Perrot, *op. cit.*, *IEJ*, 1952, pp. 75-76. J. Perrot, *Le Néolithique d'Abou Gosh, Syria*, XXXV, 1952, pp. 124-129. F. Hole, *A reanalysis of basal Tabbat al Hammam, Syria*, XXXV, 1959, p. 180. R. J. Braidwood and L. S. Braidwood, *op. cit.*, *OIP*, LXI, 1960, pp. 503-504.

(4) J. Garstang, *op. cit.*, *LAAA*, 1935, p. 143. J. Garstang, *op. cit.*, *LAAA*, 1936, pp. 68-69. Corrections de la main de I. Ben Dor sur plusieurs exemplaires de *LAAA*, 1936. G. E. Wright, *Review of « Digging up Jericho » by K.M. Kenyon*, *AJA*, LXIII, 1959, p. 91.

Ancien, daté de la seconde moitié du V^e millénaire et antérieur au Ghassoulien (Chalcolithique Moyen), mais plaçait Beisan XVIII dans son Chalcolithique Récent, entre 3500 et 3200 av. J.-C. (1). L'école anglaise, de son côté, faisait remonter le Ghassoulien au début du Chalcolithique, le faisait suivre d'un Chalcolithique Moyen où se retrouvaient Jéricho VIII et Beisan XVIII et d'un Chalcolithique Supérieur se terminant vers 3.200 av. J.-C.; cette opinion a été encore soutenue par le Pr. Alan Rowe en 1954 (2). La même année, dans notre thèse de l'École du Louvre, restée inédite et maintenant passablement périmée, nous intercalions Jéricho VIII, sous le nom de Chalcolithique Moyen I, entre le Yarmoukien récemment créé (Chalcolithique Ancien) et le Ghassoulien (Chalcolithique Moyen II).

Vingt ans après avoir établi une classification qui n'avait jamais cessé de servir de cadre à l'archéologie palestinienne (3), en 1957, le Pr. G. E. Wright en proposait une nouvelle: après le Néolithique de Jéricho, il intercalait le Néolithique de Ghrubba et de Sheikh 'Ali (fin 5^e mill.), le Chalcolithique yarmoukien, où il insérait Jéricho VIII, qu'il considérait comme identique à Sha'ar ha Golan (début 4^e mill.), suivi du Chalcolithique ghassoulien (4). De son côté, en 1959, M. J. Kaplan publiait une courte synthèse, résultat de dix années de recherches sur le terrain: il y distinguait un Néolithique Jéricho IX, un Néolithique yarmoukien, comprenant Sha'ar ha Golan et une partie de Jéricho VIII, un Chalcolithique Wadi Rabahen, un Chalcolithique Jéricho VIII, et un Chalcolithique Ghassoulien (5).

Toutes ces classifications font usage des grandes subdivisions empruntées à la préhistoire européenne; ce procédé permet en principe de distinguer les grandes étapes technologiques sans faire intervenir de notions

(1) W. F. Albright, *The Archaeology of Palestine*, 1949, p. 64.

(2) A. Rowe, *A Provisional Chronological Table of the Prehistoric and Historic Ages in Palestine*, *PEQ*, 1954, pp. 76-77.

(3) G. E. Wright, *The Pottery of Palestine from the Earliest times to the end of the Early Bronze Age*, *ASOR*, New Haven, 1937.

(4) G. E. Wright, *op. cit.*, 1957, pp. 395-398.

(5) J. Kaplan, *op. cit.*, *BASOR*, 156, pp. 15-21.

chronologiques, sujettes à de constantes fluctuations. Son application aux faits palestiniens a cependant toujours été discutée, car elle semble avoir été plutôt une source de confusions (1). Le Pr. R. Braidwood trouve ces termes si ambigus qu'il a renoncé à les utiliser pour le Proche-Orient et proposé de les remplacer par des périphrases englobant toutes les modalités de l'activité humaine; dans sa nomenclature, Shuna I se placerait dans la seconde période du stade de la production de la nourriture, ou période des communautés villageoises, agricoles et sédentaires (« Second era of the food-producing stage, or era of the settled village-farming community ») (2), correspondant au Néolithique et au Chalcolithique dans la terminologie classique.

La terminologie et la situation chronologique de la poterie de Jéricho VIII, et par conséquent de Shuna I, sont donc très controversées. En ce qui concerne le premier point, il semble préférable pour le moment de se borner à désigner les groupes culturels d'après le site typique ou d'après le premier endroit où ils ont été identifiés; pour le nord de la Palestine, l'on peut donc énumérer les facies suivants: Sheikh 'Ali, Yarmouk, Jéricho IX, Jéricho VIII et Wadi Rabah. Quant au second point, il semble que l'on a eu trop tendance à envisager des phases successives là où il y avait en réalité un parallélisme; sans parler de l'évolution fondamentalement différente du sud de la Palestine, il est difficile désormais de voir dans les différentes variétés céramiques que nous avons décrites autre chose que les diverses composantes d'un même ensemble; ce sont les manifestations de groupes ou d'influences distincts, mais mêlés étroitement les uns aux autres.

(1) H. Vincent, *L'aube de l'histoire à Jéricho*, *RB*, XLVII, 1938, pp. 560-581; *RB*, XLVIII, 1939, pp. 91-107. R. de Vaux, *La préhistoire de Syrie et de Palestine d'après les découvertes récentes*, *RB*, LIII, 1946, pp. 118-122.

(2) R. J. Braidwood, *The Near East and the foundations for Civilisation*, Condon Lectures, 1952. R. J. Braidwood and L. Braidwood, *The Earliest Village Communities of South-western Asia*, *Cah. Hist. Mond. (JWH)*, I, 1953, pp. 278-310. R. J. Braidwood, *Near Eastern Prehistory*, *Science*, 1958, pp. 1419-1430.

* * *

Sans pouvoir s'y attarder, il faut étendre cette enquête aux régions voisines pour essayer de déceler l'origine de ces influences.

D'après des renseignements aimablement communiqués par M. M. Dunand, le décor marginé se rencontre tout au long du niveau A ou néolithique de Byblos, tandis que les lames de faucille à grosse denticulation et les pointes pédonculées appartiennent aux phases ancienne et moyenne. La jarre à col en arc et un décor incisé très varié apparaissent dans la phase moyenne, mais les anses à attaches élargies et les armatures de faucille finement denticulées sont caractéristiques de la phase récente (1). L'on peut en déduire que le Yarmoukien est plutôt dans la tradition du Néolithique ancien et moyen de Byblos, tandis que le groupe de Wadi Rabah se relie à la phase moyenne. Quant à Jéricho VIII et Shuna I, ils ont des contacts avec celle-ci, mais participent plutôt du Néolithique récent; par ailleurs, les tessons à décor marginé rencontrés dans un contexte du type Shuna I peuvent représenter soit une survivance d'un stade antérieur problématique, soit l'indice d'une influence septentrionale prolongée.

Les rapprochements signalés naguère par le Pr. G. E. Wright entre la céramique de Jéricho VIII et celle du nord de la Syrie sont désormais mieux documentés, grâce à la publication définitive des premières phases de l'Amouq (2) et aux fouilles récentes de Ras Shamra (3). Une poterie à couverte rouge avec jarre à col en arc, anse annulaire aplatie à attaches élargies, située soit du col à l'épaule, soit à la panse des jarres, se rencontre en effet dans cette région; elle évoque la céramique de Shuna I à la fois par sa pâte, par l'aspect de sa surface et par ses formes. Elle est un des

(1) Ces renseignements sont maintenant accessibles dans le *Bulletin du Musée de Beyrouth*, t. XVI, 1960, pp. 59-85.

(2) G. E. Wright, *An important correlation between the Palestinian and Syrian Chalcolithic*, *BASOR*, pp. 52-55. R. J. Braidwood and L. S. Braidwood, *op. cit.*, *OIP*, LXI, p. 510.

(3) C. F. A. Schaeffer, *Les assises préhistoriques d'Ugarit*, *Ann. Arch. Syrie*, VIII-IX, 1958-1959, pp. 131-178; *Poursuite des recherches dans le sondage à l'ouest du temple de Baal* (1956-1960). *Rapport préliminaire* (à paraître dans *Ugaritica*, IV).

éléments typiques de la phase de l'Amouq D (« red wash ware »); dans cette même phase, des formes semblables figurent également dans des variétés voisines (« buff simple ware », « wiped burnish ware ») (1). Ces séries apparaissent à Tell Kurdu peu après l'introduction de la poterie importée de Tell Halaf (Amouq C); cette céramique peinte continue à pénétrer pendant la phase D, tandis que se développent des imitations locales (« transitional painted wares »). Toutes ces catégories font place dans la phase E à la vaisselle inspirée du style d'Obeid.

A Ras Shamra, la poterie à couverte rouge est également un peu plus récente que les premiers tessons halafiens, dont l'apparition marque le début du niveau IV; elle entre en scène avec l'apogée du style halafien dans la phase IV 2, devient abondante dans la phase IV 3, puis survit à la disparition de la poterie peinte inspirée de Tell Halaf dans la première phase du niveau III; au cours de la phase III 2, elle s'efface progressivement devant la poterie peinte d'Obeid.

La forme même de la jarre à col en arc existe à Tell Halaf, dans la céramique typique (2), à laquelle elle a pu être empruntée par les potiers du nord de la Syrie lors de l'expansion halafienne.

Bien que les jalons intermédiaires n'aient pas encore été retrouvés, il est possible que la céramique de Shuna I représente en Palestine l'influence d'un groupe du nord de la Syrie, lié assez étroitement à la civilisation halafienne. Cette influence se serait aussi fait sentir sur la côte libanaise, où elle se serait mêlée à des traditions plus anciennes. Il est difficile en l'état actuel des recherches de dire si un tel rapprochement implique aussi un synchronisme entre Shuna I et l'Amouq D ainsi que les phases correspondantes de Ras Shamra.

* * *

La civilisation du niveau I de Tell esh Shuna présente donc des rap-

(1) R. J. Braidwood and L. S. Braidwood, *op. cit.*, OIP, LXI, fig. 123, 126, 127.

(2) H. Schmidt, dans M. von Oppenheim, *Tell Halaf*, I, Berlin, 1943, pl. XIV 2, 3, 5, 10, XVIII 1, LXXIV 2.

ports avec la civilisation de la Syrie du nord contemporaine de l'expansion halafienne; ces contacts ont pu s'établir par le bassin de l'Oronte et les plaines adjacentes, où l'étude des périodes archaïques est à peine ébauchée. Elle semble avoir recouvert le bassin du Jourdain; dans le nord, elle a été précédée par une forte influence de la civilisation de Byblos, avec habitations rectangulaires en pierre, outillage de type néolithique et poterie incisée; des traces de cette phase ancienne se retrouvent dans le Néolithique récent de Byblos et dans le Yarmoukien rencontré à l'intérieur de couches contemporaines de Shuna I. Dans le sud de la vallée, cette civilisation a rencontré et peut-être supplanté les porteurs de la céramique peinte lustrée de type Jéricho IX. Elle présente des affinités avec la civilisation contemporaine de Wadi Rabah dans la plaine côtière, mais n'a pas pénétré dans le sud de la Palestine, alors occupé par la civilisation de Beersheba. Ces groupes munis de céramique et de hoes en pierre semblent cantonnés dans les plaines alluviales faciles à cultiver; ils n'ont guère fréquenté la zone de collines, où, en dehors d'Abu Gosh, l'on ne trouve que des populations plus ou moins sédentaires, utilisant l'outillage tahounien, mieux adapté aux régions boisées.

Sur un grand nombre de sites, la phase de Jéricho VIII - Shuna I est suivie par ce que l'on appelle le Chalcolithique Récent : dans le nord de la Palestine, l'on voit apparaître des bols en poterie gris lustré (« Esdrae-lon ware », phase 1); au sud, le Ghassoulien construit à l'air libre des maisons rectangulaires en pierre et utilise de nouvelles formes de poterie, telles que le vase-cornet, ainsi que de nouveaux outils en pierre; la métallurgie, sans doute déjà connue dans la phase ancienne, s'y développe considérablement. Sous cette forme évoluée, le Ghassoulien s'étend largement dans le Negeb, le sud de la vallée du Jourdain, la plaine côtière et la plaine d'Esdrelon; son influence atténuée se reconnaît dans presque tout le bassin du Jourdain. Le Chalcolithique Récent a été situé à la fois par l'étude comparative et par des analyses de carbone radio-actif dans la seconde moitié du 4^e millénaire av. J.-C.; en termes de chronologie absolue, l'on pourrait donc dater le niveau I de Shuna autour de 3.500 av. J.-C.

Le Chalcolithique Récent marque le passage graduel du stade villageois au stade urbain. Le pas décisif est fait au début du 3^e millénaire; où l'on assiste à une transformation complète, avec le développement de techniques nouvelles, telles que la métallurgie du bronze et l'usage du tour de potier. De nombreux sites sont désertés au profit de centres privilégiés, où la population se concentre autour de temples et s'entoure d'enceintes fortifiées. Les régions boisées et montagneuses participent désormais plus activement à l'évolution humaine. A la diversité des communautés villageoises succède l'organisation des agglomérations urbaines et une uniformité qui n'est pas sans engendrer une certaine monotonie.

H. DE CONTENSON

KFAR GIL'ADI	KABRI	SHEIKH 'ALI	TELL SHUNA	BEISAN	MEGIN
II Ghassoulien	3 Ghassoulien	Ghassoulien	II Esdrelon (1) + influence ghassoulienne	XVII Esdrelon (1) + poterie type Tell Umm Hamad	XIX-XX Esdrelon + Ghassoulien
constructions	maison rec- tangulaire	constructions	mur rectiligne (Chalco. Récant)	maisons rec- tangulaires	maisons rec- tangulaires
III Yarmoukien	4 Outillage li- thique appa- renté au yarmoukien. Poterie. Sépultures; maisons rondes. (Néolithique)	I Poterie type Wadi Rabah + yarmoukien	I Poterie type Jéricho VIII — Beisan XVIII	XVIII Poterie appa- rentée à Jéricho VIII	XX St. V Yarmouk + Poterie Jéricho V + Poterie Jéricho I
(Néolithique)		constructions (Chalco.)	fosse. (Chalco. Moyen)	constructions; fosses.	fosses; grotte.
		II Poterie type Byblos A et Jéricho, rouge lustré et incisée; maisons rec- tangulaires. (Néolithique)			
		III Outillage li- thique, pilons en basalte; maisons rec- tangulaires; sols enduits. (Néolithique pré-poterie)			
	WADI FALLAH				
	Tahounien.	IV Tahounien.			
	maisons rondes.	maisons rondes.			
	Natoufien.				
	maisons rondes.				

I DE TELL ESH SHUNA

JÉRICO	GHRUBBA	WADI RABAH	T. BATASHI	BEERSHEBA
	0 - 4 Ghassoulien type Teleilat Ghassoul.	II Ghassoulien type Teleilat Ghassoul. maison rec- tangulaire.	III b Ghassoulien type Teleilat Ghassoul. maison rec- tangulaire.	Phase 3 Ghassoulien récent. maison rec- tangulaire.
VIII « Pottery Neo- lithic B » + yarmouk. constructions; fosses. IX « Pottery Neo- lithic A », fosses.	5 - 12 Poterie type Ghrubba + ghassoulien + poterie type Jéricho VIII fosses.	I Poterie type Wadi Rabah + yarmouk. + poterie type Jéricho IX. fosses. (Chalcolith.) (Néolithique)	III Poterie type Wadi Rabah + yarmouk. IV Poterie type Jéricho IX + type Batashi. fosses.	Phases 1 - 2 Ghassoulien ancien. maisons semi- enterrées et souterraines.
XVII - X « Pre-Pottery Neolithic B » maisons rec- tangulaires, sols enduits.				
« Pre-Pottery Neolithic A » maisons rondes briques en dos d'âne.				
«Proto-Neoli- thic». Natou- fien. structure en pierres et argile. Huttes.				

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC. 5

Mgr A. VINCENT

JÉRICO
UNE HYPOTHÈSE

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1960

JÉRICHŒ

UNE HYPOTHÈSE

PAR

MGR A. VINCENT

Il n'est personne dans le monde chrétien qui ne connaisse la prise de Jéricho par Josué; mais ce que, d'une manière générale on ignore, c'est que Jéricho ne date pas seulement de l'arrivée des Hébreux en Palestine. Elle est une très vieille ville, d'une fabuleuse antiquité, antérieure à Abraham, et il se pourrait qu'au IV^{ème} millénaire avant Jésus-Christ, elle ait été mêlée de très près à l'histoire des Pré-Israélites peut-être même « fondée » par un de leurs clans. Ce n'est là sans doute qu'une hypothèse, mais en apporter les premières preuves serait peut-être contribuer à la recherche de la vérité biblique.

§ 1. — LE DOCUMENT SACRÉ

Le livre de Josué qui raconte la prise de Jéricho n'est pas des plus anciens. S'il rapporte de vieilles traditions orales, il est en certains cas le fruit du travail postérieur des écrivains. Sa rédaction dernière est tout entière imbue de la doctrine sacerdotale composée à Jérusalem après la promulgation du Deutéronome (622-621 av. J.-C.), sans qu'il soit cependant possible de déterminer la date exacte des rédactions successives qui ont abouti à sa forme actuelle.

Il semble qu'il y ait eu à l'origine deux récits, qui existaient séparément, mais qui ont été ensuite fondus et utilisés par le Rédacteur. Les exégètes de profession arrivent à distinguer des éléments empruntés au Deutéronome, tandis que d'autres sont de rédaction sacerdotale et que certains

détails paraissent empruntés à des livres aujourd'hui perdus comme le *Livre du Juste* ou le *Livre des Guerres de Yahvé*.

En fait, l'œuvre des rédacteurs successifs a été une œuvre de compilation, d'harmonisation, de liaison. Ils n'ont rien inventé, mais ils ont donné à un fait de l'histoire d'Iraël que tout le monde connaissait, une explication théologique profonde qu'on retrouvera dans les discours attribués à Josué ou à Yahvé lui-même. Ils n'ont pas fait un livre d'histoire, mais ils ont écrit une œuvre de foi et de piété dans laquelle on relève beaucoup d'histoire, de l'authenticité la plus certaine. La conquête de Jéricho par les Hébreux, lors de leur descente des plateaux de la Transjordanie, est un de ces faits.

§ 2. — LES RUINES DE JÉRICO

Au surplus, les ruines de Jéricho sont là pour prouver l'authenticité des faits racontés par la Bible.

L'agglomération s'appelait autrefois la « ville des Palmiers » (Dt. 34,3). Même désignation dans Jg. 1,16; 3,13. Qui est-ce qui lui a donné ce nom de Jéricho, *Yerihô*, et d'après les règles du vocalisme hébreu *Yarihû*? Il se pourrait que ce soit les Israélites eux-mêmes, mais peut-être en se basant sur de très anciens souvenirs (1). Quoi qu'il en soit, le village moderne porte le nom d'*Er-Rihâ*. Il se trouve près de la fontaine de 'Aïn Sultân, à 4 km. au pied du Djebel-Garantal, à 2 km. 500 au N.-O. de la moderne Jéricho. La ville cananéenne a été détruite par Josué (Jos. 2,1 sq.; 6,1-27), mais le territoire a été spécialement attribué à Benjamin (Jos. 18,21) (2). Par suite de l'anathème, il semble bien que la ville a été complètement abandonnée pendant des siècles, jusqu'au jour où elle fut rebâtie sous le règne d'Achab (873-853), au milieu du IX^{ème} siècle, par Hiël de Béthel (1 Reg. 16,34), qui y sacrifia ses deux fils (3). Le fait de l'abandon de la

(1) C'est une question qui sera examinée plus loin.

(2) C'est une point qu'il convient de signaler, comme si, depuis longtemps déjà, la tribu de Benjamin avait eu des droits sur ce territoire.

(3) Les sacrifices d'enfants, lors de l'érection des portes de certaines villes cana-

ville pendant plusieurs siècles, le fait surtout que les fouilles n'ont pas livré aux archéologues le nom de la ville cananéenne, semblent indiquer que la ville, au temps de Josué, ne portait pas le nom de Jéricho. Il se pourrait donc que ce nom lui ait été donné sous les rois israélites, et précisément en souvenir de son ancienne occupation par la tribu de Benjamin dont le nom primitif aurait été ainsi rappelé (cf. *infra*). Il ne manque pas dans l'Ancien Testament de circonstances où les Israélites, ayant perdu le souvenir du nom primitif d'une cité conquise, lui en ont donné un autre. Tel est par exemple le cas de 'Ay, « la ruine » (Jos. 7), où les ruines ont reçu un nom totalement différent, mais qui représentait l'état du moment. On pourrait encore citer Qiryat-Arb'a devenue Hébron, Šephat devenue Ḥorma et Laïsh devenue Dan d'après le nom de la tribu qui s'y établit (Jug. 18,29).

Depuis 1904 des fouilles ont été entreprises sur le site de l'ancienne ville cananéenne par les archéologues les plus renommés (1). La dernière exploration a eu lieu de 1952 à 1958 sous la direction de Miss Kathleen M. Kenyon. Les résultats en ont été brillants, mais parfois même aussi inattendus, déconcertants, car ils laissent entrevoir des problèmes nouveaux et des solutions inespérées.

Les fouilles ont dégagé un mur extérieur, en pierres non taillées, qui enferme toute la colline et qui porte la superficie de la ville à environ cinq hectares. Il entoure le tell à sa base et, en raison de sa déclivité, on serait presque tenté de l'appeler un glacis. Il conviendrait de le numéroter, en venant de l'extérieur, mur N° 1. A l'intérieur de cette ellipse, un mur en briques crues entourait une ville plus ancienne qui occupait le sommet de la crête; la superficie de cette ville ancienne pouvait être d'à peu près deux hectares. C'est le mur qu'on pourrait appeler N° 2. Deux terrassements en pente forte (45°) ont occupé successivement l'espace compris entre les murs 1 et 2. Lequel de ces murs conviendrait-il de placer sous la rubrique de Josué?

néennes, semblent bien être à la base de la malédiction de Josué (6,26) et de son accomplissement. Cf. H. Vincent, *Canaan d'après l'exploration récente*, p. 200.

(1) Sellin, 1907; Garstang, 1933.

Quelques-uns, parmi les archéologues, se sont prononcés lors des premières fouilles, pour le mur N° 2; W.F. Albright proposait la date de 1325 avant J.-C. et fixait à cette époque la conquête de Jéricho par Josué.

Les fouilles de Miss Kenyon devaient modifier toutes les données antérieures. Elle a eu l'idée d'éventrer le mur N° 2 qui entoure le sommet du tell. Cette fouille a permis de constater 17 phases successives dans sa construction. Ces phases successives sont dues à des attaques ennemies, à divers cataclysmes, à la pluie ou simplement à l'usure du temps. Les plus récentes sont antérieures à l'an 2000 avant J.-C. et par conséquent datent d'un millénaire avant Josué. Il reste donc qu'une immense lacune se présente dans la chronologie de Jéricho, comme d'ailleurs dans celle de la ville voisine de « 'Ay » (Jos. 8).

De la découverte de Miss Kenyon s'ensuit-il que Jéricho n'ait pas été habité au temps de Josué? En aucune façon, car ce mur 2 ne représente qu'une partie relativement restreinte de la totalité du tell. Il peut donc exister ailleurs des vestiges remontant aux périodes du Bronze Récent (1550 av. J.-C.) ou Fer I (1200 av. J.-C.), c'est-à-dire à l'arrivée des Israélites en Palestine. Et de fait le R.P. North, S.J. a bien trouvé, datant du Bronze récent (1600-1200) et par conséquent à l'époque de Josué, des restes authentiques, un fragment de mur qui pourrait dater de cette période.

Les travaux de l'éminente archéologue anglaise ont fourni d'autres informations. Dans ce mur N° 2, période de l'Ancien Bronze et qui daterait de 3100 à 2000 av. J.-C., sous les strates les plus profondes appartenant au début de cette période (vers 3000), est apparu un autre réseau de remparts. Celui-ci fut bâti bien avant l'ère chalcolithique (4000-3200). Il appartient à un lointain néolithique dans lequel il faut placer « l'aube de l'histoire de Jéricho ». A une condition cependant, c'est de ne pas s'imaginer un misérable village accroché à la pente nord d'une colline déjà existante. Au cœur même du Tell actuel, à une profondeur de quelques mètres sous le niveau de la plaine environnante, se voient les imposantes murailles en pierre de l'installation la plus ancienne. Elles sont flanquées d'une énorme « tour », dont l'escalier intérieur demeure encore aujourd'hui

parfaitement praticable: le tout situé à plusieurs mètres au-dessous des fondations des murs du Bronze ancien... Quant aux murs néolithiques, ils révèlent eux aussi, «une technique remarquable malgré leur exceptionnelle antiquité » (1).

§ 3. — LES DÉCOUVERTES DE MARI

Hypothèse sur Jéricho

Ainsi donc le tell qui domine 'Ain es-Soultān représente une très ancienne ville néolithique, antérieure de plus de 4000 ans à l'ère chrétienne. D'où venaient ses habitants? Quel était le nom de cette très antique agglomération humaine? Les temps sont si éloignés qu'il semble impossible d'en remonter le cours.

Nous ignorons également le nom de la ville que recouvrent les ruines de Télailat Gassoûl, à 5 km. à l'Est du Jourdain et à 6 km. au Nord de la Mer Morte. D'après les fouilles inaugurées, puis reprises, par l'Institut Biblique Pontifical (2), ce site a vu se développer, durant 200 ans, à l'âge chalcolithique, c'est-à-dire à la fin du IV^e millénaire av. J.-C., une civilisation comportant même des peintures murales. Nous n'en tirerons qu'un regard sur l'état de la région vers 3000 avant notre ère.

Il se pourrait qu'un peu de lumière nous vienne maintenant des fouilles de la lointaine Mari sur l'Euphrate.

En Janvier 1934, la découverte d'un temple avec ex-voto permettait à M. André Parrot d'annoncer qu'il avait découvert l'une des capitales du monde babylonien, la ville royale de Mari sur l'Euphrate. L'exploration a pu reprendre en 1951. Des peintures murales remontant au début du II^e millénaire et les noms de princes comme Shamsi-Addu et Zimri-Lim sont entrés dans l'histoire au temps même d'Hammurabi (1792-1750).

(1) R.P. North, S.J., *Les murs de Jéricho*, dans *Bible et Terre Sainte*, Oct.-Nov. 1958, pp. 10-17. — Miss Kenyon, *Digging up Jericho*, Londres, 1957.

(2) Alexis Mallon, S.J., *Les fouilles de l'Institut Pontifical*, dans *Recherches de Science religieuse*, t. XXII, 1932. Pour les fouilles reprises par le R. P. North en 1959, voir ses rapports dans *Biblica*.

Mais ce serait une erreur de s'imaginer que seule la Grande Histoire renaît au contact des petites tablettes d'argile. A côté des rapports consignés par les ambassadeurs et les chefs d'armées, il existe des lettres privées de fonctionnaires qui tiennent le roi au courant des incidents du canton qui leur a été confié (1). Une des révélations des archives de Mari consiste précisément dans ce fait que, grâce à M. Dossin et aux autres assyriologues de l'expédition, le nom des *Benjaminites* est sorti de l'ombre.

Que sont ces *Benê-Jamîna* et quelles sont leurs relations avec l'histoire biblique (2) ?

M. Ed. Dhorme, dont on sait la science et la prudence, résume ainsi la situation (3) : « XVIIIème et XVIIème siècles av. J.-C., migration des tribus sémitiques qui remontent de la région d'Ur en Chaldée jusqu'à la région de Aram-Naharaïm (« Syrie des Deux Fleuves »). Sédentarisation d'un groupe araméen. Le centre religieux est à Harran où l'on vénère le dieu-lune des Nomades sous le même nom et les mêmes traits que dans la métropole d'Ur des Chaldéens. Parmi ces nomades, les archives de Mari (*Tell Harîrî*), sur le Moyen Euphrate, distinguent les Binû-Shimal, fils de la gauche ou du Nord et les Binû-Yamin, fils de la droite ou du Sud. Cette dernière désignation se retrouve dans le nom biblique des Benjaminites, *Benê-Yamin*, fils de la droite ou du Sud » (4).

Que sont donc ces Benjaminites que nous révèlent les Archives de Mari ? M. Dussaud (*Syria*, 1958, pp. 3 et 4) se rallie nettement à la thèse

(1) Ces milliers de textes confiés à des assyriologues français et belges sont en cours de publication, et l'Imprimerie nationale a déjà publié six volumes des *Archives royales de Mari*.

(2) Georges Dossin, *Archives épistolaires du palais de Mari*, dans *Syria*, XIX, 1938, p. 116, et *Les Benjaminites dans les textes de Mari*, dans *Mélanges syriens offerts à M. René Dussaud*, 1939, vol. II, pp. 981-996. — J.-R. Kupper, *Les Nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari*. (Fasc. CXLII de la *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*), Paris, 1957.

(3) *Bible de la Pléiade, Ancien Testament*, tome I, p. CXXI.

(4) Les anciens Sémites s'orientaient en se tournant vers l'Orient, vers le soleil levant. Le Nord se trouvait donc à leur gauche et le Sud à leur droite.

de M. Dhorme et accepte que les nomades venus primitivement d'Arabie, et ayant transhumé dans la région d'Ur, comprenaient, entre autres tribus, deux groupes; l'un, les *Binu-Shimal* (les fils de la gauche ou du nord), l'autre les *Binu-Yamin* (fils de la droite ou du sud). Les premiers nous sont connus en ce qu'ils ont émigré à la suite des campagnes assyriennes dans la Syrie du Nord, région de Zendjirli, tandis que les seconds, après des péripéties tragiques qui les ont décimés, se sont sédentarisés en Palestine et sont devenus les Benjaminites bibliques (1). C'est aussi la thèse que défend M. A. Parrot (2). Il rappelle d'ailleurs que le territoire que parcouraient les *Benê-Yamin* est le même que celui où la Genèse place la patrie des ancêtres d'Israël. Harrân, qui joue un rôle si important dans l'histoire patriarcale, était également le centre autour duquel se groupaient les Benjaminites de Mari, là où leurs chefs tenaient conseil et où ils prêtaient serment d'alliance aux princes des pays environnants.

C'est le mérite de Kupper (3) d'avoir prouvé que les *Benê-Yamina* n'étaient pas une petite tribu isolée, mais une vaste confédération de tribus dont il a dégagé quatre clans, les *Ubrabû*, les *Yarihû*, les *Yahrurû* et les *Amnanû*. Tous ces noms sont ouest-sémitiques, à l'exception peut-être du premier qui ne se retrouve enraciné dans le milieu ouest-sémitique qu'à l'époque gréco-romaine sous la forme *Op*- (4).

Mais dans *Semitica IX*, pp. 5-20, *Benê-Yamina et Jéricho*, M. M. Astour a fait remarquer avec beaucoup de sagacité que l'homonyme biblique de la tribu de Yarihû n'est autre que la fameuse cité de Jéricho. Les deux noms sont absolument identiques (5). Sous le nom de Ville des Palmiers, l'oasis a été peuplée de Benjaminites (Jos. 18,21; Jug. 1,16; 3,13; Dt. 34,3; 2 Ch. 28,15). Églon, roi de Moab, a été tué par le Benjaminite Éhoud

(1) R. Dussaud, *Une traduction nouvelle de la Bible, Syria*, 1958, pp. 2 et 3.

(2) *Mari et l'Ancien Testament dans La Bible et l'Orient*, Cahiers de la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* (1955, pp. 117-120).

(3) *Les nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari*, pp. 49-53.

(4) Cf. *Le dieu syrien Op*, dans *Mélanges Dussaud* par le R.P. Mousterde, t. I, p. 394.

(5) La transcription des LXX, Εἰπειχὼ ou Εἰριχὼ montre bien que la gutturale était primitivement le ḥ.

et les émissaires de David s'y réfugient (2 Sm. 10,5). L'absence totale du nom de Jéricho dans la documentation biblique antérieure à la conquête israélite semble bien prouver que la vieille cité cananéenne avait auparavant un nom qui a été oublié par les Hébreux. Le cas de 'Ay, la « ruine » est un cas probant (Jos. 7). La ville qui domine 'Ain Sultān aurait reçu le nom de la tribu des Benjaminites lorsque ceux-ci ont occupé l'oasis.

Mais il est d'autres indices qui permettraient de rapprocher les Benjaminites de Mari de la tribu biblique de Benjamin. Sans doute ils sont les gens du Sud, mais, s'ils sont venus du Nord, s'ils fréquentent Ḥarrān, un texte de Mari dit que ces Benjaminites avaient de très bonne heure tendance à descendre vers le Sud, dans les pays de Qatna et d'Amurru (*Rev. hist. philos. rel.*, 1950, p. 7), c'est-à-dire sur le pourtour occidental du Croissant fertile, depuis Alep jusqu'à une région située en tout cas au sud de l'Oronte moyen. Sont-ils descendus plus bas? Certains indices sembleraient l'indiquer. Il ne faut pas oublier que Jéricho a été abandonné, depuis la conquête et la destruction par Josué, jusque sous Achab (873-833) (1). Le laps de temps écoulé était suffisant pour que le nom primitif de la ville cananéenne s'effaçât de la mémoire des Israélites et fut remplacé par le nom de la tribu qui s'était établie sur ses ruines.

Or, on a souvent expliqué le nom de Jéricho comme signifiant la ville du dieu-lune. Sans doute on n'a pas trouvé à Jéricho les traces d'un culte lunaire spécialement affirmé, mais on peut très bien supposer que le nom de la tribu benjaminite de *Iariḥū* signifie justement « dieu »-lune (2). Rien n'empêche donc de voir dans *Iariḥū* ou *Iariḥ* cette autre forme du mot « lune », ayant existé au II^{ème} millénaire à côté de la forme plus commune *Yerah* (3). A la lumière de cette identité frappante entre le nom

(1) I Reg., 16,34.

(2) Dans les noms théophores ouest-sémitiques, le nom du dieu-lune s'écrit 'Erah, du primitif Yerah, avec variantes postérieures *Yerah*, *yariḥ*, d'où l'hébreu *Yârêʾah*, lune et culte lunaire. Dt. 4,19.

(3) Cf. M. Astour dans *Semitica*, IX, pp. 10-11.

des conquérants benjaminites de Jéricho et l'une des principales tribus de la fédération benjaminite du Moyen-Euphrate, il convient de faire cette remarque, c'est que Ḥarrān dans le Nord de la Mésopotamie, là où Abraham s'est réfugié, a été un grand centre cultuel du dieu lunaire Sin. Les chefs des Benjaminites de Mari connaissaient le chemin du sanctuaire fameux et c'est dans le temple de Sin à Ḥarrān qu'ils scellent leur alliance avec les rois de Zalmaqūm. On pourrait donc à juste titre accepter de voir dans le nom de la tribu *Iariḥū* un témoignage de sa fidélité au grand dieu de Ḥarrān.

Si le présent travail, au lieu de proposer simplement une hypothèse, avait voulu être la démonstration d'une thèse, il aurait fallu montrer comment des mots ouest-sémitiques, celui par exemple de *dawidum* (chef de population), se retrouvent à la fois chez les Benê-Iamina, chez les Benjaminites de la Bible et dans la stèle de Méša (I,12), comment un certain nombre de clans se reconnaissent dans la Bible parmi les descendants des envahisseurs benjaminites, sans oublier les coutumes communes aux deux groupes. Il s'en suivrait que l'histoire des généalogies patriarcales dans la Genèse serait à expliquer autrement qu'on ne l'a fait jusqu'à aujourd'hui. Peut-être faudrait-il en revenir à la vieille théorie de l'ultimogéniture qui faisait du fils cadet l'héritier de son père (J.G. FRAZER, *Le Folklore dans l'Ancien Testament*, Paris, 1924, pp. 153-180). L'histoire critique d'Israël commencerait donc au plus tard avec le XVIII^e siècle av. J.-C. pour se continuer en ligne directe jusqu'à nos jours, puisque c'est Benjamin qui, avec Juda, a subsisté jusqu'à la catastrophe de 721 pour former ensuite la communauté juive post-exilique (1).

(1) Personne n'ignore qu'un certain nombre d'exégètes ont pris nettement position contre l'hypothèse d'un rapport historique quelconque entre les *Benê-Iamina* et la tribu de Benjamin. Cf. *Rev. ét. sémit.*, 1939, p. 63; A. Tohl, *Biblica*, 20, (1939), p. 200; R. de Vaux, *R.B.*, (1946), p. 344; M. Noth, *Histoire d'Israel*, Paris, 1954, n° 1. — Par contre, W. von Soden se refuse à admettre que la similitude des noms soit fortuite (*Die Welt des Orients*, I, 3 L, 1948, pp. 197-198: « Il se pourrait que les Benjaminites de Mésopotamie aient émigré vers le Sud et qu'ils aient atteint alors la Palestine en suivant la même route qu'Abraham ». R. Dussaud est du même avis (*Pénétration des Arabes*, p. 182).

En résumé, il semble bien que la ville primitive de Jéricho ait été fondée auprès de la source d'Élisée et sur le sol même de la plaine avant le IV^e millénaire avant J.-C., et par des populations qui en étaient encore au stade néolithique. Plus tard, vers la fin du III^e millénaire, les Archives de Mari nous révèlent un grand mouvement de populations qui appartiennent à la branche occidentale des Sémites. Ces témoignages nous mettent en présence d'une de ces peuplades amourrites, turbulentes et pillardes, en quête de butin ou de sol fertile dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate (Gn. 49,27). Vers 2000 av. J.-C. les archives royales de Mari signalent dans la région de Harrân une confédération de tribus amourrites, les Benê-Iamina dont le nom est identique à celui de la tribu de Benjamin d'Israël, et divers documents nous les montrent descendant jusqu'aux frontières du pays de Canaan, jusqu'à Qatna et au pays de Iamhad (région de Halah). C'est à cette époque, pensons-nous, vers 1800, qu'au lieu du clan paisible des Abrahamides, il faudrait placer l'arrivée des *Benê-Iamina* sur le site de Jéricho. Ils y ont apporté le nom de leur confédération des *Iarihû*, qui se conserve dans le nom de Jéricho, ainsi que les noms de plusieurs clans d'Éphraïm. La continuité entre le XVIII^e siècle et l'époque des Juges est ainsi assurée par la présence du nom de la tribu des *Iarihû* sur le territoire des Benjaminites en Palestine (1).

Autun

A. VINCENT

Parrot (*Rev. hist. philos. rel.*, 1950, p. 7) signale que les Benjaminites allaient faire paître leurs troupeaux jusqu'au sud de Qatna. De même E. Dhorme, *Bible de la Pléiade, Aperçu chronologique*, t. I, p. CXXI. M. Kupper, *op. l.*, p. 81, n. 1 ne prend pas position.

(1) M. Astour, *Benê-Iamina et Jéricho*, dans *Semitica*, IX, p. 12.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC. 6

R. DE VAUX, O.P.

LES CHÉRUBINS ET L'ARCHE D'ALLIANCE
LES SPHINX GARDIENS
ET LES TRONES DIVINS
DANS L'ANCIEN ORIENT

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

LES CHÉRUBINS ET L'ARCHE D'ALLIANCE LES SPHINX GARDIENS ET LES TRONES DIVINS DANS L'ANCIEN ORIENT

PAR LE

R.P. R. DE VAUX, O.P.

Les Israélites, battus par les Philistins à Apheq, firent venir de Silo « l'arche de Yahvé Sabaot, qui siège sur les chérubins », *yošeb hakkerubîm*, 1 S 4, 4. David fit monter de Qiryat-Yéarim à Jérusalem l'arche « qui porte le nom de Yahvé Sabaot, qui siège sur les chérubins », 2 S 6, 2 = 1 Ch 13, 6. Ézéchias, dans le Temple, s'adresse à « Yahvé Sabaot, qui siège sur les chérubins », Is 37, 16, cf. 2 R 19, 15. Le Pasteur d'Israël est celui « qui siège sur les chérubins », Ps 80, 2; Yahvé règne et « siège sur les chérubins », Ps 99, 1.

Dans le vieux cantique de 2 S 22, 11 = Ps 18, 11, Yahvé est dit chevaucher un chérubin et planer sur les ailes du vent; on en rapprochera le Ps 68, 5, où Yahvé est appelé « le Chevaucheur des nuées » (1) et le Ps 104, 3, où « il fait des nuées son char et s'avance sur les ailes du vent ». Ce sont des images poétiques, qui évoquent les théophanies de Yahvé dans l'orage et la tempête, Ex 19, 16-20; Jg 5, 4; 2 S 5, 24; 1 R 19, 11-12, et qui expriment la toute-puissance divine; mais l'épithète de Yahvé « qui

(1) On sait que Baal reçoit la même épithète dans les poèmes de Râs Shamra.

siège sur les chérubins » n'est pas une simple image: elle correspond à une représentation concrète.

Cette épithète apparaît pour la première fois en liaison avec le sanctuaire de Silo, 1 S 4, 4, et c'est là qu'elle a été appliquée à Yahvé (1). Nous ne savons pas quel était, en dehors de l'arche, l'ameublement de ce sanctuaire, mais l'épithète a accompagné l'arche à Jérusalem, 2 S 6, elle est entrée avec celle-ci dans le Temple de Salomon, 1 R 8, 6, et il y avait des chérubins dans le Temple. Ils étaient deux grandes figures de bois plaqué d'or, qui étaient placés dans le Debir et déployaient leurs ailes en sorte que celles-ci se joignaient au milieu de la chambre, 1 R 6, 23-28; l'arche était déposée sous les ailes des chérubins, 1 R 8, 6. Le Chroniste ajoute que les chérubins étaient debout et qu'ils avaient la face tournée vers le Hêkal, 2 Ch 3, 13. Quant à leur apparence, ces textes permettent seulement de conclure qu'ils représentaient des êtres vivants et ailés.

La description sacerdotale du sanctuaire du désert suppose que l'arche était couverte par le *kapporèt*, le « propitiatoire », aux extrémités duquel étaient fixées deux figures de chérubins qui avaient les ailes éployées et se faisaient face, le visage tourné vers le propitiatoire, Ex 25, 17-20; 37, 6-9. Ces textes projettent à l'époque du désert l'état du Temple postexilique (2): l'arche disparue avait été remplacée par le *kapporèt*, et les deux grands chérubins, disparus eux aussi, étaient devenus deux petites figures attachées au *kapporèt*. Elles avaient une position différente des chérubins du Temple de Salomon, elles se faisaient face, mais nous n'apprenons rien de plus sur leur apparence.

Nous avons, au contraire, une description détaillée dans Ez 10: la gloire de Yahvé quitte le Temple portée par les chérubins, et ceux-ci sont identifiés, vv. 15, 20, 22, aux « êtres vivants », *ḥayyôt*, du char de Yahvé

(1) O. Eissfeldt, *Jahwe Zebaoth*, dans *Miscellanea Academica Berolinensia*, II, 2, 1950, pp. 142-146; Id., *Silo und Jerusalem*, dans *Volume du Congrès, Strasbourg 1956* (Suppl. IV to *Vetus Testamentum*), Leiden, 1957, pp. 143-144.

(2) R. de Vaux, *Les Institutions de l'Ancien Testament*, II, Paris, 1960, p. 131; Id., *L'arche et la Tente de Réunion*, dans *A la rencontre de Dieu* (Mémoires A. Gelin), Lyon, 1961.

dans la vision d'Ez 1, dont beaucoup de traits sont repris. Ces deux chapitres d'Ézéchiél posent de sérieux problèmes de critique littéraire et d'interprétation, qu'il n'est pas nécessaire d'aborder ici, d'une part parce que l'identification des « chérubins » du chap. 10 avec les *ḥayyôt* du chap. 1 est considérée comme secondaire par les grands commentaires récents (1), d'autre part parce que la puissance visionnaire d'Ézéchiél fait de ces porteurs du trône de Yahvé des êtres fantastiques où le souvenir des chérubins du Temple se mêle à des éléments empruntés au milieu babylonien et à l'expression visuelle d'idées théologiques. Comme nous ne pouvons discerner ce qui est un souvenir authentique qu'en nous référant au texte des Rois, ces visions ne peuvent guère nous mener plus loin que ce texte n'avait fait. Cependant, il faut retenir l'insistance avec laquelle Ézéchiél emploie le terme *ḥayyôt*: en dehors d'Ézéchiél, ce mot désigne toujours des animaux (par opposition à l'homme), toujours des animaux sauvages (par opposition aux animaux domestiques), presque toujours de gros animaux. Si l'on accepte d'identifier ces *ḥayyôt* avec les chérubins, comme fait Ez 10, on pourra conclure que les chérubins étaient représentés comme des quadrupèdes ailés (2). Si l'on veut retenir un peu plus de la description que le prophète fait de ces êtres, on dira que ces figures mêlaient des traits humains à des traits animaux.

Cette conclusion n'est contredite par aucun des autres passages bibliques où paraissent les chérubins: ils gardent l'entrée du jardin d'Éden, Gn 3, 24; ils ornent à profusion les murs et les portes du Temple de Salomon, 1 R 6, 29, 32, 55, les tentures et le voile de la Demeure du désert, d'après Ex 26, 1, 31; 36, 8, 35. Si, dans le passage difficile d'Ez 28, 14-16, le roi de Tyr est bien comparé au chérubin d'Éden, comme le suppose le texte hébreu non corrigé, l'aspect partiellement humain des chérubins se trouve confirmé.

(1) G. Fohrer, 1955; W. Zimmerli, 1956; W. Eichrodt, 1960.

(2) Il ne faut pas objecter 2 Ch 3, 13: *'omdim 'al-raglêhèm*, car *règèl* désigne une patte d'animal aussi bien qu'un pied d'homme; on traduira donc: « debout sur leurs pattes ».

D'après les textes qui ont été cités tout au début, les chérubins forment le siège de Yahvé. Dans une étude récente, M. Haran explique que le siège proprement dit était constitué par leurs ailes qui étaient éployées et se joignaient (1); cependant, il est imprudent de chercher une explication littérale: puisque Yahvé est un Dieu qu'on ne voit pas et que, par conséquent, on ne peut pas représenter (2), il ne faut pas se demander comment, concrètement, Yahvé pouvait s'asseoir sur les chérubins du Temple et il faut laisser à l'expression littéraire et à sa traduction plastique le mystère qui entoure dans l'Ancien Testament les manifestations de la présence divine. Dans la vision d'Is 6, 1 s, qui a le Temple pour cadre, Yahvé est assis sur un trône élevé, mais le prophète ne voit que les pans de sa robe qui emplissent le Hékal, il n'est pas question des chérubins, mais des séraphins, autres êtres hybrides qui ne supportent pas Yahvé et seulement l'assistent et le louent. Ézéchiél, au-dessus des êtres fantastiques qui sont identifiés aux chérubins, voit seulement une « ressemblance de trône », Ez 1, 26; 10, 1, sur lequel est « ce qui ressemble à une apparence d'homme », Ez 1, 26.

Ni Isaïe ni Ézéchiél ne font mention de l'arche à propos du trône de Yahvé. En revanche, l'épithète de Yahvé « qui siège sur les chérubins » est liée à l'arche dans 1 S 4, 4 et 2 S 6, 2 = 1 Ch 13, 6 (3). L'arche, en effet, n'est pas le trône, mais le trône a son marchepied et l'arche est le « marchepied » de Yahvé. Elle est ainsi appelée dans 1 Ch 28, 2; Ps 99, 5; 132, 7; Lm 2, 1 (4). Ce sont l'arche-marchepied et les chérubins-siège qui, *ensemble*, constituent le trône de Yahvé. C'est en souvenir des

(1) M. Haran, *The Ark and the Cherubim*, dans *Israel Exploration Journal*, IX, 1959, pp. 30-38, 89-94, surtout pp. 35-36.

(2) Dt 4, 15-16: « Puisque vous n'avez vu aucune forme, le jour où Yahvé à l'Horeb vous a parlé du milieu du feu, n'allez pas prévariquer et vous faire une image sculptée représentant quoi que ce soit ». Cf. Ex 20, 22-23.

(3) Sur 2 S 6, 2, cf. K. Gallig, *Theologische Literaturzeitung*, LXXXI, 1956, col. 68-69, avec la réserve d'Eissfeldt, *Silo und Jerusalem, l.c.*, p. 144.

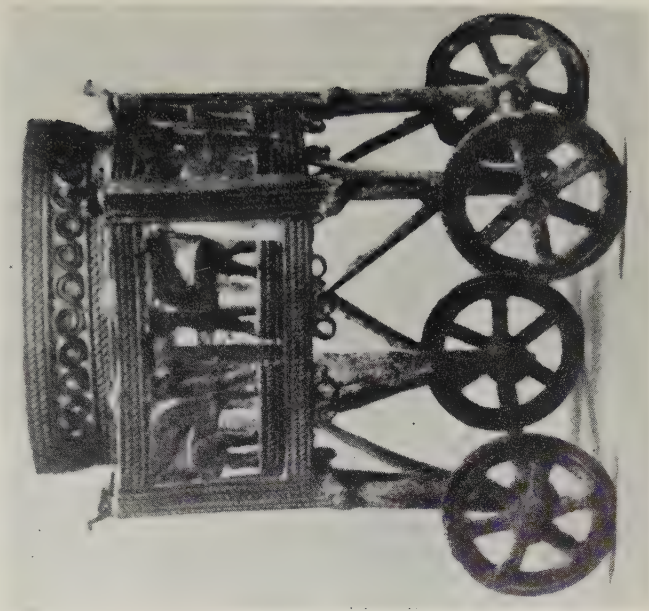
(4) Cf. les derniers commentaires de H. J. Kraus, *Klagelieder*, 1956; *Psalmen*, II, 1960; contre M. Haran, *l.c.*, pp. 90-91, qui rapporte ces textes au Temple en général.



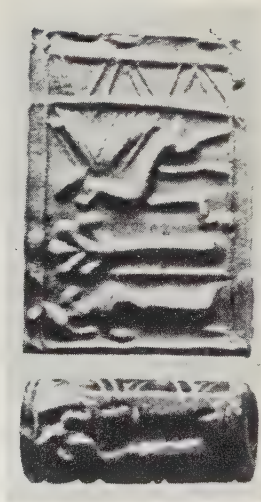
1



2



4



3

1. Statuette de Helmiyeh (J. Leïbovitch, *loc. cit.*, fig. 6). — 2. Pectoral d'Enkomi (Syria, XXX, 1953, pl. XIV, 1). — 3. Cylindre de Gêzer (Iraq, XI, 1949, pl. V, n° 34). — 4. Base roulante d'Enkomi (W. Otto, *Handbuch der Archäologie*, pl. 191, 1).



1



2 a



2 b



3

1. Boîte de Gourub (F. Thureau-Dangin, *Asslan-Tash*, fig. 37). — 2, a et b. Chérubin des « Cavernes royales » (C. Clermont-Ganneau, *Archaeological Researches in Palestine*, I, p. 243). — 3. Ivoire de Nimroud (R. D. Barnett, *A Catalogue...*, pl. xxi, S 6).



1



2



3



4



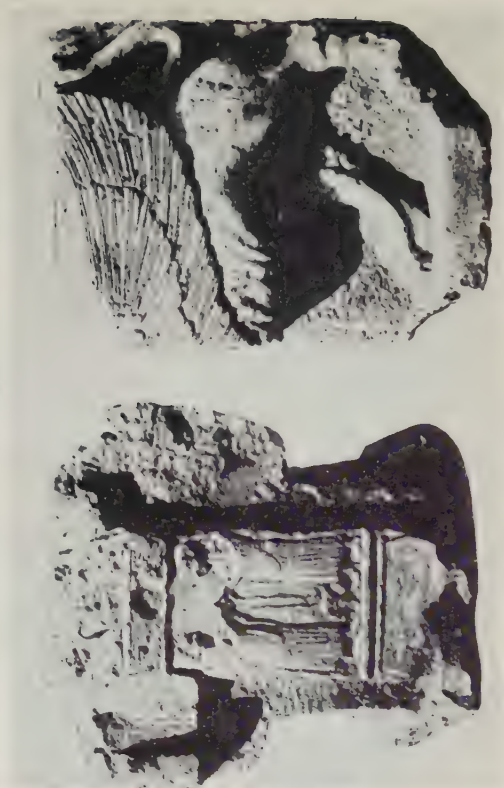
1. Ivoire de Megiddo (G. Loud, *The Megiddo Ivories*, pl. 4, n° 2). — 2. Ivoire de Samarie (J. W. Crowfoot, *Early Ivories from Samaria*, pl. V, 3 a). — 3. Ivoire de Megiddo (G. Loud, *The Megiddo Ivories*, pl. 4, n° 3). — 4. Trône de Solunte (Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art...*, III, fig. 300-301).



1



2



3

1. Sarcophage d'Aïram (P. Montet, *Byblos et l'Égypte*, pl. CXXXI en partie. — 2. Base de F^t (S. Ronzevalle, *Mélanges de la Faculté Orientale*, V 2, 1912, pl. XIII, 1). — 3. Trône de Byblos (M. Dunand, *Fouilles de Byblos*, II, pl. CLII, n° 7225).

chérubins et de l'arche qu'Ez 43, 7 parle du Temple de Yahvé comme du lieu de son trône, du lieu où il pose la plante de ses pieds. Jr 3, 17 annonce qu'on ne refera pas l'arche disparue et que Jérusalem entière sera appelée le trône de Yahvé. C'est parce qu'il s'oppose à la reconstruction du Temple ancien avec son mobilier qu'un prophète du retour de l'Exil, Is 66, 1, proteste que le ciel est le trône de Yahvé et que la terre est son marchepied.

Cette définition de l'arche comme le marchepied du trône divin s'accorde mieux que sa définition comme un trône avec le nom qu'elle porte, *'ârôn*, « coffre », et avec la seule description qui en soit donnée, Ex 25, 10: c'est un coffre rectangulaire.

* * *

Cette exégèse des passages de l'Ancien Testament relatifs aux chérubins et à l'arche est appuyée et illustrée par un certain nombre de textes et de monuments de l'Ancien Orient.

Le nom des chérubins, *kerûbîm*, est apparenté à l'akkadien *kâribu* ou *karubu*, qui désigne un génie gardien et intercesseur (1). Ce *kâribu* n'est décrit nulle part et son nom n'est attaché à aucune figure en particulier mais il appartient à la même classe que la *lamassu* et le *lahmu* et il a dû être représenté comme eux, au moins à partir d'une certaine époque, sous la forme d'un être hybride. Il encadre, avec la *lamassu* et le *lahmu*, l'entrée des sanctuaires et il est intéressant pour notre objet qu'un trône dédié à Assur par Assurbanipal ait été orné de figures de *lamassu* (2).

(1) L'étude principale reste celle d'Ed. Dhorme, *Le nom des chérubins*, dans *Recueil Ed. Dhorme*, Paris, 1951, pp. 671-683 (= *Revue Biblique*, XXXV, 1926, pp. 328-339). On y ajoutera: H. Pfeiffer, *Journal of Biblical Literature*, XLI, 1922, pp. 249-250; B. Bonkamp, *Die Bibel im Lichte der Keilschriftforschung*, Recklinghausen, 1939, pp. 102-107; A.S. Kappelrud, *Journal of the American Oriental Society*, LXX, 1950, pp. 151-156.

(2) M. Streck, *Assurbanipal*, Leipzig, 1916, p. 296 (III 23s), cf. p. 415. Le nom est précédé du déterminatif féminin; sur le genre féminin de *lamassu*, cf. B. Landsberger, *Zeitschrift für Assyriologie*, XXXVII, 1927, p. 218.

Mais la parenté sémantique du *kerûb* biblique avec le *kâribu* akkadien ne signifie pas que le nom des chérubins et encore moins leur représentation soient venus directement de Mésopotamie en Israël. Il est beaucoup plus vraisemblable que le nom a été emprunté à une langue du groupe ouest-sémitique et que la représentation s'est inspirée des modèles qui existaient chez les voisins immédiats d'Israël: c'est à Silo, naguère ville cananéenne, que Yahvé a d'abord siégé sur les chérubins.

Parmi les êtres étranges qui foisonnent dans l'iconographie religieuse de l'Ancient Orient, il en est un qui semble répondre mieux que les autres à la description et aux fonctions du chérubin biblique, c'est le sphinx ailé, c'est-à-dire le lion ailé à tête humaine (1).

Le monstre à corps de lion et à tête humaine apparaît dès le troisième millénaire en Mésopotamie dans la glyptique et en Égypte dans la statuaire, mais sa vraie patrie est l'Égypte, où il devait se maintenir d'une manière permanente jusqu'à l'époque romaine. Dès la IV^e dynastie, il est pourvu d'ailes qui, cependant, restent collées sur le corps (2). C'est en Syrie que le sphinx déploie ses ailes à partir d'environ 1800 av. J.-C., figuré assis sur un certain nombre de cylindres du premier groupe syrien (3),

(1) Cf. la courte note de W. F. Albright, *What were the Cherubim?* dans *Biblical Archaeologist*, I, 1938, pp. 1-3; R. D. Barnett, *Palestine Exploration Quarterly*, 1939, p. 17; Id., *The Nimrud Ivories*, London, 1957, pp. 85 s.; J. Trinquet, art. *Kerub, Kerubim*, dans *Dictionnaire de la Bible, Supplément*, V, Paris, 1957, col. 161-186. Le P. Vincent avait réuni les premiers matériaux dans la *Revue Biblique*, XXXV, 1926, pp. 340-358, 481-495 et il demandait, p. 357, n. 6, qu'on reprît la question du sphinx. Nous avons, enfin, une riche documentation sur le sphinx, bien classée et commentée (mais encore incomplète): A. Dessenne, *Le sphinx, étude iconographique*, I, *Des origines à la fin du second millénaire*, Paris, 1957; le premier millénaire doit être étudié dans le tome II. Avant lui, et pour l'Égypte seulement: U. Schweitzer, *Löwe und Sphinx im Alten Ägypten*, Gluckstadt-Hamburg, 1948; C. DE WIT, *Le rôle et le sens du lion dans l'Égypte ancienne*, Leiden, 1951. Pour l'Égypte encore mais avec des parallèles étrangers: J. Leibovitch, *Quelques éléments de la décoration égyptienne sous le Nouvel Empire. La sphinge*, dans *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XXV, 1943, pp. 245-267; XXVIII, 1947, pp. 167-183.

(2) G. Jéquier, *Le monument funéraire de Pépi II*, Le Caire, t. III, pl. xv - xviii; Dessenne, n° 3.

(3) Dessenne, n° 11-18.

debout et passant dans la peinture de l'Investiture à Mari (1), à la frontière de la Mésopotamie où un sphinx passant, mais non ailé, était déjà attesté dans la glyptique du III^e millénaire.

Dans la seconde moitié du II^e millénaire, le type du sphinx se diversifie beaucoup et les représentations deviennent très fréquentes. Le foyer d'invention semble être la Syrie, d'où les innovations reviennent influencer l'Égypte et rayonnent à Chypre, en Crète, chez les Mitanniens, enfin chez les Hittites. Le type qui nous intéresse spécialement, celui du sphinx ailé debout, est alors relativement fréquent sur les cylindres (2) et les ivoires syro-palestiniens, dans la glyptique mitannienne, plus rare à Chypre sur le métal, l'ivoire ou la céramique et jamais — autant que nous sachions — sur les cylindres, exceptionnel en Crète et chez les Hittites, mais adopté par l'art mycénien. Ce motif se perpétuera dans les mêmes régions au I^{er} millénaire et nous aurons à décrire les monuments qui concernent particulièrement notre sujet (3).

Avant cela, il faut chercher à définir la signification du sphinx dans l'art oriental. Cette signification est complexe, elle a évolué et l'on peut en discuter à propos de telle époque ou de tel type ou de telle représentation particulière; cependant, les valeurs primitives et fondamentales nous semblent assurées. Dans l'Égypte de l'Ancien Empire, à partir de la fin de la III^e dynastie, le lion, « roi des animaux », puis le sphinx, lion à tête humaine, sont devenus les images du Pharaon dont ils symbolisent la force et la vaillance (4). Nous avons dit que les chérubins que Yahvé chevauchait

(1) A. Parrot, *Mission Archéologique de Mari*, II, *Le Palais*, II, *Peintures murales*, Paris, 1958, p. 59, fig. 48, pl. XII-XIII.

(2) Dessenne, n^{os} 67-75.

(3) En attendant la suite du travail d'A. Dessenne, nous ne possédons que des répertoires restreints ou des informations noyées dans des ensembles plus larges: F. Matz, *Kretische Sphingen*, dans *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts*, LXV-LXVI, 1950-51, pp. 91-102; N. M. Verdélis, *L'apparition du sphinx dans l'art grec*, dans *Bulletin de Correspondance Hellénique*, LXXV, 1951, pp. 1-37; C. Decamps de Mertzfeld, *Inventaire commenté des ivoires phéniciens et apparentés*, Paris, 1954.

(4) C'est l'aspect que Mlle Schweitzer a surtout mis en relief dans le travail cité p. 98, n. 1. Elle semble avoir trop réduit et rejeté trop tard le rôle de sphinx comme gardien.

ou sur lesquels il siégeait étaient, eux-mêmes, une expression de sa toute-puissance.

Aussi anciennement, paraît-il, un autre aspect se manifeste: le lion est un animal redoutable, mais il peut être apprivoisé et les Pharaons eurent des lions domestiqués; il n'est donc pas étonnant qu'en Égypte encore on ait attribué aux lions, puis aux sphinx, un rôle de gardiens, et ils vont généralement par paires: dès les Textes des Pyramides, le double lion Aker, qui est aussi Shou-Tefenet, qui est aussi Rw-tj, « la paire de lions », est gardien des portes de l'Au-Delà (1); il y avait des sphinx devant la façade du temple funéraire de Chéphren à Gizeh (2); au Moyen Empire, Sinuhé se prosterne « entre les sphinx » à la porte du palais de Senousrit I^{er} (3); au Nouvel Empire, des sphinx bordent les allées qui conduisent aux temples et la coutume se perpétuera jusqu'à l'époque ptolémaïque (4). En dehors d'Égypte, deux sphinx envoyés par Amenemhat III étaient placés à l'entrée du temple de Baal à Râs Shamra (5); à la même époque, chez les Hittites, deux gigantesques sphinx non ailés flanquaient la porte monumentale d'Alaça Hüyük (6) et deux paires de grands sphinx gardaient une porte extérieure et une porte intérieure de l'enceinte de Boghazkeuï (7); plus tard, au IX^e siècle av. J.-C., la porte du temple-palais de Tell Halaf sera encadrée de deux sphinx aux ailes repliées (8);

(1) F. Bisson de la Roque, *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, XXX, 1930, pp. 575-580; De Wit, *l. c.*, pp. 91-137.

(2) J. Vandier, *Manuel d'Archéologie égyptienne*, II 1, Paris, 1954, p. 51, fig. 32; III, 1958, pp. 19-20.

(3) *Conte de Sinuhé*, I, 249.

(4) Références dans U. Schweitzer, *l. c.*, pp. 60-61, mais l'auteur se refuse, ici comme ailleurs, pp. 25 s., 33 s., à y reconnaître des gardiens: ce sont toujours, d'après elle, des images royales.

(5) Cl. F.A. Schaeffer, *Ugaritica I*, Paris, 1939, p. 21 et pl. III.

(6) H. Frankfort, *The Art and Architecture of the Ancient Orient*, 1954, pl. 128; Dessenne, n° 287.

(7) K. Bittel, *Boghazköi, Die Kleinfunde*, Leipzig, 1937, pl. IV-v; Dessenne, n° 288.

(8) M. von Oppenheim, *Tell Halaf*, Berlin, II, 1950, pp. 55-61; III, 1955, pp. 24, 106-108, pl. 110-114, 115 et 119 a.

au VIII^e siècle, un sphinx se dressera à l'entrée du palais de Sendjirli (1). Comme en Égypte, le sphinx partage avec le lion cette fonction de gardien des portes.

Dans le Proche-Orient sémitique, et à partir de la Syrie comme centre de diffusion, se sont créés deux thèmes qui nous retiendront spécialement: les sphinx gardiens de l'arbre sacré et les sphinx assesseurs du trône.

* * *

Les représentations de l'arbre sacré sont fréquentes dans l'art de l'Asie Occidentale ancienne (2). Il est souvent gardé par des figures humaines, ou par des animaux, ou par des génies mi-humains et mi-animaux, ou par des animaux fantastiques, le sphinx ou le griffon (3). Il est vraisemblable que le sphinx a emprunté cette fonction au griffon, qui est représenté

(1) F. von Luschan, *Ausgrabungen in Sendschirli*, Berlin, 1911, p. 330 s, pl. LV.

(2) H. Danthine, *Le palmier-dattier et les arbres sacrés dans l'iconographie de l'Asie Occidentale ancienne*, Paris, 1937; N. Perrot, *Les représentations de l'arbre sacré sur les monuments de Mésopotamie et d'Elam*, Paris, 1937.

(3) Le griffon a un corps de lion, des ailes et une tête d'oiseau. Malgré l'analogie de la forme et de certaines de leurs fonctions, malgré la confusion faite à une époque tardive entre le sphinx et le griffon, il faut les distinguer et ne pas parler, comme on fait parfois, de sphinx à tête d'oiseau ou de griffon à tête d'homme. Les origines et l'histoire du griffon sont encore obscures. Il connut une grande vogue dans le monde égéen pendant la seconde moitié du II^e millénaire, il est attesté très tôt en Égypte, mais son iconographie semble s'être fixée en Syrie au début du II^e millénaire, où il apparaît, en même temps que le sphinx, dans la peinture de Mari que nous avons citée, sur les cylindres syriens et souvent sur les cylindres mitaniens. La meilleure étude est encore celle d'H. Frankfort, *Notes on the Cretan Griffin*, dans *Annual of the British School at Athens*, XXXVII, 1936-37 (1940), pp. 106-122; cf. aussi les études moins sûres de J. Leibovitch, dans *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XXV, 1942-43, pp. 183-203; XXVI, 1943-44, pp. 231-255; XXVII, 1944-45, pp. 372-396; Id., *Le griffon dans le Moyen Orient antique*, dans *Atiqot, Journal of the Israel Department of Antiquities*, I, 1955, pp. 75-88 (la suite n'est pas parue), et l'utile travail d'A. Dessenne, *Le griffon créto-mycénien : inventaire et remarques*, dans *Bulletin de Correspondance Hellénique*, LXXXI, 1957, pp. 203-215. Tout récemment enfin, B. Goldman, *The Development of the Lion-Griffin*, dans *American Journal of Archaeology*, LXIV, 1960, pp. 319-328. On avait, jadis, proposé un rapprochement entre *kerub* et le nom grec du griffon, γρούψ, mais ce nom a une racine indo-européenne et définit le griffon par son bec crochu, γρουπός.

plus souvent que lui sous cet aspect sur les cylindres syriens et mitanniens. C'est dans ces groupes qu'apparaît, à partir de 1500 av. J.-C., le sphinx ailé montré couché, assis, debout ou cabré devant un arbre (1). Nous ne décrirons qu'un seul de ces cylindres, parce qu'il a l'avantage d'avoir été trouvé en Palestine (Pl. I, 3).

Gézer. Faïence émaillée verte. Un arbre stylisé. A gauche, un personnage debout vêtu d'une longue robe. A droite, un sphinx ailé, coiffé d'un turban (2), les pattes de devant posées sur un support. Haut.: 3 cm. Date: Récent Bronze.

Palestine Archaeological Museum, J. 468. R. A. M. Macalister, *The Excavation of Gezer*, III, London, 1912, pl. ccxiv; J. Nougayrol, *Cylindres-sceaux et empreintes de cylindres trouvés en Palestine*, Paris, 1939, n° LXI; B. Parker, *Cylinder Seals from Palestine*, dans *Iraq*, XI, 1949, n° 34; A. Dessenne, *loc. cit.*, n° 144.

Le même motif est imité à Chypre sur quelques cylindres et sur des objets de métal; nous ne retenons que ceux-ci (Pl. I, 2 et 4):

Enkomi. Deux pectoraux d'or, frappés avec la même matrice. Deux sphinx ailés debout, affrontés de part et d'autre de l'arbre sacré, traité en palmette. Long. du panneau central: 15 cm. Date: xv^e-xiv^e siècle.

Mission Schaeffer, Tombeau 2. Cl.F.A. Schaeffer, *Enkomi-Alasia*, Paris, 1952, p. 127, pl. xxiv et pl. supplémentaire A; Id., *Syria*, XXX, 1953, pl. xiv 1; A. Dessenne, *loc. cit.*, n° 327.

Enkomi. Bronze ajouré. Modèle de base roulante avec bassin. Sur chacun des quatre panneaux de la caisse, deux sphinx ailés debout, affrontés de part et d'autre d'une colonne surmontée par deux volutes. Haut.: 34 cm. Date: xiii^e siècle.

Berlin, Antiquarium. W. Otto et autres, *Handbuch der Archäologie*, München, I, 1939, pl. 191, 1; H.T. Bossert, *Altsyrien*, Tübingen, 1951, fig. 301; A. Dessenne, *loc. cit.*, n° 329.

L'image a pénétré en Égypte, avec des objets d'art orientalisant (3),

(1) Dans Dessenne, *l. c.*, n°s 71, 80, 91a, 95, 127, 139, 141, 143, 144, 166, 173, 198, 205.

(2) J. Nougayrol interprète le monstre comme un griffon à tête auréolée, cf. son dessin, pl. III, mais la photographie publiée par B. Parker et reproduite ici, pl. I, 3, laisse peu de doute que ce soit un sphinx; cf. les sphinx des cylindres Parker 75 et 77 (Beisân, xiii^e siècle).

(3) Ainsi: sur une patère de Bubaste, deux sphinges affrontées de part et d'autre d'un palmette, G. Maspero, *Le Musée Egyptien*, II, Le Caire, 1907, p. 102, pl. XLVIII; E. Vernier, *Bijoux et orfèvreries* (Catalogue Général... Musée du Caire), Le Caire, 1927, n° 53263, pl. cvr; A. Dessenne, n° 283. Date: XXIV^e-XXVI^e dynasties? Sur un bol de

desquels nous ne décrivons que deux :

Gourob. Boîte à fard en bois. Deux sphinx ailés, passant de part et d'autre d'une palmette. Haut. : 3.5 cm. Date: XVIII^e dynastie (Pl. II, 1).

Ancienne collection Sinadino, actuellement au Musée du Louvre. E. Chassinat, *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, I, 1901, pp. 230-232, pl. III; F. Thureau-Dangin et autres, *Arslan-Tash*, Paris, 1931, p. 107, fig. 37; H. Danthine, *loc. cit.*, n° 929; A. Dessenne, *loc. cit.*, n° 281.

Helmiyeh. Statuette d'ivoire d'une femme vêtue d'une longue robe. Le bas de la robe est brodé de deux scènes: A, deux monstres à corps de bœuf ailé et à tête humaine avec cornes de bouquetins, affrontés de part et d'autre d'une palmette; B, deux sphinx ailés, dont la tête manque mais dont on voit une partie de la coiffure, boucles et panache, affrontés de part et d'autre d'un élément qui a disparu mais qui était certainement une palmette comme dans la scène A. Dimensions non indiquées. Date: XVIII^e ou XIX^e dynastie (Pl. I, 1).

Musée du Caire. J. Leibovitch, *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XLVIII, 1948, pp. 245-258, fig. 6 et 10; A. Dessenne, *loc. cit.*, n° 282.

En Palestine, la collection des ivoires de Samarie contient, outre des fragments de sphinx dont nous ne connaissons pas le contexte, un sphinx d'allure très égyptienne passant dans un fourré de papyrus (1), et un sphinx devant l'arbre sacré (Pl. III, 2):

Samarie. Partie d'une plaquette d'ivoire avec tenons de fixation. Sphinx égyptisant passant, devant lui une palmette. Haut. avec les tenons: 9.4 cm. Date: IX^e siècle (2).

J.W. Crowfoot, *loc. cit.*, pl. v 3 et 3 a; C. Decamps de Mertzenfeld, *Inventaire commenté des ivoires phéniciens...*, n° 95, pl. IX.

Un peu plus récents (3) sont les ivoires de Nimrud conservés au British Museum. Ils proviennent de Syrie et comprennent plusieurs

faïence émaillée de Gourob, deux sphinges couchées de part et d'autre d'une palmette, Fl. Petrie, *Illahun, Kahun and Gurob*, London, 1891, p. 17, pl. xx, 4; A. Dessenne, n° 276. Date: dans un groupe daté de Ramsès II, mais héritage probable du temps d'Aménophis III.

(1) J. W. Crowfoot et G. M. Crowfoot, *Early Ivories from Samaria*, London, 1939, pl. v, 1.

(2) Aux deux ivoires de Samarie, comparer le sphinx du même style et de la même époque sur un orthostate provenant du temple de Damas, *Syria*, XXVI, 1949, pl. VIII.

(3) J'omets les ivoires d'Arslan-Tash: ils contiennent bien quelques images de sphinx, mais le seul monstre qui y soit mis en relation avec l'arbre sacré est le lion à tête de bélier, F. Thureau-Dangin et autres, *Arslan-Tash*, pl. XXVII.

représentations de sphinx devant l'arbre sacré (1). Nous n'en retiendrons qu'une (Pl. II, 3):

Nimrud. Palais du Sud-Est. Pyxide d'ivoire. Deux sphinx à ailes demi-éployées et à chevelure bouclée, affrontés de part et d'autre d'une palmette. Style syrien. Haut.: 6 cm. Date: VIII^e siècle.

British Museum 126513. R.D. Barnett, *loc. cit.*, p. 191, S 6, pl. XXI.

Le motif a été transporté vers l'Ouest par le courant des influences phéniciennes. A Chypre, sur la patère de Curium au VII^e siècle av. J.-C., deux sphinx ailés se cabrent de part et d'autre d'une palmette (2). On retrouve le même thème traité dans le style phénicien jusque dans les Baléares: de la nécropole d'Ibaza provient une plaquette de terre-cuite de la fin du VII^e siècle av. J.-C. Elle représente un sphinx ailé, cabré devant une palmette dans la même position que les sphinx de la patère de Curium; ici, le monstre est coiffé de la double couronne égyptienne (3).

Nous arrêterons ici cet inventaire qui n'a pas la prétention d'être complet et nous rappellerons les textes bibliques sur les chérubins, que ces images illustrent. Le thème général du sphinx gardien de l'arbre sacré se retrouve dans Gn 3, 24: après que le premier homme eût été banni du jardin d'Éden, Yahvé posta à l'entrée du jardin les chérubins « pour garder le chemin de l'arbre de vie ». Un thème parallèle, également inspiré de mythes préisraélites, se retrouve dans Ez 28, 12-16 où reparaissent Éden, le « jardin de Dieu », et le chérubin. D'après 1 R 6, 29, les murs du Temple étaient ornés de sculptures de chérubins, de palmettes et de fleurs stylisées (4); d'après 1 R 6, 32, 55, le même décor était répété sur les portes du

(1) R. D. Barnett, *A Catalogue of the Nimrud Ivories... in the British Museum*, London, 1957, pl. I C 62; XIX S 13; XX S 14-17; XXI S 6 et 18, XXXIV S 50.

(2) G. Perrot et C. Chipiez, *Histoire de l'Art...*, III, fig. 552; R. Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*, 2^e éd., Paris, 1914, fig. 221; J. L. Myres, *Handbook of the Cesnola Collection of Antiquities from Cyprus*, New York, 1914, n° 4534.

(3) J. M. Blazquez, *Pinax fenicia con esfinge y árbol sagrado*, dans *Zephyrus*, VII, 1956, pp. 217-228 et fig. 1.

(4) *Timorah* signifie « palmette », un élément décoratif inspiré du palmier, *tâmâr*; comme *tîmârah* signifie « colonne de fumée », par comparaison avec le stipe et la frondaison

Debir et du Hêkal: cela répond exactement aux images des sphinx gardiens de l'arbre sacré, dont nous avons donné des exemples. Les murs du Temple futur d'Ézéchiël seront ornés d'une frise de chérubins et de palmettes; chaque chérubin aura deux faces: une face d'homme vers la palmette d'un côté, une face de lion vers la palmette de l'autre côté, Ez 41, 18-19. Les meilleurs parallèles à ces chérubins bifaces sont les sphinx composites du domaine syro-hittite, qui ont un corps de lion ailé et une tête de lion surmontée d'une tête humaine (1); mais ils ne sont pas mis en rapport avec l'arbre sacré, et Ézéchiël, on l'a dit, transforme ce qui existait dans le Temple de Salomon. Certaines des plaques d'ivoire de Samarie ornaient vraisemblablement les murs de la « maison d'ivoire », une chambre qu'Achab avait installée à Samarie, 1 R 22, 39; cf. Am 3, 15, et il est possible que les chérubins qui décoraient le Temple aient été sculptés sur des plaquettes du même genre, incrustées dans les boiseries de cèdre qui revêtaient les murs, cf. 1 R 6, 18; on peut comparer la description des portes du palais de Nabuchodonosor, qui avaient « des battants en bois de mûrier (?), de cèdre et de cyprès, en diorite et en ivoire » (2). D'après Ex 26, 1 = 36, 8 et 26, 31 = 36 35, les tentures de la Demeure et le voile qui séparait le Saint et le Saint des Saints étaient brodés de chérubins:

du palmier. Pour cet emploi métaphorique ou dérivé d'une forme féminine, comp. *makôn* « fondation, base » et *mekônah*, « base » roulante du Temple de Salomon, *méshah*, « front », et *miššah* « jambière », une plaque devant la jambe; de même, les noms des membres du corps qui vont par paires prennent une forme du féminin pluriel lorsqu'ils sont employés dans un sens figuré: *kênâpôt*, « ailes », extrémités de la terre; *qerânôt*, « cornes » de l'autel; *yâdôt* « bras » d'un trône. Pour *šîš*, « fleur » stylisée, comp. la « fleur d'or » au front du grand-prêtre, Ex 28, 36; 39, 30 (il ne faut pas traduire par « lame »).

(1) Au II^e millénaire: une intaille du Musée de l'Ermitage, A. Procopé Walter, *Archäologischer Anzeiger*, XLIII, 1929, col. 522-533; un anneau d'or de Koniah, D. G. Hogarth, *Hittite Seals, with particular reference to the Ashmolean Collection*, Oxford, 1920, n° 195; un sceau, C. H. Gordon, *Western Asiatic Seals in the Walters Art Gallery*, dans *Iraq*, VI, 1939, n° 56. Au I^{er} millénaire: un orthostate de Carchémish: D. G. Hogarth, *Carchemish*, I, London, 1914, pl. B 14; un orthostate de Sendjirli, F. von Luschan, *Ausgrabungen in Sendjirli*, III, Berlin, 1902, pl. XLIII.

(2) S. Langdon, *Die neubabylonische Königsinschriften*, Leipzig, 1912, p. 118, col. III, 43.

on comparera la robe brodée de la statuette de Helmiyeh. Sur les bases roulantes du Temple étaient gravés des chérubins, des lions et des palmettes, 1 R 7, 36: le rapprochement s'impose avec le modèle de base roulante d'Enkomi.

* * *

Ces parallèles confirment l'identification des chérubins avec des sphinx ailés. Mais ce sont les textes relatifs à Yahvé siégeant sur les chérubins qui sont l'objet premier de cette étude. Ils sont illustrés par un autre thème iconographique: celui du trône flanqué par des sphinx.

Dès la IV^e dynastie égyptienne, trois statues de Chéphren au Musée du Caire sont assises sur un siège dont les côtés imitent des lions: en avant, la tête et les deux pattes antérieures du fauve, à l'arrière du trône les pattes postérieures, le reste du corps n'est pas indiqué (1). Mais ces lions sont seulement un symbole royal: nous avons dit que les Pharaons se faisaient représenter sous la forme d'un lion ou d'un sphinx. En conséquence, les meubles à éléments léonins étaient réservés au roi (2) et aux membres de sa famille. Des exceptions apparentes confirment cette règle: ainsi, sous la VI^e dynastie, dans le mastaba du vizir Mereruka, sa femme Wa'tetkhethor est dépeinte assise sur un siège dont le côté est orné d'un lion assis (3), mais Wa'tetkhethor était d'origine royale (4) et avait donc droit à cet emblème.

Le sphinx apparaît avec la même signification sur les trônes des Pharaons de la XVIII^e dynastie. Les panneaux de bois d'un trône de

(1) L. Borchardt, *Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten* (Catalogue Général... du Musée du Caire), I, Berlin, 1911, pl. 3, 9; 4, 13-14.

(2) Ainsi, plus tard, le splendide trône de Tutankhamon, H. Carter et A. C. Mace, *The Tomb of Tut-ankh-amen*, I, London, 1923, pl. II, LXII-LXIV; J. B. Pritchard, *The Ancient Near East in Pictures*, Princeton, 1954, fig. 415-417.

(3) W. Wreszinski, *Atlas zur altägyptischen Kulturgeschichte*, III, Leipzig, 1936, pl. 11; le même trône, vide, pl. 11 A.

(4) C. F. Nims, *Some Notes on the Family of Mereruka*, dans *Journal of the American Oriental Society*, LVIII, 1938, pp. 638-647.

Thutmès IV, retrouvés dans sa tombe, représentent un sphinx à ailes repliées, piétinant ses ennemis (1). La même scène orne plusieurs trônes d'Aménophis III, représentés dans des tombes privées, celles de Kha'emhet (deux fois) (2), d'Oncn (3), d'Amenemhet-Surer (deux fois) (4). Dans la tombe de Kheruef, la reine Tiy, épouse d'Aménophis III, est montrée assise sur un trône, sur le côté duquel est sculptée une sphinge debout, piétinant des femmes captives (5). Le fait que, pour cette reine, une sphinge remplace le sphinx et des captives remplacent les captifs confirme la signification de la figure: dans tous ces cas, le sphinx ne joue pas le rôle de gardien ou de support du trône, il est une représentation du souverain.

Mais d'autres monuments indiquent que le sphinx était un motif polyvalent: une statue du Musée de Turin représente le dernier souverain de la XVIII^e dynastie, Horemheb, assis avec sa femme sur un trône; le côté où se tient la reine est orné d'une sphinge couchée aux ailes à demi repliées et croisées, un médaillon au cou, adorant le cartouche de la reine (6): cette sphinge est ici le symbole de la Syrie vaincue (7).

Sous la XIX^e dynastie, le sphinx se retrouve sur un trône composite représenté dans la tombe de Panehas, à l'époque de Ramsès II (8). C'est

(1) H. Carter et P. E. Newberry, *The Tomb of Thoutmôsis IV* (Catalogue Général... Musée du Caire), Westminster, 1904, pl. vi et vii.

(2) R. Lepsius, *Denkmäler...*, III, pl. 76 b et 77 c; J. Leibovitch, *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XLII, 1943, pp. 93-102 fig. 12; Dessenne, *loc. cit.*, n° 262.

(3) N. de Garis Davies, *Bulletin of the Metropolitan Museum*, XXIV, 1929, p. 39, fig. 3; J. Leibovitch, art. cité, p. 97, fig. 13a.

(4) N. de Garis Davies, *op. l. supra*, X, 1915, p. 233, fig. 4.

(5) J. Leibovitch, *Une nouvelle représentation d'une sphinge de la reine Tiy*, dans *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XLII, 1943, pp. 93-105, fig. 11, cf. pp. 449 s.

(6) A. Gardiner, *Journal of Egyptian Archaeology*, XXXIX, 1953, pp. 13-14, pl. 1.

(7) Cette exégèse est assurée par les ailes croisées l'une sur l'autre, comme on croise les ailes des volailles pour qu'elles ne s'échappent pas, et par le médaillon semblable à celui que portent les captives de Syrie, H. W. Helck, *Die liegende und geflügelte weibliche Sphinx des Neuen Reiches*, dans *Mitteilungen des Instituts für Orientforschung* (Berlin), III, 1955, pp. 1-10; cf. Dessenne, *loc. cit.*, pp. 110-112.

(8) F. Bisson de la Roque, *Fouilles de Médamoud* (1925), dans *Fouilles de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, Rapports préliminaires*, III 1, Le Caire, 1926, p. 51, fig. 35;

un trône portatif, muni de barres, où est placée une statue d'Aménophis I^{er}, dont Panehas assurait le culte funéraire. Sur le côté du siège, un lion passant est surmonté d'un sphinx coiffé de la double couronne et portant l'uraeus royal: les deux symboles que nous avons étudiés, le lion et le sphinx, sont ici réunis.

Ils sont unis aussi dans un groupe de monuments tardifs, qui s'étagent de l'époque perse à l'époque romaine: les trônes d'Amon. Cet objet singulier est représenté en bas relief dans le temple de Médamoud à l'époque ptolémaïque (1), et dans le petit temple de Médinet-Habou à l'époque romaine (2), gravé sur plusieurs plaques de bronze de Mit-Rahineh, probablement du VI^e siècle avant notre ère (3). Le même objet est reproduit par plusieurs petits trônes votifs, qui ont entre 6 et 12 cm de hauteur. Trois ont été trouvés dans la fosse aux statues de Karnak (4), un autre provient de Médamoud (5), tous sont de l'époque perse ou du début de l'époque ptolémaïque. Ces trônes ont la forme d'une chapelle hypèthre sur laquelle est posée l'image énigmatique d'Amon, une masse bosselée qui est couverte de figures magiques et qu'on a interprétée comme un buste informe, ou comme un sac, ou comme un météorite (6). Ce qui

J. Leibovitch, *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XXVIII, 1947, p. 175, fig. 9; Dessenne, *loc. cit.*, n° 263. Une représentation semblable, sous Ramsès IX, à la XX^e dynastie, est cataloguée par Dessenne sous le n° 264.

(1) E. Drioton, *Fouilles de Médamoud* (1925), dans *Fouilles de l'Institut Français...*, III 2, p. 21, fig. 2. La partie inférieure est seule conservée. A Médamoud encore, un graffito ptolémaïque donne une esquisse de ce trône, E. Cotevielle-Giraudet, *Fouilles de Médamoud* (1930), dans *Fouilles de l'Institut Français...*, VIII 2, pp. 51-53, pl. xvi.

(2) G. Daressy, *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, IX, 1908, pp. 66-68, pl. II.

(3) G. Daressy, *ibid.*, III, 1902, p. 143, pl. II 1; cf. G.A. Wainwright, *ibid.*, XXVIII, 1928, p. 177, fig. 2 et 3.

(4) G. Daressy, *ibid.*, IX, 1908, pp. 64-69, pl. I.

(5) F. Bisson de la Roque, *loc. cit.*, pp. 48-53, pl. VI.

(6) Cf. les références précédentes et G. R. Wainwright, *The aniconic form of Amon in the New Kingdom*, dans *Annales du Service des Antiquités...*, XXVIII, 1928, pp. 175-189; K. Sethe, *Amun und die acht Urgötter von Hermopolis*, dans *Abhandlungen d. preuss. Akademie d. Wissenschaft*, 1929, 4.

nous intéresse est que ces trônes sont accostés, comme celui de la tombe de Panehas, de lions surmontés par des sphinx non ailés. Mais, dans aucun de ces cas, les sphinx ou les lions ne sont les supports du trône.

Nous ne retiendrons d'Égypte qu'un dernier monument: c'est, au Musée du Caire, un bas relief du début de la période hellénistique, qui représente une scène d'offrande à une déesse assise sur un trône flanqué de sphinx (1). L'image est malheureusement très incomplète et l'on ne voit que l'aile et une patte d'un sphinx et que la coiffure de la déesse: c'est la coiffure d'Isis-Hathor que portent la Dame de Byblos sur la stèle de Yehawmélîk, à l'époque persane, et la déesse de la base de Fi', que nous allons décrire. C'est donc une Astarté, représentée à la mode égyptienne mais par un artiste syrien.

C'est, en effet, la base de Fi', au sud de Tripoli, qui fournit le meilleur parallèle au bas relief du Caire et qui permet de le compléter:

Fi'. Bloc de calcaire; sur le plat, un évidemment où s'insérait le tenon d'une statue. Trois faces sont ornées: sur deux côtés, un taureau ailé, couché, [probablement à tête humaine et barbue (cette partie est très mutilée); sur le devant une scène d'adoration: un personnage debout devant une déesse à la coiffure d'Isis-Hathor, qui est Astarté d'après Mendel et Ronzevalle, Atargatis d'après Dussaud. Elle est assise sur un trône accosté de sphinx ailés, passants, barbus, dont les pattes de derrière ont des griffes de lion mais les pattes d'avant des sabots de taureau. Haut.: 36.5 cm. Date: Époque perse (Pl. IV, 2).

Musée de Constantinople, G. Mendel, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, Constantinople, 1912, I, n° 99; S. Ronzevalle, *Base phénicienne des environs de Tripoli*, dans *Mélanges de la Faculté Orientale* (Beyrouth), V 2, 1912, pp. 63*-71*, pl. XIII; R. Dussaud, *Un monument du culte syrien et d'époque perse*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, XXXIV II, 1913, pp. 62-68.

Ce trône accosté de sphinx s'insère dans une série de monuments de Syrie et de Palestine. Ils se divisent en deux groupes: l'un où le trône est occupé par la figure d'un dieu ou d'un mortel, l'autre où le trône est vide ou ne contient qu'un symbole. Nous étudierons les deux groupes séparément, en commençant chaque fois par les monuments les plus anciens.

(1) N. Aimé-Giron, *Un ex-voto à Astarté*, dans *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, XXV, 1925, pp. 191-211, pl. I-II.

Megiddo. Plaque d'ivoire gravée au trait. A droite, le roi revient victorieux avec des captifs. A gauche, le roi célèbre son triomphe, assis sur un trône et les pieds posés sur un tabouret. Le trône est accosté de sphinx ailés. Style phénicien. Haut. : 6 cm. Date : Entre 1350 et 1150 (Pl. III, 1).

Palestine Archaeological Museum. G. Loud, *The Megiddo Ivories*, Chicago, 1939, n° 2, pl. 4; O. Eissfeldt, *Miscellanea Academica Berolinensia*, II, 2, 1950, fig. 2, en face de p. 128; C. Decamps de Mertzenfeld, *Inventaire commenté des ivoires phéniciens...*, n° 342, pl. xxxv; A. Dessenne, *loc. cit.*, n° 342.

Megiddo. Modèle de trône en ivoire, avec marchepied. Il est accosté de sphinx semblables aux précédents, sauf la coiffure. La figure assise sur le trône est cassée au-dessus de la ceinture. Haut. : 2.6 cm. Date : Entre 1350 et 1150 (Pl. III, 3).

Oriental Institute Museum. G. Loud, *loc. cit.*, n° 3, pl. 4; O. Eissfeldt, *loc. cit.*, fig. 3 et 4; C. Decamps de Mertzenfeld, *loc. cit.*, n° 331, pl. xxx; A. Dessenne, *loc. cit.*, n° 343.

Byblos. Sarcophage d'Ahiram. Sur l'un des longs côtés, une procession d'offrants et d'orants s'avance vers le roi défunt (1). Il est assis sur un trône supporté par des sphinx ailés et ses pieds reposent sur un tabouret. Date : x^e siècle (2) (Pl. IV, 1).

Musée de Beyrouth. P. Montet, *Byblos et l'Égypte*, Paris, 1925, pp. 228-238, pl. cxxxix-cxxxviii; R. Dussaud, *L'art phénicien du II^e millénaire*, Paris, 1949, p. 90, fig. 50; O. Eissfeldt, *loc. cit.*, fig. 1; J.B. Pritchard, *The Ancient Near East in Pictures*, Princeton, 1954, fig. 456-459; H. Frankfort, *The Art and Architecture of the Ancient Orient*, 1954, pp. 159-161, fig. 76-77; A. Dessenne, *loc. cit.*, n° 344.

Ces trois documents sont, par leur provenance et leur date, ceux qui peuvent illustrer le mieux le trône de Yahvé, qui siège sur les chérubins. Viennent ensuite, à l'époque perse, la base de Fi', qui a été décrite plus haut, et, peut-être, une intaille phénicienne représentant un dieu coiffé d'une tiare conique, tenant un sceptre, assis sur un trône accosté de sphinx

(1) Ce n'est pas un dieu, comme voudrait M. Haran, *The Bas-Reliefs on the Sarcophagus of Ahiiram, King of Byblos*, dans *Israel Exploration Journal*, VIII, 1958, pp. 14-25; cf. la critique de R. Giveon, *ibid.*, IX, 1959, pp. 57-59. La scène représente un repas dans l'Au-Delà, comme dans tant de tombes égyptiennes, mais elle est traitée selon la symbolique phénicienne: le roi tient une fleur de lotus inclinée, signe que le personnage est mort, cf. R. Dussaud, *L'art phénicien...*, p. 90. La fleur est dressée si le personnage est vivant, ainsi sur la plaque d'ivoire de Megiddo.

(2) C'est la date maintenant généralement admise pour l'inscription phénicienne du sarcophage. Il n'y a pas de raison suffisante pour la considérer comme secondaire et pour remonter le sarcophage lui-même au xiii^e siècle, cf. W. F. Albright, dans *Eretz-Israel*, V, 1958, p. 5*, contre H. Frankfort, *loc. cit.*, p. 253, n. 111; R. Giveon, *loc. cit.*, p. 58, n. 6.

ailés, passants (1). Les monuments gréco-romains sont plus nombreux: la statue de culte de Vénus Héliopolitaine (Atargatis), trouvée à Baalbek, où la déesse est assise sur un trône flanqué de sphinx féminins, ailés (2); un autel d'Antioche avec le bas-relief d'une déesse (Atargatis), assise entre deux sphinx (3); un autel octogonal de Fakié (ou Fiki) près de Baalbek, qui porte, sur une de ses faces, la représentation d'Atargatis entre deux sphinx (ou lions?) (4). Il est vraisemblable qu'Atargatis a emprunté ces sphinx à l'Astarté phénicienne, qui est assise entre ces monstres sur des monnaies de Ptolémaïs (5) et de Gabala (6).

En dehors de la Syrie-Palestine, les sphinx assesseurs du trône se retrouvent dans les pays qui ont subi l'influence phénicienne. Dans le sanctuaire d'Ajia Irini, en Chypre, a été trouvée une terre-cuite représentant une figure féminine assise sur un trône à marchepied, flanqué de deux sphinx ailés, debout; elle est datée aux environs de 700 av. J.-C. (7). De Solunte en Sicile, provient une sculpture d'une déesse assise entre deux sphinx ailés (Pl. III,4); la date est indéterminée: VI^e-IV^e siècles av. J.-C. (8).

(1) M. de Vogüé, *Mélanges d'archéologie orientale*, Paris, 1868, p. 77 = M. A. Levy, *Siegel und Gemmen...*, Breslau, 1869, pl. II 9 = De Ridder, *Collection de Clercq*, VII, p. 549, n° 2756, pl. XVIII.

(2) Musée de Constantinople. C. Mendel, *Catalogue des sculptures...*, II, 1914, n° 605; Th. Wiegand, ed., *Baalbek*, I, Berlin-Leipzig, 1921, p. 46, pl. 13; II, 1923, p. 123; R. Dussaud, *Syria*, XXIII, 1942-43, pl. III.

(3) Musée du Louvre. H. Seyrig, *Syria*, X, 1929, pp. 330 s., pl. LXXXIII.

(4) S. Ronzevalle, *Mélanges de l'Université St. Joseph* (Beyrouth), XVI, 1937-38, pp. 87 s., surtout 101 s., pl. xxvi 3, xxvii 4; R. Dussaud, *Syria*, XXIII, 1942-43, pp. 45 s., fig. 6, 4.

(5) E. Babelon, *Les Perses Achéménides*, Paris, 1893, n° 1560.

(6) *Brit. Mus. Cat., Galatia etc.*, p. 243; cf. R. Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, Paris, 1903, p. 103, fig. 26; S. Ronzevalle, *loc. cit.*, pl. xxxiii 2-3. Le type se retrouve, pour Aphrodite, sur les monnaies de Nagidos et d'Aphrodisias en Cilicie, *Brit. Mus. Cat., Lycania etc.*, p. 112 sq.; S. Ronzevalle, *loc. cit.*, pl. xxxiii, 3bis; G. Hill, *L'art dans les monnaies grecques*, Paris-Bruxelles, 1927, pl. xiii, 2.

(7) E. Gjerstad, *The Swedish Cyprus Expedition*, II, Stockholm, 1935, pl. ccxxxiii, 10-11; cf. le texte pp. 731 (n°s 1563 + 2026), 789; cf. Dessenne, *loc. cit.*, p. 198.

(8) Musée de Palerme. G. Perrot et C. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, III, Paris, 1885, pp. 425-426, fig. 300-301.

Ce type a pu parvenir en Sicile directement de l'Orient ou par l'intermédiaire de l'Afrique du Nord. Dans le domaine punique, en effet, les images de divinités assises entre des sphinx sont fréquentes. A Carthage d'abord, à partir du VI^e siècle av. J.-C., sont attestées des statuettes, malheureusement mutilées, d'un dieu imberbe ou barbu assis sur un trône flanqué de sphinx (1), et l'on a pu réunir les morceaux d'une grande statue de la fin du III^e siècle av. J.-C., représentant une déesse assise entre deux sphinx ailés (2). Réutilisés dans un mur romain, ont été trouvés les morceaux d'un trône accosté de sphinx ailés, avec une image divine très mutilée (3). En dehors de Carthage et vers la même époque, la déesse assise entre des sphinx est attestée à Utique par une plaquette de terre-cuite (4); elle reparait, à l'époque romaine, à Thuburbo Majus (5), et à El-Djem (6). Dans le sanctuaire de Siagu, a été découverte une statuette en terre cuite d'un dieu barbu assis sur un trône à dossier, dont deux sphinx ailés forment les accoudoirs (7); dans le même sanctuaire, il y avait la statue, plus grande, d'une déesse, à laquelle se raccordent un sphinx ailé

(1) Ph. Berger, *Musée Lavigerie*, Paris, 1900, pl. xvi 2; A. L. Delattre, *La Nécropole des Rabs, Prêtres et Prêtresses de Carthage* (Troisième année), Paris, 1906, pp. 32-33, fig. 70, 72-73.

(2) P. Cintas, *La « grande Dame » de Carthage*, dans *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1952, pp. 17-20, fig. 1.

(3) L. Poinssot et R. Lantier, *Un sanctuaire de Tanis à Carthage*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, XLIV 1, 1923, pp. 38 et 64.

(4) A. Merlin, *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, 1913, p. ccxv; photographie dans P. Cintas, *loc. cit.*, fig. 2. Actuellement au Musée du Bardo à Tunis.

(5) A. Merlin, *Bulletin Archéologique...*, 1915, pp. clviii-clix; cf. Id., *Le sanctuaire de Baal et de Tanis près de Siagu*, Paris, 1910, pl. II 3 (où l'auteur considèrerait la figure comme masculine).

(6) A. Merlin, *Bulletin Archéologique...*, 1909, p. cxxxiv = L. Poinssot, *Musée Alaoui. Supplément*, p. 168, n^{os} 302-303.

(7) A. Merlin, *Le sanctuaire de Baal et de Tanit à Siagu* (Notes et Documents publiés par la Direction des Antiquités et des Arts du Gouvernement Tunisien, IV), Paris, 1910, p. 17, pl. II 2 = *Bulletin Archéologique...*, 1909, p. 69, n^o 1, pl. VIII = L. Poinssot, *Musée Alaoui. Supplément*, p. 158, n^o 234, pl. LXXIX.

et les fragments d'un autre sphinx (1). D'Hadrumète proviennent deux statuettes d'un dieu barbu siégeant entre deux sphinx (2); c'est parce qu'il était originaire d'Hadrumète que Clodius Albinus (194-195) fit représenter cette image sur ses monnaies (3). Le même thème s'est propagé jusque dans les colonies puniques de la Méditerranée occidentale, aux Baléares et au Maroc (4).

Il ressort de cet inventaire que la représentation d'un dieu ou d'un mortel sur un trône que flanquent ou que supportent deux sphinx ailés apparaît pour la première fois en Palestine à la fin du II^e millénaire (ivoires de Megiddo); elle est attestée en Syro-Phénicie depuis le X^e siècle av. J.-C. (sarcophage d'Ahiram) jusqu'à l'époque romaine. Rien n'y est exactement comparable en Égypte (le trône composite de la tombe de Panehas et les trônes d'Amon sont les parallèles les plus proches), sauf un objet de facture syrienne (le bas-relief d'Astarté au Musée du Caire). En revanche, la même image se rencontre dans les pays qui ont été influencés par la Phénicie: Chypre, la Sicile, Carthage, sa région et ses colonies. La conclusion qui s'impose est que ce type est une création phénicienne, ou «cananéenne», et qu'il explique mieux qu'aucun autre l'épithète que le Dieu d'Israël reçut au sanctuaire de Silo et qu'il garda dans le Temple de Jérusalem: «Yahvé qui siège sur les chérubins».

* * *

(1) A. Merlin, *Le sanctuaire...*, p. 18, pl. v; P. Cintas, *Comptes-Rendus de l'Académie...*, 1952, p. 20, n. 2.

(2) L. Gauckler, *Bulletin Archéologique...*, 1905, p. cxcvii = L. Poinssot, *Musée Alaoui. Supplément*, p. 163, n° 272, pl. lxxxv 2 (le second exemplaire est entrée au Musée de Sousse).

(3) H. Mattingly, *Coins of the Roman Empire in the British Museum*, V, London, 1950, p. 38, n° 103.

(4) Les déesses assises de la Cueva d'Es Cuiram et le sphinx de Lixos, qui flanquait un trône, cf. P. Cintas, *Contribution à l'étude de l'expansion carthaginoise au Maroc* (Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, LVI), Paris, 1954, p. 65, avec références, et fig. 83 (sphinx de Lixos).

A la différence des monuments que nous avons étudiés jusqu'ici, les chérubins du trône de Yahvé ne portaient aucune image divine. Mais cela même n'est pas sans parallèles: plusieurs religions antiques ont eu, dans leur mobilier cultuel, des « trônes vides ». Ils ne portaient aucune image mais il arrivait qu'on y représentât ou qu'on y déposât un symbole du dieu: ils étaient le lieu où la divinité était censée se rendre présente (1). Nous ne retiendrons ici que les trônes vides qui sont accostés de sphinx ailés; ils proviennent tous de Phénicie, ou de Syrie, ou de la région de Carthage (2). Cela confirme notre conclusion sur l'origine « cananéenne » du sphinx ailé gardien et support du trône (3).

Hama. Trouvé près d'un autel (?). Trône de pierre, vide; deux sphinx ailés, très mutilés, formaient les accoudoirs. Haut. conservée: 150 cm. Date: VIII^e siècle av. J.-C.

H. Ingholt, *Rapport préliminaire sur sept campagnes de fouilles à Hama en Syrie*, Copenhague, 1940, p. 108, pl. xxxv, 4-5.

Khirbet et-Ṭayibeh, au sud de Tyr. Petit trône de pierre en calcaire grossier, flanqué de deux sphinx ailés. Devant, entre les sphinx, un décor floral. Le trône est vide mais, contre le dossier à l'intérieur, sont sculptées en faible relief deux stèles, qui représentent la divinité et le dédicant. Sur la plate-forme, une inscription phénicienne: «A ma Dame Astarté, qui est dans le sanctuaire qui m'appartient, à moi 'Abdoubast, fils de Bodba'al ». Haut. conservée: 47 cm. Date: II^e siècle av. J.-C. (Pl. V, 1).

(1) J'explique la signification religieuse de ces « trônes vides » et je donne une bibliographie générale dans *Arche d'Alliance et Tente de Réunion*, contribution au Mémorial Gelin, *A la rencontre de Dieu*, Lyon, 1961. J'ajoute ici deux exemples empruntés à des civilisations différentes. Le trône « symbole de présence »: J. Auboyer signale « la coutume indienne de faire gouverner le royaume en l'absence de son souverain par sa paire de sandales exposées sur le trône royal », dans *The Sacral Kingship* (Supplement IV to *Numen*), Leiden, 1959, p. 188. Le trône « reposoir »: au I^{er} siècle ap. J.-C., un prêtre égyptien évoque Asclépios pour le médecin Thessalos; il fait asseoir celui-ci face à un trône vide où le dieu doit prendre place et apparaît effectivement; A.-J. Festugière, *L'expérience religieuse du médecin Thessalos*, dans *Revue Biblique*, XLVIII, 1939, p. 52, 137 1 s.

(2) M. Dunand, *Fouilles de Byblos*, II, p. 80, n. 1, signale que de tels sièges votifs sont décrits par P. Cintas, *Le sanctuaire punique de Sousse*, dans *Revue Africaine*, 1947, nos 410-411, pp. 64 s., fig. 127; la fig. 127, p. 66, représente (nos 2 et 4-5) deux sièges votifs vides de Carthage.

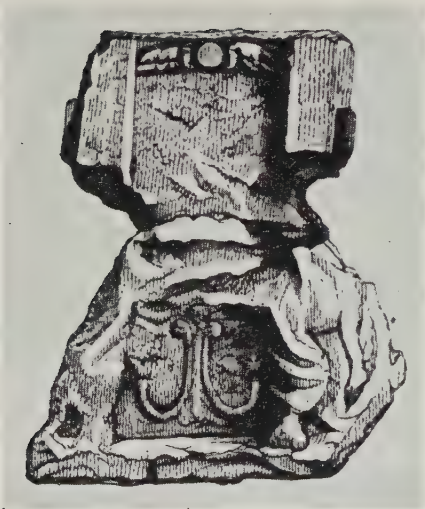
(3) Je n'ai pas pu consulter K. A. Πωμαῖος, 'Ο Μακεδονικός Τάφος τῆς Βεργίνας, Athènes, 1951: dans une chambre funéraire du III^e siècle av. J.-C., un lit et un trône de marbre orné de deux sphinx (d'après *Fasti Archaeologici*, X, 1955, n° 3116).



1



2



3



4

1. Trône de Khirbet et-Tayibeh (*Mélanges de la Faculté Orientale*, III 2, 1909, pl. X).
— 2. Trône de Sidon (*Syria*, V, 1924, pl. XXXII, 5). — 3 et 4. Trône d'Umm el-'Amad
(E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 707 avec pl. LIII).

Musée du Louvre. S. Ronzevalle, *CRAI*, 1907, pp. 589-598, 3 figures; cf. C. Clermont-Ganneau, *ibid.*, pp. 606-607; S. Ronzevalle, *Le « trône d'Astarté »*, dans *Mélanges de la Faculté Orientale* (Beyrouth), III 2, 1909, pp. 755-784, pl. ix-x; *Répertoire d'Épigraphie Sémitique*, II, n^{os} 800, 918; M. Lidzbarski, *Ephemeris für Semitische Epigraphik*, III, pp. 52-53.

Umm el-'Amed. Petit trône flanqué de sphinx ailés. Devant, entre les sphinx, un ornement végétal analogue à celui du trône de Khirbet et-Tahyibeh. Le trône est vide. Au haut du dossier, à l'intérieur, est sculpté en relief un disque ailé. Haut: 72 cm. Date: Époque hellénistique.

Musée du Louvre. E. Renan, *Mission de Phénicie*, Paris, 1864, p. 707, cf. p. 843, n^{os} 75-76, dessin des fragments conservés p. 707, restitution hypothétique pl. LIII (Pl. V, 3-4).

Sidon (1). Petit trône de pierre, vide et flanqué de deux sphinx ailés. Entre les sphinx une inscription grecque, datée. Au haut du dossier, à l'intérieur, est sculpté en relief le disque dans le croissant. Haut. conservée: 45 cm. Date: 59/60 ap. J.-C. (Pl. V, 2).

Musée de Beyrouth.. C. Virolleaud, *Syria*, V, 1924, p. 119, pl. xxxii, 4-5; H. Seyrig, *Syria*, XXXVI, 1959, p. 52.

Byblos. Petit trône de calcaire, dont les accoudoirs et le dossier ont disparu. Il est vide et flanqué de deux sphinx ailés, en haut-relief (2). Devant, entre les monstres, deux personnages versent une libation; au-dessus d'eux, le disque ailé surmonté du croissant. Haut. conservée: 57 cm. Date: Époque hellénistique (Pl. IV, 3).

Musée de Beyrouth. M. Dunand, *Fouilles de Byblos*, II, Paris, 1954, p. 79, n^o 7225, pl. CLII.

Sidon. Trône en calcaire, flanqué de deux sphinx mâles à tablier. Sur le devant du siège, une palmette en très léger relief. Haut.: 52 cm. Date incertaine.

Musée de Beyrouth. M. Dunand, *Bulletin du Musée de Beyrouth*, V, 1951, p. 93. Sur la provenance, cf. H. Seyrig, *Syria*, XXXVI, 1959, p. 52,

Sidon. Petit naos dans lequel est un trône flanqué de deux sphinx très mutilés. Haut. du naos: 60 cm., du trône: 21 cm. Date: iv^e siècle av. J.-C.

(1) Sur cette provenance, cf. N. Aimé-Giron, *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, XXV, 1925, p. 206 n^o 1.

(2) Les protomes et les pattes de devant manquent, en sorte qu'on ne voit qu'un corps de lion et des ailes, et M. Dunand définit les monstres comme des « lions ailés »; le même doute pourrait être soulevé à propos des trônes d'Umm el-'Amed et de Sidon, dont les protomes ont disparu. Mais: 1^o, le « lion ailé » est étranger à l'iconographie syro-phénicienne (le lion-griffon, qui est encore autre chose, ne s'y trouve pas davantage); 2^o le parallélisme avec le « trône d'Astarté » de Khirbet et-Tahyibeh et les trônes portant une image, qui ont été étudiés plus haut, assure que les monstres qui flanquaient ces trônes vides étaient, eux aussi, des sphinx.

Musée du Louvre. N. Aimé-Giron, *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, XXXIV, 1934, pp. 31-42, pl. I-II; R. Dussaud, *Syria*, XIV, 1933, pp. 335-336.

Sidon. Petit naos dans lequel est un trône analogue au précédent; les deux sphinx sont peu distincts. Haut. du naos: 65 cm. Date: v^e siècle av. J.-C. ?

Musée d'Istanbul. C. Mendel, *Catalogue des sculptures...*, I, n^o 92.

Provenance inconnue. Petit trône de bronze porté par deux sphinx ailés. Sur le siège, une sphère sur laquelle deux couronnes sont posées, probablement le bétyle d'Astarté, Haut.: 6 ou 7 cm. Date indéterminée.

Naguère chez un antiquaire de Beyrouth. H. Seyrig, *Syria*, XXXVI, 1959, pp. 49-51, pl. x 3 et 5 (1).

* * *

Nous n'avons pas abordé directement le problème du sexe des sphinx. Le sphinx égyptien est masculin, en dehors de quelques exceptions anciennes, d'un groupe de monuments du Nouvel Empire, qui témoignent d'influences venues de la Syrie ou de l'Égée (2), et d'images tardives influencées cette fois par la Grèce propre ou par l'Orient hellénisé. En revanche, la Syrie a connu, dès le II^e millénaire, les deux formes, masculine et féminine. Sont assurément masculins les sphinx barbus ou les sphinx égyptisants coiffés de la double couronne. Sont assurément féminins les sphinx à corps de lionne, où les mamelles sont représentées, ou les sphinx tardifs à poitrine de femme, ou les sphinx à coiffure hathorique. Mais il y a bien des cas qui doivent rester incertains: ni une face humaine imberbe, ni l'association des monstres avec une déesse ne sont des preuves suffisantes que nous soyions en présence de sphinges.

Quant aux chérubins bibliques, leur nom *kērub*, au pluriel *kērubim*, les désigne comme des êtres masculins et le mot n'a pas de correspondant féminin, comme a son parent de Mésopotamie, le *kāribu*, qui est doublé

(1) Dans le même article, H. Seyrig signale encore trois trônes inédits: deux proviennent de la région de Tyr, le troisième vient d'Umm el-'Amed.

(2) Sur ces monuments et l'évolution compliquée du type de la sphinge ailée, cf. H. W. Helck, *Die liegende und geflügelte weibliche Sphinx des Neuen Reiches*, dans *Mitteilungen des Instituts für Orientforschung* (Berlin), III, 1955, pp. 1-10.

de la *kâribatu*. Conséquemment, le roi de Tyr peut être comparé à un chérubin, Ez 28,14-16 (hébreu). C'est aussi un monstre masculin qui est représenté dans ce qui paraît être l'image la plus authentique d'un chérubin biblique. Il s'agit du graffito que Clermont-Ganneau a découvert dans les anciennes carrières de Jérusalem, que Josèphe appelle les « cavernes royales » (1). Le dessin malhabile et assez dégradé donne la silhouette d'un monstre à corps de lion avec une queue recourbée vers le haut, deux ailes et une tête humaine, barbue, coiffée d'un bonnet conique (Pl.II, 2 a et b). Clermont-Ganneau, impressionné par la ressemblance générale avec les êtres hybrides de l'Assyrie, datait le graffito du VIII^e-VI^e siècle av. J.-C. Mais la documentation nouvelle invite à le remonter plus haut; le meilleur parallèle est effectivement un ivoire de Megiddo, entre 1350 et 1150, qui représente, dans un style plus soigné, un lion ailé à queue recourbée vers le haut, avec une tête humaine, barbue, coiffée d'une sorte de bonnet phrygien qui a deux pièces pendant à l'arrière (2); avec cette image en mémoire, on devine les mêmes appendices sur le graffito de Jérusalem. Rien ne s'oppose donc à ce que celui-ci soit de l'époque de Salomon. Les carrières des « cavernes royales », creusées dans un banc d'excellent calcaire appelé aujourd'hui *malaky* (royal), sont situées juste au nord de l'ancienne Jérusalem et ont dû être exploitées très tôt, elles ont probablement fourni la pierre des constructions de Salomon et le graffito peut avoir été inspiré par la vue des chérubins du Temple. Un dernier monument reste à mentionner. C'est le brûle-parfums ou le réchaud de Ta'annak, sur les côtés duquel sont modelés trois sphinx superposés, séparés par des lions (3). Ce sont des sphinx ailés, dont la tête humaine

(1) C. Clermont-Ganneau, *Archaeological Researches in Palestine*, I, London, 1899, pp. 242-245, avec fig.; L. H. Vincent, *Revue Biblique*, XXXV, 1926, p. 489, fig. 7; Id., *Jérusalem de l'Ancien Testament*, I, Paris, 1954, p. 134, fig. 50. Il a été excisé du roc et déposé au Musée du Palestine Exploration Fund à Londres; la pierre mesure 35 cm. sur 24 cm.

(2) G. Loud, *The Megiddo Ivories*, n° 4, pl. 5; C. Decamps de Mertzenfeld, *loc. cit.*, n° 320; Dessenne, *loc. cit.*, n° 341. Il y a un exemplaire inversé de la même figure, moins bien conservé (Loud, n° 5): y avait-il un arbre sacré entre les deux?

(3) E. Sellin, *Tell Ta'annek*, Vienne, 1901, pp. 76-78, pl. XII-XIII; H. Gressmann,

est imberbe et est coiffée d'un bonnet triangulaire, d'où sortent deux boucles, ou qui se termine par deux boucles, ce qui le rapprocherait encore davantage de la coiffure du sphinx de Megiddo. L'objet date du début du I^{er} millénaire et provient d'une ville israélite; en conséquence, il est permis d'appeler ces sphinx des chérubins. Ils sont imberbes mais, comme nous l'avons dit, cela ne suffit pas pour les considérer comme des êtres féminins.

* * *

Les chérubins étant le siège de Yahvé, l'arche est le marchepied de ce siège et elle est ainsi désignée dans 1 Ch 28,2; Ps 99,5; 132,7; Lm 2,1. Un trône, en effet, se complète d'un tabouret. Les représentations du trône et de son tabouret deviennent fréquentes dans l'art de l'Ancien Orient à partir du milieu du II^e millénaire av. J.-C., et les textes les unissent. Dans les poèmes de Râs Shamra, Athtar s'assied sur le trône de Baal, mais il est trop petit pour l'occuper: « ses pieds n'atteignent pas le tabouret, sa tête n'atteint pas le haut (du dossier) » (1); ailleurs, Lutpan (El), apprenant la mort de Baal, descend de son trône et s'assied sur le tabouret, puis il descend du tabouret et s'assied à terre (2). Ce tabouret s'appelle *hâdom* en hébreu, *hdm* en ugaritique et le mot, qui n'est probablement pas sémitique, a été adopté par l'Égyptien, *hdm.w*, à partir du Nouvel Empire.

Altorientalische Bilder zum Alten Testament, Berlin-Leipzig, 1927, nos 396-397; M. Lods, *Revue de l'Histoire des Religions*, LV II, 1934, pp. 129-147. L'objet, actuellement au Musée de Constantinople, a 90 cm. de hauteur. La date généralement admise, VIII^e-VII^e siècle av. J.-C., est trop basse si l'on considère la poterie trouvée aux environs, cf. Sellin, fig. 108, où presque tout est du Fer I.

(1) AB I* 1 30-32 (Virolleaud = Gordon 49 = Driver Baal III). Je suis la traduction de Gordon et Driver, contre J. Aistleitner, qui traduit affirmativement: « ses pieds atteignent vraiment... », *Die mythologischen und kultischen Texte aus Ras Schamra*, Budapest, 1959.

(2) AB I VI 11-14 (Virolleaud = Gordon 67 = Driver Baal I*). Cf. aussi les sièges et les tabourets qu'Anat fait voler, dans AB V II 21-22; pour s'asseoir, un dieu, El, ou un roi, Danel, mettent d'abord le pied sur le tabouret, AB I III 15-18; Aqhat II II 11-12 (sigles de Virolleaud).

Cependant, parmi tous les tabourets ou marchepieds, qui sont représentés associés à un trône sur les monuments de l'Ancien Orient ou qui ont été découverts dans les fouilles, il est difficile de trouver un objet qui soit vraiment comparable à l'arche, c'est-à-dire qui soit un coffre ou un coffret, *'ārôn*. Ils sont généralement pourvus de pieds, comme nos tabourets modernes, et ceux qui ont extérieurement la forme d'une boîte peuvent être des masses solides ou, au contraire, des bâtis sans fond. Ainsi, le beau marchepied de Tutankhamon, découvert posé sur son trône, ressemble bien à une boîte (1), mais il est en fait une marche creuse, qui n'est fermée ni en dessous ni en arrière (2).

Il faut ici se souvenir que les chérubins n'ont été associés à l'arche qu'à partir du séjour de celle-ci à Silo. Pendant la période du désert, où l'arche existait déjà (3), celle-ci n'était pas le marchepied d'un trône, mais elle était un piédestal, le « reposoir » de la divinité. Pour un tel piédestal, l'archéologie fournit des parallèles, dont nous ne retenons que les plus frappants. L'arche avait une coudée et demie de haut et deux coudées et demie de long, Ex 25, 10. Sur une brique émaillée d'Assur, du VIII^e siècle av. J.-C., le dieu national est debout sur un socle qui a la forme d'une caisse et qui a environ une coudée de haut et presque deux coudées de long (4). Une stèle de Râs Shamra (5) représente Baal debout sur un piédestal qui a environ une coudée de haut et deux coudées un quart

(1) J. B. Pritchard, *The Ancient Near East in Pictures*, fig. 417. Sur le dessus sont représentés des captifs liés et couchés, ce qui rappelle nécessairement Ps 110, 1 : « Tes ennemis, j'en fais ton marchepied », *hādom*.

(2) Cf. H. Carter et A. C. Mace, *The Tomb of Tut-Ankh-Amen*, I, London, 1923, p. 119 et pl. xxiv, n° 90.

(3) Sur ceci et la suite, cf. mes *Institutions de l'Ancien Testament*, II, Paris, 1960, pp. 126-128, et, plus longuement, ma contribution déjà citée au Mémorial Gelin, *A la Rencontre de Dieu*.

(4) W. Andrae, *Farbige Keramik aus Assur*, Berlin, 1923, p. 14 et pl. 10; J. B. Pritchard, *loc. cit.*, fig. 535.

(5) Cl. F. A. Schaeffer, *Syria*, XIV, 1934, pp. 122-124, pl. xvi; Id., *La Stèle du « Baal au foudre » de Ras Shamra*, dans *Monuments et Mémoires* (Fondation Piot), XXXIV, 1934, pp. 1-18, pl. 1.

de long; devant lui, une déesse associée (1), plus petite, se tient sur un socle qui doit avoir une coudée de haut et presque deux coudées de long; ce socle semble fermé par un couvercle qui dépasse légèrement sur les côtés et a tout l'air d'être une boîte.

D'après Dt 10,1-5, l'arche contenait les deux plaques de pierre où étaient gravées les Dix Paroles de Yahvé, les tables de l'alliance que Yahvé avait conclues avec son peuple, Dt 9,9. D'après Ex 25,16,21; 40,20, l'arche contenait le « témoignage », 'édût, qui est synonyme de *b'erît*, alliance, et qui désigne la loi solennelle donnée par Dieu à Israël. Les Dix Paroles sont, en effet, les clauses du pacte du Sinaï, par lequel Israël est devenu le vassal de Yahvé (2). L'instrument de ce traité est déposé dans l'arche et, puisque celle-ci est le piédestal et, plus tard, le marchepied de Yahvé, ce traité est ainsi mis sous les pieds de Dieu.

(1) C'est l'interprétation de H. Frankfort, *The Art and Architecture of the Ancient Orient*, p. 148, pl. 141. Elle est préférable à celle de Schaeffer, *Monuments et Mémoires*, loc. cit., p. 12, et d'Albright, *The Archaeology and the Religion of Israel*, Baltimore, 1942, p. 153, qui y voient le roi d'Ugarit: le costume est féminin et la figure tourne le dos au dieu.

(2) L'équivalent araméen de 'édût est 'dy' (pluriel emphatique), qui est fréquent, toujours au pluriel, dans les stèles de Sfiré, pour désigner le traité de vassalité imposé à Mati'ilu, roi d'Arpad par Barga'ayah, roi de KTK; A. Dupont-Sommer, *Une inscription araméenne inédite de Sfiré*, dans *Bulletin du Musée de Beyrouth*, XIII, 1956, pp. 23-41; Id., *Les inscriptions araméennes de Sfiré*, dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XV, 1958, pp. 197-351. L'équivalent akkadien est *adē*, toujours au pluriel, qui est employé dans les traités de vassalité assyriens: celui d'Aššurnirari VI avec Mati'ilu, E. F. Weidner, *Archiv für Orientforschung*, VIII, 1932, pp. 17-34, ceux d'Assarhaddon avec les Mèdes, D. J. Wiseman, *The Vassal-Treaties of Esarhaddon*, dans *Iraq*, XX, 1958, pp. 1-99. Le sens est ainsi défini par Wiseman, p. 81: plus exactement que « treaty », ce terme désigne « a law or commandment solemnly imposed in the presence of divine witnesses by a suzerain upon an individual or people who have no option but acceptance of the terms ». Cette définition, les témoins divins mis à part, s'applique exactement à 'édût de la Bible: l'alliance de Yahvé avec Israël est un pacte que le peuple doit accepter mais ne peut pas discuter, c'est un traité de vassalité, cf. G. E. Mendenhall, *Covenant Forms in Israelite Tradition*, dans *Biblical Archaeologist*, XVII, 1954, pp. 50-76, réimprimé dans Id., *Law and Covenant in Israel and the Ancient Near East*, Pittsburgh, 1955. Étant donné que l'araméen et l'akkadien emploient toujours le mot au pluriel, on peut se demander s'il ne faudrait pas, en hébreu, vocaliser toujours 'édôt, qui est d'ailleurs attesté à l'état absolu par Dt 4, 45; 6, 20 et plus souvent avec suffixes.

La coutume de mettre des documents dans les sanctuaires sous la garde des dieux est bien attestée dans l'Ancien Orient. Spécialement, les traités que les rois hittites concluent avec leurs voisins ou imposent à leurs vassaux contiennent la provision que le texte en sera déposé devant les dieux ou « sous le serment des dieux » (1). Plus précisément encore, certains documents étaient placés « sous les pieds » des dieux. En Égypte, des écrits médicaux, auxquels on attribuait une grande antiquité, avaient été découverts, disait-on, d'une manière merveilleuse dans des sanctuaires (2). L'un d'eux, un traité sur les canaux du corps, avait été trouvé « sous les pieds du dieu Anubis à Létopolis », Pap. Ebers, 103, 1-2. Le doublet du Papyrus médical de Berlin, 163a, 15s, est plus explicite encore: le traité a été trouvé « en ancienne écriture dans un coffre contenant des livres, sous les pieds du dieu Anubis à Létopolis » (3). Une rubrique, attachée à trois chapitres du Livre des Morts égyptien, dit, avec de légères variantes: « Ce chapitre a été trouvé à Khmoun (Hermopolis), écrit sur une tablette de lapis-lazuli (ou d'albâtre), sous les pieds de la Majesté de ce dieu vénérable (Thot), de l'écriture du dieu lui-même, au temps de Sa Majesté le roi de Haute et Basse Égypte Mykérinos » (4). Ces rubriques rehaussaient le prestige des textes, mais elles correspondaient à un usage certifié par l'archéologie: à Dahshûr, sous le naos qui contenait la statue de *ka* du roi Hor (corégent d'Amenemhet III, à la fin de la XII^e dynastie?),

(1) V. Korošec, *Hettitische Staatsverträge. Ein Beitrag zu ihrer juristischen Wertung*, Leipzig, 1931, p. 100.

(2) J. H. Breasted, *The Edwin Smith Surgical Papyrus*, Chicago, 1930, p. 5; H. Grapow, *Von den medizinischen Texten*, Berlin, 1955, p. 101.

(3) Les deux textes sont traduits dans H. Grapow, *Übersetzung der medizinischen Texte*, Berlin, 1958, p. 7.

(4) *Livre des Morts*, ch. 30 B, F. Lexa, *La magie dans l'Égypte antique*, II, Paris, 1925, p. 17; chap. 64, E. Naville, *La découverte de la loi sous le roi Josias*, dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXXVIII 2, 1910, p. 139; chap. 148, T. G. Allen, *Types of Rubrics in the Egyptian Book of the Dead*, dans *Journal of the American Oriental Society*, LVI, 1935, p. 151. Cette note ne paraît à aucun des trois endroits dans les textes de Chicago édités par T. G. Allen, *The Egyptian Book of the Dead. Documents in the Oriental Institute Museum*, Chicago, 1960.

on a retrouvé une tablette d'albâtre inscrite d'un passage du Livre des Morts (1).

Le traité de Ramsès II avec le roi hittite Hattousil avait été ainsi déposé sous les pieds des dieux. Dans une lettre en akkadien, écrite au roi de Mira, Ramsès dit: «Vois: l'écrit du serment que j'ai fait au Grand Roi, le roi de Hattu, mon frère, est déposé sous les pieds du [dieu Teshup] et devant les grands dieux: ils sont témoins des paroles du serment. Et vois: l'écrit du serment que le Grand Roi, le roi de Hattu, mon frère, m'a fait est déposé sous les pieds du dieu Soleil (d'Héliopolis) et devant les grands dieux: ils sont témoins des paroles du serment » (2). L'expression employée, *ana* (ou *ina*) *šupal šépê*, pourrait signifier seulement « aux pieds de », mais les textes précédemment cités et certains emplois de cette expression dans les lettres d'Amarna favorisent la traduction « sous les pieds de » (3).

* * *

Nous pouvons maintenant conclure brièvement. L'Ancien Orient nous a livré suffisamment de monuments et de textes pour illustrer le rôle et la forme des chérubins et de l'arche. Comme les sphinx ailés de Syrie et de Phénicie gardent l'arbre sacré et sont les assesseurs des trônes, les chérubins bibliques gardent l'arbre de vie et servent de siège pour Yahvé. L'arche, d'abord piédestal de Yahvé, est devenue le marchepied du trône des chérubins; elle est le réceptacle des tables de l'alliance, qui sont ainsi placées

(1) J. de Morgan, *Fouilles à Dahchour* 1894, Vienne, 1895, pp. 92-94.

(2) C'est le texte KBo I, 24 + KUB III, 84, étudié en dernier lieu par E. Edel, *Zeitschrift für Assyriologie*, XLIX, 1950, pp. 195-212, et par G. J. Botterweck, *Alttestamentliche Studien F. Nötscher... gewidmet* (Bonner Biblische Beiträge, I), Bonn, 1950, pp. 26-32.

(3) On serait tenté d'aller plus loin. Le marchepied d'un trône s'appelle en akkadien *šupalu* ou *šupal šépê*, Amarna 14 II 12 et ailleurs, cf. B. Landsberger et H. G. Guterbock, *Archiv für Orientforschung*, XII, 1937-1939, p. 55. Si l'on traduisait *ina šupal šépê* de ce texte par « dans le marchepied », on aurait un parallèle absolu avec les tables de l'alliance déposées dans l'arche-marchepied; mais les autres emplois de l'expression *ina šupal šépê* conseillent la prudence.

sous les pieds de Yahvé comme ailleurs, dans le Proche-Orient, des textes religieux et les instruments des traités internationaux étaient déposés sous les pieds d'une statue divine.

Les chérubins-siège et l'arche-marchepied composent ensemble le trône de Yahvé. Sur l'histoire de ce trône et de l'expression « Yahvé Sabaot, qui siège sur les chérubins », nous n'avons pas de témoignages clairs, mais nous pouvons faire des conjectures qui semblent raisonnables (1). C'est à Silo que, pour la première fois, l'épithète de « Sabaot, qui siège sur les chérubins » a été appliquée à Yahvé, 1 S 4, 4. C'est aussi à Silo que, pour la première fois, l'arche a été placée dans un sanctuaire construit. Il est vraisemblable que les Israélites ont approprié au culte de leur Dieu national un temple des Cananéens vaincus où l'on honorait un El Sabaot (2). L'image cultuelle de ce temple pouvait être une statue divine siégeant sur un trône supporté par des sphinx ailés (qui étaient peut-être déjà appelés des chérubins). De même qu'après la prise de Jérusalem, El 'Elyôn, le dieu de Melchisédech, Gen 14, 19-20, est devenu une appellation de Yahvé, ainsi les Israélites ont adopté la tradition cultuelle de Silo et l'arche est devenue « l'arche de Dieu, sur laquelle est invoqué le nom de Yahvé Sabaot, qui siège sur les chérubins », 2 S 6, 2. Cette formule est une légitimation des titres nouveaux donnés à Yahvé en relation avec l'arche, antique symbole de sa présence au milieu de son peuple (3). Il ne suit pas néces-

(1) La voie a été ouverte par O. Eissfeldt, *Jahve Zebaoth*, dans *Miscellanea Academica Berolinensia*, II 2, 1950, pp. 128-150; cf. Id., *Silo und Jerusalem*, dans *Volume du Congrès, Strasbourg* (Supplément IV) to *Vetus Testamentum*, Leiden, 1957, pp. 138-146.

(2) H. Nyberg, *Studien zum Religionskampf im Alten Testament*, dans *Archiv für Religionswissenschaft*, 1938, surtout pp. 368-372; E. Nielsen, *Some Reflections on the History of the Ark*, dans *Congress Volume, Oxford* (Supplément VII to VT), Leiden, 1960, surtout pp. 63-65 pensent que la divinité honorée à Silo était El 'Elyôn. Mais l'hypothèse n'a pas d'appui dans les textes (*pace* Nyberg), qui ne rattachent El 'Elyôn qu'à Jérusalem, Gn 14, 19-20.

(3) K. Gallig, *Die Ausrufung des Namens als Rechtsakt in Israel*, dans *Theologische Literaturzeitung*, LXXXI, 1956, col. 65-70, juge au contraire que l'expression signifie que Yahvé Sabaot, qui siège sur les chérubins, s'approprie l'arche d'un dieu cananéen. Mais, dans le culte de Yahvé, l'arche est plus ancienne que l'épithète « qui siège sur les chérubins », elle remonte au culte du désert, cf. p. 119, n. 3. Gallig et Nielsen, *loc. cit.*, estiment

sairement qu'en plus de l'arche ait existé à Silo, dans le sanctuaire israélite, un trône (vide) de Yahvé supporté par des chérubins ; en tout cas, les textes n'en disent rien (1) : l'idée a pu être empruntée au milieu cananéen sans qu'on ait imité sa traduction plastique. En revanche, nous savons qu'elle était exprimée concrètement dans le Temple de Jérusalem par les chérubins qui encadraient l'arche. Mais cela était moins un emprunt qu'une transposition : les grands chérubins aux ailes éployées, placés de part et d'autre de l'arche et la dominant, rappelaient, certes, les trônes flanqués de sphinx ailés et leurs marchepieds ; cependant, cet ensemble ne constituait pas un siège où l'on pût s'asseoir, il symbolisait seulement un mode de la présence divine, qui gardait son mystère.

Jérusalem

R. DE VAUX, O.P.

en outre que ce titre ne s'est attaché à Yahvé qu'au Temple de Jérusalem : cela est contredit par 1 S 4, 4, qu'il n'y a aucune raison de suspecter.

(1) On ne suivra pas Nielsen, *loc. cit.*, utilisant pour cela, d'ailleurs avec une prudence louable, le trône de 'Eli, 1 S 4, 13, 18, dont le nom rappelle 'Elyôn et qui devient ainsi une figure légendaire.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH

TOME XXXVII

(offert au Père RENE MOUTERDE)

FASC. 7

J. T. MILIK

LA TOPOGRAPHIE DE JÉRUSALEM
VERS LA FIN DE L'ÉPOQUE BYZANTINE

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

LA TOPOGRAPHIE DE JÉRUSALEM VERS LA FIN DE L'ÉPOQUE BYZANTINE

PAR

l'abbé J. T. MILIK

Le sujet principal de cet article (1) est une étude analytique de la liste des victimes, qu'on trouve dans le *Récit de la prise de Jérusalem par les Perses en 614*, connu par les recensions géorgienne et arabes (complètes), grecques et arméniennes (partielles) (2). Nous devons cette compilation à la plume

(1) Dans les références qui suivent, les renvois: Thomsen *II. cc.* se réfèrent à *ZDMG*, XLIII, 1920, pp. 138-158 et XLIV, 1921, pp. 1-61 et 98-140 ("Die lateinischen und griechischen Inschriften der Stadt Jerusalem und ihrer Umgebung") ainsi qu'à *ibid.*, LXIV, 1941, pp. 203-256 ("Nachtrag"), s'il s'agit d'une inscription; j'y renvoie, respectivement, par p. et n°, ainsi que par p. Si, par contre, il s'agit de la carte de Madaba, le renvoi: Thomsen, *l. c.* (par p. et n°) porte sur son article dans *ZDPV*, LII, 1929, pp. 149-174 et 192-219 ("Das Stadtbild Jerusalems auf der Mosaikkarte von Madaba").

(2) Ed. princeps des deux mss géorgiens (de Tiflis et de Jérusalem) par N. Marr, *Antioch Stratig. Plénenje Ierusalima Persami v 614 g., Gruzinskij tekst* (Teksty i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologji, t. IX: Izdanja Fakul'teta Vostocnych Jazykov Imperatorskogo S.-Peterburskago Universiteta, n° 5), Saint-Pétersbourg 1909; en appendice il reproduit le texte d'un ms arabe de Paris, publié par A. Couret, *ROC*, II, 1897, pp. 143-164. Texte (russe) de Marr traduit en grec par l'archim. Kallistos, *Nea Sion*, VI, 1909, pp. 81-95; 185-202; 355-370; VII, 1910, pp. 32-51; traductions partielles: F. C. Conybeare, *English Hist. Review*, XXV, 1910, pp. 502-517, et G. Graf, *Das Heilige Land*, LXVII, 1913, pp. 19-29. Texte arabe du Cod. Vatic. arab. 697, publié (sans traduction) par P. Peeters dans *MUSJ*, IX, 1923-24, pp. 1-42 et réimprimé, avec la reproduction photomécanique du texte arabe, dans *Recherches d'histoire et de philologie orientales*, I (Subsidia Hagiographica, n° 27), Bruxelles 1951, pp. 78-116. — Vient de paraître une excellente édition du texte géorgien, avec une traduction latine littérale, par les soins de

diffuse du moine Stratégios, prêtre (mais certainement pas higoumène) de la laure de Saint-Sabas. Fait prisonnier en avril 614, il a réussi à s'évader de la Perse avec un groupe de compagnons; à ce moment-là il était donc relativement jeune.

L'idée d'un écrit sur l'invasion perse, prise de la Ville, massacres et captivité, ne lui aurait-elle pas été suggérée par les exhortations de l'auteur de l'homélie « *Opusculum de Persica captivitate* » (PG, LXXXVI 2, col. 3235-68)? Je partage l'opinion des premiers éditeurs de ce texte; ils l'attribuaient à Modeste, vicaire et successeur du patriarche Zacharie, et y voyaient une sorte de commentaire à la lettre de Zacharie, envoyée de Perside quelques années après la dévastation de la Ville Sainte. Entre-temps, on faisait déjà circuler de petits recueils en grec, racontant les exploits des chrétiens, en particulier des moines et des moniales, lors de l'épreuve des mars-avril 614. Stratégios utilise ces documents, non sans procéder à une sélection (1), cite in extenso l'épître de Zacharie (ch. XXII), résume une partie du sermon de Modeste (retenant même le « nous » du prédicateur,

G. Garitte, *La prise de Jérusalem par les Perses en 614* (CSCO, vol. 203, Scriptores Iberici, t. 11 et 12), Louvain 1960. Elle reproduit le cod. Georg. b. 1 de la Bodléienne, XI^e s. (déjà signalé et utilisé, pour la traduction de la liste des victimes, par Peeters, *Anal. Boll.*, XXXVII, 1920, pp. 136-147) avec les variantes, en général insignifiantes, des mss de Tiflis et de Jérusalem. J'y renvoie par chapitre et paragraphe (p. ex. X 2) [Abréviations: G(éorgien), J(érusalem), O(xford), T(iflis)]. M. Garitte compte publier les différentes recensions arabes de la *Prise de Jérusalem* et, dans un volume des *Subsidia* du CSCO, étudier « les questions d'ordre littéraire et d'ordre historique que posent les textes géorgien et arabes » (p. II du 12^e t.). — J'ai pu consulter, avec l'aide obligeante de M. Georges Borgi, les trois mss arabes de Sainte-Catherine qui contiennent le *Récit de la prise*, sur les microfilms que possède l'Université Américaine de Beyrouth: cod. Sin. ar. 428 (X^e s.), 520 (X^e-XI^e s.), 531 (an 1232); cf. Aziz Suryal Atiya, *The Arabic Manuscripts of Mount Sinai*, Baltimore 1955, pp. 12, 19, 20. La section finale de ces mss a été déjà publiée par Garitte; *Le Muséon*, LXXIII, 1960, pp. 127-133. [Abréviations: A(rabe), P(aris.), S 428..., V(atique.)]. — M. Avi-Yonah a signalé l'existence de deux mss arabes (et non pas grecs: RB, LXVII, 1960, p. 357, note 1) de la *Prise* dans la bibliothèque du Sinaï: *The Holy Land* (Antiquity and Survival, vol. II 2-3), 1957, p. 297.

(1) Ainsi de deux récits (connus aujourd'hui) sur le martyre des moniales du Mont des Oliviers il ne retient qu'un seul (ch. XII). L'histoire de Jean d'Heptastomos (ch. VI) dérive également d'un écrit plutôt que d'une tradition orale de Saint-Sabas.

ch. XXIII 1-10,45-54), se procure le précieux inventaire des ossuaires, dressé par le pieux Thomas, ajoute ses souvenirs personnels concernant le convoi des captifs et leur séjour en Iran (ch. XVII-XX 1) ainsi que des traditions orales (récits du moine Syméon, ch. XX sq.). Tout cela, noyé dans des considérations morales et sorties rhétoriques, des sermons et prières prolixes, sans oublier toutefois de les assaisonner de plusieurs dates et détails d'histoire et de topographie, de valeur considérable. Il semble qu'il ait travaillé à deux reprises, le gros de sa composition ayant été achevé avant le retour de la Croix et la mort de Modeste en 630, qui sont relatés dans le dernier chapitre de son ouvrage (1).

Depuis un demi-siècle, ce *Récit* et les documents apparentés ont été étudiés par les historiens et les hagiographes, mais surtout par les topographes de la Palestine byzantine. On ne s'étonnera donc pas de trouver ici de nombreuses informations déjà fort connues et des résultats de recherche bien acquis. Mon enquête fait suite (dans le sens rétrograde) à celle des « Sanctuaires chrétiens de Jérusalem à l'époque arabe (VII^e-X^e siècles) » (2) et, dans les deux cas, elle se justifie par le progrès des études topographiques de la Palestine ancienne, la publication des nouveaux documents, les trouvailles archéologiques et épigraphiques (3). Rappelons que l'étude de la liste de Stratégios a été aussitôt jumelée avec la lecture de la vignette de la « Sainte Ville de Jérusalem » sur la carte de Madaba, procédé qui s'avéra mutuellement fructueux (4). La date de cette mosaïque n'est

(1) L'avant-dernier chapitre se termine par une longue doxologie (XXIII 54); une mention du retour de la Croix manque dans le titre, très détaillé par ailleurs. Une seule retouche au texte primitif se retrouve en V 18: « Il humilia aussi la multitude des Perses par le roi Héraclius ».

(2) « Notes d'épigraphie et de topographie palestiniennes », IX, *RB*, LXVII, 1960, pp. 354-367 et 550-586.

(3) Les premières études de la liste, à la parution de l'Ar. Paris., sont citées par Peeters, *MUSJ*, 1. c., p. 5, dont on retiendra celle de Ch. Clermont-Ganneau (qui a revu le ms.); *RAO*, II, 1898, pp. 141-160 et 404. Après la publication de Marr, d'autres articles et une mise au point par Abel, *Jérusalem Nouvelle*, IV, Paris 1926, pp. 928 sq. et *DACL*, VII 2, Paris 1927, col. 2348 sq.

(4) Pour la bibliographie de la carte mosaïque de Madaba voir R. T. O'Callaghan,

pas facile à préciser, sauf le terminus post quem: le 20 novembre 543, dédicace de Sainte-Marie-la-Neuve; je pencherais volontiers vers une datation au début du VII^e siècle, dix ou cinq années avant la prise de Jérusalem (1).

Dictionnaire de la Bible-Supplément, V, Paris 1957, col. 704, et M. Avi-Yonah, *The Madaba Mosaic Map*, Jérusalem 1954, p. 78. Sur la vignette de Jérusalem consulter surtout: M. Gisler, *Das Heil. Land*, LVI, 1912, pp. 214-227; Abel, *ll. cc.*; P. Thomsen, *ΣDPV*, LII, 1929, pp. 149-174 et 192-219; Avi-Yonah, *l. c.*, pp. 49-60. — On étudiera la figuration de Jérusalem non pas d'après la reproduction de P. Palmer et H. Guthe, *Die Mosaikkarte von Madeba*, I, Planches, Leipzig 1906 (qu'on trouvera, entre autres, chez Avi-Yonah, Pl. 7) mais selon le dessin en couleurs, très minutieux, de Gisler, *l. c.*, reproduit dans *Jérusalem Nouvelle*, pl. XXX; par Thomsen, *l. c.*, pl. VI; *DACL*, X 1, en [face de la col. 836, et ici-même pl. I. Le P. Gisler donne en plus une interprétation architectonique de l'ensemble (réimprimée en *Jér. Nouv.*, pl. XXXI; *DACL*, X 1, fig. 7415; *DBS*, V, col. 657 sq., fig. 525) et une transposition sur la carte moderne qu'a faite de sa part Avi-Yonah, p. 51, fig. 13.

(1) La plupart des savants (p. ex. Thomsen, O'Callaghan, Alt, de Vaux) datent la composition de la carte mosaïque de Madaba de la fin du VI^e s. En dernier lieu, Avi-Yonah propose une datation plus précise, en partant des dates des monuments représentés sur la mosaïque, en particulier de celle de la basilique de Bethléem. Il écrit (*l. c.*, p. 18): « The modest place accorded to the church at Bethlehem compared with the Anastasis at Jerusalem seems to place the map between the destruction of the Constantinian church by the Samaritans in 529 and the reconstruction of the church by Justinian in its present state; but the fact that to the wall of the church is given such prominence seems to place the map *after* the building of that wall by the same emperor, as recorded by Procopius; probably the securing of the holy site against further outbreaks preceded the rebuilding of the church itself. We may thus place the map between the consecration of the Nea and the death of Justinian, i.e. between 542 and 565, and probably between 560 and 565 ». Notons d'abord que Procope parle du rempart de Bethléem entier (*De aedif.* V, ix 12: ἐν Βηθλεεμ τὸ τεῖχος ἀνενέωσεν) et non pas de l'atrium fortifié de la basilique qu'on voit sur la carte, représenté par deux tours; il s'agit donc bien de l'édifice justinien. Par ailleurs, la taille minuscule de la basilique et de la légende Βηθλεεμ (qui se réfère au village) est intentionnelle. Le mosaïciste fait allusion à « Bethléem d'Ephrata, bien que tu sois la plus petite parmi les clans de Juda... » (Mich 5, 1; Mat 2, 6). Je préfère donc, comme les autres, mettre l'exécution de la mosaïque en rapport avec l'activité édilitaire intense, déployée en faveur des monuments sacrés « par les soins du peuple, ami du Christ, de cette ville de Médaba » (NB. cette phrase vient d'une inscription de l'église de la Vierge, et non pas de la dédicace de la carte comme l'a dit par distraction le P. O'Callaghan, col. 633, et comme l'a répété, sans vérifier, M. Avi-Yonah, p. 16). Or les dates conservées sur les mosaïques de Madaba vont de 578 à 608, et très probablement jusqu'à 663; cf. *DBS*, col. 634

Une équipe de fossoyeurs dirigée par un certain Thomas Hiérosolymitain et sa femme, « nouveaux Nicodème et Marie Madeleine », se mit au travail de nettoyage, aussitôt que les Perses eurent évacué de leurs troupes de choc la Ville Sainte, dans la seconde moitié de mai 614. Les

et *DACL* X 1, col. 860-882. Ce dernier chiffre se retrouve à la fin de la dédicace de la Theotokos, où l'on lit: $\mu\iota\nu\eta\ \Phi\epsilon\beta\rho\upsilon\alpha\rho\eta\omicron\ \xi\tau\omicron\upsilon\varsigma$ (un signe énigmatique: fac-similé en *RB*, VII, 1898, p. 425 et *DACL*, fig. 7423) $\omicron\delta'\ \iota\nu\delta(\iota)\chi(\tau\iota\omega\nu\omicron\varsigma)\ \epsilon'$. On verra, avec Clermont-Ganneau (*RAO*, II, pp. 52-55), dans le signe en question un *sampi*, d'où l'an 974 de l'ère des Séleucides, qui nous mène à l'an 663. Le février de cette année-là tombait la 6^e indiction byzantine; la 5^e de notre inscription viendrait peut-être de la confusion avec les indictions de l'ère mondiale alexandrine, qui est en retard d'une unité sur l'indiction byzantine; V. Grumel, *La chronologie*, p. 205, et sur l'emploi de l'ère alexandrine dans la Palestine arabe; *Id.*, *Revue des Et. Byz.*, XIV, 1956, pp. 207 sq.

Pendant cette période de construction, 575-610 (ou 660) en chiffres ronds, l'admirable composition du mosaïciste-cartographe anonyme se placerait mieux vers la fin plutôt qu'au commencement de ce laps de temps; autrement on s'attendrait à quelques imitations soit dans la ville même soit dans la région environnante. Or la seule mosaïque qui s'inspirait sans aucun doute de la carte de Madaba est celle de Ma'in (village situé à 8 km au sud-ouest de Madaba), dont la bordure topographique contenait originairement la représentation de 24 églises correspondant, à une (?) exception près, à autant d'évêchés palestiniens et transjordanien; R. de Vaux, *RB*, XLVII, 1938, pp. 227-258. Contre l'opinion du fouilleur, je suis persuadé que cette bordure, ainsi que les autres mosaïques, ne sont pas antérieures à l'inscription dédicatoire datant de 719/720. Sur la pl. XIV on n'aperçoit aucune trace de réfection dans la bande qui encadre la tabula ansata. Lire l'argumentation, peu convaincante, de l'auteur à la p. 239, en particulier cette phrase, à propos des trois médaillons à gauche de la dédicace: « Deux d'entre eux ont été garnis, postérieurement semble-t-il, d'un motif géométrique, mais une caille picorant une grappe de raisin subsiste dans le troisième médaillon et doit appartenir au décor primitif ». C'est le tremblement de terre en 717, et non pas le passage des iconoclastes musulmans, qui a nécessité une restauration importante de l'église, qu'on embellit des nouveaux pavements mosaïques, exactement comme dans un village non loin, el-Quweismeh, où « l'église a été restaurée des fondations et pavée de mosaïques » en 717/718; Bagatti et Saller, *The Town of Nebo*, pp. 251-268; Milik, *Liber Annuus*, X, 1959-60, pp. 177-180. Les dommages subis par des figurations humaines et animales (bien visibles sur les mosaïques de Madaba et de Ma'in, ainsi que dans des dizaines d'autres églises et synagogues) ne sont point à attribuer à un décret iconoclaste d'Omar II (mort en 720) mais à celui de Yézid II, issu en 721; contre de Vaux, pp. 256-8, et Avi-Yonah, p. 20, note 61, avec Bagatti-Saller, *l. c.*, et A.A. Vasiliev, *Dumbarton Oaks Papers*, IX-X, pp. 25-47. M. Avi-Yonah a marqué l'identité foncière des silhouettes des sanctuaires de Nicopolis et d'Eleuthéropolis, sur la carte de Madaba

cadavres de ceux qui furent égorgés par l'ennemi, qui moururent dans les cachettes ou périrent dans les « camps de transit » (telle la piscine Mamilla), furent pieusement rassemblés dans un certain nombre de réservoirs (dont on se privait ainsi pour l'usage pratique), de cavernes naturelles, de tombeaux et hypogées déjà existants, de cryptes et caveaux auprès des églises et monastères. Quant au nombre global des victimes, si exagéré chez les chronographes postérieurs, le plus assuré, en tant que venant d'un témoin oculaire, est celui de l'*Opusculum*: « jusqu'à soixante-cinq mille » (*PG*, l.c., col. 3236 B). Les sommes données par les textes C et A sont toutes proches ou bien réduites presque à la moitié. Ces totaux, fruit de calculs maladroits des scribes — sommes des chiffres partiels ne correspondant jamais aux sommes spécifiées à la fin des listes — résultaient malencontreusement de fautes usuelles de la transcription: omissions, transpositions, additions, mélectures, etc. Il ne sera pourtant sans intérêt, comme on le verra dans la suite, de donner le tableau des rubriques spécifiées de l'inventaire de Thomas:

(pp. 64 et 69) et dans la bordure de Ma'in (pl. XII et XIII 1), ainsi que la ressemblance de Maïoumas (de Gaza) sur la mosaïque de Ma'in (pl. XIV 1) avec Maïoumas transjordanien (p. 41, note 26). Les deux commentateurs ont reconnu l'église cruciforme, construite par Eudocie, dans les vignettes respectives de Gaza (de Vaux, p.274, pl. XIV 2; Avi-Yonah, p. 41), oubliant, par distraction sans doute, de les mettre en rapport artistique. Concluons. La carte de Madaba date, selon toute vraisemblance, du VII^e s., même sa seconde moitié n'étant guère exclue. Cependant la maîtrise artistique et technique de son exécution, l'écriture et l'orthographe de bon aloi, ainsi que l'abondance des sources qu'a dû utiliser le mosaïciste (cartes routières, Onomasticon et *katagraphe* d'Eusèbe, nombreux plans perspectifs de villes, etc.; Avi-Yonah, pp. 28-32) nous ramènent vers le début de ce siècle, peu avant l'invasion perse.

Géorg. Ar.Sin. Ar.Vat. Sin.428 Sin.520 Ar.Paris.
531

1. Égl. et mon. de St-Georges	7	7	70	7	7	7
2. Palais des princes	28	28	18	18	18	18
3. Citernes (λάγκοι)	275	295	157	257	257	250
4. Les portes de Ste-Sion	2270	2250	2058	2250	2250	—
5. Ste-Néa	600	600	6	290	290	290
6. Ste-Sophie	477	467	457	367	369	369
7. Égl. et mon. de SS.-Cosme-et-Damien	2212	2214	2112	2112	2112	2112
8. Bibliothèque de Ste-Néa	70	70	70	70	70	70
9. Monastère de Ste-Anastasis	212	214	212	212	212	212
10. Agora	38	38	38	38	38	38
11. Quartier de l'égl. de la Samaritaine	919	919	713	713	723	723
12. Torrent de St-Cyrique	1449	1449	1447	1407	1409	1407
13. A l'ouest de Sion	196	193	176	166	196	197
14. La Probatique	2107	2107	2107	2107	2107	2107
15. Torrent de St-Jacques	308	308	318	1700	1700	1700
16. La boucherie(?)	921	921	721	308	308	308
17. Les réservoirs(?)	—	—	—	8111	8111	8111
18. St-Passarion	—	—	—	1708	1708	1708
19. Fontaine de Siloé	2818	2300	2118	2318	2318	2318
20. (St-) Siloé	—	518	—	—	—	—
21. Piscine Mamilla	4518	4518	4618	24518	24518	24518
22. Gérocomion patriarcal	318	318	317	—	—	—
23. « La Ville d'Or »	1202	1212	1280	1202	1202	1202
24. Monastère de St-Jean-le-Haut	4219	4313	1213	4250	4250	4250
25. Gérocomion royal	780	—	167	167	167	167
26. Mont des Oliviers	1207	1213	1207	1207	1207	1207
27. Matroneum de l'Anastasis	300	—	300	83	83	83
28. Petite Avenue	202	202	230	202	202	102
29. Grande Avenue	317	300	317	317	319	417
30. St-Sérapion	338	330	38	38	38	38
31. Devant le Golgotha	80	80	80	80	80	80
32. Cavernes, citernes, jardins	6917	6917	6727	6917	6919	6707
33. Tour de David	2210	2210	2210	2210	—	2210
34. Rempart de la ville	265	265	265	265	265	265
35. Lieu de la brèche au rempart	9809	809	2100	1809	1809	1800
Total	66509	37484	33067	62455	36509	62455
Somme des chiffres partiels	47589	37585	33867	67424	65262	64991

Cette liste des dépôts mortuaires contient donc trente-cinq noms de lieux, quoique originairement elle dût être encore plus longue. Noter qu'aucun ms n'a conservé tous les détails. D'autre part, les scribes «télescopaient» certainement des ossuaires voisins. L'exemple révélateur est celui des n^{os} **19** et **20** où seul le ms Sin. 531 spécifie: « de la Fontaine de Siloé 2300, du devant (Saint-) Siloé 518 » ce qui égale « près de la Fontaine de Siloé 2818 » du G. On verra plus loin d'autres cas de ce genre, bien que moins assurés. D'une façon déconcertante, à la fin de son interview par Stratégios, le vertueux Thomas ajouterait: « Et nous ensevelîmes beaucoup d'autres... » (XXIII 43), ce qui sonne faux; le moine, en rédigeant, ne se serait-il pas laissé emporter par son verbiage?

Il semble bien que la liste que nous a transmise Stratégios dérive d'un inventaire qui fut dressé par les fossoyeurs, en écrit, et non pas des souvenirs de Thomas improvisés à la demande du moine de Saint-Sabas. En effet, on y détecte un certain ordre géographique, malgré les reprises des mêmes lieux et le choix assez erratique des régions à nettoyer (1). L'équipe, paraît-il, pouvait mettre à l'abri jusqu'à trois mille cadavres par jour: du travail plutôt rapide et sommaire.

Elle commence la besogne du côté ouest de la ville, les quartiers les plus éprouvés par le siège, en poussant à la distance maxima, env. 2 km du rempart, vers l'église de Saint-Georges; on achève le travail à l'intérieur de la ville mais toujours dans sa partie occidentale « devant les portes de Sainte-Sion » (**1-4**). Pendant la deuxième sortie on nettoie la bordure ouest de la Vallée (Tyropéon, Ṭarîq el-Wâd), plus exactement les églises de la Née (au début et à la fin de la journée), de Sainte-Sophie, des Anargyres (**5-8**). La troisième journée, moins exhaustive, les voit occupés aux abords de l'Anastasis (monastère des Spoudaei et le Forum) et dans le quartier « Samaritain » situé entre l'Agora et Sainte-Sion (**9-11**). La sortie suivante les mène en dehors du rempart eudocien, au sud (torrent de Saint-Cyrique)

(1) Contre les apparences, on n'attribuera donc pas à des oublis momentanés et à des reprises de mémoire les répétitions comme: « autel de Sainte-Née » **5** et « bibliothèque de Sainte-Née » **8**, ou bien « Matroneum de l'Anastasis **27** et « Devant le Golgotha » **31**.

et à l'ouest du Sion (12-13). La cinquième tranche du travail, très chargée et demandant plusieurs journées (plus de seize mille cadavres), se situe à l'est de la ville et des deux côtés du rempart: Piscine Probatique, Cédron et jusqu'à la source de Siloé (14-20). De nouveau à l'ouest de la muraille, une tâche épuisante dans l'énorme charnier de Mamilla (21); celle-ci terminée, retour au point de départ pour dégager l'hôpital patriarcal et, peut-être, le site mystérieux nommé Ville d'Or: quinze cent morts (22-23). Un dépôt considérable dans un monastère du Mont des Oliviers, Saint-Jean-le-Haut, remplissait largement une journée de mise en ordre (24). Le lendemain on commencerait à l'intérieur de la ville, par le nettoyage de l'hôpital royal (près de Sainte-Marie-la-Neuve), pour revenir au Mont des Oliviers (25-26). L'avant-dernier groupe des dépôts nous conduit au centre de Jérusalem, à l'Anastasis même (commencement et achèvement de la journée), dans deux rues principales de la ville et à une église (27-31). Les quatre dernières rubriques sont collectives, avec un seul édifice mentionné: Tour de David; les deux dernières ont trait aux défenses du rempart, tandis que la quatrième englobe sommairement les cachettes non spécifiées à l'extérieur et à l'intérieur de la ville (32-35).

* * *

Abordons maintenant l'étude analytique des sites énumérés dans cet inventaire, représenté par six témoins manuscrits (1), laquelle constituera en même temps un commentaire à la vignette de Jérusalem sur la mosaïque de Madaba et une annotation à d'autres documents de l'époque: itinéraires, livres liturgiques, inscriptions et trouvailles archéologiques. Voir pl. I et II.

[Dans le tableau synoptique des toponymes de la liste, qui suit, nous omettons en général les prépositions et les affixes, en particulier dans le G.

Signes conventionnels: — omis; = égal à la rubrique précédente; " égal au mot en dessus]

(1) Géorgien, éd. Garitte, XXIII 11-44; Cod. ar. Sinait. 531, ff. 333r-335r; Ar. Vatic. 697: Peeters, *MUSJ*, IX, 1923, pp. 37, 9-39, 6; Ar. Sin. 428, ff. 286v-288r; Ar. Sin. 520, ff. 261v-264r; Ar. Paris. 262: Couret, *ROC*. II, 1897, pp. 153, 21-154, 13 (avec corrections de Clermont-Ganneau, *RAO*, II, pp. 147-149).

<i>Version géorgienne</i>	<i>Arabe cod. Sinait. 531</i>	<i>Ar. Vatican. 697</i>
1. sakurt'hevel cmidi eklesii Giorgis	dair al-qadīs mâr Ğurğis	dair Sarğius šâhid... fî maḍbaḥih
2. ezo saḥelmcip'o	dâr al-amârah	kb'r al-ummârâ
3. lakuat'a	al-ğibâb	=
4. brçet'a (cmidi) Sioni	abwâb Şahyûn	quddâm bâb Şahyûn
5. Nia cmidi sakurt'hevel	kanîsat al-Niyah	maḍbaḥ al-kanîsah
6. eklesia Sop'ia cmidi	" mar Şûfiyah	kanîsat Şûfiyâ
7. " Kozman Damianet'a	dair Quzmâ wa-Damyân	=
8. samcignobre Nia cmidi	min hârîğ al-kanîsat al- Niyah	min kuttâb kânû fî l-kanîsah
9. monaster cmidi Adgomi	al-Qiyâmah al-muqad- dasah	dair al-Qiyâmah
10. sagaçro	al-sûq	=
11. bagin mas šina Sama- ritelt'a	min quddâm al-kanîsat al-Sâmi < r > iyah	min q. kanîsat al-Sâmirah
12. ḥev cmidi Kwrikes	wâd Ğuhannam	al-wâdî allaḍî li-mâr Kurîqus
13. dasavalit' kerğo c. Sioni	min ġarbî Şahyûn	=
14. Propatike	kanîsat al-abrûşâtîkis	al-abrûbâtîkî
15. ḥev Iakob cmidi	mar Ya'qûb	mâr Ya'qûb
16. saḥorc'e	al-ḥammâmât	al-ḥ'mh
17. —	—	—
18. —	—	—
19. cqaro Siloami	'ain Silwan	'ain Silwân
20. —	quddâm Silwan	—
21. birqa Mamili	birkat Mâmillâ	al-Mâmillî
22. ġerakumia patriaqi	al-ḥârâqûmyûn allaḍî li- lbaṭrik	ḥaraqîmûn al-baṭrik
23. oqroqalaqi	ḥağar al-ḍahab	al-madînat al-ḍahab
24. monaster cmidi Iovanes	dair mar Yûḥannâ	dair mâr Yûḥannâ al- fôqânî
25. ġerakum(i)a mep'i	—	ḥaraqîmûn
26. zet'ishilt'a	tûr al-Zaitûn	=
27. Adgomi (sa)patroniket'a	—	min rw'q't al-Qiyâmah
28. sakrohulo mc'ire	al-sûq al-şağîr	=
29. " did	" al-kabîr	=
30. eklesia cmidi Serapioni	kanîsat anbâ Sarâbyûn	k. al-qadîs Sarâbyûn
31. cinaše cmida Golgot'a	quddâm al-Ğulğulah	=
32. quaht'a, lakuat'a, ormot'a, mtilt'a	al-mağâyir wal-ğibâb wal-ğînân	al-mağâyir wal-ğibâb
33. godol Davit'i	miḥrâb Dâwûd	=
34. saşoval qalaq	min dâḥil al-madînah wa- ḥârîğihâ	min ḥawâzir al-madînah wa-ğidârihâ
35. in loco ubi murum deiece- runt civitatis Persae	min 'ind tuğrat al-balad	min mawḍa' al-sûq al- <ma>hdûm

Ar. Sinait. 428dair mâr Ğurġis šâhid...
fî maḍbaḥih

dâr al-amârah

=

=

maḍbah al-Niyah

kanîsat mâr Sûfiyah

dair Quzmâ wa-Damyânûs

min kuttâb kân fî l-Niyah

=

=

ḥârit Samaritiqâ

wâdî mâr Qîriqus

=

al-abrubâtîqî

wâdî mâr Ya'qûb

al-laḥḥâmah

al-q'yl

quddâm al-Bassârûn

=

—

al-Mâmillâ

—

madînat al-ḡahab

dair mar Yuḥannâ

ḥaraqûmyûn al-malik

=

maṭrûniqân al-Qiyâmah

=

=

kanîsat mâr Sarâbyûn

=

al-maġayir wal-ġibâb wal-
ġanâyin

miḥrâb Dâwud

min dâḥil al-madînah

Ar. Sinait. 520dair mârî Ğurġis al-qadîs
...fî maḍbaḥih

=

=

=

< ma > ḡbah al-Niyah

k. mârî Sufiyah

dair mârî Quzmâ

=

dair fî l-Qiyâmah

=

=

wâdî mârî Qiriquş

=

al-abrubâtîqî

wâdî mârî Ya'qûb

al-lġmh

al-qabayil

q. al-Bassâryûn

=

—

Mâmillâ

—

=

dair mârî Yuḥannâ

ḥaraqumyûn al-malik

=

al-maṭruniqât al-Qiyâmah

sûq al-ṣaġîr

" al-kabîr

k. mârî Sarâbyûn

=

al-maġâyir wal-ġ. wal-ġ.

—

=

Ar. Paris. 262

min maḍbah mârî Ğurġis

dâr al-'m'nh

=

—

maḍbah al- { y } niyah

k. al-qadîsah Şûfiyah

dair Quzmân wa-Damyân

min al-maktab(?)

dâr al-Qiyâmah

=

ḡ. Smrnq'

dâr mâr Marqus

=

=

dâr mâr Ya'qûb

al-Ġulġulah

al-qabâyil

al-bḡ'rwn

=

—

Mâmillah

—

=

dair mâr Yûhannâ

ġaraqûmyûn al-malik

=

matrûni< q > ât al-Qiyâmah

al-sûq al-ṣaġîr

" al-kabîr

k. mâr Sarâbyûn

=

=

miḥrâb Dâwud

=

fî l-mauḍa' allaḡi hudim
fîh al-ḥayit

min ḥait hudim al-ḥayit

min al-mauḍa' allaḡi
hudim fîh al-ḥayit

1. L'église (G) et le monastère (A) de Saint-Georges en dehors de la ville, ainsi que le gérocomion patriarcal, 22, appartenaient au même complexe architectural, si mon interprétation des fouilles israéliennes au Šeiḥ Bader (actuellement Giv'at ha-Qiryā), colline située à 2 km env. de l'ancien rempart, près de l'ancienne route de Jaffa, est exacte (1). Le pieux Thomas raconte au moine Stratégios: « Et je suis allé à l'église de Saint-Georges martyr qui est en dehors de la ville... et j'ai trouvé sept âmes gisant sur l'autel de cette église » (XXIII 11). Les recensions arabes préfèrent parler du « monastère de Saint-Georges » tandis que la direction est précisée par les lectionnaires géorgiens qui sous le 23 novembre mentionnent la dédicace de « Saint-Georges en dehors de la tour de David », à comprendre: porte de David, moderne Bâb el-Ḥalīl ou porte de Jaffa.

Rappelons que Saint Jean Hésychaste en arrivant de Jaffa à Jérusalem reste un certain temps ἐν τῷ πρὸ τῆς ἀγίας πόλεως γηροκομείῳ τῷ ὑπὸ τῆς μακαρίας κτισθέντι Εὐδοκίας ἐν ᾧ γηροκομείῳ σὺκπήριόν ἐστιν τοῦ ἀγίου μάρτυρος Γεωργίου (Cyrille de Scythopolis, Schwartz, p. 204, 7-9). Or, une nuit de 490, ἀνκπκτῶν μόνος εἰς τὸ τοῦ γηροκομείου μεσίχυλον il aperçoit une étoile qui le conduit à la Grande Laure (*ibid.*, ll. 16 sq.). Ce μεσίχυλον ou μέσαυλον ne peut être que la cour à portiques, pavée de dalles, communiquant entre l'église et le monastère et adjacente à l'hôpital (2). Le nombre de sept tués, le minime dans la liste, ne peut se référer qu'à des

(1) *RB*, LVII, 1960, p. 567 sq., n° 47 et *Biblica*, XLII, 1961, pp. 78-80 et 84. A deux rapports préliminaires, cités *RB*, l.c., p. 568, note 1, ajouter Avi-Yonah, *Actes du V^e Congrès International d'Archéologie Chrétienne, Aix-en-Provence 13-19 septembre 1954* (Studi di antichità cristiana, XXII), Vatican-Paris, 1957, p. 120, où il mentionne le gérontocomion d'Eudocie.

(2) Sur μέσαυλον et μεσαύλιον, « cour à portiques d'une église, d'une basilique d'un hôpital, d'un monastère » voir L. Robert, *Revue de Philologie*, LXXXIV, 1958, pp. 45-47. Ajouter le μεσίχυλον du monastère de Koziba: *An. Boll.*, VII, 1888, p. 362, 1 sq.; — τὸ μεσαύλιον τῆς αὐλῆς καὶ τῆς στωᾶς dans le pap. Nessana 22 (2.12.566), ll. 23, 29 et 31; C. J. Kraemer, Jr., *Excavations at Nessana*, vol. 3. *Non-literary Papyri*, Princeton 1958 (pp. 71 et 74, où le croquis de la maison et la traduction 'vestibule' sont difficilement corrects; l'éditeur cite une correction au pap. Oxy. 2083,27); *ibid.* n° 99, 2; voir encore ci-dessous, p. 159.

prêtres, diacres, etc., desservant l'église. Cf. G VIII 18: « ils tuaient les prêtres et les diacres dans les églises » (développé aux §§ 22-24); *PG*, LXXXVI 2, col. 3236 B: καὶ ἄλλος ὑπὸ θυσιαστήριον κρυβόμενος ἐσφραγίζετο; sur quoi Stratégios brode à sa façon: « et certains s'accrochaient aux cornes du saint autel... et d'autres, cachés sous la mensa (*trapezi*), ont été tués et sont devenus victimes du Christ » (XXIII 8). J'ai déjà souligné la correspondance frappante entre le nombre de 318 (ou 317) massacrés au gérocomion patriarcal avec la capacité maxima du gérocomion d'Eudocie, 400 lits, que spécifie Nicéphore Calliste; *PG*, CXLVI, col. 1240.

D'après ce dernier le ptocheion d'Eudocie se situait à *Phordisia* que j'identifie avec les *Phordesaya* « Jardins » de la banlieue ouest de Jérusalem, où se trouvait encore une église de Saint-Thomas l'apôtre (*Biblica*, *l.c.*). N'est-ce pas l'inscription dédicatoire de cette église qu'on trouve gravée soigneusement sur deux planchettes de bois rivetées l'une à l'autre (1) et remployées dans la construction d'el-Aqsâ: [✠ Ἐπὶ τοῦ δσιωτάτου [ἀρχιε]-πισκόπου καὶ πατριάρχου Πέτρου καὶ τοῦ θεοφιλε[στάτου | πρσβυτέρου... 8/9 ll...] ou ὁ πᾶς οἶκος οὗτο[ς τ]οῦ ἁγίου Θωμᾶ ἐκ θεμελί[ων ἐκτίσθη ✠] (2)? L'érection de « Saint-Thomas de Phordêsa » serait donc fixée sous le pontificat de Pierre (524-552). Le Saint-Thomas de Bethphagé n'entre pas en considération, n'étant qu'un des trois titulaires (Thomas, Philippe, Zacharie), ni non plus un troisième Saint-Thomas, datant de l'époque des Croisés (3). Les planches, avec des poutres et d'autres éléments, auraient

(1) « Un exemple unique — ou peu s'en faut — d'une inscription monumentale sur bois conservée depuis le temps de Justinien jusqu'à nos jours »: F. Halkin, *An. Boll.*, LXIX, 1951, p. 69.

(2) Publiée par M. Avi-Yonah, *QDAP*, X, 1944, pp. 162-165, pl. XXXV 3-4 (cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1946-7, p. 362, n° 221); il lit et restitue: [+ Ἐπὶ τοῦ δσιωτάτου [ἀρχιε]πισκόπου καὶ πατριάρχου Πέτρου καὶ τοῦ θεοφιλε[στάτου τοῦ δ. / ρπσβυτέρου καὶ οἰκονόμου ὁ πᾶς οἶκος οὗτο[ς τ]οῦ ἁγίου Θωμᾶ ἐκ θεμελί[ων ἐκτίσθη (or: ἀνεσώθη). Ἔτους...]. Je suppose que les deux lignes de cette dédicace, très finement exécutée, étaient de longueur identique; dans ce cas, après « prêtre » il n'y a de place que pour un nom propre, plutôt long; « construite » semble préférable à « restaurée »; la date devait manquer.

(3) H. Vincent et F.-M. Abel, *Jérusalem Nouvelle*, Paris 1914-1926, p. 950.

pu être amenés à l'Aqsâ lors de sa restauration en 1035, à la suite des tremblements de terre en 1016 et en 1034; pendant le second, « des monastères et des églises dans tout le district de Jérusalem s'effondrèrent » (1).

Malgré les apparences, notre gérocomion n'est pas identique à l'hôpital patriarcal, mentionné dans une épitaphe du Wady er-Rabâbeh: ✠ Μνημα διαφέροντα τοῦ εὐχγῆ (sic) | νοσοκομίου τοῦ πατριάρχου ✠ (2). Le fait que la nécropole de cet établissement se plaçait sous le rempart sud de la Ville prouve indubitablement que le nosocomion même est à chercher intra muros, sans doute dans le « quartier patriarcal » auprès de l'Anastasis (3). Le complexe de Saint-Georges extra muros avait son cimetière dans les terrains adjacents, d'ailleurs découverts pendant les fouilles de Šeiḥ Bader: deux caveaux et une petite crypte-ossuaire.

Le mosaïciste de Madaba, soucieux de souligner les splendeurs du sanctuaire principal de la Ville Sainte, le flanque, sur deux côtés, de ses dépendances. On est d'accord pour identifier les deux édifices au nord de l'Anastasis avec le palais patriarcal (n° 8) et avec le monastère des Spoudaei (n° 9; voir 9). Les deux paires de constructions jumelées, à gauche des précédentes, peuvent donc, en particulier s'inspirant du complexe architectonique de la Nêa (voir 5), représenter les hôtelleries patriarcales (nos 11 et 12), tandis que la bâtisse 13 figurerait le nosocomion avec une chapelle (annexe ou bien à l'intérieur) (n° 14) (4).

(1) *Ibid.*, p. 935.

(2) Copie de R.M.S. Macalister, *PEFQS*, 1900, p. 232, pl. IV (d'après la lecture de Lagrange-Vincent-Macalister) reproduite ici-même, pl. III, 1, avec quelques retouches en pointillé. Bibliographie: P. Thomsen, *ZDPV*, XLIV, 1921, p. 57, n° 113; *ib.*, LXIV, 1941, p. 218; Abel, *DACL*, VII, col. 2362.

(3) Et pas nécessairement à la colline de Sion, comme on le répète souvent à cause des épitaphes de la « Sainte-Sion » fréquentes dans cette vallée. On verra plus loin que d'autres sanctuaires de Jérusalem avaient aussi leurs concessions au même Wady er-Rabâbeh (p. 145, n. 1 et p. 168 n. 2); cf., dans le même sens, Clermont-Ganneau, *PEFQS*, 1900, p. 378.

(4) N° 8 reconnu comme l'épiscopat fondé par Eudocie (*PG*, CXVLI, col. 1240): Gisler, *l.c.*, p. 225, n° 38; c'est lui aussi qui parle du « quartier épiscopal », *ibid.*, n° 40. Thomsen, *ZDPV*, 1929, p. 216 sq., n° 29, identifie le n° 13 de la carte de Madaba avec le gérocomion patriarcal de la liste de 614. Cf. *Jér. Nouv.*, p. 912.

Il est vrai qu'il semble manquer de références explicites à des hospices du Saint-Sépulcre. Mais déjà au début du V^e siècle Mélanie la Jeune participe à la distribution des pains à l'Anastasis. (1) Une Novelle de Justinien est très emphatique à ce sujet (nov. XL, const. XLII; an 536): « Tout le monde sait que la très sainte Anastasis reçoit et nourrit des gens qui s'y rendent de l'univers entier en multitudes qu'on peut dire infinies ». Cette activité de charité devait bien disposer de locaux spacieux.

2. Le palais des princes (G) ou le palais des émirs (A) est à chercher entre Saint-Georges et Sainte-Sion. « Aux époques romaine et médiévale, le gouverneur résidait aux abords de la tour de David; il pouvait en être de même aux temps byzantins » (2). Cette excellente suggestion du Père Abel nous permet d'identifier ce palais avec la tour *i*, située entre la porte de David (*B*) et la Tour de David (*j*). Il est tout à fait normal que l'entrée principale de la ville soit protégée par une construction fortifiée, à la fois servant à la garnison et éventuellement à la résidence du gouverneur. Sur la vignette de Jérusalem même, on voit encore un édifice d'une destination analogue à l'est de la porte de Césarée, n° 29, flanquée d'une tour à fenêtre (*z*) comme celles près de la porte de Jaffa. Par analogie, la tour *y*, représentée, elle aussi, avec une ouverture, doit être en rapport avec quelque poterne, qui correspondrait à la porte d'Hérode de nos jours. Les tours flanquant les portes des villes, villages et forteresses de la carte mosaïque, sont de règle figurées trouées de fenêtres. Une résidence, militaire et administrative, à l'entrée et à l'intérieur de la ville, se voit sur les vignettes de Charachmôba, de Néapolis, d'Ascalon, de Pélousion.

(1) S'ayant dépouillée de ses richesses, elle demeure auprès de l'Anastasis et se fait inscrire ἐν τῷ ἐκκλησιαστικῷ θρεβίῳ καὶ μετὰ τῶν πτωχῶν ἐκ τῆς ἐντολῆς διατρέφεσθαι; *An. Boll.*, XXII, 1903, p. 26 § 35.

(2) Abel, *Jér. Nouv.*, p. 928, n° 2, qui conjecture un original grec ἀλλή τῶν ἡγεμόνων; voir aussi C. N. Johns, *QDAP*, XIV, 1950, p. 160, qui rappelle les papyrus égyptiens (fin du I^{er} s. de l'Hégire) où à côté des contributions à la construction de la « mosquée de Jérusalem » on mentionne aussi celles de τῆ[ς] αὔλης τοῦ Ἀμιραλμουμιν, « Palais du Prince des Croyants » (*ibid.*, note 3). Cette expression musulmane est identique à celle de *dâr al-ummârâ* du parler arabe chrétien.

Chercher dans la tour *i* de Jérusalem les restes de l'Hippicus ou du Mariammé serait commettre une erreur d'anachronisme, méthodologiquement assez grave. Que ces restes fussent visibles ou non à l'époque byzantine, les pèlerins et les cartographes n'y payaient pas la moindre attention, à l'inverse des préoccupations des savants modernes.

Le nombre peu élevé des victimes (28 ou 18) ne peut se référer qu'à la domesticité ou bien à quelques retardataires de cette place forte, en principe évacuée.

3. Les citernes (λάγκοι, *ġibāb*: ce dernier terme traduisant l'araméen *gubbaya*) dénomment les petits réservoirs souterrains, communiquant avec la surface par une ouverture étroite. Il y en avait beaucoup dans les Paradis de Jérusalem, dont la culture exigeait des réserves d'eau et tout un système d'irrigation bien complexe; voir *Biblica*, l.c., p. 83. L'insertion de cette rubrique (cf. 32) devant celle des Portes de Sainte-Sion fait comprendre que certaines de ces citernes se trouvaient déjà à l'intérieur de la ville, sans doute dans les cours des maisons particulières. Sur les citernes anciennes dans la rue de la Citadelle, voir *PEFQS*, 1886, pp. 20 et 22.

4. La première série des dépôts s'achève « devant les portes de (Sainte-) Sion » (G et S 531; « porte de Sion »: autres mss arabes). Ailleurs, Stratégios mentionne le refuge des gens dans la basilique de Sion, leur massacre et l'incendie du sanctuaire (XI 7 et XIII 15). A propos de la capture de Zacharie il s'écrie: « on l'amena au Sion par la porte par laquelle est entré Notre Seigneur Jésus Christ » (XIII 1); « O portes de Sion, combien de pasteurs sont entrés et sortis par vous! Jadis la Croix en sortit avec le Christ et maintenant la même Croix en sort avec le pasteur, le patriarche Zacharie, en captivité » (XIII 5-6). Cette alternance de la forme plurielle et singulière indique clairement qu'il s'agit d'une double porte; ce qui trouve une confirmation éclatante sur la carte de Madaba: là, au nord de la basilique, on voit un mur percé de deux belles portes

dorées (J); elles donnaient sur la cour intérieure de Sainte-Sion et servaient, en sens unique, pour les processions stationales (1).

L'auteur de l'inventaire semble bloquer sous la même rubrique les réfugiés dans l'église, la population massée dans l'enceinte et éventuellement les défenseurs d'un des points stratégiques de la Ville: 2270 (G) ou 2250 victimes (A, sauf 2058 du Vat. sûrement erroné) (2).

L'église accolée à l'angle sud-est de la basilique sur la mosaïque de Madaba (n° 18) doit représenter le diaconicon de Sainte-Sion, extériorisé selon les conventions des artistes d'alors, et non pas le Cénacle ou le Tombeau de David (3). Il abritait des reliques de Saint-Étienne et on y fêtait la commémoration principale du Protomartyr le 27 décembre.

(1) Gisler, p. 223, n°s 25 sq. On considère ce mur, plutôt gratuitement, comme une partie du rempart préudocien d'Aelia Capitolina. Sur les restes architectoniques de Sainte-Sion, voir *Jér. Nouv.*, pp. 421-440 et pl. 44-49; *DACL*, VII, 2320-24 et fig. 6185: «sauf la partie inférieure du Cénacle actuel formé par l'appareil byzantin de l'angle sud-est de la basilique primitive, il ne reste plus rien de cet édifice», col. 2323; vestiges de la façade dans les fouilles au monastère des Bénédictins allemands. Une interprétation alternative des résultats des fouilles allemandes a été proposée par l'architecte Renard (*Das Heilige Land*, 1900; *Jér. Nouv.*, p. 434): elle laisse le Cénacle à l'extérieur de la basilique. Ce plan rend peut-être l'idée de l'état de ce complexe à l'époque arabe.

(2) Serait-ce «an immense Charnel House», au nord (?) de la basilique, décrit dans *PEFQS*, 1903, pp. 153-5?

(3) Diaconicon: Abel, *Jér. Nouv.*, 452 et 455 (adopté par Thomsen et O'Callaghan); Cénacle et Tombeau de David: Gisler et Avi-Yonah. — Le nettoyage du Tombeau de David, entrepris par feu J. Pinkerfeld en 1951, a donné des résultats surprenants: l'édifice primitif fut construit à l'époque romaine; l'orientation nord de sa niche (vers le Temple), et quelques détails architecturaux suggèrent une synagogue bâtie au cours des premiers siècles après la destruction du Temple. De son côté, M. Avi-Yonah rappelle le témoignage d'Épiphané (*PG*, XLIII, 260; aussi Burdigal., Geyer, 22 et Optat de Milève, *PL*, XI, 994) sur sept synagogues au Mont Sion, dont une était encore en service au IV^e siècle; «historically the most likely time for the construction of this synagogue would be the reign of Julian (A.D. 361-363)»; voir Louis M. Rabinowitz *Fund for the Exploration of Ancient Synagogues*, *Bulletin* III, 1960, pp. 31-43. Ne faudrait-il pas aussi rappeler la tradition chrétienne sur l'église des judéo-chrétiens, qu'aurait vue l'empereur Hadrien lors de sa visite en 130-31: «une petite église des Chrétiens (litt. de Dieu) qui se trouve au lieu où les Disciples montèrent au Cénacle (litt. l'étage), après que le Sauveur fut pris aux cieux sur le Mont des Oliviers. C'est justement là, à savoir dans cette partie du Sion

Le seul document qui permette de situer le diaconicon de la Sion, à l'époque ancienne placé indifféremment à droite ou à gauche de l'abside centrale, est la liste des sanctuaires dans la Vie de Constantin et d'Hélène: ... τοῦ διακονικοῦ ἐν ᾧ ἐστὶν ὁ τάφος τοῦ ἁγίου προφήτου Δαυιδ (1). Donc le moderne Nebî Dawûd (et Cénacle) remplaça l'ancien diaconicon, le *sacrarium* du Bréviaire (Geyer, p. 154); « les pierres de la lapidation » sont encore à l'intérieur de la basilique d'après l'Anonyme de Plaisance (*ibid.*, p. 174). A la période arabe ancienne, la position de Saint-Étienne est moins facile à préciser. Le moine Bernard parle assez vaguement de sa situation géographique: *Iuxta quam* (de Sainte-Sion) *versus orientem est ecclesia in honore Sancti Stephani, in quo loco lapidatus esse asseritur* (Tobler-Molinier, pp. 315 sq.). Les dessins d'Arculfe (reproduits par Bédà) mettent la pierre « *super quam Stephanus lapidatus* » (Geyer, pp. 243 et 306) à l'extérieur et tantôt au nord (Geyer, p. 244) tantôt au sud de la basilique (Tobler-Molinier, p. 160; R. Röhrich, *ZDPV*, XIV, 1891, Pl. 3.2). Quoi qu'il en soit, la constitution du Tombeau de David et du Cénacle en un sanctuaire distinct, vers le X^e s., obligea le déplacement du martyrium d'Étienne au nord de Sainte-Sion: « le protomartyr Étienne, dont le tombeau existe encore du côté nord (du Cénacle) », Récit slavon, *AOL*, II, p. 391; « A gauche (de Sainte-Sion?), près de la route, se trouve l'église de Saint-Étienne premier martyr; c'est là qu'il fut lapidé par les Juifs et on y voit son tombeau. Là se trouve aussi une montagne... fendue, l'Enfer, et est à un jet de pierre des murs de la ville. Ensuite tous les pèlerins entrent dans la sainte ville de Jérusalem par la porte voisine de la maison de David » (Daniel, *De Khitrowo*, p. 12); *circa ipsius ecclesiae sanctuarium transitur et ad sinistram eius altare venerandum habetur, sub quo corpus beati*

qui échappa à la destruction et aux environs, qu'on pouvait construire, entre autres, sept synagogues, seules restées au Sion comme les huttes, dont une survécut, pareille à une tour dans la vigne (Is 1,8), jusqu'aux temps de l'évêque Maximonas (lire: Maximus, 333-350/1) et du roi Constantin († 337)», Épiphanie, *De mens. et pond.* (an 392), *PG*, l.c.

(1) M. Guidi, «Un βίος di Costantino» (*Rendiconti della R. Acc. dei Lincei*, XVI 5, 1907), p. 51 du tiré à part.

Stephani protomartyris (Théodoric, Tobler, p. 54) (1). Alternativement, il peut s'agir d'un autel situé entre la sacristie (*sacrarium, sanctuarium*, Tombeau de David) et l'autel majeur.

5. L'église justinienne de la Vierge, appelée Néa, consacrée le 20 novembre 543, revient deux, et probablement trois fois, dans notre liste: « l'autel de Sainte-Néa » 5, « bibliothèque (?) de la Néa » 8, et « le gérocomion royal » 25. Déjà deviné brillamment par Clermont-Ganneau sous la graphie corrompue du Paris. 262, le nom est certain grâce au Géorgien (*Nia cmidi*) et à trois mss arabes de Sināi (*kanīsat al-Nīyah, al-Niyah*). La troisième église de Jérusalem pour son importance architecturale et sociale, elle prend une place prééminente sur la carte de Madaba (n° 22), où sa position correspond à l'emplacement; quelques vestiges archéologiques lui

(1) Les nécropoles du clergé de Saint-Sion et des monastères annexes (p. ex. Saint-Thalée: *RB*, 1960, p. 361 sq., n° 9; un monastère des femmes; Geyer, p. 174, 18; pour des restes possibles de ces dépendances voir *Jér. Nouv.*, p. 439 sq.) se trouvaient au W. er-Rabâbeh. On y lit: + Μνημα τῆς ἁγίας Σιων trois fois; + τῆς ἁγίας Σιων quatre fois; + μνημα διαφεροτῆν (pour διαφέρον τοῖς) | θυρορῶ[ς] τῆς ἁγίας Σιων (ma lecture d'après le fac-similé de Macalister, *l.c.*, p. 232, pl. III et, pour THCA, selon la copie de Kraft, *Topographie*, pl. 13 (*non vidimus*), contre celle de Germer-Durand, *RB*, 1892, p. 563, n° 4, adoptée par Thomsen et Abel: + Μνημα διαφερό[ν] τῶν | θυρ(ω)ρ[ῶν] Ἀγίας Σιων); + Μνημα διαφέ[ρον] Θέκλα Μαρούλφου Γερμανικῇ | [τῆς ἁγίας Σι]ων. Bibliographie: Thomsen, *ll. cc.*, pp. 54-57, n° 106-112 et p. 218; Abel, *DACL*, VII, col. 2362. Description des tombeaux et fac-similés; Macalister, *l.c.*, pp. 226-233, et 1901, pp. 145-158, 215-226; *Jér. Nouv.*, pp. 439 et 458 sq. (fig. 173 épitaphe de Thecla comme transcrit ci-dessus) — Je profite de l'occasion pour revenir sur une épitaphe du même torrent, nommément celle de Thecla higoumène du monastère de Juvénal, que je cite en *RB*, 1960, p. 366. A. Alt qui décrit l'hypogée, à la suite de Macalister lui-même, *l.c.*, 1901, pp. 222 sq. (la photographie de Macalister, *l.c.*, 1900, en face de la p. 239, se réfère au tombeau de Thecla de Marulf), confirme la lecture de Macalister (p. 238, pl. VI) sauf pour la première lettre de la l. 4: « Macalister zeichnet ein Θ; doch stimmen die erhaltenen Reste kaum zu der Form des Θ in der ersten und dritten Zeile »; *ZDPV*, XLVII, 1924, pp. 94 sq. Mais M. lui-même y renonça, pour lire CECA: *l.c.*, 1903, p. 175. Je propose de voir dans la lettre en question un *betha* et de lire en conséquence: Θήκη διαφέρ(ουσα) | Θέκλα Βεσζ || ἡγουμ(ένη) | μοναστηρ(ίου) | Ἰουβεν(αλίου) | τοῦ Γεοργίου + et je traduis: « Tombe appartenant à Thecla Géorgienne, higoumène du monastère de Juvénal, fille de Georges »; Pl. III, 2. Sur Bèses = Géorgiens (cf. *RB*, *l.c.*, p. 355, note 1) je reviendrai plus en détail ailleurs.

sont attribués dans l'ancien quartier juif au sud-ouest de la Porte Moghrebienne. La description détaillée de Procope (*De aedif.* V vi, Loeb, pp. 343-9; cf. Cyrille de Scythopolis, pp. 175-178 et 216) donne une bonne idée de sa disposition, trop schématisée sur la mosaïque (1).

La rubrique des victimes trouvées « devant (sous, G) l'autel de l'église de la Néa » semble cumuler deux détails différents. D'abord celui de l'autel, qui se rapporte au clergé desservant l'église, si l'on accepte le chiffre du Vatic., six; cf. « sept âmes sous l'autel de Saint-Georges », 1. Si, par contre, on préfère le nombre du G et du Sin. 531, soit six cent morts, il ne pourra s'agir que de la population civile entassée dans le sanctuaire. L'auteur de l'*Opusculum* mentionne le refuge ἐν τοῖς εὐκτηρίοις (PG, l.c., « aux églises et aux maisons » d'après Stratégus, G XXIII 7); « beaucoup de gens se réfugiaient dans églises et autels » G VIII 7; « Combien d'âmes se réfugiaient dans les églises, à l'Anastasis et à la Sion et à d'autres églises, et c'est là qu'ils furent massacrés et brûlés du feu » XI 7. Dans le nombre de 290 personnes (S 428, 520, P) on verra les effectifs du monastère de Sainte-Marie-la-Neuve, *congregatio nimia monachorum* (2).

(1) Voir *Jér. Nouv.*, pp. 913-919 et *DACL*, VII, col. 2336-44. La basilique de la Vierge détruite par un tremblement de terre (celui de 746?) que mentionne le *Commemoratorium* serait la Néa (Abel, *ll.cc.*, et Thomsen, *ZDPV*, 1929, p. 209, note 3) et non pas le Tombeau de la Vierge, comme je l'ai dit en *RB*, l.c., p. 550, note 2.

(2) L'histoire de cette communauté qui desservait la basilique et les établissements de bienfaisance adjacentes: S. Vaillhé *ROC*, X, 1900, pp. 27 sq.; Abel, *Jér. Nouv.*, pp. 917-919. Cyrille (Schwartz, p. 193, 17) mentionne Jean l'eunuque, moine du couvent de Martyrius, devenu à l'instigation d'Askidas, ἡγούμενος τῆς Νέας Ἐκκλησίας. Moschus en énumère trois: Ἀβράμιος τῆς Νέας Ἐκκλησίας τῆς πανυμνήτου Θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας γενόμενος μετὰ Εὐδόξiou ἡγούμενος (PG, LXXXVII, col. 3064 D; cf. 2917 G: Ἀ. ὁ ἡγ. τῆς ἁγίας Θεοτόκου Μαρίας τῆς Νέας; Abramius fonda un monastère, dépendant sans doute de la Néa, près du sentier de Sainte-Gethsémani au Mont des Oliviers, l.c., 3064); ὁ ἀββᾶς Κωνσταντῖνος ὁ ἡγ. τῆς ἁγίας Μαρίας τῆς Θεοτόκου τῆς Νέας; *ib.*, 2857 A. Un abbé, Léonce de Cilicie, était σπουδαῖος εἰς τὸ τάγμα τῆς Δεσποίνης ἡμῶν τῆς ἁγίας Θεοτόκου Μαρίας τῆς Νέας sans en sortir pendant quarante ans; *ibid.*, 2913 B.

La mention de la Née dans une épitaphe remployée dans le dallage de la Qubbet es-Şahrah reste douteuse (1). Par contre, elle est certaine dans une belle inscription en mosaïque provenant de Jéricho: ✠ Θήκη μακκριωτάτου Κυριακοῦ πρεσβυτέρου | (καὶ) ἡγουμένου || τοῦ (καὶ)· συνστησάμενου τὸ | σὺχγές σὺκτῇ|ριον τοῦ ἁγίου | (καὶ)· ἐνδόξου μάρ||τυρος Γεωργίου (καὶ)· δωρησαμέ|νω τῇ ἁγιωτά(τῃ) | Νέᾳ Ἐκκλησίᾳ τῆς | ἐνδόξου Θεοτόκου || ἐν Ἱεροσολύμοις· Ἐ|τσεύτησεν μηνὶ | δεκεμβρίου ια' ἰνδ(ικτιῶνος) | ις', βασιλείας τοῦ δεσ|πότητος ἡμῶν· Φλα(ουίου) || Ἰουστίνου ἔτους τὸ β' ✠ (11 décembre 566) (2).

D'après la rubrique 8 de notre liste, la Née aurait une bibliothèque. Cette lecture se retrouve en G et peut-être en Paris. 262 (*RAO*, II, p. 155); les autres mss arabes comportent: « les scribes qui était (*sic*, ou: étaient) dans la Née », tandis que Sinait. 531, se méfiant sans doute de cette référence personnelle et non locale, paraphrase librement: « de l'extérieur de l'église de la Née ». Les divergences pourraient provenir d'une mélecture de l'original grec, où ἐκ τῶν βιβλιοφυλακίων « des archives, de la bibliothèque », serait confondu avec βιβλιοφυλάκων « archivistes, bibliothécaires » (office connu dans les monastères; *PG*, LXXXIX, 185 A). On verrait volontiers cette bibliothèque de Sainte-Née, déposée dans une cave voûtée des substructions de la basilique ou du monastère, comme c'était le cas de la bibliothèque patriarcale de Constantinople (3). Cela expliquerait

(1) [...]ηρουνίου ἔν[θα κατὰ]κε]ινται Θεόδω[ρος καὶ Ἀν]αστάσι(ο)ς υἱοὶ (καὶ) Ησ[.Σ]ολομὸν τοῦ πρεσβ(υτέρου) [τῆς Νέ]ας (?): Abel, *DACL*, VII, col. 2361 sq., cf. Thomsen, *ll. cc.*, p. 52, n° 99 et p. 216. Le mot καὶ est figuré par le signe S (?), chez Thomsen). Je me demande si c'est ne pas un thau mal gravé ou mal copié et je lirai par conséquent τῆς [ὁσ(ί)ας μν(ή)μης] suivi éventuellement de Σολομοντ(ί)ου. L'expression τῆς ὁσί)ας μν(ή)μης se retrouve sur une autre épitaphe du même dallage: Abel, col. 2361; Thomsen, pp. 50 sq., n° 98 et pp. 215 sq.

(2) Abel, *RB*, VIII, 1911, pp. 286-9 et 440; *DACL*, VI, col. 2382 sq.; Avi-Yonah, *QDAP*, II, 1933, pp. 161 sq., n° 98; F. Halkin, *An. Boll.*, LXIX, 1951, p. 72. On ne peut guère douter que l'« oratoire de Saint-Georges », mentionné dans l'inscription, englobait cette épitaphe, des mosaïques voisines et les éléments d'architecture retrouvés.

(3) R. Janin, *Constantinople Byzantine*, Paris 1950, p. 162. Sur les substructions voûtées de la Née qu'on pouvait voir dans le quartier juif, voir *Jér. Nouv.*, pp. 915 sq.

son choix pour une cachette et le nombre peu élevé des morts: soixante-dix.

De toute façon, ce détail précieux enrichit notre information sur les archives-bibliothèques et scriptoria à Jérusalem même et en Palestine en général. On connaît la bibliothèque-archives de l'église de Jérusalem (celle au Sion?) fondée par l'évêque Alexandre après 212; Eusèbe de Césarée mentionne ses richesses et y puisait à pleines mains (*HE*, VI xx). C'est à la même bibliothèque que fait probablement allusion Julius Africanus dans un fragment des *Cestes* (terminés après 227 et avant 235) qu'on a dans le pap. Oxy. 412 (vol. III, p. 39, II, ll. 58-61); à propos des exemplaires excentriques de l'Odyssée il écrit: *εὐρήσεις ἐν τοῖς ἀρχαίοις τῆς ἀρχαίας πατρίδος Κολωνσίας Αἰλίας Καπιτωλείνης τῆς Παλαιστίνης*, à Nysa de Carie, dans la bibliothèque au Panthéon de Rome près des thermes d'Alexandre Sévère, fondée par Jules lui-même(1). L'auteur du martyre du centurion Longin (Hésychius prêtre de Jérusalem, V^e s.?) prétend avoir trouvé son récit *ἐν σχῆματι ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς ἀγίας Ἀναστασίας*; *PG*, XCIII, 1560 A (2).

C'est encore au complexe de Sainte-Marie-la-Neuve que nous attribuons, non sans certaine hésitation, la rubrique **25**: « gérocomion royal ».

Mais passons d'abord en revue des témoignages épigraphiques et littéraires sur les hôpitaux et des établissements semblables dans la Jérusalem chrétienne; voir déjà ci-dessus, **1**. Puisque notre « abri de vieillesse » se trouve cité entre Saint-Jean-le-Haut et le Mont des Oliviers, j'ai pensé jadis qu'il pouvait s'agir du ptochion situé devant la Porte orientale de la ville; ce rapprochement est certainement faux (3). Il semble pourtant

(1) Cf. Pauly-Wissowa, X (1919), Julius Africanus 47, col. 116-125 (par Kroll et Sickenberg); L. Robert, *Hellenica*, I, 1940, p. 145.

(2) Cf. C. Wendel, *Reallexikon für Antike und Christentum*, II, 1952, col. 247-9 et col. 254 sq., sur les bibliothèques et scriptoria des monastères palestiniens; à quoi il faut ajouter maintenant les restes de la bibliothèque et des archives du Castellion, découverts en 1952-3 à H. Mird; *RB*, LX, 1953, pp. 526 sq. et 533-9 (édition d'une lettre en araméen christo-palestinien, reprise dans *Biblica*, XLII, 1961, pp. 25 sq.).

(3) *RB*, 1960, p. 560, note 2. Saint-Passarion apparaît dans notre liste sous le n° **18**. Par ailleurs, il semble que le ptochion de Passarion ne servait pas au VI^e siècle d'asile des

qu'il existait un hôpital au Mont des Oliviers, mentionné dans une inscription de la nécropole de Silwân. Le P. Abel la lit et traduit: [... μ]νῆμα [κ]ςςςς|νος νέου | κ(ι) τοῦ ἐν || αὐτῷ νοσοκομίου | διακ(όνου) Φιλστοῦ, « Tombeau de la nouvelle grotte(?) et de l'hôpital qui s'y trouve du diacre Philète » (1). Mais le nom « Nouvelle Grotte » me semble bien bizarre et la dernière ligne est difficilement correcte. D'après le seul fac-similé existant, d'ailleurs très mauvais et sans dernière ligne, celui de C. Schick (*PEFQS*, 1891, p. 13), je propose l'interprétation suivante (pl. III, 3 et 4): [✠] Μνῆμα [τοῦ] 'Ενςςςςς Νέου κὲ τοῦ ἐν αὐτῷ νοσοκομίου διακίμῃου « Tombeau du Nouvel-Eléona et de l'hôpital qui s'y trouve » (2). Dans l'ςςςςςςςςςςς je ne peux voir qu'une légère transformation (phonétique plutôt que graphique) de l'Ἑλαιών « (Mont des) Oliviers », plus exactement « Mont-des-Oliviers », *Eléona* d'Égérie et *Elina* d'Eutychius (3). Pourtant l'addition « Neuf » précise qu'il ne s'agit pas du sanctuaire constantinien, mais des édifices construits plus tard, après le sac des Perses probablement; on en connaît une chapelle de Saint-André, fondée par le prêtre Zebina (4). Qu'il s'agisse de cette dernière fondation, avec un

pauvres mais plutôt de lieu de la distribution des pains: Anonyme de Plaisance, Geyer, p. 177, 21 sq.: *ubi etiam panes erogantur ad homines pauperes et peregrinos*.

(1) *DACL*, VII, col. 2363; bibliographie chez Thomsen, *ll.c.*, pp. 59 sq., n° 119 et p. 219: νοσοκομίω lu par Germer-Durand, *RB*, 1892, p. 566, n° 10; κενεῶνος, Thomsen; νέου Conder, *SWP. Jerusalem*, 1884, pp. 412 et 427, n° 28; dernière ligne: Clermont-Ganneau, *Arch. Researches*, I, 1899, p. 320.

(2) Dernière ligne διακειμένου lue hypothétiquement d'après les copies, combinées, de Conder (ΔΙΑΚΙΑΗΤΟ), Clermont-Ganneau (ΔΙΑ(Φ)ΙΑΗΤΟΥ), Germer-Durand (ΔΙΑΚΟΝΙΚ).

(3) *RB*, 1960, pp. 555 sq., n°s 23 sq.; *Jér. Nouv.*, pp. 337-360 et 374-392.

(4) *RB*, *l.c.*, pp. 556, sq., n° 24. Le prêtre Zebina fonda aussi un Saint-Zacharie-le-Neuf; *ibid.*, 570, n° 52. Pour son emplacement j'ai pensé « au Mont des Oliviers, peut-être à Bethphagé ». La direction semble bonne mais la distance « au 2^e milliaire de Jérusalem » invite à chercher ce sanctuaire plus à l'Est, vers le II^e m.p. de la route Jérusalem-Jéricho, à Râs et-Tmîm ou dans ses alentours; pour les vestiges romains et byzantins de cette région voir p. ex. J. P. van Kasteren, *ZDPV*, XIII, 1890, pp. 93-107; E.E. Voigt, *AASOR*, V, 1923-4, New Haven 1925, pp. 67-67; R. Beauvery, *RB*, LXIV, 1957, pp. 77-79.

hôpital annexe, ou d'un établissement différent mais voisin, il est impossible de le discerner.

Une inscription dédicatoire, encadrée actuellement dans une tour près de la Porte d'Hérode, se réfère à « un asile de vieillesse pour les femmes pauvres »: Γεροκομῖον γυναικῶν | ταπεινῶν συσταθὲν διὰ τῆς | ἀγίας τῆς Θεοτόκου ὑπὸ Ἰω|άννου καὶ Βερίνης Βυζαντίων (1). Abel traduit la partie centrale de la dédicace: « fondé au nom de la Mère de Dieu par » ce qui n'est pas tout à fait exact. Il faut comprendre: «fondé (c.-à-d. commencé) par la sainte (église) de la Théotokos (et financé, achevé) par ». De toute façon, les fondateurs réels de cet établissement sont de simples particuliers et on s'étonne de voir Abel et Thomsen rappeler à ce propos Verina († 484), épouse de Léon 1^{er} et fondatrice d'une église de la Vierge à Constantinople. De laquelle des quatre ou cinq églises de la Mère de Dieu dépendait ce gérocomion? Je préférerais celle de la Probatique, la plus proche de l'emplacement actuel de l'inscription, à celle de la Néa où la munificence de Justinien fit bâtir des hôpitaux et des hospices spacieux: *lecta aegrotorum... xenodochia virorum et mulierum*, Geyer, p. 175. Quoi qu'il en soit, cet asile, n'étant pas subventionné par la caissette impériale, ne pouvait guère porter le nom du gérocomion royal (2).

Cyrille de Scythopolis raconte que, parmi les requêtes que saint Sabas avait soumises à Justinien après la révolte samaritaine de 529, il y avait celle d'achever l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, fondée par l'archevêque Élie, ainsi que « de fonder un hôpital dans la ville sainte pour les besoins des étrangers tombés malades ». L'empereur s'empresse de donner l'ordre « de construire au milieu de la Ville Sainte un hôpital à cent lits, lui

(1) Clermont-Ganneau, *Arch. Res.* I, p. 247; Thomsen, *ll. cc.*, p. 6, n° 9, et p. 208; Abel, *DACL*, VII, col. 2357. Fac-similé: Germer-Durand, *RB*, 1892, p. 583, reproduit dans *DACL*, VI, col. 2759, fig. 5754, et ici-même, pl. III, 5.

(2) Citons encore un τυφλοκομεῖον de Jérusalem, mentionné dans les Miracles de S. Anastase le Perse: *Acta SS. Jan.*, III, Paris 1863, p. 52, ch. XII; d'après Nicéphore Calliste le ptochion d'Eudocie à Phordisia était destiné aux épileptiques (ci-dessus, 1). Je ne connais pas de témoignages sur les léproseries de la Jérusalem byzantine, bien connus pour les époques arabe et franque.

assignant un revenu annuel de 1850 sous, mais il ordonna ensuite que l'hôpital fût de deux cents lits et il lui constitua un revenu net et proportionné » (1). De sa part, Procope décrit près de la Néa « deux hospices qui s'élèvent en face l'un de l'autre, œuvre aussi de l'empereur Justinien: l'un est destiné aux pèlerins étrangers, l'autre aux malades pauvres » (2). L'Anonyme de Plaisance leur fait écho: *De Sion venimus in basilica sanctae Mariae, ubi est congregatio nimia monachorum, ubi sunt et xenodochia virorum et mulierum, susceptio peregrinorum, mensas innumerabiles, lecta aegrotorum amplius tria milia* (Geyer, p. 174 sq.). En conclusion, l'« hôpital pour les pèlerins (étrangers tombés malades) à 200 lits » (3000 du Placentin est une simple exagération) et l'« hospice pour les malades pauvres » (autrement dit *ptochion*) fondé par l'empereur près la Néa, est égal au « gérocomion royal » (τὸ γηροκομεῖον τοῦ βασιλέως) de notre liste. Comme dans le cas du gérocomion patriarcal (1), le nombre des tués, 167 (quatre mss arabes; 780 du G reste inexplicable), est tout proche de la capacité maximum de l'hôpital impérial. Dans les deux cas il s'agit du massacre de malades et de vieillards.

6. L'église de Sainte-Sophie avec ses trois cent ou quatre cent cinquante morts servit sans doute de refuge à la population civile. Dès le début du IV^e siècle on montrait les ruines du prétoire dans la Vallée (du Tyropéon), moderne Tāriq el-Wād: *inde ut eas foris murum de Sion, euntibus ad porta Neapolitana, ad partem dextram deorsum in valle sunt parietes, ubi domus fuit sive praetorium Ponti Pilati* (Pèlerin de Bordeaux, Geyer, p. 22, 20-22). Vers le milieu du V^e siècle il y avait déjà une église dite de Pilate (Pierre l'Ibère, Raabe,

(1) Schwartz, pp. 175, 11-15: ἐν δὲ νοσοκομεῖον παρακαλοῦμεν ἐν τῇ ἀγίᾳ πόλει συστήσασθαι πρὸς τὴν τῶν ἄρρωστούντων ξένων ἐπιμελείαν, et 177, 9-14: ἐκέλευσεν... νοσοκομεῖον χτισθῆναι ἐν τῷ μέσῳ τῆς ἀγίας πόλεως ἑκατὸν μὲν κραβαττίων, πρόσδοον δὲ καθαρὰν ἀφορίσας αὐτῷ τὸ πρότερον ἐνιαυσιαῖον νομισμάτων χιλίων ὀκτακοσίων πεντήκοντα, μετέπειτα δὲ διακοσίων ἐκέλευσεν τὸ αὐτὸ γενέσθαι νομισμάτων προσθεῖς τοσαύτην καθαρὰν καὶ ἀδιάπτωτον πρόσδοον.

(2) *De aedif.* V vi 25: ξενῶνες δὲ τῆς ἐτέρας ἐφ' ἑκάτερα δύο, Ἰουστινιανοῦ βασιλέως ἔργον· ἄτερος μὲν ξένοις ἐνδημοῦσι καταλυτήριον, ὁ δὲ δὴ ἕτερος ἀναπαυστήριον νοσοῦσι πτωχοῖς; cf. la traduction de H. B. Dewing, Loeb, p. 349.

syr. p. 99, trad. p. 94). Au VI^e siècle, Théodose et le Placentin fournissent des précisions précieuses. Le second écrit: *Et oravimus in praetorio ubi auditus est dominus, ubi modo est basilica sanctae Sophiae ante ruinas templi Salomonis sub platea, quae discurrit ad Siloam fontem secus porticum Salomonis... Et exinde venimus ad arcum, ubi antiqua porta fuit civitatis. In ipso loco sunt aquae putridae, ubi missus est Hieremias. Ab arcu illo descendantibus ad Siloa per gradus multos...* (Geyer, p. 174). Le premier donne des distances en pieds, dont la valeur métrologique ne peut guère être précisée; on retiendra pourtant les proportions: *ecclesia sanctae Sophiae; iuxta se missus est sanctus Hieremias in lacum... Piscina Siloe a lacu, ubi missus est Hieremias propheta, habet passus numero C, quae piscina intra murum est. De domo Pilati usque ad piscinam probaticam passus (plus minus) numero C* (Geyer, pp. 141 sq.). Malgré le *iuxta* de Théodose, il n'est pas exact de dire que Sainte-Sophie était à égale distance de Siloé et de la Probatique (*Jér. Nouv.*, p. 572). Selon l'Anonyme de Plaisance la fosse de Jérémie se montrait vers l'angle sud-ouest de l'Esplanade, où il y avait encore des arcades de l'ancien pont (moderne arche de Robinson), où l'égout municipal devenait apparent, et où commençaient les Marches de Siloé. Par conséquent la distance à peu près égale entre cet endroit et la Fontaine d'une part et entre la maison de Pilate et la Probatique de l'autre part, nous mène non pas vers el-Meḥkemeh, à droite de bâb es-Silsileh, mais à gauche de la rue de la Chaîne, vers les bains du ḥammâm eš-Šifâ (probablement un des *δημόσια* d'Aelia Capitolina). Par ailleurs, on ne peut plus mettre en rapport avec l'arcade mentionnée par l'Anonyme de 570 l'arche de Wilson, reste d'un viaduc ancien sous l'actuel Ṭarîq bâb es-Silsileh. Les sondages de 1931 ont prouvé que ce viaduc est arabe, tandis que « the upper street level » et « a rough drainage channel » sont de l'époque byzantine, recouverts d'une belle avenue à colonnades (1). Ces

(1) C. N. Johns et R. W. Hamilton, *QDAP*, I, 1931, pp. 97-100 et 105-110, et II, pp. 34-40: « A fragment of column was found lying on the upper pavement [early byzantine period]: this, with the base already mentioned, is the only indication of the colonnade represented in the Madaba Map » (p. 108). C'est la rue IV de la mosaïque et *platea* des itinéraires; sur *πλατεία* jamais « place » (comme on le traduit souvent) mais toujours « avenue à colonnades » voir L. Robert, *Revue de Philologie*, 1958, p. 19, note 1 (références).

LÉGENDE

(Les lettres et les chiffres en *italique* se réfèrent à la carte ci-jointe et à la mosaïque de Madaba, pl. I et II, tandis que les chiffres gras se rapportent à l'Inventaire de la Prise de Jérusalem. Les noms en *italique* désignent des lieux d'identification ou de localisation très incertaines)

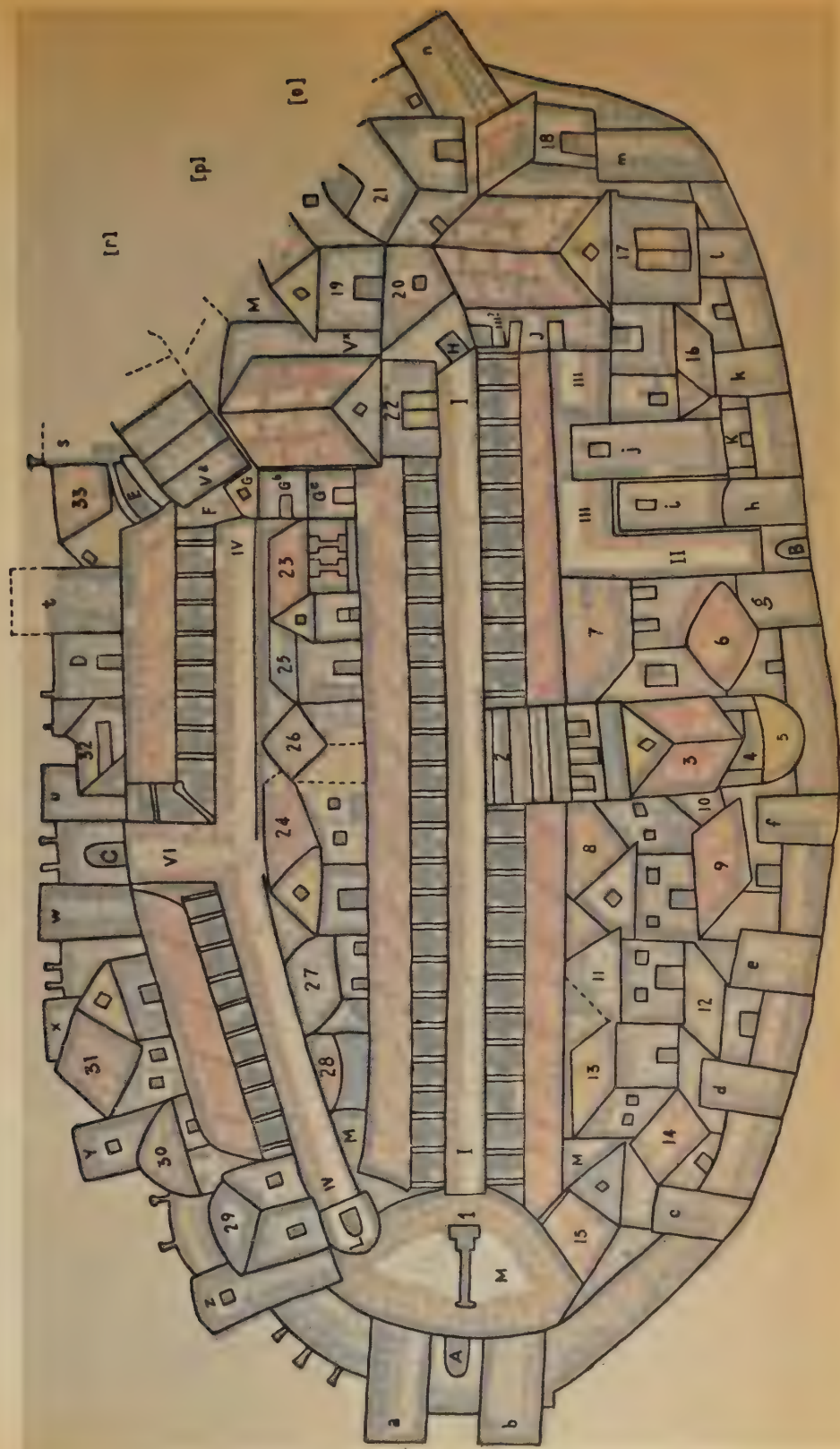
- A. Porte de Saint-Étienne
- B. Porte de David
- C. Porte Probatique
- D. Belle Porte
- E. une arche («ancienne porte»)
- F. *Fosse de Jérémie*
- Ga-c. Tétrapyle
- H. issue sud de Grande Avenue
- J. Portes de Sainte-Sion, **4**
- K. enceinte de la Tour de David
- L. arc de l'Avenue de la Vallée
- M. places publiques
- a-z. tours du rempart, **34** et **35**
 - i. *Palais des princes*, **2**
 - j. Tour de David, **33**
 - t. Pinacle
- I. Grande Avenue, **29**
- II. Petite Avenue, **28**
- III. Rue Samaritaine, **11**
- IV. Avenue de la Vallée
- Va-x. Marches
- VI. Avenue de la Probatique

- 1. La colonne (hodométrie)
- 2. Propylées de l'Anastasis
- 3. Basilique de Saint-Constantin
- 4. Atrium du Golgotha, **31**
- 5. Rotonde de l'Anastasis et son matroneum, **27**
- 6. Baptistère de l'Anastasis
- 7. L'Agora, **10**
- 8. Patriarcat
- 9. Monastère de l'Anastasis, **9**
- 10. escalier
- 11-12. *Hôtelleries patriarcales*
- 13-14. *Hôpital patriarcal et sa chapelle*

- 15. *Saint-Sérapion*, **30**
- 16. Église de la Samaritaine, **11**
- 17. Sainte-Sion, **4**
- 18. Saint-Étienne de Sion
- 19. Basilique de Siloé, **20**
- 20. Fontaine de Siloé, **19**
- 21. Piscine de Siloé
- 22. Sainte-Néa, **5**, et ses annexes; bibliothèque, **8**, et gérocômion royal, **25**
- 23. Sainte-Sophie, **6**
- 24. Saints-Cosme-et-Damien, **7**
- 25-27. *Bains publics*
- 28. un lieu saint
- 29. édifice gouvernemental
- 30. Piscine Probatique, **14**
- 31. Sainte-Vierge à la Piscine Probatique, **14**
- 32. L'Esplanade et ses souterrains, **17**
- 33. Saint-Jacques et, 33a-x, Vallée de Saint-Jacques, **15**
- 34. *Boucherie*, **16**
- 35. *Saint-Passarion*, **18**
- 36. Sainte-Vierge à Gethsémani
- 37. L'Éléona
- 38 a-x. Mont des Oliviers, **26**
- 39. Saint-Jean-le-Haut, **24**
- 40. Vallée de Saint-Cyrique, **12**
- 41. ouest du Sion, **13**
- 42. Mamilla, **21**
- 43 a-x. citernes, **2**
- 44. *Ville d'Or*, **23**
- 45-46. Gérocômion patriarcal, **22**
égl. et mon. de Saint-Georges, **1**

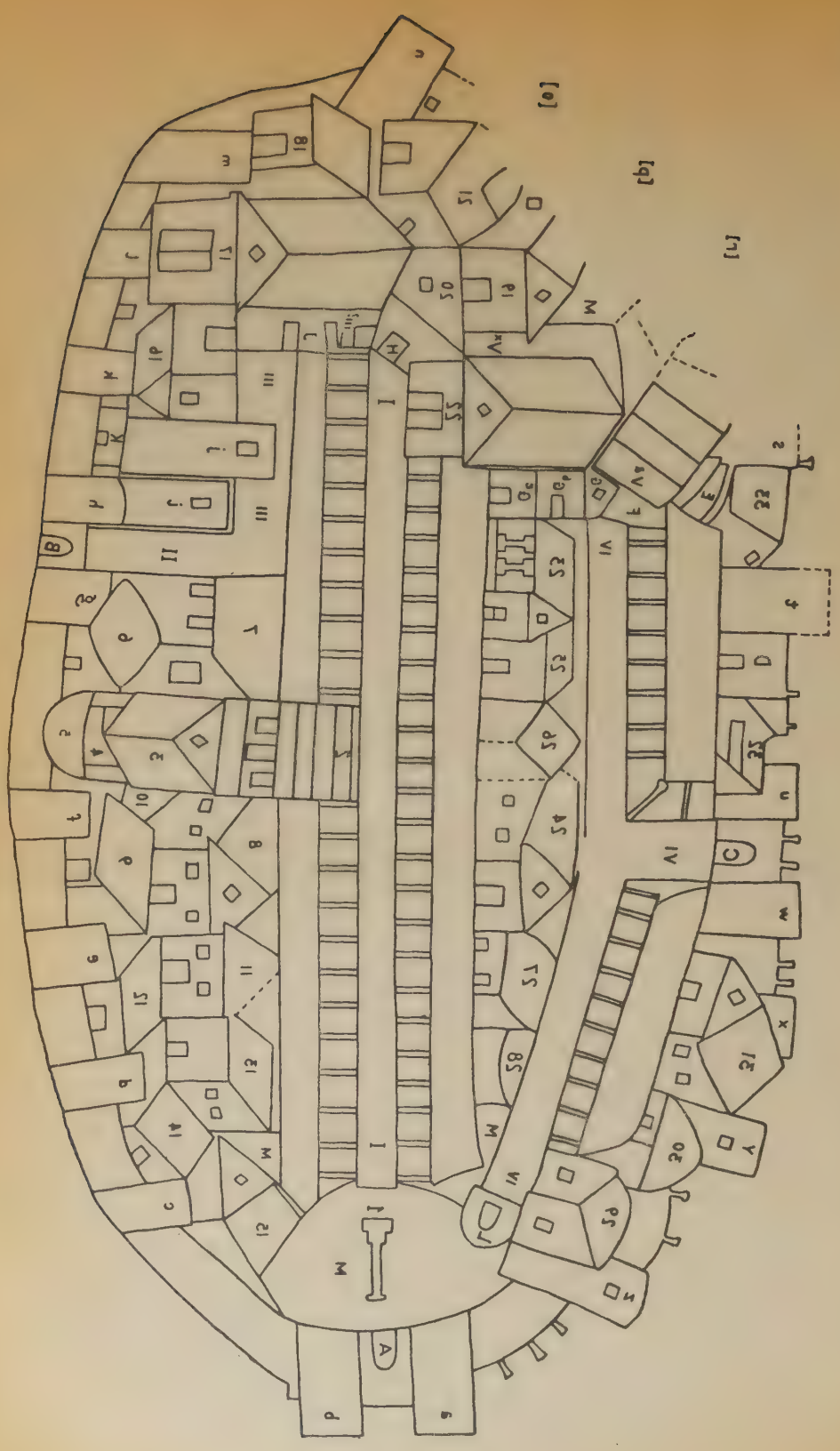


Corrigendum. La ruelle entre la "porte de Sion" (H de la carte de Madaba) et les portes de Sainte-Sion (J) doit passer entre la basilique de Sainte-Sion (17) et l'église de la Samaritaine (16). Elle correspond ainsi au parcours de la rue Arménienne II d'aujourd'hui et aux données de la mosaïque de Madaba discutées à la p. 166.



JÉRUSALEM SUR LA CARTE DE MADABA

ПЕРВАЯ СЪВѢЩАНІИХЪ СЪ СЪВѢЩАНІИХЪ





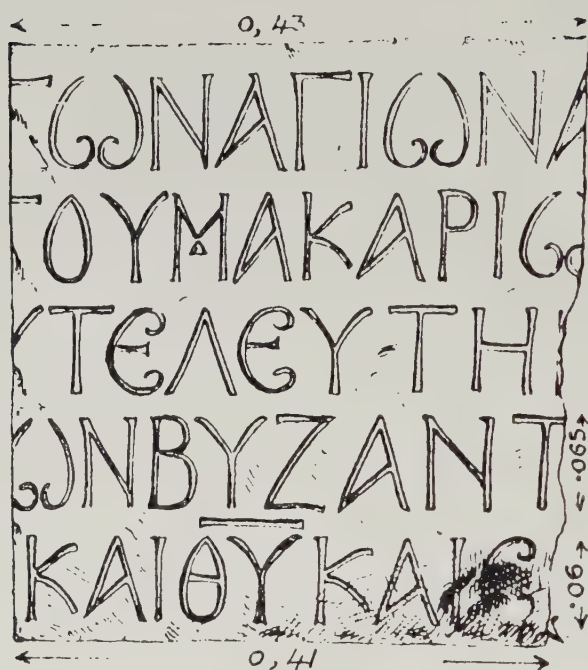
+ ΜΗ ΜΑΔ : ΔΦ ΕΡΟΝΤΑΤΟΥ ΕΧΓΗ
ΝΟCΟ ΚΟΜΙΟΥΤΟΥ ΠΑΤΡΙ
ΑΡΧΟΥ+

ΘΗΚΗΔΙ ΗΓΩΜ
ΔΦΕΡS ΜΟΝΑΣΤΗΡS
ΘΕΚΛΑ ΠΟΒΕΝΑ
ΘΕCΑ ΤΟΥΓΕΟΡ
ΠΙΟ+

+ ΜΝΗ Μ
ΑΤΟΥ ΕΝΕΩ
ΝΟC ΝΕΟΥ
ΚΕΤΟΥ ΕΗ
ΑΥΤΩΝ ΟC
ΟΚΟΜΙΟΥ

ΙΝΗ II
ΕΝΗ ΗΙ
ΗΠΕ ΝΕΟΙ
ΚΩJ ΟΥΕΗ
ΥΝΙΟΝ ΟΟ
ΙΧΙΜΙΕ

+ ΓΕΡΟΚΟΜΙΟΝ ΓΥΝΕΚΩΝ
ΤΑΠΙΝΩΝ CΥCΤΑΘΕΝΔΙΑΤΗΣ
ΑΓΙΑCΤΗΣ ΘΕΟΤΟΚΟΥ ΥΠΟΙΩ
ΑΝΝΟΥ ΚΒΕΡΙΝΗΣ ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ



+ Θ Η Κ Λ Δ Ε ς / ζ ε α τ θ .
 Α Γ Β Κ Ε ς Γ Ε Ν Θ ς ς Γ Μ Π Ι Ι ς .
 Υ Π Ο Σ Ο Ρ Ι Ο

données concordent parfaitement avec l'identification de l'église n° 23 de la carte de Madaba avec la Sainte-Sophie (1). Elle se situe au nord du Tétrapyle (n° G, voir ci-dessous, p. 177), donc au nord de l'ancien decumanus (Rue de David-rue de la Chaîne), mais à l'ouest de la rue de la Vallée. Sur une carte du relief de Jérusalem (*Jér. de l'Anc. Test.*, pl. I et II) on la placerait volontiers dans la dépression à cotes d'altitude 716-720 m, au nord du viaduc et englobant les bains d'eš-Šifâ (2). Or un édifice voisin de l'église (n° 26) par la forme carrée et la couleur claire de son toit, fait penser à des thermes, avec peut-être une installation annexe (n° 25).

La basilique de la carte comporte, figurées sur sa paroi sud, deux colonnes. D'après les itinéraires on montrait dans la maison de Pilate le *cubiculus ubi expoliaverunt eum et flagellatus est* (3) ainsi que le siège du Juge

(1) *Jér. Nouv.*, pp. 571-577 et fig. 232 (dessin de la partie de la carte contenant la Sainte Sophie); Thomsen, *ZDPV*, 1929, pp. 208 sq., n° 10. Un essai récent (réplique des tentatives d'autrefois) d'attirer le Prétoire-Sophie vers l'église des Dames de Sion ne laisse qu'une impression pénible: Sœur Marie Aline de Sion, *La forteresse Antonia à Jérusalem et la question du Prétoire*, Jérusalem 1955, pp. 253-261. On ne pensera pas non plus aux abords de l'église du Spasme avec ses empreintes des pieds en mosaïque; références chez Thomsen, *l.c.*, p. 208, note 3; dessin: *Jér. Nouv.*, p. 573. Il s'agit des « traces des pieds de la Vierge », signalées par le Récit slavons; *RB*, 1960, pp. 363 sq., n° 16. — Sur la carte de Madaba, au carrefour des rues I et IV et à gauche du n° 27, on aperçoit un triangle à base arrondie, en cubes rouges, donc un symbole d'un lieu saint; ne serait-ce pas une crypte sacrée avec les empreintes des pieds en question? — Par ailleurs, les pieds du Christ à Sainte-Sophie n'étaient pas en mosaïque mais en pierre, Geyer, p. 175, 10 sq. Sur le motif des empreintes des pieds lire M. Guarducci, « Le impronte del *Quo Vadis* e monumenti affini, figurati ed epigrafici » dans *Atti della Pont. Accad. di Archeol., Rendiconti serie III*, XIX, fasc. III-IV, 1942-3, Vatican 1944, pp. 305-344 (cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1944, p. 178, n° 17).

(2) Les expressions des pèlerins: *deorsum in valle* et en particulier *sub platea*, correspondent parfaitement à cette localisation. C'est par là aussi, « dans l'hémicycle naturel constitué par l'estuaire de la petite vallée transversale sur le Tyropoeon », que Germer-Durand et Vincent cherchaient le théâtre d'Aelia Capitolina; *Jér. Nouv.*, p. 32 et pl. I.

(3) Breviarius de Hierosolyma, Geyer, p. 155, 7 sq. Je cite plus loin le contexte de cette phrase d'après un ms d'Oxford publié dans *RB*, XXXVII, 1928, pp. 101-106.

et la pierre du Coupable portant l'empreinte des pieds et le portrait entier du Christ (Plac., Geyer, p. 174). La mosaïque de Madaba serait seule à attester qu'on y visitait également deux colonnes, dans le *cubiculus* sans doute, mais extériorisées par le mosaïciste selon ses conventions artistiques (1).

Cette grande basilique de la Sagesse Divine s'inspirait probablement pour son nom, et peut-être pour son architecture, de l'Hagia Sophia de Constantinople, celle qui fut consacrée le 10 octobre 415, sous Théodose II (2). Jérusalem avait ses Blachernes (*RB*, 1960, p. 360, n° 5) et, semble-t-il, un autre sanctuaire s'inspirant d'un homonyme constantinopolitain (n° suivant). La suggestion n'est pas tout à fait gratuite. On sait, qu'à côté de la dénomination officielle *Hagia Sophia* (transformée en *Suf(f)ia* en parler araméen et arabe de la Ville, une forme qu'on trouve aussi chez les pèlerins occidentaux), il en existait une autre, *Sophonia*, attestée par les livres liturgiques géorgiens (*Calendrier*, pp. 296 et 335) et dans le ms du Bréviaire cité p. 153, note 3: *sancta Soffonia*. Or, cette forme est un diminutif araméen, « Petite Sophia », relevant du schème morphologique bien connu (3).

(1) Citons l'interprétation alternative du P. Abel, assez attachante: l'édifice de Sainte-Sophie « présente deux particularités: sur le flanc méridional, deux colonnes grenat, érigées sur un stylobate vert pâle, reproduisent une sorte de loggia que l'on ne retrouve pas ailleurs; on voyait en outre, au moment où la mosaïque fut découverte, un cube rouge, disparu dans la suite, inséré au-dessus de l'entrée. Dans la pensée de l'ariste, la galerie figurait-elle le tribunal de Pilate et le cube rouge le fait sanglant de la flagellation? »; *Jér. Nouv.*, p. 574. Remplaçons le « fait sanglant » par la « pierre de la flagellation », et nous retrouvons le siège du Juge et la pierre miraculeuse, décrits par l'Anonyme de Plaisance.

(2) Sur l'histoire d'Hagia Sophia voir p. ex. R. Janin, *Les églises et les monastères* (La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin. Première partie: *Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*, t. III), Paris 1953, pp. 471-485. Commencée par Constantin sous le vocable de Grande Église (de la Divine Sagesse), consacrée successivement en 360, 415, 537, 563.

(3) Le mot se décompose morphologiquement en *Sof-on-ia*; sur l'afformante diminutive *-on*, voir G. Dalman, *Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch*, Leipzig 1894, pp. 139 sq.; F. Schulthess, *Grammatik des christlich-palästinischen Aramäisch*, Tübingen 1924, p. 49, § 117 (cf. p. 27, § 44, 3).

La différenciation porterait donc sur la Grande Sophia de Byzance et la Petite Sophia de Jérusalem (1).

7. L'église (G) et le monastère (A) de Saints-Cosme-et-Damien est à chercher à l'ouest du sanctuaire arménien du Spasme de nos jours, comme il résulte du Récit slavon (*RB*, 1960, pp. 363 sq., n° 16), du nom d'une rue médiévale (*ruga S. Cosmae*), de son existence probable sur la carte de Madaba, 24 (2), enfin d'une inscription fragmentaire trouvée lors de la construction de la chapelle de Sainte-Véronique. Le P. Germer-Durand l'a reconstituée comme suit: [Οἱ κος] τῶν ἁγίων Ἀ[νταρχύ]ρων ἐπὶ τοῦ μνηκρίω[τάτου | Εὐστοχίου] τοῦ τελευτήν [ἐλχβε | σπουδῆ] τῶν Βυζαντινῶν [εἰς || δόξαν Κ(υρίου)] καὶ Θ(εο)ῦ καὶ Σ[ωτῆρος] (3). Cette restitution, trop concise, est difficilement correcte; puis, une seule lettre semble insuffisante pour y trouver le nom du titulaire de l'église. Cependant, la mention des Byzantins et les remarques qui suivent renforcent l'identification essentielle du premier éditeur. Jean Moschus (*PG*, LXXXVII, col. 2989 s.) mentionne des habitantes de l'église des Saints Cosme et Damien: l'abbesse Damiana, belle-sœur (ou sœur) de Maurice (582-602) et mère d'Athénogène évêque de Pétra, en compagnie d'une de ses nièces, aussi nièce de l'empereur. L'abbesse et l'évêque étaient originaires d'Arabissos, patrie de Maurice (4). Une autre Arabissène, Anatolie, qui finit ses jours dans un couvent, fut ensevelie dans une chapelle funéraire située à quelque 200 m de la basilique de Saint-Étienne (5). La fuite à Jérusalem d'une sœur et d'une fille

(1) Sur l'emplacement du Prétoire à l'époque arabe je reviendrai ailleurs, en même temps que sur celui de la Maison de Caïphe.

(2) Abel, *Jér. Nouv.*, pp. 923 et 928; Thomsen, pp. 206 sq., n° 7.

(3) *RB*, 1892, pp. 584 sq., n° 47; Thomsen, *ZDPV*, 1921, p. 8, n° 13; *Jér. Nouv.*, p. 920, fig. 380 (avec quelques lettres manquantes, à la suite de l'encastrement dans l'autel de la chapelle); *DACL*, VII, col. 2357 sq. Ici-même, pl. IV, 1.

(4) Cf. P. Goubert, *Byzance avant l'Islam*, I, Paris 1951, pp. 36-41.

(5) Abel, *RB*, XXXIV, 1925, pp. 575-7; cf. *SEG*, VIII n° 193; Thomsen, *ZDPV*, 1941, pp. 223 sq., n° 163A: 'Ενθαδε κῆτ(αι) | 'Ανατολία | ἡ 'Αραβ[ισση]νῇ | ἡ τοῦ [env. 6 ll.] || ἡ καλ[ὸν τὸν] | ἁγῶνα [ἄγω]νισαμένην κ(αί) | Θ(ε)ῶ ἐαυτὴν | ἀναθεῖσα ἐκοι[μήθη] δὲ μενὶ | 'Οκτοβρίῳ κα' ἰνδ(ικτιῶνος) γ'. L. 4. «fille de ...»: Abel, [Μαυρικίου] ce qui est

de Maurice, après les massacres de 602 (d'après un ménologe grec), faisait donc partie d'un exode d'autres parents du malheureux empereur, ainsi que, sans doute, de membres de la haute société de la capitale, liés d'une façon ou d'autre au prédécesseur de Phocas. Un couple de ces riches réfugiés aurait donc construit (ou plutôt achevé) le sanctuaire des Anargyres, peut-être par attachement à un sanctuaire homonyme de Byzance (1). Pour la dédicace en question je proposerais la restitution suivante :

[✕ Οὗτος ὁ εὐχαγῆς οἶκος] τῶν ἁγίων Ἀ[ναργύρων Κοσμά καὶ]
 [Δαμιανοῦ συσταθεὶς διὰ] τοῦ μακαριω[τάτου ἀρχιεπισκόπου]
 [καὶ πατριάρχου Ἰσακκίου] τελευτῇ [ἔλαβε σπουδῇ τοῦ δ.]
 [καὶ τῆς δ.] τῶν Βυζαντιῶν [μηνὶ ἰνδ']
 [ἔτους τῆς σαρκώσεως Κ(υρίου)]υ καὶ Θ(εοῦ καὶ Σ[ωτῆρος ἡμῶν Ἰ(ησοῦ)
 Χ(ριστοῦ) ✕] (2).

trop long; Buckler (*SEG*), Αὐγ(ούστου) ἀδ(ελφή) mais est-ce qu'on a des parallèles épigraphiques pour une telle phrase? — LL. 5-7: II Tim 4, 7. A la fin, dans la queue d'aronde, trois signes, lus ATT par Abel [ἁ(γιω)τ(ά)τ(ης) pour Grégoire, *SEG*: «très sainte indiction»!), que je prends pour une décoration, pareille à celle d'en-haut. Après 602, la 3^e indiction tombe en 615, 630 etc. S'il s'agit d'une parente de Maurice, la destruction de la basilique de Saint-Étienne, en 614, expliquerait le fait que cette femme ne fût pas déposée dans la crypte de l'église à côté des deux Eudocie, une impératrice et une reine.

(1) La plus célèbre était l'église et μονὴ τῶν ἁγίων Κοσμά καὶ Δαμιανοῦ (populairement *Kosmidion*) dans τὰ Παυλίνου (Paulin, compagnon d'études de Théodose II, qui aurait fondé l'église vers 439) sur la Corne d'Or. Il s'agit des Anargyres martyrs à Rome et non de ceux de Phérémen en Asie; ce détail est significatif comme on le verra à propos de Saint-Sérapion (30). Sur les trois églises des Anargyres à Constantinople, voir Janin, *l.c.*, pp. 294-6. Dans le *Syn. Eccl. Cp.* on appelle ce premier sanctuaire οἶκος εἰς τὰ Παυλίνου; col. 791, 28.

(2) Pour le formulaire voir p. ex. les inscriptions citées sous 1 et 5. L.1. οἶκος et non un synonyme, d'après «la maison des saints Côme et Damien» (Récit slavon, *AOL*, II, p. 390), in *Sancto Cosma et Damiano ubi nati fuerunt* (Commemoratorium, Tobler-Molinier, p. 302). L. 2. «Fondé» ou «commencé». L. 3. d'Isaacius ou Ἰσυχίου, le nom de cet évêque (601-609) n'étant pas assuré. LL. 3/4. Après le nom du mari ou du couple, un titre. L. 5. Probablement une date selon l'ère de l'Incarnation, sur laquelle voir V. Grumel, *La chronologie*, pp. 222 sq. — Ajoutons qu'au même endroit on a trouvé un lambeau d'une autre inscription; Thomsen, *ZDPV*, 1921, p. 9, n° 14: ὑπὲρ σωτηρίας Α... | [χα]ῖ τοῦ ἁγιωτ(άτου) Ε... Si cette inscription appartenait au même sanctuaire des Anargyres, à la l. 2 il faudrait lire: ἐ[πισκόπου Ζαχαρίου...] (mais pourquoi pas «archevêque »

L'érection de cette église daterait donc d'après 609, quelques années à peine avant l'invasion perse; ce fait expliquerait le silence des documents du V^e et du VI^e siècles concernant le sanctuaire des Anargyres intra muros. L'importance de cette fondation est suggérée par le nombre des victimes, deux mille ou deux mille deux cents, qu'on verra entassées dans l'église, dans le monastère et ses dépendances, dans quelque énorme réservoir, par exemple dans le futur Hammâm es-Sultân que le P. Abel voit dans le n^o 27 de la carte mosaïque.

8. Bibliothèque de Sainte-Marie-la-Neuve: voir 5.

9. La basilique de la Résurrection, joyau de la carte de Madaba (n^{os} 2-6), revient trois fois dans la liste de 614. D'abord le « monastère de l'Anastasis » (« Sainte-Anastasis » S 531, « monastère dans l'A. » S 205), autrement dit monastère des *Spoudaei*, moines desservant le Saint-Sépulcre. Il se situait derrière et à droite de la Rotonde et possédait une église de la Vierge avec une chapelle annexe, dédiée à Saint-Michel et appelée Blachernes; *RB*, 1960, pp. 359 sq., n^{os} 4 sq. On est d'accord pour identifier l'église de la Théotokos et les *Spoudaei* avec le n^o 9 de la mosaïque. Le nombre des victimes, 212, pourrait représenter les effectifs d'alors de cette communauté florissante. Dans le *Commemoratorium* le personnel de l'Anastasis compte encore 163 membres.

Le n^o 27 de l'inventaire de Thomas distingue une partie de l'Anastasis sur laquelle on a discuté beaucoup. Mais déjà Clermont-Ganneau devina sous le *mṭrwny't* du P 262 le *matronaeum* retraduit par lui en $\mu\alpha\tau\rho\nu\nu\alpha\iota\kappa\alpha$; *RAO*, II, p. 404 ad p. 158. La forme plus correcte se retrouve dans S 428 (*mṭrwnyq'n*) et dans S 520 (*mṭrnq't*); celle du G n'offre qu'une légère déformation phonétique de l'initiale (*patronike* TO), plus une adaptation morphologique (*sapatronike* J); celle du Vat., *rw'q't*, bien qu'elle offre un sens en arabe: « galerie, péristyle », ne peut être considérée que comme une

ou bien « a. et patriarche »?). Dans ce cas, à la 1^{re} ligne on attendrait le nom d'un personnage impérial: l'identité de l'initiale du nom propre avec celle d'Anatolia est frappante mais pas concluante.

corruption du terme primitif; cf. *MUSJ*, 1923-24, pp. 38 sq., note 9. Dans le grec littéraire on n'a connu que *ματρωνίγια*, « partie des bains publics réservée aux femmes » (Du Cange). Une acception ecclésiastique, si l'on peut dire, se retrouve dans le pap. Nessana 79, ll. 29, 31, 62 où *ματρωνίγια* désigne « a hospice for women pilgrims or worshippers » ou, au moins, une partie d'une grande hôtellerie attachée à un couvent: « women's quarters in a *mansio* attached to the monastery » (1). Dans notre cas, le terme désigne la partie de l'église qui est réservée aux femmes; le P. Abel la voit dans les galeries de l'hémicycle nord de la Rotonde (2). Des chiffres disparates des tués — 300 en G et V, 83 en S 428, 520 et P — s'expliqueraient par le blocage des deux rubriques qui semble fréquent dans notre liste: 300 (ou plutôt 217) hommes égorgés devant le Saint-Sépulcre et 83 femmes massacrées dans la galerie supérieure de la Rotonde.

(1) C. J. Kraemer, *l.c.*, pp. 227-233. Ce papyrus (début du VII^e s.) énumère des offrandes faites à l'église de Saint-Sergius, divisées en cinq unités dont la deuxième (ll. 25-43) porte le titre: *λόγος εισωδίων προσφορᾶς εἰς τὴν μονὴν εἰς τὰ μ[...]*. L'éditeur propose pour le dernier mot la restitution *μ[ατρωνίγια]*, ce qui me paraît assez juste. L'ἡ αὐλή (ll. 27, 39, 40, 58) n'est pas « the living quarters for men », mais la « cour » devant l'église et le monastère, entourée des hospices. Pour οἴκοι (οἶκος Γομασερου, ll. 28, 35, 37, 43; o. *Ζωνα[ίνου...]*, 64; o. *Αβδελα[...]*, 66; o. *Ιωαννου Κοτεμου*, 67), l'éd. hésite entre « a hospice », « a group of sectaries » et « cells in a monastic community ». Il ne peut s'agir, à mon avis, que des petits hospices adjacents au monastère, prévus pour les pèlerins (deux premières « maisons » dont les contribuables viennent des localités en dehors de Nessana) et pour les participants des fêtes (ἡ ἑορτὴ τοῦ ἁγίου Σεργίου, l. 56). Les noms des ces maisons viennent de leur fondateurs, et je n'hésite guère à voir le même personnage dans le Γωμασερος de la 1^{re} rubrique et le titulaire d'un *oikos*. Dans le village même on voit encore d'autres « maisons » (hôtelleries, khans), dont l'un, ὁ οἶκος ὁ λεγόμενος Αββου Ιωσηφου Δοβαβου, possède 96 lits et un étage (pap. 31, 33-35) et un autre, ὁ οἶκος Αββου Αλμοζεραου, est précédé d'un αὐλίδιον (*ibid.*, 40 sq.); pp. 95-101 et 27 sq.

(2) Abel, *Jér. Nouv.*, pp. 220 s. et 929; *DACL*, VII, col. 2349, n° 24, où il trouve une allusion au matroneum de l'Anastasis dans l'*Opusculum de Persica captivitate* (PG, LXXXVI, col. 3249) et rappelle un prêtre τῆς Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν Ἀναστάσεως qui était ματρωνικάριος du même sanctuaire; Vie de S. Étienne le Sabaïte: *Acta SS. Julii III*, Paris-Rome, 1868, p. 543, § 99 ch. IX. C'était bien un moine-prêtre chargé de la surveillance de cette partie de l'Anastasis plutôt que, comme le voudraient les Bollandistes (*l.c.*,

L'expression « devant le (Saint-) Golgotha », **31**, est d'origine liturgique et traduit ἔμπροσθεν τοῦ ἁγίου Κρανίου des textes grecs et (*de*) *ante Cruce(m)* d'Égérie. Elle désigne l'atrium à portiques du Calvaire où se déroulaient les processions de l'office quotidien et les cérémonies des fêtes, ἡ αἰθριον d'Eusèbe et ὁ μεσσίλιον τοῦ ἁγίου Σταυροῦ des écrivains du VI^e s. (1).

Le refuge des gens à l'Anastasis, le massacre et l'incendie sont mentionnés par l'auteur de la Prise de Jérusalem (IX 7 et XIII 15). Eutychius lui fait écho: « Il détruisit ensuite l'église de Constantin et le lieu du Kranion et le Sépulcre, et mit le feu au Sépulcre et au Kranion » (Cheikho, CSCO, *Scriptores arab.*, series III, VI, p. 216, ll. 11 sq.).

Dans la vignette du Saint-Sépulcre sur la carte de Madaba on discerne très clairement les degrés descendant à la rue (propylées), la triple baie (de l'atrium extérieur et) de la basilique avec son fronton et toiture, l'atrium intérieur et la coupole de l'Anastasis. Moins net est l'avant-dernier élément, figuré par une rangée de cinq cubes sombres flanquée des cubes plus clairs. D'après le P. Vincent cette rangée représente « les parties hautes de la rotonde » (*RB*, 1913, p. 530); pour le P. Abel c'est l'« ouverture en projection de l'atrium intérieur » (*Jér. Nouv.*, p. 923); pour Avi-Yonah c'est « a court where according to Christian tradition the Calvary rock was situated. The court is represented by five dark cubes, enclosed between two rows of lighter ones which mark the walls north and south of it » (*l.c.*, p. 54). Mais, étant d'accord pour la représentation de la cour à portiques du Golgotha, il faut attirer l'attention sur un détail très visible sur l'aquarelle du P. Vincent (*Jér. Nouv.*, p. XXXII; cf. aussi son dessin de

p. 549, note a), *eum fuisse sub cuius cura erant matronae viduae ad ecclesiae ministerium adlectae*. Les formes arabes du nom, ainsi que le substantif cité juste devant, font penser à *ματρωνικά (pour le schème cf. ματρωνικά synonyme de πατρωνικά) plutôt qu'à ματρωνία.

(1) Vincent-Abel, *Jér. Nouv.*, pp. 155, 185, 208, 923; Abel, *DACL*, VII, col. 2349, n° 28; Milik, *RB*, 1960, pp. 358 sq., n° 2 sq. Citons encore un meeting des moines antisévériens ἔμπροσθεν τοῦ ἁγίου Κρανίου, Schwartz, p. 149, 3, ainsi que ἐπὶ τὴν ἄνοδον τοῦ ἁγίου Γολγοθα, *ibid.*, 207, 16.

l'Anastasis avec ses dépendances sud en *RB*, 1913, p. 529). Entre la silhouette de l'extrémité ouest du Saint-Constantin (en cubes rouges), le portique sud du *mesaulion* et le sol de l'atrium (en cubes sombres) on aperçoit un cube triangulaire et rouge, collé à l'angle sud-est du Martyrium. A mon avis, ce cube unique représente le rocher du Calvaire que le mosaïciste ne pouvait guère manquer de faire figurer, qu'il soit à l'air libre ou couvert d'un toit.

La nécropole de l'Anastasis se situait sur la pente ouest du Mont des Oliviers. On y relève la mention des portiers τῆς ἀγίας τοῦ Χ(ριστοῦ) Ἀναστάσεως et d'un sous-diacre de l'ἀγ(ίας) Ἀναστάσεως (Thomsen, *ll. cc.*, pp. 91 et 95, n^{os} 126 et 131, p. 221). La mention τῆς ἀγ(ίας) τοῦ Χ(ριστοῦ) Ἀ(ν)στ(άσεως) sur une épitaphe de Saint-Étienne me semble peu assurée (*ibid.*, p. 106, n^o 167, p. 225) (1). J'ai trouvé un dignitaire de τῆς ἀγίας Ἀν[αστ'] dans la mosaïque fragmentaire du « Dominus Fleuit » (*RB*, 1960, p. 554). Pour la fin de cette dédicace j'accepte la suggestion de J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1960, p. 203, n^o 416, et je lis: [καὶ πάντων τῶν διὰ] φερόντ[ων αὐτῶν]. Par la formule identique, [... αὐτῶν], se termine l'épitaphe des deux portiers, père et fils, mentionnée ci-dessus; fac-similé, *DACL*, VII, col. 2364, fig. 6193 (2).

(1) Après l'examen direct de la pierre, qui confirme l'exactitude de la copie de Vincent (*RB*, XXXIV, 1925, p. 409, fig. 5; *Jér. Nouv.*, p. 779, fig. 325; une bonne photographie *ibid.*, pl. LXXX, 6; cf. *RB*, l.c., pl. XIV, 1), je lis et traduis: + Θῆκ(η) διαφέρ(ουσα) Νόν(ν)ου διαχ(όνου) Ονισ () || τῆς ἀγ(ίας) τοῦ Χ(ριστοῦ) ἀσκ(ήσεως) | τῆς μο(νῆς) αὐτῆς|. « Tombeau particulier de Nonnus le diacre, (fils de) Ones (), (qui vécut) en la sainte ascèse du Christ dans ce monastère-ci ».

(2) La toiture voûtée et rouge du n^o 6 de la carte mosaïque identifie cet édifice avec le baptistère de l'Anastasis, *balneum a tergo ubi infantes lavantur* (Geyer, p. 23,4); Vincent, *RB*, 1913, pp. 530 sq. L'étendue de cette annexe sud de la basilique étonne par ses dimensions; je ne trouve qu'une allusion à τὸν προαύλιον τοῦ βαπτιστηρίου οἴκον... ἐπὶ τὴν ἀγίαν τοῦ θεοῦ βαπτίσματος... κολυμβήθραν: Cyrille, Cathéchèse XIX, 2 et XX, 4 (*PG*, XXXIII, col. 1068 et 1080). L'« édifice » en baset à gauche du baptistère, qui partagerait son toit avec lui, n'est pas une église distincte, mais tout simplement la façade du baptistère orientée correctement, et dont l'abside comporte une fenêtre et le flanc sud deux entrées secondaires. Voir la reconstitution (d'une partie?) du baptistère constantinien dans *Jér. Nouv.*,

10. Le Marché par excellence, *es-sûq*, est sans contredit (une partie de) l'ancien Forum, dont on peut encore aujourd'hui admirer les restes, avec un arc, dans l'hospice d'Alexandre près du Saint-Sépulcre. Sur la carte de Madaba il est représenté par un trapèze brun et gris, 7, au sud de la basilique (1). Le nombre des victimes, qui ne monte qu'à trente-huit, fait penser à une petite place à côté des propylées, entre l'avenue et le baptistère. Dans une phrase de la description d'Eusèbe, ἐπ' αὐτῆς μέσης πλατσίας ἀγορᾶς τὰ τοῦ πνντὸς προπύλαια (Vie de Constantin, III 39, Heikel, p. 94), on a voulu supprimer ἀγορᾶς comme doublet et synonyme de πλατσίας (!, voir ci-dessus, p. 152 n. 1), pour ne traduire que « (grande) rue centrale » (*RB*, 1913, p. 529) ou bien « la voie publique » tout court (*Jér. Nouv.*, p. 208, n° 7). Une autre traduction n'est pas non

pp. 138-142, 192-193 et fig. 93 (p. 139), pl. XIII et XXXIII; cf. p. 219, fig. 119 et p. 251, fig. 123; *DACL*, VII, col. 2317 sq. et fig. 6178. Sur la mosaïque de Madaba on aperçoit entre les Spoudaei et l'Anastasis (en réalité, entre le monastère et la partie sud-ouest de la basilique) un escalier, 10, figuré par une rangée des cubes blancs coupée par un cube noir. — On sait que déjà en 347 « l'univers entier est rempli des fragments du bois de la Croix »; Catéchèse IV, 10 (*PG*, XXXIII, col. 469). Sur les parcelles du Bois dans des églises et chez les particuliers, *Jér. Nouv.*, pp. 198 sq. Un souvenir plus humble d'un pèlerinage constituait une ampoule d'huile que l'on avait fait toucher à la Croix (*ibid.*, pp. 205 sq.). Les exemplaires les plus connus se trouvent à Monza et à Bobbio, dont plusieurs avec cette étiquette: + εἰς λαὸν ξυλοῦ ζωῆς τῶν ἁγίων τοῦ Χριστοῦ τόπων, etc.; voir en dernier lieu A. Grabar, *Ampoules de Terre Sainte (Monza-Bobbio)*, Paris 1958, *passim* (p. 33, pl. XXXII: [+ εἰς] λαὸν ξυ[λοῦ ζ]ωῆς ὁδηγῶν [...] ἐν ξιρᾷ καὶ θαλ[άσσῃ]). Les morceaux du roc du Calvaire étaient également considérés comme de précieuses reliques. En Palestine même, un bloc dans l'église érigée par Zénon au Mont de Garizim porte cette inscription: λίθος ἐκ τοῦ ἀγρίου Κρανίου; A. M. Schneider, *Riv. di Arch. Cr.*, IV, 1927, p. 361; *Das Heil. Land*, LXXIII, 1929, pp. 88 sq. Près d'une basilique à Dora (Ṭantûra) se dressait une colonne en granite, inscrite: + τοῦ ἁγίου Γολγοθα λίθος +; Avi-Yonah, *Actes du V^e Congrès d'Arch. Chr.*, p. 122. — Sur les restes antiques de l'Anastasis et de ses annexes, voir *Jér. Nouv.*, pp. 89-247; *DACL*, VII, col. 2312-2320; les fouilles en cours dans la partie franciscaine du Saint-Sépulcre vont éclaircir l'histoire édilice de ce monument unique dans le monde. Mais, d'après une communication personnelle du fouilleur, les vestiges anciens qu'il trouve ne confirment guère de belles restitutions architecturales du P. Vincent, qu'on voit reproduites partout.

(1) Cf. *Jér. Nouv.*, pp. 80-88 et 923; Thomsen, *ZDPV*, 1929, pp. 214 sq., n° 23.

plus très claire : « an der Mitte der Markstrasse die Propyläen des Ganzen » (1). En réalité il faut traduire mot à mot : « les propylées (s'ouvrant, latéralement ou frontalement) sur l'agora de l'avenue médiane ». L'Agora est le Marché de notre liste, tandis que l'Avenue centrale correspond au *cardo maximus* d'Aelia, lequel apparaît dans l'inventaire de Thomas sous le vocable de Grande Rue, *es-sûq el-kabîr*, **29**, avec ses trois cents cadavres. Elle figure splendidement sur la carte de Madaba, rue *I* (2).

Moins indiscutable est la rubrique **28** : la Petite Avenue. Les PP. Vincent et Abel identifient ce succédané (probable) du *decumanus* avec les rues *IV* et *VI* de la mosaïque (3). Je préfère, avec d'autres archéologues, voir la *décumane* dans les rues modernes de David et de la Chaîne, rue *II* de la carte de Madaba; cf. Avi-Yonah, p. 53. Malheureusement, cette voie ne comporte pas les colonnes, ce qui à la rigueur pourrait s'expliquer par l'exiguïté de l'espace disponible. En outre, des sondages et des fouilles fortuites de nos jours n'ont pas davantage, au moins à ma connaissance, révélé des vestiges des portiques. Pourtant, les restes des tours, des arcades, etc., mettent en évidence l'importance de cette artère qui amenait les pèlerins de la porte de Jaffa vers la Sainte-Anastasis (4). En conclusion, c'est dans la rue de David que nous verrions volontiers la Petite Avenue de la liste, vu son contexte : elle est précédée de l'Anastasis et suivie de la Grande Avenue. L'auteur de l'*Opusculum* parle des cadavres

(1) P. Mickey, *Die Konstantin-Kirchen im heiligen Lande. Eusebius-Texte*, Leipzig, 1923, p. 19. Sur l'épî local voir L. Robert, *Hellenica*, I, 1940, p. 38, note 1.

(2) Les vestiges, tronçons et bases des colonnes, etc., du *cardo* ainsi que le parcours de sa partie nord sont facilement repérables, même aujourd'hui; *Jér. Nouv.*, pp. 21-23 et 922 sq. Signalons que les mss arabes de la Prise de Jérusalem n'ont qu'une seule dénomination pour l'Agora et les deux Avenues, nommément *sûq*, tandis que le G distingue le *Mercatum* de deux *Concilia* (que je ne comprends guère). Le texte original devait porter ἡ Ἀγορά pour **10** et ἡ πλατεῖα (μικρά et μεγάλη) pour **28-29**.

(3) Cf. *Jér. Nouv.*, pp. 23-31; *DACL*, VII, col. 2350, n° 25 : « vraisemblablement la rue du Tyropoeon ».

(4) Voir p. ex. *SWP. Jerusalem*, pp. 234 sq. et 271; S. Merill, *PEFQS*, 1886, pp. 21-24.

qui ἐν ταῖς πλατείαις προέκειντο θέαμα; *PG*, *l.c.*, col. 3236 C (élaboré par G XXIII 7).

11. Cette rubrique paraît à première vue fort énigmatique. Les commentateurs du G et du P y voyaient la « synagogue des Samaritains », mais ils devraient au préalable prouver que ces ennemis fanatiques du Temple de Jérusalem eussent jamais consenti, même à l'époque où il n'existait plus, d'habiter la Ville qui le contenait. D'accord, pour les allées et venues des Samaritains à Jérusalem, belliqueuses ou pacifiques; mais c'est bien loin d'une résidence permanente pour eux ou encore d'un quartier entier qui comporterait une synagogue.

Relisons d'abord le détail des six mss. Le G parle du « devant le *bagin* des Samaritains » (« temple » pour Garitte mais « autel » chez Marr); grec *νός* (et syriaque *hykl'*, cité ci-dessus) pour désigner une église importante. Deux mss arabes, qui sont en rapport étroit avec la version géorgienne, portent: « de devant *al-kanîsat al-S'myh* S 531 et *kanîsat al-Sâmirah* V 697. La phrase du premier ms, corrigée facilement en *al-Sâmi* < *r* > *iyah*, se comprend: « l'église Samaritaine » ou même « l'église de la Samaritaine » (pour l'article parasite cf. *k. al-Nîyah* et *al-k. al-Nîyah* dans le même ms, *al-madînat al-dahab* dans V); celui du second ms se traduit: « l'église des Samaritains » sans exclure « l'église de la Samaritaine ». Les trois autres mss arabes offrent une expression assez différente: *min hârit Smrtq'* (*Smrnq'* du P n'est qu'une faute de ponctuation). Il n'est guère douteux que le dernier terme transcrit l'adjectif grec *Σαμαρειτική* qui spécifie une rue et le quartier adjacent. Cette confrontation des documents permet à coup sûr d'identifier le lieu-dit de la rubrique **11** avec un quartier de Jérusalem, qui tirait son nom d'une église qui donnait sur sa rue principale, et que ce sanctuaire était dédié à la Samaritaine (*Σαμαρεῖτις* de Jean 4, 9) ou aux Samaritains, ce qui revient au même. Car on connaît très bien une Passion légendaire de la Samaritaine et de ses compagnons, tous, sauf un, ses fils ou ses cousins. On nous étale même leurs noms: ἡ ἀγία Φωτεινὴ ἡ Σαμαρεῖτις, ses fils: Ἰωσῆς (ou Φωτεινός)

et Βίκτωρ, ses parents: Ἀνατόλιος, Φωτώ, Φωτίς, Παρασκευή, Κυριακή et en plus un *dux* Sébastien, tous martyrisés sous Néron (1).

Or il existe un témoignage unique sur le monastère (et par conséquent l'église) de Photiné dans la Ville Sainte. D'après les Miracles de Baršaumâ, ce moine fameux, pendant son troisième pèlerinage à Jérusalem, en 437-8, « alla demeurer dans un monastère qui est à côté du temple de Sion » (2). Au cours de son quatrième séjour dans la Ville, 438-9, Baršaumâ va prier à la Fontaine de Siloé et retourne au monastère où il logeait, tandis que ses vingt compagnons vont « au temple désert de Salomon pour voir le pinacle (*qrn'*) du temple où Satan avait mis notre Sauveur ». Malencontreusement c'était le 1^{er} jour des Tabernacles de 438 où les Juifs vinrent en masse pour se lamenter sur les ruines du Temple. Aux moines, antisémites et antipaïens farouches déjà fort accoutumés aux destructions des temples et des synagogues, un pogrom s'imposait tout spontanément, où d'ailleurs les Juifs ne restèrent pas passifs. En résultat, « une grande multitude de peuple a été mise à mort et gît sur les places publiques, et les cours des maisons et les citernes sont pleines des cadavres des tués » (*l.c.*, pp. 119-121). Les autorités civiles et l'impératrice Eudocie, elle-même, interviennent, et pendant l'interrogatoire les moines déclarent: « Notre maître est saint Baršaumâ et il réside dans le monastère de Photiné de Sion » (3). Il se peut que la Vie de Baršaumâ fût « l'un des plus ineptes produits de l'agiographie syriaque », mais l'assertion « qu'il y avait un couvent syrien de Photine sur le mont Sion, non pas au V^e siècle, cela va sans dire, mais à une date qui reste à trouver » me semble fort arbitraire (4). Les études

(1) *BHG*³, II, p. 208, n^{os} 1541-1541m; *Syn. Eccl. Cp.*, 20 Mars (n^o 2, col. 549-552), 6 Mai (col. 999 sub 20 Mart.), 26 et 28 Février (492, 48-52 et 496, 49-51), 20 Août (n^o 3, col. 912 et ll. 49 sq.).

(2) *w'zl wšr' bdyr' ḥd d'l gnb hykl' dŠhyn*: F. Nau, *ROC*, XIX, 1914, p. 115 (55^e prodige).

(3) *rbn 'ytwḥy qdyš' Bršwm' wh' šr' bdyrh dFwḥyn' dŠhywn*: *l.c.*, p. 122 (65^e prodige). Par ignorance sans doute, l'Auteur confond la fête du 10 Tishri avec la commémoration de la destruction du Temple au 9 Ab.

(4) P. Peeters, *An. Boll.*, XXXVIII, 1920, pp. 405 sq.

nombreuses ont mis en valeur les détails historiques, topographiques et monastiques, noyés dans ces racontars (1).

Je n'hésite donc pas à identifier l'église de la Samaritaine (ou: des Samaritains) du catalogue de 614 avec l'église et le monastère de Photiné, déjà existant dans la première moitié du Ve siècle. Un indice en plus en faveur de cette hypothèse semble se trouver dans les livres liturgiques géorgiens. Dans le *Calendrier palestino-géorgien*, pp. 50 et 155 sq., on lit au 10 février, après la mention de Théognius et de l'invention du corps de Zacharie: *P'otime* martyr, Thyrsi, Alexandri, *Andriane*, *Anatole*. La rubrique correspondante du lectionnaire de Paris porte: Sancti *Pontime*, Thyrsi, Alexandri, *Andria*, *Anatole*. M. Garitte identifie le deuxième et le troisième saint avec les martyrs Thyrsé et Alexandre (et compagnons), le quatrième et le cinquième avec le couple d'Adrien et Natalie, tous les quatre apparaissant ailleurs dans le « canon hiérosolymitain ». Le premier nom équivaldrait, d'après lui, « à Φωτισινή, Φωτισινός ou Φώτιος ou encore à Ηοθσινός ». Il conclut: « les cinq noms du 10 février, qui ne correspondent à aucun groupe connu, ne sont probablement réunis ici que parce que les martyrs qu'ils désignent étaient vénérés à cette date en un même sanctuaire de Jérusalem, qui n'est pas indiqué » (p. 156). Nous voilà donc renseignés sur l'église de Photiné la Samaritaine, son reliquaie et la date (qui ne

(1) F. Nau, « Deux épisodes de l'histoire juive sous Théodose II (423 et 438) d'après la vie de Barsauma le Syrien », *Rev. des Et. Juives*, LXXXIII, 1927, pp. 184-206 (résumé, intitulé « Sur la synagogue de Rabbat Moab (422), et un mouvement sioniste favorisé par l'impératrice Eudocie (438), d'après la Vie de Barsauma le Syrien », dans le *JA*, CCX. I, 1927, pp. 189-192); E. Honigmann, *Le couvent de Baršaumâ et le patriarcat jacobite d'Antioche et de Syrie* (CSCO, vol. 146. Subsidia, t. 7), Louvain 1954 (aux pp. 11-22 sur la Vie, représentée par trois mss syriaques du British Museum dont le plus ancien date de 1085, et traduite en éthiopien et arménien; « la Vie de Baršaumâ fut écrite vers 550-650 de notre ère » p. 15); A. Vööbus, *History of Ascetism in the Syrian Orient. A Contribution to the History of Culture in the Near East, II: Early Monasticism in Mesopotamia and Syria* — (CSCO, vol. 197. Subsidia, t. 17), Louvain 1960 (sur Baršaumâ aux pp. 196-208; la composition des Miracles « between the middle of the sixth cent. and the earliest codex in existence », mais utilisant des sources plus anciennes, p. 198); E. Demougeot, « La politique antijuive de Théodose II »: *Akten des XI. internationalen Byzantinistenkongress Munich 1958* (éd. F. Dölger et H.-G. Beck), München 1960, pp. 95-100.

correspond à aucune des synaxaires grecs) de sa dédicace. La Samaritaine, ou une de ses cousines, revient, selon la coutume liturgique, le jour suivant sous le vocable de *P'oti* ou *P'ute*; par conséquent, on la dissociera des saints du 11 février, qui suggèrent un autre sanctuaire. Précisons encore que l'absence d'une indication locale, si elle n'est due au hasard, indiquerait la disparition de cette église après l'invasion perse, quoique comme dans d'autres cas, on n'oublie pas de commémorer sa dédicace.

Quoi qu'il en soit, avant 614, ce sanctuaire avec son monastère était assez important pour donner son nom à un quartier et à une rue. Ce fait sera donc en faveur de sa présence sur la carte de Madaba. Dans la liste des victimes perses, il est cité après l'Anastasis et l'Agora, ce qui nous mène en direction sud, vers le Sion, là justement où la Vie de Baršaumâ situe le monastère de Photiné. Il semble en conséquence très vraisemblable que l'édifice n° 16 représente notre église de la Samaritaine. Cette hypothèse permet en même temps d'expliquer les particularités de son exécution artistique. Elle est renversée malgré son orientation normale (la paroi est ne comporte qu'une fenêtre, tandis qu'une entrée, secondaire, se voit sur son flanc sud); elle chevauche sur le mont de Sion et la rue *III*, que M. Avi-Yonah identifia brillamment avec la rue Arménienne de nos jours (plus exactement ḥâret el-Qala'ah + Ḥâret el-Armên I et II). Rappelons cependant qu'aujourd'hui — et selon toute vraisemblance déjà à l'époque byzantine — la « rue Arménienne », buttant contre le rempart, le suit vers l'est, en sort par Bâb en-nebî Dawûd sur le Sion, pour aboutir en un crochet devant la basilique de Sainte-Sion. Je me demande si cette ruelle tortueuse ne figure pas déjà sur la carte de Madaba, sous la forme d'un 7 exécuté en cubes blancs, et situé entre l'issue sud de l'avenue *I* et les portes de Sainte-Sion, *J*.

C'est donc dans la propriété arménienne de nos jours, qui se place au nord-ouest de cette voie extérieure, au couvent moderne du Saint-Sauveur des Arméniens (où l'on montre la Maison de Caïphe) et à ses abords, que je chercherais l'église et le monastère de la Samaritaine. En effet, les trouvailles et fouilles de fortune ont révélé de nombreux éléments archi-

tectoniques, une belle absidiole, des mosaïques dont une (à l'angle extérieur sud-est de la « Maison de Caïphe ») remonterait « aux plus beaux jours byzantins du IV^e ou du V^e siècle »; tout cela indiquant indubitablement un vaste complexe ecclésiastique (1).

Une paroi rouge avec une porte, en bas et à droite du n° 16 de la carte de Madaba, ne représente guère un édifice distinct, p.ex. le monastère annexe à l'église en question, mais, exactement comme dans le cas du baptistère de l'Anastasis, la façade ouest de Sainte-Samaritaine (cachée, donc derrière, la Sainte-Sion), dissociée du reste du monument selon les conventions artistiques de l'époque, les mêmes qu'on verra au Tétrapyle (G), à la Probatique (30-31), à Siloé (19-20).

Le total des massacrés se monte à 919 (G et S 531) ou bien à 713/723. Malgré ce désaccord, j'hésiterais, ici aussi, à supposer un télescopage des deux rubriques, tel de 200 personnes d'env. pour l'église et de 700 pour le quartier Samaritain. En conclusion, le quartier Samaritain sensu stricto (avec la rue l'encerclant du sud-est) correspondrait à la propriété arménienne mentionnée ci-dessus. Si l'on se fie pourtant au dessin du mosaïciste de Madaba, qui pose une partie de l'église sur la rue III, toute cette rue intérieure jusqu'à son aboutissement à l'ancienne décumane, derrière la tour et la porte de David, porterait le nom de la rue Samaritaine.

12. Cette fois, l'équipe des fossoyeurs pointe à 1 km au sud du rempart, jusqu'au « torrent de Saint Cyrique » (2), qui tirait son nom des saints Cyrique et Julitte, titulaires de l'église paroissiale du village voisin *Yason* (livres liturgiques géorgiens). J'ai identifié cette vallée avec le Wady Yaşıl de nos jours; *RB*, 1960, p. 569, n° 50. Le village s'étendait entre la

(1) *Jér. Nouv.*, pp. 488-491 et 497-500, en particulier fig. 181 (p. 489: plan des vestiges anciens) et fig. 183 (p. 499: mosaïque). Je tenterai ailleurs, dans le cadre de l'histoire des « Maisons de Caïphe », de prouver que le Saint-Pierre « où était le palais de Caïphe », ne pouvait figurer sur la carte de Madaba, où la plupart des commentateurs le voient justement dans notre église de la Samaritaine.

(2) *G cmidi Kwrikes*, donc pas *Sancti Cyriaci* de la traduction latine; Arabes *Kryqs*, *Qyrqs*, *Qrqs* (corrompu en *Mrqs* en P).

rive nord du W. Yaşıl, le Cédron, et le W. er-Rabâbeh, avec le centre sur la hauteur d'er-Râs. « Près du chemin qui monte au-dessus de 'Aïn Lôzeh [à l'embouchure du Yaşıl dans le Cédron], dans la direction du hameau en formation appelé er-Râs [aujourd'hui un grand village], nous avons pu cueillir de nombreux témoins céramiques s'échelonnant du VIII^e siècle avant notre ère jusqu'aux temps byzantins. Il a pu se trouver dans ces parages un village juif qui aura donné son nom à la vallée » (1). Le témoignage des textes géorgiens (et arabes) assure l'existence de ce village et cela jusqu'au Moyen Âge.

D'une façon déconcertante, le ms S 531 remplace la « vallée de Saint Cyrique » par *wâd Ğuhannam*, Géhenne, moderne W. er-Rabâbeh. Je n'y vois qu'un de ces substituts arbitraires, fréquents dans ce ms, en des cas où son copiste ne comprenait, ou pensait connaître mieux que son archétype, l'identité des lieux; cf. **8, 16, 23, 34, 35**. Dans notre cas, soit l'original soit les versions emploieraient certainement la transcription grecque du biblique *Gê-(Benê-)Hinnom*, Γεννα (2).

(1) Abel, *RB*, XLV, 1936, p. 398. Sur des vestiges architectoniques à er-Râs et le « théâtre » (orienté nord) à mi-distance entre Yaşıl et er-Rabâbeh, voir C. Schick, *PEFQS*, 1887, pp. 161-166.

(2) Je crois pouvoir lire cette dénomination dans une épitaphe du W. er-Rabâbeh: Macalister, *PEFQS*, 1900, p. 236, pl. V (fac-similé, reproduit ici-même, pl. IV, 2), p. 237, n° 13 (transcription partielle: + θήκη διαφέρουσα τοῦ | ἁγίου... ἀγαπήτου | ὑπο...); *ibid.*, 1901, pp. 218-220 (description et plan du tombeau, et une note sur « the abandoning of the reading ἀγαπήτου at the end of the second line, though it is consistent with all the traces », p. 220). Cette dernière remarque résulte de l'acception par M. de la lecture de Clermont-Ganneau (*ibid.*, 1900, pp. 377 sq.): + Θ. δ. τοῦ ἁγίου Σε[ρ]γ[ίου]... τοῦ ὑποσώριου... « Tomb belonging to the (Convent) of St. Sergius... the *hyposorion* ». Ce dernier terme qui désigne « the subterranean floor of the sepulchre in which the slaves belonging to the family were generally buried » se retrouve en effet dans les épitaphes de Lycie, comme le souligne C.-G. (cf. Liddell-Scott-Jones-McKenzie) mais je ne vois guère, abstraction faite de son origine anatolienne, comment il puisse cadrer avec le contexte de notre inscription. Clermont-Ganneau identifie, en plus, le Saint-Sergius de l'épitaphe avec celui du *Commematorium*. Le P. Abel combine, assez maladroitement, les lectures de M. et de C.-G.: — + Θ. δ. τοῦ ἁγίου Σεργ[ίου] ΓΕ·ΝΘ·Ζ Ἀγαπήτου ὑποσώριον[ν...] « Tombeau appartenant à Saint-Sergius... » et accepte l'*hyposorion* de Clermont-

La grande quantité des morts, plus de quatorze cents, embrasse sans doute le massacre de la population villageoise ainsi que des gens de la Ville réfugiés dans des anciens hypogées, très abondants dans la vallée et sur la colline (1).

13. En revenant vers la porte de David, donc longeant la Géhenne, l'équipe de Thomas, ramasse « à l'ouest du Sion » presque deux cents cadavres. Ils nettoyèrent probablement des citernes et des cavernes du Wady el-Meïseh (et W. el-'Ennâb), partie initiale d'er-Rabâbeh, sous la courtine ouest de la muraille eudocienne.

14. La Probatique de la liste, qu'on prononçait (*al-*)*abrûbâtîqî* (ou: *-kî*) dans le parler (araméen et) arabe de Jérusalem, doit viser surtout la piscine jumelée à cinq portiques, sans exclure l'église de la Vierge (*kanîsat al-abrûsâtîqîs* ! de S 531), bâtie sur la colonnade médiane, et ses

Ganneau. Retouchant légèrement la copie de Macalister, je propose de lire: + θήκη διαφέρουσα τοῦ ἁγίου Σεργίου ἐν Γε[ε]νῇ τοῦ (moins bien: Σεργίου Γε[ε]νῆς [τ]οῦ) ἐγ[ε]ν[ε]μένου (ou ἁγ. pour ἡγιασμένου) ὑπὸ Σορίων (pour Σορίων) suivi d'un dernier mot, p. ex. μοναχῶν et à traduire: «Tombeau appartenant au Saint-Sergius-de-Géhenne, consacré (c.-à-d. construit) par les moines (?) Syriens». Il s'agit certainement du *Sanctus Sergius* (Tobler, p. 365, l. 16: *in sco sertio I*) du Commemoratorium, où il se place après *S. Johannes ubi natus fuit* (RB, 1960, p. 561 sq., n° 33) et *S. Theodorus* (*ibid.*, p. 360 sq., n° 6) mais devant *SS. Cosmas et Damianus ubi medicabant* (*ibid.*, pp. 569, sq., n° 51; l'inscription, dans ce passage du Commemoratorium, de la Maison des Anargyres intra muros, voir 7, est due à l'attraction des sanctuaires homonymes). Nous sommes donc dans le Cédron, entre le W. Sittî Mariam où se situent les deux premiers sanctuaires et le W. Şawâhirah où je localise le Saints-Cosme-et-Damien extra muros. L'inscription nous apprend que le couvent et la chapelle de Saint-Sergius se situaient au W. er-Rabâbeh, probablement assez près de son embouchure dans le Cédron. Il appartenait aux moines syriens, soit hétérodoxes soit plutôt melkites (*Syri* fréquents dans le Commemoratorium), à savoir orthodoxes mais utilisant leur dialecte maternel, araméen christo-palestinien, dans la liturgie.

(1) Clermont-Ganneau, *Arch. Res.* I, Londres 1899, pp. 420-428; *Revue Arch.*, 1878, pp. 305-311; Schick, *PEFQS*, 1887, pp. 112-115, 154 et 215 sq.; Milik, *Studi Bibl. Franc. Liber Annus*, VII, 1956-7, pp. 262-267 (un hypogée d'er-Râs; on m'y a montré d'autres tombeaux; j'y vis aussi un de ces bustes grossiers en calcaire, si fréquents en Palestine, lequel portait encore quelques lettres grecques d'un nom propre).

dépendances (1). Ce réservoir, hors d'usage vers la fin du VI^e siècle (Anonyme de Plaisance), pouvait facilement être comblé de 2107 cadavres, chiffre très proche de celui de la Fontaine de Siloé, 19.

Les commentateurs de la carte de Madaba sont d'accord pour voir la Théotokos de la Probatique dans l'église n° 31, située au sud-ouest et tout près de l'issue orientale de la Ville, porte C de la mosaïque, dénommée justement la Porte (de la) Probatique (2). Strategius, en s'écriant, « lorsque ce bienheureux pasteur sortit avec le peuple par la porte dite Probatique, par laquelle sortit aussi le Sauveur pour la Passion » (XIII 10), fait allusion à la sortie vers le jardin de Gethsémani, mais en réalité il pensait au trajet qu'empruntait la grande procession stationale du Jeudi Saint. Cf. *RB*, 1960, pp. 550 sq., 362, 361 (nos 21 sq., 12 sq., 7).

M. Avi-Yonah a eu l'heureuse idée d'identifier l'édifice voisin, n° 30 de la carte, avec la piscine elle-même, à cause de sa toiture voûtée, signe conventionnel des réservoirs d'eau monumentaux; *l.c.*, p. 58. La dissociation des éléments d'un même complexe architectural constitue un expédient assez fréquent chez le mosaïciste de Madaba, soit pour les monuments de Jérusalem, soit ailleurs, p. ex. dans le sanctuaire de Mambré, à l'église de Galgala.

La nécropole de la Probatique se plaçait hors de la muraille sur la pente du Cédron. C'est par là, 450 m env. à l'est de Sainte-Anne, que fut trouvée une épitaphe de basse époque byzantine (ou arabe ancienne): ✠ Θήκη διαφέρουσα Ἀμὸς | διακόνου τῆς Προβατισκῆς (3). Au même cimetière

(1) Sur les restes architectoniques de la Probatique dans la propriété des PP. Blancs, voir *Jér. Nouv.*, pp. 669-742; *DACL*, VII, col. 2327 sq.; J. Jeremias, *Die Wiederentdeckung von Bethesda* (*Joh. 5, 2*), Göttingen, 1949; de Vaux et Rousée, *RB*, LXIV, 1957, pp. 226-228; fouilles toujours en cours: une énorme citerne à l'est du complexe antique, un édifice sacré à l'est de la citerne.

(2) Cf. Thomsen, *l.c.*, p. 205, n° 3.

(3) Hamilton, *QDAP*, VI, 1938, pp. 155 sq., pl. XL 3; cf. Thomsen, *ZDPV*, 1941, pp. 220 sq., n° 124A. Noter un *s* parasite dans le nom du sanctuaire, qui se rencontre en plus dans la rubrique 14 du S 351, citée ci-dessus; cela doit refléter un fait phonétique du parler hiérosolymitain.

appartiennent encore quatre autres pierres, dont le lieu de provenance commun (aux abords de Saint-Étienne grec de nos jours) a été reconnu par A. Alt, sans qu'il les mette en rapport avec les établissements sacrés de la Probatique. La première, publiée par lui-même, porte: ✠ Μνημ(α) | Ἀναστ(ασιου) | διακ(όνου) (*ZDPV*, XLVII, 1924, p. 93 sq., n° 3); trois autres sont connues depuis longtemps: [✠ Μνημ(α) | Λεοντίου | κ(αί) τῶν διακ(ερόντων) ✠; Θήκη διαφέρουσα μο(ναστηρίου) [ou: μονῆς, ou bien datifs] Ἀπολιναρίων | γυνεκόν; ✠ Μνημ(α) | Μαρίας | Πωμέας ✠ (1). Ce rapprochement matériel renforce la suggestion du premier éditeur, Germer-Durand (*RB*, 1892, p. 566, n° 9) que le « monastère des femmes Apollinaires » tirait sa dénomination d'*Apollinaris* (ou: -ria), fille de l'empereur occidental Anthemius (467-472), laquelle d'après la légende aurait visité la Ville Sainte; cf. *Acta SS Jan.* I, pp. 257 sq. Plus exactement, on parlera d'un monastère des moniales italiennes (« Romaines ») dédié à la mémoire d'Apollinaria et situé non loin de la Probatique (2).

(1) Cf. Thomsen, *ZDPV*, 1921, pp. 90 sq. n° 124 sq., et pp. 111 sq., n° 187; *ibid.*, 1941, pp. 219 sq., n° 123B sq. (épitaphes de Léonce et des Apollinaires: *DACL*, VII, col. 2365). A l'expression « monastère des Apollinaires » comparer τοῦ εὐαγ(οῦς) μο(ναστηρίου) τῶν Ἀρμενισ(σῶν) sur une pierre tombale du Mont des Oliviers; Thomsen, *l.c.*, 1921, pp. 98 sq., n° 141.

(2) Dans ma note sur la Sainte-Vierge à la Probatique, *RB*, 1960, p. 363, n° 15, je place au 2 septembre la commémoration de Jésus Navé, bien que l'éditeur du *Calendrier* notât à ce propos, p. 320: « *In Probatika* du lectionnaire de Paris doit être une répétition erronée de cette même mention au 1^{er} septembre ». Comme cet argument me paraissait alors insuffisant et comme par ailleurs il y a des exemples de fêtes hiérosolymitaines dédoublant le même jour les festivités dans les sanctuaires lointains (p. ex. *RB*, *l.c.*, p. 571, notes 1 et 2), j'ai passé cette suggestion sous silence. Voici une preuve qui élimine la fête de Josué à la Probatique. La rubrique du 2 septembre se lit (*Calendrier*, pp. 88 et 320): « *Isu Navesi, da ent'amnios sancti, et Elisaei et sancti Mamantis martyris* ». Pour le deuxième « saint » l'éditeur remarque: « nous ne voyons pas d'autre interprétation pour ce nom que de le considérer comme une déformation de *ant'imos* (voir *infra*, 3 septembre) ». J'y vois plutôt une transcription, assez fidèle, de ἐν Θαμναίς « à Thamna », nom de lieu sous la forme contemporaine de l'auteur, tandis que le lectionnaire de Paris, au 3 septembre, emploie la forme biblique *T'amnak'ar* égal à Θαμνα<σα>γαρ; pp. 320 sq. (*RB*, 1960, p. 580, n° 70). Une transcription semblable, accompagnée également de la « canonisation » du vocable ainsi obtenu, se retrouve au 5 octobre, pp. 95 et 350: « *enblašernos martyris* ». M. Garitte

15. Par la Porte Probatique, moderne bâb el-Asbât (Étienne) ou Sittî Mariam, Thomas descend dans le Cédron, dont le tronçon, dit aujourd'hui W. Sittî Mariam (et éventuellement W. Silwân), la Vallée de Josaphat des itinéraires, était appelé par les Hiérosolymitains « Vallée de Saint Jacques » (Récit de la Prise) ou « la Vallée » tout court (*PO*, VIII, p. 32, 7 sq.). Le nom venait du martyrium du frère du Seigneur (qu'il partageait avec Syméon le vieillard et Zacharie père de Jean Baptiste), en face du Pinacle au pied duquel on montrait le lieu de son martyre (1).

Les chiffres très disparates du nombre des victimes font penser à un télescopage des deux rubriques voisines. D'ailleurs, S 531 et V ne mentionnent que *Mâr Ya'qûb* tandis que le G et trois autres mss arabes spécifient: *wâdî Mâr Ya'qûb* (*dâr* du P n'est qu'une faute pour *wâd*). Par conséquent, on verra 308 (ou 318) cadavres entassés dans l'église ou à ses abords (tombeau de Benê Hêzîr p. ex.), à côté de 1700 (ou \pm 1400) morts dispersés dans les sanctuaires, ermitages, hypogées et cavernes de cette vallée sainte. Thomas pouvait commencer par le nettoyage du Tombeau de la Vierge, la première église, avec l'Eléona, qui fut détruite par les Perses lors du siège avril-mai 614 (2).

Je crois pouvoir prouver que l'église de Saint-Jacques se trouve sur la carte de Madaba, n° 33, mais cette suggestion exige un excursus où il

l'explique correctement: « ce nom propre ne peut être que la transcription du grec ἐν Βλαγγέρναις dont notre calendrier, ou sa source, a fait un nom de martyr ». Voici un exemple pareil, sans canonisation, p. 231: « Symeonis stylitae *entut'avmasturi* » qui transcrit ἐν τῷ Θουμαστῷ Ὁρει. Une conclusion latérale: on hésitera désormais à prendre chaque *en-* au début d'un toponyme sémitique dans les livres liturgiques géorgiens pour *'ein-* «source», comme moi-même, et M. Garitte, sommes trop enclins de le penser.

(1) *RB*, 1960, p. 561, n° 32 et 1959, p. 346, n° 34.

(2) « Arrivé à la Ville Sainte, ((le général en chef) commença par ruiner l'église de Gethsémani (*kanîsat al-Ġismâniyah*) et l'église d'Eléona (*'lynh*), et celles-ci sont ruinées jusqu'à ce jour »; Eutychius, *CSCO*, ser. III, t. VI, p. 216, 10 sq. Cf. *RB*, 1960, p. 556, n° 24.— C'est justement le Tombeau de la Vierge qui figure sur la carte de Madaba, au sud-est de la vignette de Jérusalem, accompagné de la légende Γεθσ[ημηνι]; cf. Avi-Yonah, pl. 7. Quoi qu'on dise, ce n'est ni le sanctuaire de l'Oraison qui n'existait pas à l'époque de la mosaïque (*RB*, l.c., p. 551, note 1) ni celui de la Trahison qui n'était qu'une simple grotte (*ibid.*, p. 550, n° 21).

faudra d'abord examiner en détail un témoignage littéraire, et ensuite réétudier minutieusement la partie sud-est de la vignette de Jérusalem, dont l'interprétation est passablement embrouillée et cela jusqu'au commentaire le plus récent.

Les exégètes de la carte mosaïque voient, en général, dans l'édifice n° 33 l'église cruciforme au Pinacle (1). Or il n'y a qu'une seule attestation documentaire pour l'existence de ce sanctuaire, *Breviarius de Hierosolyma*, sans aucun appui archéologique. Relisons le passage du Bréviaire dans son contexte, mais non pas d'après l'édition de Geyer (p. 155, 5-12), mais selon un ms d'Oxford, publié en 1928 (2), et qui aurait dû faire disparaître ce sanctuaire fantôme depuis une bonne trentaine d'années: *Inde (de la basilique de Saint-Pierre) uadis ad domum Pilati ubi tradidit dominum flagellatum Judeis, ibi est basilica grandis. Est ibi cubiculus, ibi expoliaverunt eum et flagellatus est et uocatur sancta Soffonia* (3). *Inde uenis ad templo quod fabricauit Salomon, non inde remansit nisi una cripta. Inde uenis ad illa pinna, ubi satanas posuit dominum. Quomodo discendis ad Silua, ibi est illi lacus ubi missus est sanctus Zacharias* (4). Ici, l'éminent éditeur finit à regret sa liste des variantes par *cetera non iam leguntur*. Qu'il fût une phrase intermédiaire (du genre... *per gradus multos, super Silua...*, Geyer, 175 sq.) ou non, continuons la lecture d'après le Sangallensis 732, le pire des trois mss, malgré sa date

(1) *Jér. Nouv.*, p. 924; Avi-Yonah, p. 59. Thomsen propose alternativement l'église de Saint-Jean (répétant ainsi les erreurs et les confusions de Goussen et des autres; cf. *RB*, l.c., pp. 561 sq., n° 33), *ZDPV*, 1929, p. 206, n° 5.

(2) A. Wilmart, O.S.B., «Un nouveau témoin du *Breviarius de Hierosolyma*», dans *RB*, XXXVII, 1928, pp. 101-106, avec une discussion sur la valeur des trois mss connus; le ms d'Oxford (Land. Misc. 263), f. 1, date du VIII^e/IX^e siècle, mais, devenu palimpseste, il est malheureusement peu lisible; liste des variantes, pp. 104 sq. NB.: l'interponction est la mienne.

(3) Voir plus haut, p. 154.

(4) Au lieu de *Hieremias*, peut-être par confusion avec la tradition sur le martyr de Zacharie dans l'aire du Temple (p. ex., Burdig., Geyer, p. 22,2) et en particulier la tradition enregistrée par Saint Jérôme: *Simpliciores fratres inter ruinas templi et altaris, sive in portarum exitibus, quae Siloam ducunt, rubra saxa monstrantes, Zachariae sanguine putant esse polluta*; *PL*, XXVI, col. 180 (sur Mat 4, 24). Cf. *RB*, 1959, p. 552; 1960, p. 365.

(811), mais unique pour cette partie finale: (*et*) *est ibi basilica in cruce posita, et est ibi basilica in tempore ubi se lavabunt infirmi et sanantur* (1). Il ne reste donc aucun doute que la basilique cruciforme désigne l'église de Siloé, sur laquelle nous reviendrons plus loin, **19-20**, et certainement pas un sanctuaire du Pinacle.

Revenons maintenant à la mosaïque de Madaba. D'après Avi-Yonah, une seule rangée des cubes brunâtres au-dessus de la partie sud du portique est, qui longe la rue *IV*, son n° 32, figurerait l'esplanade du Temple, la *Kôδpα* du Chronicon Pascale. Mais, si l'on se rappelle que selon la perspective du mosaïciste le rempart oriental est visible de son côté intérieur, il ne peut s'agir que de la base du mur, marquée de la même façon que les fondations de la muraille occidentale. On ne retrouve pas une ligne pareille au-dessus de la partie nord du même portique, car le rempart est caché par les bâtiments qui y figurent. Puis, noter que la porte *D* est posée directement sur la rangée en question. Or cette ligne de cubes passe à travers la façade de l'église 33, ne faisant apparaître que son fronton percé d'une fenêtre. Ensuite, la partie droite de l'église est cachée par une tour à créneaux (abîmée à droite), tour *s*. Ces remarques suffisent pour conclure que ce sanctuaire se situe en dehors du rempart. On verra aussitôt la raison pour laquelle le mosaïciste l'a levée en l'air et collée à la vignette de la Ville.

A droite de la Porte orientale de Jérusalem, *C*, et cachant en partie la tour *u* qui la flanque du côté sud, on aperçoit un quadrilatère bizarre, qui n'est certainement pas un édifice comme le voudraient Gisler et Avi-Yonah. Avec le P. Abel on y verra l'Esplanade, toute entière, précisons-le, et non seulement une partie avec quelques vestiges de l'Antonia (2).

(1) Geyer corrige, arbitrairement et faussement, la dernière phrase en *ubi se lavabant infirmi et sanabuntur*. En réalité il faut retenir la leçon du ms et traduire: « n'importe quand que les malades y prennent le bain, ils guérissent ». L'anonyme du Bréviaire, de même que les autres pèlerins, exprime sa conviction sur la vertu miraculeuse des eaux de Siloé, encore à son époque; voir ci-après, **19-20**.

(2) *Jér. Nouv.*, p. 924. L'Antonia, ou ses vestiges, est entièrement ignorée à la période byzantine et les préoccupations des archéologues modernes n'étaient guère celles

Pour la faire figurer plus amplement le mosaïciste était gêné par l'exiguïté de l'espace disponible; mais, grâce à deux lignes obliques, il ramène son niveau au niveau des fondements du rempart et il la joint au bâtiment voisin, *D*, qui est de commun accord la Porte Dorée. D'ailleurs on retrouvera une partie de l'autre extrémité de l'Esplanade sous *E*. A droite de la Belle Porte se dresse une très haute tour, *t*, abîmée en haut; c'est elle sans aucun doute qui par sa hauteur (*angulus turris excelsissimae ubi dominus ascendit et dixit ei his qui temptabat eum*, Geyer, 21, 9 sq.) devait évoquer le Pinacle, lieu de la Tentation mais également du martyr de Saint Jacques. Nous voilà au patron de l'église accolée à l'extérieur de cette tour et à l'angle sud-est du rempart. Comme il a été dit ci-devant, la partie sud de l'église est dissimulée par une tour dont il ne reste que l'angle nord-ouest. Par conséquent, le rectangle composé des trois rangées de cubes, bruns-gris-bruns, *E*, lequel empiète sur le flanc sud du sanctuaire, ne peut pas représenter un bastion de la muraille. Il est visiblement lié, dans l'intention de l'artiste, au rectangle posé plus bas, dont l'encadrement est brun et l'intérieur gris, coupé par les lignes brunes et abîmé à droite (notre n° *V*). Ce n'est certainement pas le mur de l'Esplanade, qu'il soit sud (Gisler, Thomsen) ou ouest (Mur des Lamentations: Avi-Yonah), ni une tour (Guthe), ni encore moins la Boucherie de l'inventaire de 614 (Abel). Ce rectangle est presque identique à celui des degrés de l'Anastasis (et aux escaliers figurés ailleurs sur la mosaïque), sauf l'espacement, puisqu'il s'agit de la vieille rue à marches, descendant dans le Tyropéon vers la source de Siloé (1).

des pèlerins et des mosaïcistes anciens. Dans *DACL*, VII, col. 2346, n° 30, seulement: « l'angle sud-est [?] de l'esplanade en ruines ».

(1) Dalman, cité par Thomsen, *l.c.*, p. 218, n° 35. Sur cette rue, *Ma'alôt* de l'Ancien Testament et du rouleau de cuivre de la Grotte 3 de Qumrân, Ἀναβαθμοί et Δωδεκίπυλον du Chron. Pasc., voir *RB*, 1959, p. 349, n° 42. Les fouilles modernes en dégagèrent une bonne partie devant l'église et la source de Siloé: F. J. Bliss et A. C. Dickie, *Excavations at Jerusalem, 1894-7*, Londres 1898, pp. 144 sq. Pour une partie de la même rue intra muros, voir ci-devant p. 152. L'énigmatique *Dodekapylon* devait désigner une série d'arcs emjambant la rue à intervalles réguliers, le long des Marches. Il est peu probable qu'il existât encore à l'époque byzantine.

Pour mieux comprendre cette partie de la carte, relisons le passage du Bréviaire, cité ci-devant, et encore une fois (cf. plus haut, **6**) la description du Placentin, Geyer, pp. 174 sq.: *De Sion venimus in basilica sanctae Mariae [Novae]... Et oravimus in praetorio, ubi modo est basilica sanctae Sofiae ante ruinas templi Salomonis, sub platea quae discurrit ad Siloam fontem secus porticum Salomonis... Et exinde venimus ad arcum ubi antiqua porta fuit civitatis. In ipso loco sunt aquae putridae, ubi missus est Hieremias. Ab arcu illo descendantibus ad Siloa per gradus multos...* Le diligent pèlerin visite donc Sainte-Sion (liste n° **4**, mosaïque n° **17**) ainsi que Saint-Étienne (Geyer, p. 174, 13 sq.; carte mosaïque **18**) et un monastère annexe; par une porte (*H* de la carte), il sort sur la Grande Avenue (**29**, rue *I*), pour obliquer aussitôt à droite vers la Sainte-Marie-la-Neuve (**5**, **22**). Revenant sur ses pas, il emprunte la décumane (**28**, rue *II*), passe sous le Tétrapyle (*G*) et arrive à Sainte-Sophie (**6**, **23**) située en contre-bas de la rue à colonnades (*IV*), qui longe l'Esplanade dont la muraille ouest s'appelait alors le portique de Salomon. En quittant cette avenue le Placentin ne signale pas du tout une porte, mais seulement une arche (quoi que lui aient dit ses guides), à partir de laquelle commençaient les Marches et se faisait voir et sentir l'égout municipal.

Or la carte de Madaba ne représente non plus aucune porte à l'extrémité sud de la rue *IV*. Le triangle qu'on voit entre la fin méridionale du portique, la première marche et ce que M. Avi-Yonah libelle porte *C*, est rempli en haut par des cubes bruns (*F*: Fosse de Jérémie?) et en bas par un fronton triangulaire (*G*^a) dont on reparlera aussitôt. A gauche des premières marches, dans l'élément déjà mentionné (*E*), on notera la courbure des deux rangées supérieures: ne serait-ce pas l'arche de l'Anonyme (« ancienne porte » des monstateurs), l'« arche de Robinson » de nos jours? (1). Il reste à expliquer le crochet, **7**, à cubes bruns qui touche à la fois le toit de la Néa et celui de la basilique de Siloé (**19-20**, *19-20*); au-dessus et à l'intérieur de ce crochet (tour *o* d'Avi-Yonah, notre n° *V*×) on aperçoit des cubes gris. L'encadrement et le remplissage de cet élément

(1) Sur ce reste de l'ancien pont ou viaduc, reliant le Temple avec la Ville Haute, voir *Jér. de l'A. T.*, pp. 446 et 546-549; Josèphe, *Bj* VI, §§ 325 et 377.

est donc identique à ceux des premières marches, et par conséquent ce rectangle ne peut figurer que la dernière marche qui mène directement à l'entrée de l'église de la Fontaine. La disposition des monuments dans la vignette ovale de Jérusalem avait forcé le mosaïciste à faire un brusque virage dans la figuration des Marches; dans la partie perdue de la vignette on restituera donc trois rangées brunes, en éventail, à fin de se rendre compte de la représentation des fameux Ἀναβαθμοί.

Finissons cet excursus par l'analyse de l'ensemble G^{a-c} (23 + porte C + 35 d'Avi-Yonah). Les deux derniers éléments figurent certainement des portes, mais le G^b ne peut pas représenter la sortie sud de la rue IV: car a) elle n'existait pas à l'époque; b) elle est désaxée par rapport à l'Avenue de la Vallée; c) elle est séparée de cette voie par un triangle jaune qui montre indubitablement le fronton d'un monument, comme l'a bien vu Gisler, *pace* son idée d'un temple romain converti en chapelle. La solution est à chercher à partir de l'excellente suggestion d'Avi-Yonah que son n° 23 (notre G^c) représente le Τετραπύλον d'Aelia et de la Jérusalem byzantine, au croisement du cardo et du decumanus (rues I et II) et dont les vestiges sont encore repérables à el-Bašûrah (1). Les pèlerins étaient indifférents à ce genre de monuments; par contre, l'artiste de Madaba ne manque jamais de les faire figurer dans les vignettes quelque peu élaborées; voir Néapolis (Avi-Yonah, pl. 6), Eleuthéropolis et Ascalon (pl. 8), Gaza (pl. 9), et peut-être Charachmôba (pl. 3) et Pélousion (pl. 10). Mais une seule entrée ne suffirait guère pour représenter « Quatre-portes »; puis, il faudrait nécessairement coiffer le Tétrapyle pour montrer son caractère monumental. Gêné par l'étrécissement de l'espace disponible, le mosaïciste décomposa le dessin du Tétrapyle en trois éléments empilés verticalement: l'entrée ouest du monument (G^c), l'entrée nord (G^b , couchée à plat comme les portes de Sainte-Sion, J) et une partie de la toiture pyramidale ou bien voûtée, qui était ajourée (G^a).

(89) *SWP. Jerusalem*, p. 234; *Jér. Nouv.*, p. 23; *QDAP*, XIV, 1950, p. 124, fig. 3.

16. Cette rubrique, de même que la suivante, reste des plus énigmatiques. Le terme géorgien est traduit *carinarium* par Garitte, ce qui correspondrait à la boucherie (*laḥḥâmāh*) du S 428 et 520 (dans ce dernier *'l-lǧmh* par une faute de ponctuation). Le S 531 en fait les thermes (*al-ḥammâmât*), de même peut-être le V (*'l-ḥ'mh*), tandis que le P défigure la rubrique en *al-Ġulġulah*, le Golgotha.

A ce propos le P. Abel rappela que la Boucherie et Escorcherie médiévale se situait aux alentours de la Porte des Moghrebins, quoique sa tentative de l'épingler sur la carte de Madaba soit fort osée; *Jér. Nouv.*, p. 924. Cette localisation reste assez plausible, aussi pour l'époque byzantine, appuyée en plus par le contexte topographique de l'inventaire.

Les différences entre les chiffres des morts (921, 721, 308) me paraissent inexplicables.

17. Cette rubrique et la suivante manquent dans le G et dans les deux mss arabes qui en dépendent. La forme correcte de 17 est, selon toute vraisemblance, *al-qabâyl* du S 520 et du P 262 (*'l-q'yl* de S 428, simple coquille), pluriel de *qabîlah*, dont l'acception la plus employée « tribu », ne peut guère être prise en considération. Un autre sens du même mot, « grosse pierre qui couvre l'orifice d'une citerne », semble plus prometteur; cf. encore *qabal*, « premier coup qu'on boit »; *qâbil*, *qabûl* et *qabîl*, « qui reçoit la cruche remplie d'eau de celui qui en puise ». En tout cas, un substantif de la racine pan-sémitique *qbl*, « recevoir, accepter », pouvait bien spontanément traduire un original grec comme *δεξάμεναι*, *ἀποδοχῆς*, *δοχῆς*, etc. J'irais même plus loin et je supposerais pour le parler araméen (et arabe) de Jérusalem un mot spécial, p. ex. *qibbûlâ*, « réceptacle » (attesté) ou bien *qebîlta*, « même sens » (non attesté), dont le pluriel désignerait, entre autres, une partie de la Jérusalem ancienne (1). Vu le nombre fantastique des cadavres, 8111 (deuxième ou troisième,

(1) Transformations successives de la phonétique des toponymes : « amorréens/cananéens »-hébreux-araméens-arabes, constituent un lieu commun de la topographie palestinienne; quelques exemples dans la *RB*, 1960, pp. 555, 564, 565, 571, 572, 574, 576, 578, 579.

pour son importance, après celui de Mamilla), et le contexte géographique des rubriques voisines, je penserais volontiers aux piscines, citernes et souterrains variés qu'on connaît sous l'Esplanade et aux alentours d'elle; ces sous-sols servaient de cachettes favorites au cours des siècles et restaient enveloppés d'un folklore touffu. En décrivant le siège de 70, Josèphe parle souvent des souterrains, tranchées et galeries (ὀρόνομοι, ὀρόγιστοι, διώρυχαι, ὀρύγματα) dont certains dans l'aire du Temple (*BJ* VI, §§ 387-391, 401 sq.; VII, § 29): cachettes des assiégés, s'entretenant, périssant de faim ou massacrés par les soldats romains en quête de trésors (1). Les pèlerins chrétiens n'oubliaient jamais de visiter quelques-uns de ces sous-sols. Citons seulement le plus ancien: *Sunt in Hierusalem piscinae magnae duae ad latus templi, id est una ad dextera, alia ad sinistra, quas Salomon fecit... Est ibi et crepta, ubi Salomon daemones torquebat. Ibi est angulus turris excelsissimae... Et sub pinna turris ipsius sunt cubicula plurima, ubi Salomon palatium habebat. Ibi etiam constat cubiculus, in quo sedit et sapientiam descripsit; ipse vero cubiculus uno lapide est tectus. Sunt ibi et excepturiae (= δεξαμεναι, qabâyil) (2) magnae aquae subterraneae et piscinae magno opere aedificatae. Et in aede ipsa, ubi templum fuit... lapis pertusus, ad quem veniunt Iudaei singulis annis...* Geyer, p. 21 sq.

18. Cette rubrique, tout à fait incompréhensible dans le P ('l-bh'rwn), devient limpide grâce au S 520 ('l-bs'rywn) et S 428 ('l-bs'rwn; avec la finale écourtée comme *hṛqmwn* par rapport au *hṛqmywn* « gérocomion »; aussi G *ḡerakumia* et *ḡerakuma*). Il s'agit sans aucun doute du ptochion et de la chapelle de Saint-Passarion, adjacents au Saint-Hésychius, tous ces édifices situés devant la Porte Probatique; *RB*, 1960, pp. 559 sq.,

(1) *BJ* VI, §§ 370, 372, 387-392, 401 sq., 429-433; VII, §§ 26-29; cf. Josèphe Slave (éd. V. Istrin, *La Prise de Jérusalem*, II, Paris 1938, pp. 182-210) et Vincent, *Jér. de l'A. T.*, pp. 750-752. Aux alentours, p. ex. l'énorme piscine chez les Dames de Sion (piscine du Strouthion?), Vincent, *l.c.*, pp. 215 sq. et 300. Sur les trésors dans des souterrains, etc., de cette région: *RB*, 1959, pp. 349-352, n^{os} 43, 46, 49-51, 57; « Réseau de souterrains légendaires » de Jérusalem, Vincent, *l.c.*, p. 269. — Exploration moderne des citernes et des sous-sols de l'Esplanade; Vincent, pp. 560-564 (La Roche sainte, eṣ-Ṣaḡrah) et 564-580.

(2) Pluriel féminin (et non *excepturia* de l'éditeur) d'après le ms S; *ibid.*, p. 23, 3: (basilique de Constantin) *habens ad latus excepturiae* (ms S) *unde aqua levatur*.

n^{os} 27 sq. (1). La teneur exacte de **18** est: «de devant le (Saint-) Passarion», laquelle, jointe au nombre considérable des morts, 1708, suggère qu'il ne s'agit pas seulement du nettoyage des abords de ce complexe mais aussi des alentours de la Porte orientale en général.

19-20. La « Source de Siloé » revient dans tous les six témoins, avec les prépositions: auprès de (G), dans (V), de (autres). Il n'y a que le Sin 531 qui spécifie: « de la Source de Siloé » et « de devant le Siloé ». En gros, l'identification ne comporte aucune incertitude; il s'agit bien de la basilique eudocienne de Saint-Siloé avec deux piscines annexes, la première dans la source même et liée à l'église, l'autre, un énorme réservoir au sud du complexe sacré, moderne birket el-Ḥamrâ. Succédant au Tetranymphon d'Aelia Capitolina (*quadriporticus* du Bordelais, Geyer, 22, 10-12: *et alia piscina grandis foras*), le sanctuaire de la Source en respectera les éléments essentiels, en particulier la coupole. L'architecture particulière de cette *basilica volubilis* est décrite en détail par l'Anonyme de Plaisance (2) et, bien avant lui, faisait penser l'anonyme du Bréviaire à la *basilica in cruce posita* (ci-dessus, pp. 173 sq.).

Les fouilles de Bliss et Dickie en 1896 dégagèrent en grand détail ce Lieu Saint. Une rue à degrés descendant de la Ville atteignait le flanc nord du sanctuaire; une petite porte dans l'angle sud-ouest de l'église permettait d'utiliser ces marches antiques pour la communication entre la basilique et la Fontaine située en contre-bas et au sud du sanctuaire. Celui-ci est orienté normalement, mais avec l'atrium, le narthex et l'entrée principale reportés sur son grand côté nord; au milieu du vaisseau, quatre piles

(1) Sur Saint-Hésychius ajouter la remarque proposée dans *Liber Annuus*, X, 1959-60, p. 173.

(2) *Ab arcu illo descenditibus ad (fontes) Siloa per gradus multos, super Siloa est basilica volubilis desubtus de qua surgit Siloa, quae habet manu facta hominis duo solia ex marmore, et inter solium et solium clausura cancellorum. In uno lavantur viri et in alio mulieres pro benedictione; immo et leprosi mundantur. In ante atrio est piscina grandis manu hominis munita, in qua assidue populus lavant; nam in illis soliis certis horis fons ipsa inrigat aquas multas, quae descendunt per vallem Gethsemani, quam et Iosaphat vocant; Geyer, pp. 175, 21 - 176,9.*

massives supportaient la coupole, déjà mentionnée. Un atrium à colonnade séparait la Fontaine de la grande piscine méridionale (1).

Ces descriptions anciennes et les explorations modernes permettent d'interpréter en tout détail une partie de la mosaïque de Madaba. Les derniers degrés des Marches (*V*×) atteignent le flanc nord de la basilique 19, dont l'entrée ouest semble communiquer avec un trapèze rouge percé d'une ouverture, 20. Je ne peux voir dans ce dernier élément que la Fontaine elle-même, liée structuralement au sanctuaire, quoique au sud (et non à l'ouest) de lui. La forme de sa toiture est typique des installations balnéaires, ainsi que l'ouverture supérieure, bien que sa forme exacte ne se retrouve que sur le toit d'un édifice adjacent à Saint-Georges de Diospolis (Avi-Yonah, pl. 7). La bâtisse non-ecclésiastique, 21, au sud de ce complexe sacré, ne peut être que la grande piscine el-Ḥamrâ, communiquant avec la Fontaine par son accès nord et avec une autre entrée du côté ouest. Il semble, qu'en plus de sa toiture conventionnelle à ouverture et de deux accès, cette piscine est encore figurée sur son flanc sud, où un cube sombre indiquerait une sortie particulière, peut-être d'un canal irriguant la luxuriante région dans l'angle sud-est du rempart eudocien, traditionnels « jardins du Roi » (2).

(1) Bliss et Dickie, *Exc. at Jerusalem, 1894-7*, pp. 178-210, pl. XCVIII sq.; *Jér. Nouv.*, pp. 6-13, 34, 860-864; *DACL* VII, col. 2329 sq.

(2) Identifications antérieures pour notre ensemble 19-21: Thomsen, *ZDPV*, 1929, pp. 210-212, nos 15, 14, 16 (n° 15 Saint-Pierre, Gisler et Dalman; église de Siloé, Thomsen. N° 14 presbytère de Sainte-Sion, Gisler et Thomsen; Saint-Thalélée, Thomsen alternativement. N° 16 église de Siloé, Gisler; Repentir-de-Pierre, Thomsen; Cénacle, Dalman); Abel, *DACL*, VII, fig. 6190 et col. 2346: n° 22 «église du Repentir-de-Pierre qui semble précédée d'une crypte dont l'ouverture paraît en g»; n° 21 église de Siloé (?); O'Callaghan, *DBS*, V, fig. 525 aux col. 657 sq. et col. 662: n° 16 église de Siloé; n° 19 «la résidence du clergé dédié au service de la *Hagia Sion*»; n° 17 l'endroit du repentir de Pierre (égal à l'église moderne de Saint-Pierre-en-Gallicante); Avi-Yonah, pp. 56 sq. (cf. p. 51, fig. 12 sq.): n° 22 basilique de Siloé; n° 20 «Clergy House of Mount Sion» (?); n° 21 Fontaine de Siloé. — Sur birket el-Ḥamrâ, voir p. ex. *Jér. de l'A. T.*, pp. 82-86 (double barrage méridional dans la piscine), pp. 244 sq. (à propos de Neh 2, 14 et 3, 15: «Quant à la piscine, précédemment enregistrée en raccourci comme «piscine du Roi», sa détermination par le détail précis qu'elle est la «piscine du canal, devant le jardin du Roi» ne

Pour revenir à l'inventaire de Thomas, le nombre de 518 cadavres « devant le Siloé » pourrait fort bien se référer à l'extérieur (et l'intérieur) de la basilique, tandis que deux mille trois cents morts à la « Source de Siloé » sembleraient englober la Fontaine et la grande piscine.

21. L'énorme ossuaire de la piscine Mamilla vint sans tarder éclipser les autres dans les souvenirs et écrits postérieurs et devint sur-le-champ un centre du culte liturgique et populaire.

Stratégios relate qu'après l'amnistie et la sélection des artisans, le reste des survivants fut parqué dans la *birkat Mamilla* « qui est en dehors de la ville, distante de deux stades (en réalité presque quatre) de la tour de David »; G IX 6. Les Perses procèdent au triage, avantageux pour les jeunes, funeste pour les infirmes et vieillards: « Combien de vies ont été tuées dans la fosse de Mamilla »; XI 2. En plus, l'entassement, la chaleur, la faim et soif, augmentent le nombre des morts: « et cette grande piscine qui était pleine d'eau se remplissait de sang »; IX 12. Les Juifs, exaspérés de la fermeté des chrétiens, en achètent de nombreux et les égorgent; X 1-8.

L'inventaire de Thomas détaille 24518 cadavres de la Mamilla: chiffre de Sin 428, 520 et P. Ce total ahurissant doit être pourtant exact, car le 4518 du G et du Sin 531 (4618 du V n'en est qu'une altération) est certainement insuffisant, le calcul des chiffres partiels exigeant une addition de vingt mille pour obtenir quelques 67.000 ou au moins 53/57.000 du grand total.

On ne s'étonnera donc pas beaucoup, si quelques années après le massacre, l'auteur de l'*Opusculum*, pourtant un témoin oculaire, ne fera allusion qu'à ce seul dépôt; ci-dessus, p. 132. Dix-sept ans plus tard, on ne montre à l'empereur Héraclius que les morts ensevelis à Mâmillâ; Eutychius-Yahia ibn Sa'id, Cheikho-Carra de Vaux-Zayyat: CSCO,

laisse pas le moindre doute sur son emplacement dans l'estuaire du Tyropoeon, à peu près au point où se voit encore le vieux bassin partiellement remblayé, dit *birket el-Hamrà* ») et p. 295.

Script. arab., series III, t. VII, p. 5, 21. Le même chronographe écrira : « Les Juifs avec les Perses tuèrent une quantité innombrable de chrétiens : ce sont les tués de la Ville Sainte qui sont dans le lieu qu'on appelle Mâmillâ »; *ibid.*, VI, p. 216, 12 sq. Une chapelle à l'intérieur du réservoir rendait appropriées les pieuses visites des Hiérosolymitains et des pèlerins à *Hagia Mamilla*. Il y avait peut-être un office stational le 20 mai, bien que la notice du ménologe melkite Berol. 322 ne soit pas dirimante et que le silence des livres géorgiens sur la notation topographique ne favorise guère l'hypothèse d'une cérémonie au lieu même. Aux témoignages déjà connus sur ce sanctuaire j'ai ajouté celui du moine Épiphane, *PG*, CXX, col. 263 C : « A l'ouest de la Ville Sainte, et tout près, il y a deux grottes contenant les reliques des saints Innocents massacrés par Hérode ; à six milles d'elles se trouve la montagne de *Carmelion* ('Ain Karim), propriété paternelle du Précurseur » ; *RB*, 1960, p. 568, n° 48 (1). Un détail nouveau, qu'ajoute ce témoignage confus, est la division de la piscine en deux compartiments, ce qui est tout à fait normal pour les grands réservoirs d'eau. On connaît l'emplacement de cette piscine, où les Croisés ont érigé un moustier, « Couvent Rouge », en souvenir des martyrs de 614, converti plus tard en une mosquée du cimetière arabe de Mamilla (2).

(1) A cette confusion historique (victimes d'Hérode et de Chosroès) pouvait concourir une certaine coïncidence chronologique dans la liturgie de Jérusalem. D'après le *Calendrier*, p. 429, « le 3^e jeudi après Pâques, synaxe à Bethléem, commémoration des Innocents ». L'ancien calendrier arménien fixa cette mémoire au 9 ou au 18 mai (cette dernière date pratiquement correspondant au 17 et au 20 mai : mémoire de la dévastation de Jérusalem par les Perses) : « Dans la sainte Bethléem, des enfants tués par le roi Hérode » ; Conybeare, *Rituale Armenorum*, pp. 527 et 530 ; N. A. Adontz, *ROC*, XXVI, 1927-8, p. 235 ; D. B. Capelle, *Le Muséon*, LVI, 1943, p. 7.

(2) *Jér. Nouv.*, pp. 868-871 et 927-929. Sur les épitaphes arabes de cette nécropole voir Hamdi Nubani, *Annual of the Dep. of Ant. of Jordan*, III, 1956, pp. 8-14 (une brève introduction, p. 8, fourmille d'erreurs). Une épitaphe chrétienne, à l'est de Mamilla ; Thomsen, *l.c.*, p. 53, n° 102 : + Θήκη δηαφ[έρο(ν)] | 'Αροντήρου [δούλου] | τοῦ Θ(ε)οῦ Π [. . .] ; dernière lettre, début du patronyme. Fac-similé : R.A.S. Macalister, *PEFQS*, 1902, p. 244.

22. Gérocomion patriarcal: voir **1**.

23. Le «lieu dit Ville d'Or» du G (Ville d'Or dans les mss arabes, sauf Rocher d'Or dans Sin 531) serait à chercher à l'ouest de la Ville, si notre analyse de la séquence géographique des rubriques est bonne; ci-dessus, p. 135. Ce toponyme, inconnu par ailleurs, pourrait désigner quelque hauteur de la banlieue occidentale de Jérusalem, les Paradis (**1**), recouverte des villas des riches familles de la ville et éventuellement d'une agglomération villageoise. Que cette Ville où Pierre se réfère au souq des Orfèvres, soit à l'intérieur de Jérusalem, me paraît peu vraisemblable.

Le nombre des victimes, plus de douze cents, ne laisse pas d'étonner. Seraient-ce les massacrés des premiers jours du siège, résultat du nettoyage de la région d'où l'on déclencha les assauts contre le rempart occidental de la Ville?

24. Le monastère de Saint-Jean-le-Haut (le dernier terme seulement dans le ms V), au sommet du Mont des Oliviers (**1**), frappe par son énorme dépôt de plus de 4200 morts (1213 du V n'est sans doute qu'une faute de copiste). Il se peut qu'on ait là le résultat cumulatif des massacres lors du siège et des pertes considérables après la prise, pendant qu'on préparait le convoi des captifs. Les vastes installations monastiques de Saint-Jean et de ses abords entre l'Ascension et l'Eléona pouvait tout naturellement servir de « camp de transit » de la population massée à la Montagne Sainte; cf. G XIII-XV.

25. Gérocomion royal: voir **5**.

26. Un second ossuaire des martyrs de 614, qui était honoré du culte liturgique, a été révélé par le *Calendrier palestino-géorgien*. Le 6 juin on commémorait à Gethsémani, plus exactement au lieu de l'Oraison, les mille trois cents martyrs qui ne sont que 1207 tués au Mont des Oliviers de l'inventaire de Thomas (1213 du Sin. 531 doit être une erreur). Aux

(1) *RB*, 1960, pp. 562 sq., n° 34; *Jér. Nouv.*, pp. 385, 391, 905.

pèlerins on montrait « la grotte avec les reliques des saints pèlerins massacrés par le roi Chosroès ». Cette caverne était au voisinage du sanctuaire de l'Oraison (église récemment dégagée au « Dominus Flevit ») et de l'Éléona, le Saint-Mont-des-Oliviers par excellence (1).

Signalons, sans en tirer des conclusions particulières, que toutes les fêtes hiérosolymitaines de la semaine précédente se déroulaient dans les sanctuaires du Mont des Oliviers, dispersés de la Vallée jusqu'au sommet; *Calendrier*, pp. 239-243. Ainsi le 1^{er} juin on commémore Saint Christophe le Grand, dont l'église se trouvait en bas de la Montagne; *RB*, 1960, p. 560, n° 31. Le jour suivant (et aux 3 et 8 juin) mémoire de Saint Théodore le stratélate, patron d'une chapelle dans le même torrent; *ibid.*, pp. 360 sq., n° 6. Le 3 juin, une fête dans l'édifice de Flavia qui était « près du Mont des Oliviers »; p. 563, n° 36. Le 4 du même mois, « à Béthanie, sur la Montagne dédicace de l'église, mémoire de Marie et de Marthe », sanctuaire dédié aux sœurs de Lazare à 500 pas à l'ouest du Lazarion; p. 565, n° 43 (2). Le 5 juin, « à la Montagne, de Conon », sans doute dans l'église de Thècle à laquelle Conon s'associe le 24 septembre, date grecque de l'anniversaire de la protomartyre; p. 564, n° 41 (3).

27. Matroneum de l'Anastasis: voir **9**.

28-29. Petite et Grande Avenue: voir **10**.

(1) *RB*, l.c., pp. 550-555. — Le choix du 6 juin pour cette commémoration se prête à une spéculation, qui n'est pas invraisemblable. On aurait transféré à vingt jours après la date liturgique de la Prise, au 17 mai, la mémoire des premières victimes du siège qui dura vingt-et-un jours.

(2) Signalons un polycandilon en bronze, « trouvé près de Béthanie », qui provient de ce sanctuaire: + Ἁγία Μαρία (καὶ) Μάρθα προσδέξε τὴν καρποφορίαν ὧν Κ(ύριος) γινώσκει <ὀνόματα>; Germer-Durand, *RB*, 1892, pp. 587 sq., n° 54.

(3) A propos de trois ou quatre sanctuaires du Mont des Oliviers j'ai dit qu'il peut s'agir « d'un ou deux édifices sacrés avec des chapelles distinctes »; *RB*, 1960, p. 566. Cela me semble assuré pour l'église principale de Bethphagé, consacrée aux saints Thomas, Philippe et Zacharie, qui aura une chapelle des saints Iconiens: Thècle et Conon. Or saint Conon apparaît le 1^{er} novembre à côté de l'apôtre Thomas dans l'église du village *Petrebagoni*, corruption de Bethphagé; *Calendrier*, p. 373; *RB*, l.c., p. 564, n° 40.

30. Église de Saint-Sérapion, de lecture constante et certaine (1), pouvait se trouver près de l'avenue principale de la ville, d'où la possibilité de son identification avec l'édifice sacré n° 15, proposée par Abel, *Jér. Nouv.*, pp. 923 et 929. Le nombre des victimes, quatre-vingt, a peut-être trait à une communauté monastique.

Ce sanctuaire, inconnu par ailleurs, reçoit une lumière révélatrice à partir d'une rubrique des livres liturgiques géorgiens. Au 28 août, on lit dans le *Calendrier*, pp. 86 et 314 sq.: *In Encharim pago memoria Elisabeth, Iohannis Baptistae matris. Depositio Pavle, Serapionis, Hieronymi, Marcellae et Mauricii regis et Ian(?) martyris*. Le lectionnaire de Paris omet les deux derniers noms. Plus significative est la mention de l'empereur Maurice, tué en novembre 602. Il ne fut pas canonisé par l'Église de Constantinople et son admission dans le canon de Jérusalem ne peut s'expliquer que par l'influence des parents de l'empereur et des riches réfugiés de la Capitale, résidents dans la Ville Sainte. C'est à eux donc, comme dans le cas de l'église des Anargyres (7), qu'il faudra attribuer l'érection de ce sanctuaire. Son patron principal était Saint Sérapion (« abbé S. » dans le Sin. 531), un moine égyptien surnommé Σινδώνιος (2) et célèbre par sa charité excessive. Sa fête principale tombait, à Constantinople et à Rome, le 21 mars. Mais quelques synaxaires grecs en font une mention le 28 août. Mais est-ce vraiment le même saint où plutôt son doublet légendaire? Les ménologes monophysites connaissent un Sérapion qui serait de la famille de Saint Étienne, de la tribu de Juda, de Jérusalem; les Jacobites le commémorent le 28 hatûr (24 novembre) (3).

(1) La correction de *Sarabiûn* en *Bassariûn*, suggérée par Clermont-Ganneau, *RAO*, II, p. 159, n° 27, et moi-même, *RB*, l.c., p. 560, note 1, est fausse.

(2) Adjectif de σινδών, qui veut dire « vêtu de haillons »; dans notre cas, peut-être allusion au dépouillement volontaire de ce moine « aumônier ».

(3) Sarapion Sindonius, ascète du IV^e siècle: *BHG*³, II, pp. 235 sq., n°s 1617z-1618c. — Sérapion, ou Sarapamon, originaire de Jérusalem, moine à Alexandrie sous le patriarcat de Théonas (282-300), évêque de Nikiou sous Pierre (300-312), martyr sous Dioclétien; Basset, *Le synaxaire arabe jacobite* (rédaction copte): *PO*, III, pp. 349-353 [273-277]. Même récit: Forget, *Synaxarium Alexandrinum*, I: CSCO 78, *Scriptores arabici*,

Également significatif est le choix des patrons secondaires, deux saints romains: Jérôme (mort à Bethléem, le 30 septembre 419) et son amie Marcella (morte à Rome en 410). Dans *Pavle*, M. Garitte voit une seconde amie de Jérôme, Paula (morte à Behtléem, le 26 janvier 404). Cela ne me paraît pas assuré, l'ordre hiérarchique étant perturbé; *Pavle* peut aussi bien désigner Paul apôtre ou Paul le premier moine, le premier ou le second associé automatiquement à Sérapion, légendaire ou historique. En tout cas, la vénération des saints romains cadre parfaitement avec ce qu'on sait des sympathies occidentales de l'empereur Maurice et des liens de parenté entre les familles aristocratiques des deux capitales.

31. Devant le Golgotha: voir 9.

32. Cette rubrique collective englobe presque sept mille cadavres ramassés en des « cavernes, citernes, (fosses, G) et jardins » de l'intérieur et des environs de la ville. Fuite aux citernes et fosses: G VIII 7, IX 3, XI 6.

33. La Tour de David (G), appelée aussi Oratoire de David (*miḥrāb Dawūd*, A) perchée sur les assises de l'ancien bastion de Phasaël, devint une ruche d'ermitages (*monasteria in cenaculis singulis*) et un centre de tout un quartier monastique avec des cellules, couvents (le mieux connu, celui des Ibères), procures et hôtelleries des grands monastères du Désert de Jérusalem. Elle est encore repérable aujourd'hui dans la tour nord-est de la Citadelle (el-Qal'ah). On est également d'accord pour l'identifier avec la tour *j* de la carte de Madaba (1). En bas de cette haute tour on aperçoit

series III, t. XVIII, Rome 1921, pp. 160-162 [= pp. 124 sq. de l'édition Beyrouth-Paris 1905]. — L'Apa Sarapion, martyrisé lui aussi pendant la Grande Persécution, était un jeune homme du village Panephōsi dans le nome Nimeššot, Basse Egypte; Balestri-Hyvernât, *Acta martyrum*: CSCO (43-44), *Scriptores coptici*, series III, t. I, pp. 47-60 et 63-88; résumé dans le synaxaire alexandrin: Forget, I, pp. 418 sq. = 236 sq. Cf. Abel, *l.c.*, p. 923, note 3.

(1) Voir *Jér. Nouv.*, pp. 516-518 et 911; *DACL*, VII, col. 2345, nos 12 et 16; Thomsen, *ZDPV*, 1929, pp. 199 sq.; Avi-Yonah, p. 55. Explorations et fouilles à la Citadelle: C. Schick, *ZDPV*, I, 1878, pp. 226-237 et pl. I-III; C. N. Johns, *QDAP*, V, 1936, pp. 127-131, et *ibid.*, XIV, 1950, pp. 121-190, en particulier pp. 152-163 (fig. 23 après la p. 162, fig. 25 à la p. 168; cellules et inscription: pp. 159 sq.).

un petit mur percé d'une porte, *K*. Il figure, à notre avis, l'enceinte de ce quartier, qui correspondrait pour son étendue à peu près à celle de la moderne Citadelle. Cette petite porte semble être mentionnée dans la Vie de Pierre l'Ibère, où l'on situe le monastère des Ibères, fondé par Pierre et restauré par Justinien (1), « à gauche lorsqu'on va à Sion par la deuxième porte de la tour »; Raabe (2). La première porte est bien évidemment la Porte (de la Tour) de David, *bâb mihrâb Dawûd*, porte *B* de la carte mosaïque. La seconde serait « une poterne située à peu près à la hauteur du pont d'*el-Qala'a* » (Abel, *l.c.*, p. 517, note 1), ce qui correspond à l'ouverture *K*, bien que cette partie de la Citadelle fut bâtie par les Arabes vers le X^e siècle.

Le total des massacrés, 2210, doit comprendre non seulement les moines et la population civile mais surtout les soldats défendant un des derniers points de la résistance. Cela explique l'insertion de cette rubrique à cet endroit juste avant les deux dernières rubriques, purement militaires.

34. L'« intérieur de la ville » du G et des A (S 428, 520, P) et l'« intérieur et l'extérieur de la ville » du S 531 ne sont certainement pas complets. Il y faut ajouter « (du rempart) de la ville », ce que le V paraphrase par: « des murailles de la ville et de ses enceintes ». Il s'agit sans aucun doute des gardes postés sur le rempart, dont la plupart ont pu d'ailleurs

(1) La nécropole d'un monastère des Ibères (pas forcément celui fondé par Pierre) se situait au nord de la ville, dans le terrain de la moderne YMCA; une épitaphe: [M]νημα διαφ(έ)ρο(ν) Σα[...] | [έ]πισκόπου 'Ιβερω[ν] | χ(αί) τῆς μονῆς αὐτοῦ ὁ ἡγ[ό]-
ρασαν ἐν τῷ πύργῳ Δα(υει)δ; J. H. Iliffe, *QDAP*, IV, 1935, pp. 78-80, et pl. XLVIII 3; cf. Thomsen, *ZDPV*, 1941, p. 216, n° 102A. L. 1. L'éditeur lit Σαμ[ουηλ ?], mais la trace n'est pas très bonne pour un *M*. Malgré la syntaxe toute bouleversée, il faut traduire cette inscription: « Tombeau particulier de Sa..., évêque des Ibères et de son monastère dans la Tour de David, (tombeau) qu'ils acquièrent (légalement) ».

(2) Texte syriaque p. 45, traduction p. 46: *mn sml' m' d'tyn lŠhywn qdyšt' mn tr 'dtryn dylh dmhdl'*; "(oberhalb, bei der heiligen Zionskirche an dem sogenannten Davidsturm... baute er ein Kloster welcher auch jetzt noch das der Iberer heisst und) zur linken liegt wenn man vom zweiten Tore eben jenes Turms zur heiligen Zionskirche geht".

s'enfuir et se cacher dans les cavernes et les fosses; G VIII 7. D'où le nombre peu élevé des tués, 265.

35. Une lutte corps à corps acharnée, à la brèche faite par les assiégeants dans le rempart (occidental) de la Ville, donna mille ou deux mille morts d'après les mss arabes, presque dix mille selon le Géorgien. Comme dans le passé, l'ennemi a dû attaquer le rempart du côté ouest, d'où l'accumulation écrasante des morts dans cette région-ci: dans la banlieue occidentale (**1-3**, **13**, **21-23**), à la brèche et sur les bastions voisins (**33-34**), batailles de rues à la Tour de David (**32**), dans l'enceinte de Sainte-Sion (**4**) et à ses alentours (**11**).

Beyrouth, avril 1961

J. T. MILIK

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH

TOME XXXVII

(offert au Père RENE MOUTERDE)

FASC. 8

P. J. RIIS

PLAQUETTES SYRIENNES D'ASTARTÉ
DANS DES MILIEUX GRECS

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1960

PLAQUETTES SYRIENNES D'ASTARTÉ DANS DES MILIEUX GRECS

PAR

P. J. RIIS

Les fouilles sensationnelles entreprises à la veille de la seconde guerre mondiale par le regretté Sir Leonard Woolley à l'embouchure de l'Oronte, sur le Tell Cheikh Yousouf à El-Mina, ont montré qu'il y avait eu sur cet emplacement, dans le premier millénaire avant Jésus-Christ, une factorerie grecque — identifiée par Woolley, à tort, avec Posideion, qu'il faut plutôt chercher à Ras Basit (1). Parmi les trouvailles de la Mission anglaise d'El-Mina, quelques terres-cuites se distinguent des objets grecs et se rattachent à une catégorie assez répandue à l'intérieur du pays: ce sont de petites plaquettes avec une figure d'Astarté en relief (2). Comme deux fragments semblables sont revenus au jour dans les fouilles récentes de la Fondation Carlsberg à Tell Soukas, à environ 40 kilomètres au Sud de Lattaquié, dans des circonstances à peu près pareilles à celles d'El-Mina (3), nous voudrions offrir un court commentaire de ces modestes terres-cuites en hommage à l'illustre Nestor de l'archéologie syrienne

(1) Les arguments de M. S. Smith dans *Antiquaries Journal*, xxii, 1942, pp. 96-98 sont réfutés par M. Seyrig (dans une lettre à l'auteur de ces lignes), cf. *Syria*, xix, 1938, p. 312. Parmi les tessons ramassés à Ras Basit par la Mission archéologique danoise en Phénicie il y a aussi des fragments de céramique préromaine.

(2) *Berytus*, ix, 1949, pp. 69-90.

(3) *Annales Archéologiques de Syrie*, viii/ix, 1958/9, pp. 107-132; X 1968, pp. 111-132.

auquel ce volume est dédié, et qui s'est occupé lui-même des représentations d'Astarté en Syrie.

L'un des fragments de Tell Soukas (Pl. I, fig. 1) a été trouvé dans la couche de surface, immédiatement superposée aux ruines d'un donjon médiéval, et qui contient des débris de la tour. Le fragment ne date évidemment pas de la même période que celle-ci, mais il a probablement été déplacé au moment de la construction des remparts, quand on dut établir les murs de fondation dans des couches plus anciennes. En effet les parties plus basses du bâtiment médiéval reposent directement sur une couche de la première moitié du VI^e s. av. J.-C., et il est vraisemblable que le fragment provient de ce strate qui refléterait une catastrophe, imputable au roi babylonien Nabonide pendant sa campagne en Syrie (553-552 av. J.-C.).

Dans le système de classification naguère employé par nous pour les plaquettes d'Astarté, notre fragment appartiendrait à la classe A I, qui comprend des exemplaires purement orientaux. Il est fait d'une argile chamois clair, avec quelques particules sombres et claires ainsi que des parcelles de mica, et porte des restes d'une mince couverte rougeâtre. La partie supérieure du torse est seule conservée, avec les mains pressant les seins: les plaquettes de ce type étaient courantes aux VIII^e-VI^e s. av. J.-C.

L'autre fragment (Pl. I, fig. 2) est tout différent. C'est un torse vêtu du chitôn, et tenant une fleur dans sa main gauche, placée devant la poitrine, cependant que le bras droit tombe le long du corps. L'argile est d'une couleur brunâtre, claire, avec des particules blanches et foncées et surtout beaucoup de mica. Des plaquettes de la même catégorie (B IX) et des classes les plus proches (B VII-VIII) datent des VI^e-IV^e s. av. J.-C., et l'on ne s'étonnera pas que notre fragment ait été trouvé dans une couche hellénistique. Un intérêt spécial s'attache à cet exemplaire, car il semble que la même matière, ou une matière analogue très micacée, ait été employée aussi pour des poteries locales grecques (p. ex., Pl. I, fig. 3) (1);

(1) Cf. l'article de M. J. Boardman, « *Greek Potters at Al-Mina?* », dans *Anatolian Studies*, ix, 1959, pp. 163-169. Un tesson correspondant au n° 4 de la planche 24 et de la fig. 1, p. 165 a été trouvé à Tell Soukas; sa matière (argile claire rougeâtre contenant un peu de mica et à engobe blanchâtre) ressemble plutôt à celle de notre fragment fig. 1.

mais on ne saura naturellement jamais si le moule de la plaquette était lui aussi de cette argile. L'abondance de la céramique grecque à Tell Soukas, et l'existence de graffiti grecs sur quelques fragments de vaisseaux de fabrication indigène, ont démontré que des Grecs s'étaient établis là longtemps avant la conquête d'Alexandre. D'après tout ce qu'on a trouvé jusqu'ici, il semble que les premiers Grecs vinrent dans la deuxième moitié du IX^e s. av. J.-C.

La situation est donc à peu près la même qu'à El-Mina, et, peut-on ajouter, à Tabbât el-Ḥammâm entre Tortose et Tripoli (1), où l'on a trouvé également de la céramique grecque protogéométrique. A El-Mina, les plaquettes d'Astarté apparaissent dans les couches 5, 3 et 2. Dans la couche 5, c'est un exemplaire de la classe A I (n° 7) (Pl. II, fig. 4), comme notre premier fragment de Tell Soukas: ce strate serait, selon Woolley, de la première moitié du VI^e s.; selon Sidney Smith et d'autres, il serait antérieur à 580; mais le dernier mot à ce sujet n'est probablement pas encore dit. Des figurines plus avancées (des classes A II et B II, n°s 12 et 4 respectivement) (Pl. II, fig. 5-6) furent retrouvées dans la couche 2 et dans une couche malheureusement non indiquée; leurs types étaient en usage depuis le VIII^e s. av. J.-C. Les exemplaires restants d'El-Mina appartiennent aux VI^e-IV^e s. (B VII, n°s 1-2, B VIII, n°s 5-7 et B IX, n° 14). Nous ne connaissons pas de plaquettes proprement dites de Tabbât al-Ḥammâm, mais deux fragments de figurines faites au moule (cf. nos classes A I et V) proviennent du niveau syro-phénicien, c.-à-d. des IX^e-VII^e s. av. J.-C. Une plaquette très bien conservée, de provenance syrienne ou libanaise, se trouve dans une collection privée à Beyrouth (Pl. III, fig. 7); elle pourra servir d'exemple pour les classes récentes de nos terres-cuites (surtout B VIII), comme la figurine 4 pour les plus anciennes. Nous croyons utile d'ajouter aussi un fragment, retrouvé dans les débris de la destruction assyrienne à Ḥama en 720 av. J.-C., et qui appartient à la

(1) *Syria*, xxi, 1940, p. 191, fig. 4.9, p. 193 (céramique protogéométrique), p. 197, fig. 9.1 et 6, p. 195 (figurines).

classe A II (n° 9, notre Pl. III, fig. 8) (1). Ce pourrait être un produit local, car on a en effet découvert à Hama même, d'une part un fragment de plaquette (Pl. III, fig. 9), et d'autre part un moule, l'un et l'autre de types apparentés (A I, n°s 9 et 11), dans des contextes de la première phase de l'âge du fer, environ 1175-1075 av. J.-C. (2).

Or il apparaît que ces terres-cuites ne sont pas tout à fait limitées à la région orientale indiquée par les provenances des 92 exemplaires enregistrés par nous en 1949, c.-à-d. dans le triangle compris entre le Taurus, le Liban et le Chatt el-'Arab: si la plupart ont été trouvées dans les vallées de l'Oronte et du Haut-Euphrate, il reste que quelques plaquettes de même manufacture et de même style semblent provenir de la Grèce Orientale. Au Musée National d'Athènes, on voit, parmi la céramique et la coroplastique rhodiennes, une figurine composée de deux fragments différents, de nos types B III et VIII (n° d'inv. 17339, hauteur 0 m.125, couleur de l'argile gris-brunâtre) (Pl. IV, fig. 10); elle appartient à un lot d'antiquités confisquées chez un antiquaire d'Athènes et pourrait avoir été trouvée au cours d'une fouille clandestine sur territoire grec (3). Le Musée du Louvre possède un exemplaire du type B II (Pl. IV, fig. 11), qui est une acquisition Stilianopoulos effectuée en 1887, et la tradition veut qu'elle provienne de Smyrne (4). Une autre plaquette, mais du type B VIII, et dont on a donné la provenance comme «région d'Éphèse», existe dans une collection privée à Bâle (hauteur de la partie moulée 0 m.109, argile dure orange, vestiges de peinture rouge-mate; Pl. IV, notre fig. 12) (5).

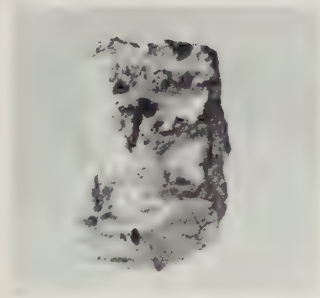
(1) *Hama*, II, 1, p. 236, 238 fig. 310: 8 A 163.

(2) *Hama*, II, 1, p. 138 fig. 165: 4 B 162. *Hama*, II, 3, p. 186 fig. 237 H.

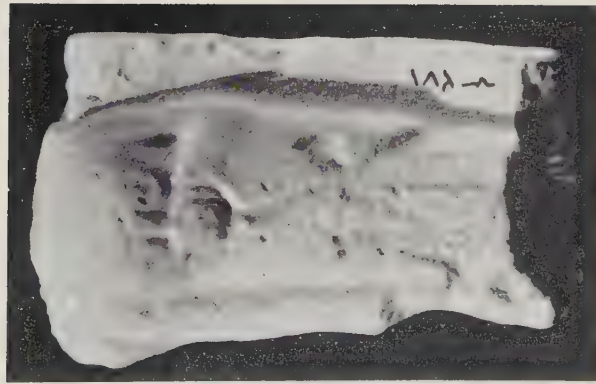
(3) Nous devons cette information et la photo à l'amabilité de Mme S. Papaspirydi-Karouzou, que nous remercions vivement.

(4) S. Mollard-Besques, *Musée du Louvre, Catalogue raisonné des figurines et reliefs en terre-cuite grecs, étrusques et romains*, I, p. 54, n° B 346, pl. 36.

(5) Nous remercions Mme Mollard, Musée du Louvre, M. R. Nicholls, Fitzwilliam Museum, Cambridge, et M. le professeur H. Erlenmeyer, Bâle, qui ont bien voulu nous fournir des photos et quelques informations supplémentaires sur ces deux figurines.



1



2



3



3 a

Fig. 1 et 2 (Tell Soukas). — Fig. 3. Coupe gréco-phénicienne (Tell Soukas).



4



5



6

Fig. 4, 5 et 6 (El-Mina).



7



8



9

Fig. 7 (provenance syrienne ou libanaise). — Fig. 8 (Hama). — Fig. 9 (Hama).



10



11



12

Fig. 10 (provenance probablē, Grèce). — Fig. 11 (Smyrne). — Fig. 12 (Éphèse).



13



14

Fig. 13-14. Deux moules (Corinthe).

Évidemment, comme aucun de ces derniers exemplaires n'a été trouvé dans une fouille contrôlée, on pourrait dire que les lieux de trouvaille sont inventés par les vendeurs, mais nous avons quand même affaire à trois objets différents, indépendamment localisés dans des cantons de la Grèce ancienne, et justement dans cette zone rhodo-ionienne d'où provient la majorité des céramiques grecques retrouvées dans les *emporia* gréco-phéniciens d'El-Mina et de Tell Soukas. Cette raison oblige à se demander si les dits exemplaires n'ont pas vraiment été mis à jour au bord de la Mer Égée, et on ne peut pas exclure que l'on ne doive en découvrir d'autres encore. Feu T.J. Dunbabin a relevé l'importance du fait que le plus ancien moule corinthien pour la fabrication de terres-cuites, du commencement du VII^e s. av. J.-C. (Pl. V, fig. 13) (1), est façonné dans un style syrien; on imaginerait très bien que le moule ait été fait directement sur une grande plaquette syrienne, et retouché peu après. L'apparition à Corinthe d'une telle pièce et d'une plaquette qui semble elle aussi phénicienne ou syrienne (Pl. V, fig. 14) (2) n'est pas du tout surprenante, vu que la céramique corinthienne est justement représentée dans les trouvailles d'El-Mina et de Tell Soukas depuis le dernier tiers du VIII^e s. av. J.-C. (3). Abstraction faite de ces deux terres-cuites uniques, les types en question apparus dans les pays égéens sont des femmes vêtues du chiton, qu'il s'agisse de la figure pressant des seins et présentant la coiffure «perlée», ou de la figure de koré aux cheveux courts, une fleur à la main. Tandis

(1) T. J. Dunbabin, *The Greeks and their Eastern Neighbours*, pp. 37, 50 note 5; pl. 8, 6-7; *Corinth*, xv, 1, p. 87 s n° 1; pl. 29, 1; où l'on a justement introduit la comparaison avec les ivoires syriens trouvés à Nimroud et probablement faits à Hama; voir R. D. Barnett, *The Nimrud Ivories in the British Museum*, passim (« Loftus Group »).

(2) Dunbabin, *op. cit.*, pp. 37, 51 note 1; pl. 8.4-5; *Corinth*, xii, p. 29, n° 85; pl. 6; *JHS*, LXXIV, 1954, p. 225. M. Nicholls a remarqué que l'argile de la figurine n'est pas corinthienne; elle tiendrait une place intermédiaire entre les figurines *Berytus*, ix, 1949, pl. 16.3 (A I n° 1) et 4 (A II n° 9, notre fig. 8) et pourrait, comme le modèle du moule corinthien précité, être d'origine hamiote.

(3) *JHS*, LX, 1940, p. 16; pl. 4 a; *Annales Archéologiques de Syrie*, VIII/IX, 1958/9, p. 129, fig. 13.

que le dernier type date de l'époque où l'influence grecque était assez avancée, à partir de la fin du VI^e s., les autres ne sont nullement hellénisés, mais purement orientaux comme les deux figures corinthiennes — et l'on doit ici encore attirer l'attention sur une plaquette de la classe B II (n^o 4), découverte à El-Mina, et sur d'autres plaquettes apparentées, du même site et de Tell Soukas (A I n^o 7, A II n^o 12, A V). Les faits semblent ainsi confirmer les opinions sur la transmission des éléments de style, que nous avons exprimées dans notre article de 1949: c'est sans doute par l'intermédiaire des factoreries grecques de la côte phénicienne que la Grèce a pu recevoir une part considérable de sa connaissance de l'art oriental.

Copenhague

P. J. RIIS

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC. 9

ÉDOUARD DES PLACES, S.J.

PLATON ET LE CIEL DE SYRIE

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

PLATON ET LE CIEL DE SYRIE

PAR LE

R.P. ÉDOUARD DES PLACES, S.J.

La question d'une influence orientale sur Platon a passé depuis un demi-siècle par bien des vicissitudes: affirmée et majorée au temps de Reitzenstein, on tendrait aujourd'hui à la réduire, même à la nier absolument (1). Bien que certains aient attribué à Eudoxe de Cnide un rôle d'initiateur auprès du maître athénien, il est peu probable que la mention d'« Eudoxe, le philosophe disciple de Platon », Εὐδοξίου τοῦ πλατωνιάδαο σαόφρονος, sur un pavé de mosaïque récemment dégagé près de Ba'albek (Mosaïque de Soueydié: R. Mouterde, *apud* M. Chéhab, *Mosaïques du Liban*, dans le *Bulletin du Musée de Beyrouth*, XIV, 1957, pp. 44-46), relance le débat: la renommée du grand μαθηματικός chez les Néoplatoniciens de Syrie n'y apporte rien de neuf. Il faut s'en tenir aux sources anciennes. Sans reprendre la contribution apportée il y a vingt-cinq ans aux *Mélanges Cumont* (2), je voudrais offrir à un autre jubilaire, en hommage à son œuvre

(1) Citons, dans ce sens, J. Kerschensteiner, *Platon und der Orient*, Stuttgart, 1945; A.-J. Festugière, *Platon et l'Orient*, in *Revue de Philologie*, 1947, pp. 5-45; W.J.W. Koster, *Le Mythe de Platon, de Zarathustra et des Chaldéens* (= *Mnemosyne*, Suppl. III), Leyde, 1951; P. Boyancé, *La religion astrale de Platon à Cicéron*, in *REG*, LXV, 1952, pp. 312-349, surtout 314-321; W. Spoerri, *Encore Platon et l'Orient*, in *Revue de Philologie*, 1957, pp. 209-233.

(2) *Platon et l'astronomie chaldéenne*, in *Mélanges Franz Cumont* (= *Annuaire de... Bruxelles*, IV, 1936), pp. 129-142.

et en souvenir des années lointaines où il encourageait un débutant, le commentaire d'un passage de l'*Epinomis* qui témoigne au moins d'un vif intérêt pour le climat syrien, sinon d'une connaissance personnelle des lieux. Il s'agit de la page 987 Estienne du dialogue, dont il faut citer quelques phrases :

(986 e) « L'ignorance (du nom des astres) remonte au premier observateur de ces phénomènes, qui était un barbare; car des mœurs antiques ont nourri ceux qui, les premiers, les ont remarqués, grâce à la beauté (987 a) de la saison d'été dont jouissent à souhait l'Égypte et la Syrie; les hommes y contemplent toujours, comme à découvert, tous les astres, parce que leur lot de ciel reste toujours loin des nuages et des pluies; et c'est de là que ces observations se sont répandues partout et jusqu'ici, après l'expérience de millénaires innombrables. Aussi ne faut-il pas hésiter à en faire des lois, car accorder notre hommage à certains des êtres divins et le refuser à d'autres serait évidemment déraisonnable...

(987 d) Maintenant, tout Grec doit considérer que nous avons, en Grèce, un climat entre tous favorable à la vertu; il faut dire son mérite, qui est d'être intermédiaire entre les frimas et les chaleurs torrides, et c'est l'infériorité de notre été par rapport à celui de l'Orient qui, je le répète, ne nous a permis que plus tard d'observer l'ordre de ces dieux sidéraux » (1).

Sur « les noms des planètes chez les Grecs » (987 b 2 - d 1), il suffit de renvoyer au mémoire de Fr. Cumont qui porte ce titre (2); et la phrase qui suit notre texte (987 d 8 - e 2) est souvent citée (3).

986 e 10 - 987 a 1. « Des mœurs antiques ont nourri les premiers observateurs »... Τρόπος est la leçon des meilleurs mss, A et O; mais O⁴, K^e (la correction du Venetus Marcianus graecus 188) et Eusèbe ont τός, qui irait mieux avec ἔθρψεν : « une région antique a nourri »;

(1) Traduction de la collection des Universités de France (1956); on pourra comparer celle de Fr. Cumont (*L'Antiquité classique*, IV, 1935, pp. 10-12), et, pour 987 d, celle d'A.-J. Festugière, *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, II, Paris, 1949, p. 206.

(2) *L'Antiquité classique*, IV, 1935, pp. 5-43.

(3) *Dictionnaire des antiquités*, V, p. 1047 (s.v. *Zodiacus*).

une contrée nourrit ses habitants, et des parents nourrissent (au sens du XVII^e siècle, « nourri dans le sérail... ») leurs enfants aux mœurs, plutôt que les mœurs ne nourrissent ceux-ci.

987 a 2. « L'Égypte et la Syrie ». L'astronomie babylonienne a pu pénétrer par la Syrie à l'intérieur du monde grec. Fr. Cumont écrivait dans le *Dictionnaire des antiquités*: « La Syrie subit plus que toute autre contrée l'ascendant du clergé babylonien, et le paganisme sémitique se transforma en une religion astrale » (1); puis, dans *L'Antiquité classique*: « Lorsque l'*Epinomis* parle des Syriens, il est parfaitement possible que ce soit en effet par l'intermédiaire de la Syrie que son auteur ait connu (une) doctrine caractéristique des Babyloniens » (2). Platon n'a peut-être pas vu de ses yeux l'Égypte, comme autrefois Solon, parent de son bisaïeul Critias (3), mais le membre chaldéen de l'Académie pouvait l'instruire de la science assyro-babylonienne (4); en tout cas, entre Babylone et la Grèce, la Syrie fournissait un relais.

987 a 3. « Les hommes y contemplant, comme à découvert, tous les astres ». La pureté de leur « lot de ciel » s'explique par la rareté des « nuages et des pluies ». C'est particulièrement vrai de la saison d'été, même à Beyrouth, où, dit-on communément, « il ne pleut pas entre les deux Croix » (l'Invention de la Ste Croix, 3 mai; l'Exaltation, 14 septembre); à plus forte raison dans la Coelésyrie, ce plateau d'une altitude moyenne de 800 m., et dans le désert. Fr. Cumont cite à ce propos (5) l'*Epinomis*; et Cicéron, *De divinatione*, I 1, 2: « Principio Assyrii... propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cum caelum ex omni parte patens atque apertum intuerentur, trajectiones motusque

(1) Cf. A.-J. Festugière, *La Révélation...* I², Paris, 1950, p. 6; *Pindare et Platon*, Paris, 1949, p. 107.

(2) Fr. Cumont, in *L'Ant. Cl.*, IV, 1935, p. 14, n. 2.

(3) Cf. *Timée*, 20 d sv.

(4) Cf. *Mélanges Cumont*, pp. 137-138; A.-J. Festugière, *Revue de l'Histoire des Religions*, CXXIX, 1945, pp. 33-34; P. Boyancé, *REG*, LXV, 1952, p. 316, n. 2; P.-M. Schuhl, *Etudes platoniciennes*, Paris, 1960, pp. 132-137.

(5) *L'Ant. class.*, IV, 1935, p. 11, n. 1.

stellarum observaverunt »; sur quoi A. S. Pease note que Cicéron confond ici les Assyriens avec les Babyloniens, tandis qu'ailleurs (*Tusc.* V 101), il confond Assyriens et Syriens (1); je me demande pourtant si le souvenir du *caelum apertum* de l'*Epinomis* (bien connu de Cicéron, qui le cite) (2), n'est pas à l'origine de cette mention des Assyriens, et si, par conséquent, même dans le *De divinatione*, ce ne sont pas les Syriens que Cicéron a en tête. Du *caelum apertum* A. S. Pease rapproche encore Théophraste, *De signis pluviarum*, 4 (p. 389 Wimmer, Didot), où « l'observation des astres se fait du haut des montagnes, pour une raison semblable » (3).

a 6. « L'expérience de millénaires innombrables » suppose le sens de la durée que révèle aussi l'« archéologie » du III^e livre des *Lois* (4): Platon s'intéresse à la préhistoire et à la protohistoire.

a 7. « Réduire en lois » ces observations est l'œuvre d'un « législateur syrien » (b 4), si celui-ci n'est pas plutôt un simple « nomenclateur », selon la confusion fréquente qu'explique le *Cratyle* (388 e l sq.) et en vertu de laquelle νομοθέτης équivaut à ὀνοματοθέτης dans le reste du dialogue, 389 a 2 et 5, 390 a 4, 393 e 7, 404 b 4 et sans doute aussi 385 d 9 comme *Charmide* 175 b 3; dans ces deux derniers cas, en effet, les meilleurs mss (BTW pour celui du *Charmide*, BT pour celui du *Cratyle*) ont aussi νομοθέτης, et ὀνοματοθέτης n'est peut-être que néoplatonicien (5). D'après J. Bidez, le « législateur syrien » tiendrait la place du chaldéen « présent aux derniers moments de Platon » (6).

Le texte de 986 a 6-7 n'est pas suspect: θαρροῦντα γὰρ ταῦτα εἰς νόμους θέσθαι. L. A. Post s'en est ingénieusement servi pour compléter le passage parallèle du l. II des *Lois*, 657 a 7, θαρροῦντάς τε ἔσται (« better γὰρ » de la main de l'auteur, en marge de mon tirage à part) εἰς νόμους θέσθαι ταῦτα

(1) *M. Tulli Ciceronis de divinatione liber primus*, ed. A. S. Pease, Urbana, 1920, p. 41.

(2) Cicéron, *De Oratore*, III 6, 21.

(3) *Op. cit.*, p. 43.

(4) Cf. R. Weil, *L' « Archéologie » de Platon*, Paris, 1959.

(5) Cf. P. Friedländer, *Platon*, II 1, Berlin, 1957, p. 311, n. 10.

(6) Cf. J. Bidez, *Eos ou Platon et l'Orient*, Bruxelles, 1945, p. 94.

τὰ μέλη (1). J'ai traduit en 1951 cette restitution si probable, que j'aurais dû signaler au moins dans l'apparat.

d 4-5. « Un climat... intermédiaire entre les frimas et les chaleurs torrides ». Cette excellence de « la situation géographique de la Grèce... est un lieu commun » (2); mais (Hippocrate) *De aeris aquis et locis*, 12 sv., que cite le P. Festugière, est un éloge de l'Asie autant que de l'Europe, et de même Aristote, *Polit.*, H 7, 1327 b 23, sauf que la conclusion (29-30) vise la seule Grèce: « La race grecque occupe géographiquement une position intermédiaire, et par là même participe aux deux sortes d'avantages ». En faveur de la Grèce, le témoignage le plus ancien paraît être Hérodote III 106: « La Grèce a reçu pour son compte le climat de beaucoup le plus tempéré ». Pour l'Attique, A.-J. Festugière renvoie à Platon, *Timée*, 24 c 5-7: « L'heureux mélange de saisons (la) rendait apte à porter les hommes les plus intelligents », et à Euripide, *Médée*, 824 sq.: « Un terroir sacré... l'air le plus resplendissant... des brises légères à la douce haleine... ». Quant à « l'infériorité de notre été par rapport à celui de l'Orient » (d 5-6), il n'y a qu'à répéter, comme la formule de récurrence *ὅπερ εἴπομεν* nous y invite, ce qui a été dit à propos de 987 a 2 sq.

Le dernier mot reste à la Grèce, puisque ses emprunts trouvent chez elle leur achèvement (987 d 8-e 2); mais l'hommage de Platon au ciel de Syrie et aux observations sidérales que celui-ci permettait est d'autant plus sincère que, dans la foi du vieillard, la religion astrale, civique et universaliste tout ensemble, doit prendre place à côté du culte de Delphes (3).

Rome

Édouard DES PLACES, S.J.

(1) Cf. L. A. Post, *Amer. Journ. of Philology*, XLIX, 1928, pp. 373-374.

(2) A.-J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, 1949, p. 206, n. 2.

(3) Id., in *Conjectanea Neotestamentica XI in honorem Fridrichsen*, Lund, 1947, pp. 66-74; *Pindare et Platon*, p. 138. Cf. nos *Religions de la Grèce antique*, in *Histoire des religions*, III, 1955, pp. 260-264.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC. 10

ERNEST WILL

THÉÂTRES SACRÉS
DE LA SYRIE ET DE L'EMPIRE

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

THÉÂTRES SACRÉS DE LA SYRIE ET DE L'EMPIRE

PAR

ERNEST WILL

Une des révélations les plus singulières des fouilles de Doura furent les « salles à gradins » dans lesquelles on reconnut bientôt de véritables théâtres sacrés. Depuis quarante ans, bien des données nouvelles ont élargi ce problème des sanctuaires à théâtre, si bien qu'aujourd'hui la question intéresse l'ensemble de l'Empire. Deux études récentes, dues à J. A. Hanson et à H. Kähler (1), nous permettent de faire le point.

Voici tout d'abord la version proprement romaine du type: le théâtre dans le plan duquel est inscrit un temple. La série est inaugurée par un édifice célèbre et qui en restera toujours le représentant le plus éminent: le théâtre que Pompée éleva au Champ de Mars à Rome entre 55 et 52 avant notre ère (2). Le temple, une cella assez spacieuse s'achevant en niche demi-circulaire, dominait de sa façade la *cavea*, dans laquelle elle devait s'avancer légèrement en interrompant le demi-cercle de la colonnade de couronnement; un large escalier remplaçait les gradins du *cuneus*

(1) J. A. Hanson, *Roman Theater-tempels*, Princeton, 1959 et H. Kähler, *Das Fortunaheiligtum von Palestrina-Praeneste* (*Annales Universitatis Saraviensis, phil.-lettres*, CVII, 3-4, 1958).

(2) Hanson, p. 43 et fig. 15-19; Kähler, pp. 220 et suiv.

correspondant à la façade de la cella et descendait jusqu'à l'orchestre. L'union entre temple et théâtre se révèle comme des plus intimes; mais quelle est sa signification? La discussion sur les raisons profondes de cette initiative de Pompée a déjà été vive et n'est sans doute pas close (1); il nous semble à nous également hasardeux d'impliquer la «*cynical shrewdness*» de l'homme d'état et de postuler de sa part un genre de piété qui n'était pas de son temps. Le point de vue antique nous paraît toujours parfaitement conservé par Tertullien (*De spectaculis*, 10,5). Voici donc un Pompée désireux (par une juste notion de sa propagande personnelle, certes aussi) d'offrir au peuple de Rome un théâtre permanent de pierre, ce qu'une interdiction vieille d'un siècle empêchait en théorie; mais un Pompée qui devait redouter aussi en conséquence l'opposition du moralisme vieux-romain. Que pouvait-il faire d'autre sinon de prendre la précaution, banale en fait, de rappeler que les spectacles eux aussi étaient bénis des dieux et de placer son théâtre matériellement même sous le patronage de sa propre divinité tutélaire, Venus Victrix (2)? L'édifice, put-il dire, était un temple de la déesse auquel les gradins pour les spectateurs servaient d'escalier (3). Le monument nouveau faisait éclater aux yeux de tous les Romains ce qui n'avait jamais été oublié en Grèce, mais s'y trouvait moins souligné par l'architecture: les liens obligés entre spectacle et culte; à Rome et dans des circonstances particulières il s'imposait d'en appeler explicitement à cette garantie des dieux, ce qui pour le reste ne pouvait guère changer le caractère profane des représentations et du lieu (4). Aussi

(1) Pour un exposé des thèses en présence, en particulier celle de Marchetti-Longhi, cf. Hanson, p. 45. Pour ce dernier, l'aspect sacré de l'ensemble est important, mais il n'est sans doute pas prêt (p. 48 en haut) à suivre H. Kähler (pp. 219-220) pour lequel le théâtre et ses annexes, jardins et portiques, sont tout simplement un «*Heiligtum*».

(2) Pour le décret interdisant l'établissement de sièges pour des spectacles, cf. Tite-Live, *Epit.*, XLVIII; Valère-Maxime, II, 4, 2. Cf. Hanson, p. 24.

(3) Voici la formule de Tertullien : *non theatrum, sed Veneris templum nuncupavit, cui subiecinus, inquit, gradus spectaculorum*. Plus nettement encore Aulu-Gelle, *N.A.*, X, 1, 6-7: *aedem Victoriae... cuius gradus vicem theatri essent*.

(4) La question, pour les Romains, était sans doute surtout politique — maintien

bien la formule nouvelle ne fut-elle nullement érigée en règle: au Champ de Mars même, ni le théâtre de Balbus, ni celui de Marcellus ne furent dotés d'un temple; mais elle fut adoptée, plus souvent qu'on ne pouvait le penser et pour des raisons qui nous échappent dans chaque cas, en Italie, en Gaule et en Afrique du Nord, en un mot dans les provinces occidentales; l'Orient hellénisé, comme on le voit dans d'autres cas, resta réticent devant cette formule patronnée par la capitale (1).

A l'opposé de ce groupe romain et profane se place un groupe purement cultuel de sanctuaires à théâtres, dont la Syrie forme très nettement le centre. Rappelons les faits essentiels. Dans une série de sanctuaires de Doura (2), le naos où se dressait l'image divine était précédée d'une « salle à gradins » prévue pour des spectateurs; Artémis Nanaïa possédait en outre un petit odéon hémicyclique de type grec. Ces découvertes amenèrent des rapprochements: ainsi avec le *theatron* du sanctuaire nabatéen de Si' — dans les faits, un simple aménagement de la cour à portiques précédant le naos, système que l'on retrouve dans le voisinage, à Şur et à Sahr. De plus, dans ce dernier endroit, comme aussi à Gerasa dans la Décapole transjordanienne, un théâtre ou odéon de type gréco-romain avait été adapté à des fins rituelles (3).

Mais l'illustration la meilleure d'une adaptation de ce genre est fournie par le sanctuaire d'Atargatis à Délos (4) (Pl. I). C'est Délos aussi

de l'ordre public — plutôt que religieuse, et ils ne devaient guère être tentés d'aborder le problème du théâtre avec les sentiments et les arguments des apologistes chrétiens.

(1) Cf. les exemples réunis par Hanson, pp. 59 suiv.

(2) Les exemples de ce groupe ont été souvent réunis et discutés. Cf. pour la bibliogr. entre autres, E. Will, *Annales archéol. de Syrie*, I, 1951, pp. 75-76; Hanson, pp. 65-67.

(3) Les odéons sacrés de type grec de la Syrie ont d'abord été discutés de façon pertinente par Cumont, *Fouilles de Doura*, p. 188. Pour Gerasa, cf. maintenant Mc Cown, dans Krähling, *Gerasa*, pp. 159-167. Le théâtre, contrairement aux rapports plus anciens, comportait un mur de scène qui bouchait la vue des bassins — dont il était d'ailleurs séparé par une certaine distance.

(4) Cf. E. Will, *Annales archéol. de Syrie*, I, 1951, p. 67 et fig. p. 60 (reproduite par Hanson, fig. 31).

qui permet les spéculations les plus solides sur l'utilisation de ces édifices. L'autel et le trône de la déesse, qui se dressaient dans l'ouverture de l'orchestre à la place de la scène absente, peuvent laisser entrevoir les processions et les fêtes à grand concours de peuple évoquées par Lucien dans son *De Dea Syria*. Ce sont, en général sans doute, des cérémonies de ce genre, plutôt que de véritables drames sacrés illustrant la geste du dieu (1), qui devaient grouper les fidèles dans ces théâtres. Mais la construction d'un édifice particulier n'était pas sentie comme nécessaire; les cours propres aux sanctuaires sémitiques étaient jugées suffisantes dans la grande majorité des cas pour la célébration des rites traditionnels. Et d'ailleurs aucune formule architecturale précise ne paraît s'être imposée.

Tout semble ainsi opposer les deux séries de monuments examinés, la romaine et la syrienne, le *theater-tempel* et le sanctuaire à théâtre, et l'on a pu, à propos de ce dernier, parler d'un groupe provincial fermé, très spécifiquement syrien même, plutôt que phénicien (2). La question se pose avec quelque insistance à propos d'un sanctuaire sur lequel nous reviendrons encore, celui de Cagliari, baptisé de « punique » par son fouilleur (3). On hésitera toutefois à suivre ce dernier, moins parce que l'édifice en question date seulement de l'occupation romaine de la Sardaigne, mais parce que le monde punique connu, celui de l'Afrique du Nord, représente, à une exception près, une page blanche dans ce débat. L'exception est celle d'un sanctuaire de Dougga, sans doute celui de Liber Pater (4). Là, à l'une des extrémités d'un ensemble assez imposant, et séparé des chapelles par une cour à portiques, une aire assez grande était

(1) Cf. notre étude déjà citée, pp. 77-80.

(2) Cf. le point de vue d'E. Frézouls, cité par Hanson, p. 67, n. 46. De fait le Maioumas, célébré selon les inscriptions dans le sanctuaire de Gérasa, était connu sur la côte, ainsi à Gaza, et une fête pour le moins très proche, sinon de même nom, dura à Antioche jusqu'à la christianisation de la ville, comme Cumont l'a rappelé. Pour le reste, notre connaissance des villes phéniciennes reste médiocre dans l'ensemble.

(3) P. Mingazzini dans la publication citée plus loin.

(4) Cf. Cl. Poinssot, *Les ruines de Dougga* (1958), p. 53, n° 16 et plan de la fin. Sur la question, Hanson, p. 67.

réservée à un théâtre: quelques gradins en segment de cercle descendant vers un orchestre exigu que fermait un simple portique. C'est tout et c'est peu quand on songe au nombre des temples et des sanctuaires que l'Afrique du Nord a conservés.

D'autres indices cependant nous mettent en garde contre des affirmations péremptoires. A défaut de preuves démontrant la pénétration et l'influence des sanctuaires syriens en Occident, d'autres cultes pourraient bien révéler leur importance. A la place d'Atargatis, nous rencontrons aussitôt Cybèle. C'est à propos des *Megalesia* de Rome qu'il est question, sous la plume même de Cicéron (*De harusp. responsis*, 20 et suiv.) de *ludi*, de *scaenae* et de *caveae* (1). La place de représentations et d'un ou même de deux théâtres dans le culte de la *Magna Mater* du Palatin est ainsi clairement attestée — mais ces représentations pouvaient être simplement des *ludi scaenici* placés sous le patronage de la déesse, plutôt que des drames ou rites sacrés, et, hélas! la topographie du temps de Cicéron a été radicalement modifiée par l'Empire. On le regrettera en présence de fouilles prometteuses comme celles de Vienne en France (2).

Ces remarques nous amènent à préciser ce que nous pouvons attendre ou chercher. Moins une simple transposition en Occident d'un sanctuaire oriental avec son théâtre (ce qui pourrait d'ailleurs se trouver au hasard des fouilles), qu'une influence plus générale et plus diffuse de ce sanctuaire oriental, influence qui pourrait se résumer dans une formule architecturale.

C'est dans cette direction, en tout cas, que nous oriente un troisième groupe de monuments principalement occidentaux, groupe lié au théâtre de Pompée d'un côté, au sanctuaire syrien de Délos de l'autre, et groupe qui semble rétablir brusquement les liens entre Orient et Occident.

Voici donc tout d'abord le sanctuaire de Cagliari déjà mentionné,

(1) Cf. Hanson, pp. 13 et suiv. et pp. 24-25, pour le théâtre ou l'un des deux théâtres en question. Le texte de Cicéron ne peut se rapporter au sanctuaire de la Grande Mère tel que nous le voyons aujourd'hui (cf. Hanson, fig. 2).

(2) Cf. Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1955, I, p. 59 et *Comptes-rendus de l'Acad. Inscr.*, 1955, p. 229, et Grenier, *Manuel archéol. gallo-rom.*, III, 1, p. 216 et III, 2, p. 780.

construit vers 200 av. J.-C. (1): dans une simple enceinte rectangulaire un temple, à ses pieds en quelque sorte, devant sa façade et dans l'axe, une *cavea* assez spacieuse. A Gabies, un peu plus tard (première moitié du II^e s.) l'enceinte rectangulaire est aménagée en portique en fer à cheval enveloppant le temple; devant la façade toujours et dans l'axe, le théâtre dans une position très analogue à celle de Cagliari (2). Le sanctuaire d'Hercules Victor à Tivoli, un siècle plus tard, réalise le même plan de façon plus grandiose: à l'intérieur de la même enveloppe de portiques, cette fois édifiés sur deux étages de hauteur, le temple, adossé au portique du fond, domine immédiatement la *cavea* aménagée dans l'axe de sa façade (Pl. II) (3). C'est à côté de ces trois monuments italiens que se place très exactement le théâtre du sanctuaire syrien de Délos, un peu plus ancien que Tivoli (v. 100 av. J.-C.) (Pl. I) (4). C'est très évidemment le même plan fondamental, à cela près que le temple a disparu et que le portique devient ainsi l'enveloppe du théâtre; notons dans l'axe principal deux pièces qui viennent s'adosser, à l'extérieur, au portique médian. Ce sont ces deux caractères de l'aménagement délien qui nous permettent d'établir la liaison avec d'autres monuments occidentaux et non des moindres. Dans le sanctuaire de la Fortune à Préneste (Pl. III) (5) les portiques enveloppants sont devenus la colonnade unique qui suit le mouvement hémicyclique de la *cavea*; dans l'axe et à l'extérieur, une sorte d'excroissance: la tholos, temple proprement dit de la déesse. C'est, comme on voit, le plan même du théâtre de Pompée.

(1) P. Mingazzini, *Not. scavi*, ser. VIII, vol. III, pp. 213-274, en particulier pp. 224-229; *Le Arti*, II, 1939-1940, p. 59 et *Arch. Anz.*, 1940, 546, fig. 55; Hanson, p. 32, fig. 6; Kähler, p. 213, fig. 10.

(2) Delbrueck, *Hellenist. Bauten im Latium*, II, pp. 5-10; Hanson, p. 30, fig. 5; Kähler, p. 213 et fig. 11.

(3) Fasolo-Gullini, *Il Santuario della Fortuna Primigenia a Preneste*, pp. 354-361; 424-433, pl. XXIX; Hanson, p. 31, fig. 7; Kähler, p. 213 et fig. 12.

(4) La date fournie par une inscription est 108/107.

(5) Cf. la grande publication de Fasolo-Gullini citée ci-dessus; Hanson, p. 33, fig. 9-11; Kähler, dans l'ensemble.

Les divergences ne manquent certes pas entre ces divers édifices et une des questions qu'ils soulèvent est justement de savoir si la *cavea* faisait office de théâtre ou simplement d'escalier (1). Pas de doute à Cagliari, où l'accès aux gradins est assuré par les petits escaliers intermédiaires habituels. Pas beaucoup de doutes non plus, bien que ces escaliers ne soient pas signalés, pour Gabies et Tivoli. Point n'est besoin même, comme on l'a tenté avec plus ou moins de bonheur (2), de chercher les traces d'un mur de scène: Délos, Dougga, Doura et Sahr prouvent l'inutilité d'un tel arrangement dans un théâtre sacré. Le cas délicat est celui de Préneste: là, non seulement les petits escaliers n'existent pas, mais l'orchestre lui-même a pratiquement disparu et ne forme plus que le palier, en quelque sorte, de l'escalier qui montait de la terrasse inférieure. Théâtre ou escalier, ou les deux à la fois? Escalier certainement, d'un côté, puisque c'était l'unique accès à la tholos-temple. L'usage sacré de l'installation a cependant été ingénieusement défendu tout récemment (3): sur les gradins pouvaient s'assembler aussi, « debout ou assis », les fidèles venus assister aux sacrifices que le prêtre accomplissait dans l'orchestre, sinon même sur la terrasse inférieure. Il reste difficile de se prononcer, mais peu importe.

(1) Les aspects techniques ont été judicieusement analysés chaque fois par Hanson, avec des renseignements malheureusement insuffisants.

(2) Ainsi Hanson pour Gabies et Tivoli. Il est à noter dans ce dernier cas qu'on ne semble pas connaître d'accès monumental au temple autre que la *cavea*. Les restes du côté de la scène ne paraissent pas des plus clairs; si on accepte l'inscription rapprochée pour justifier une *scaena*, il convient de trouver la place aussi pour le *porticus pone scaenam*.

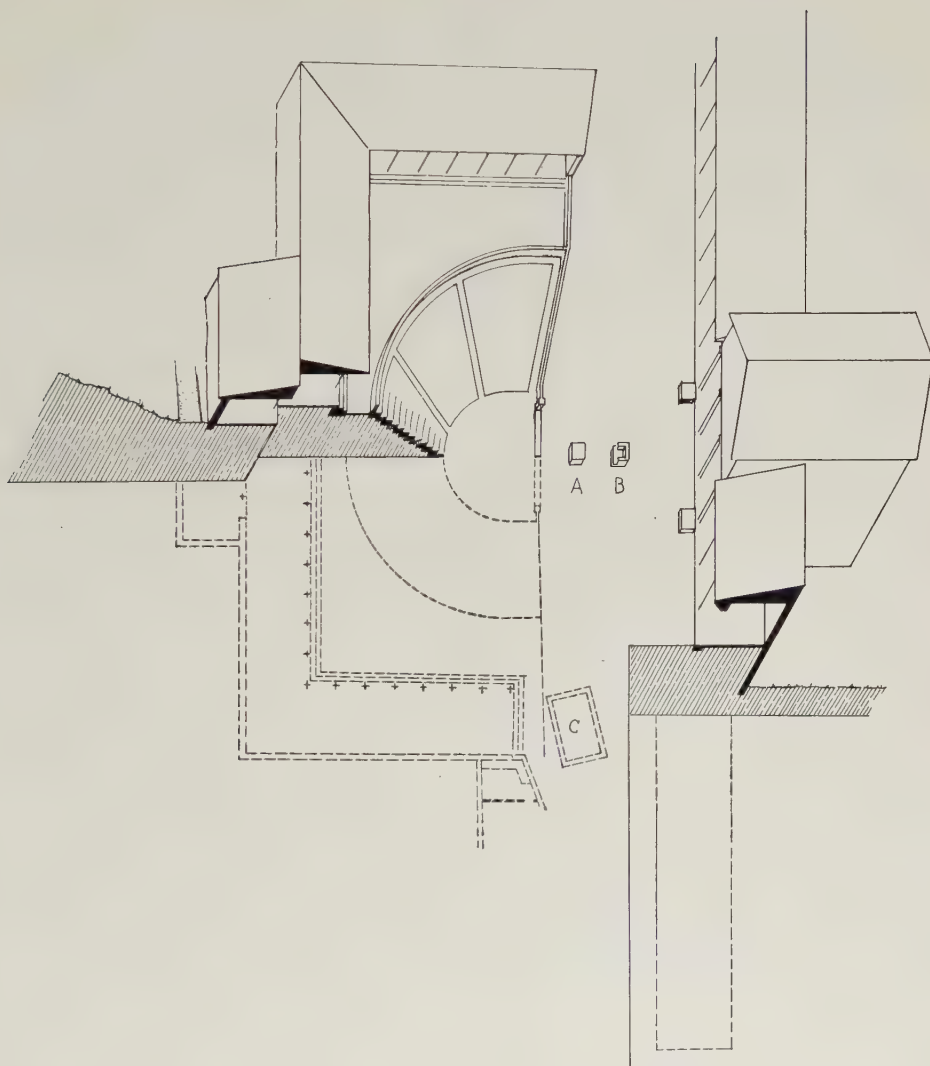
(3) Kähler, p. 213 (cf. cependant p. 220, à propos des gradins: « *die hier [au théâtre de Pompée] allerdings nicht mehr wie in Palästrina primär als Treppe dienten* »). A propos du *vitulus* qui selon une inscription était offert à la déesse, on remarquera que son sacrifice pouvait poser des problèmes; la difficulté d'introduire le gros bétail dans les sanctuaires a donné lieu à des solutions particulières en Syrie (Palmyre et Baalbeck). On peut naturellement répondre que le *vitulus* ne dépassait pas la taille admissible pour un moschophore. Mais le bétail pouvait gravir aussi par ses propres moyens les curieuses rampes doublées de portiques qui montent de la terrasse III à la terrasse IV, et justement devant l'exèdre ouest de la terrasse IV se dressait un autel (Kähler, pp. 200-201). On pouvait naturellement aussi sacrifier sur plusieurs autels dans le sanctuaire. Mais tout cela n'explique peut-être pas réellement la *cavea*.

Le sanctuaire représente une réalisation architecturale de grand style — il pouvait adapter à des fins nouvelles un schéma traditionnel. Le monument, un des derniers, ne saurait être probant pour l'ensemble de la série, et pour celle-ci, Délos encore permet tout de même les plus sérieuses présomptions pour l'identification ici et là d'un théâtre sacré.

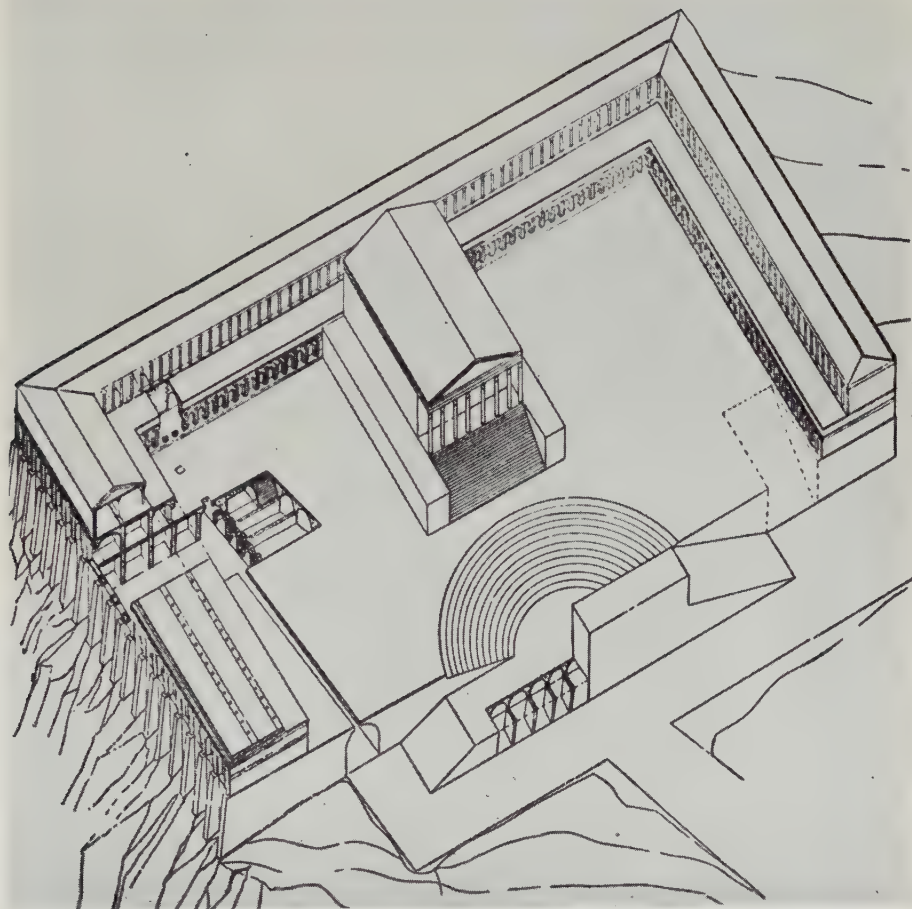
Nous possédons ainsi un groupe de monuments bien homogène et un groupe révélant une ligne évolutive continue: des premiers tâtonnements manifestes à Cagliari, nous passons insensiblement à la solution du théâtre de Pompée. Une évolution qui ne posait pas, d'ailleurs, apparemment, de problème historique, aussi longtemps qu'elle apparaissait comme purement occidentale au témoignage des monuments découverts. Une évolution qui était sans doute chronologiquement purement hellénistique — la formule ne connaît pas d'antécédents dans l'architecture grecque classique et paraît abandonnée sous l'Empire, sinon sous la forme très particulière réalisée d'abord au théâtre de Pompée — mais aussi une évolution très romaine. On est prêt à considérer, et sans nul doute à juste titre, le sanctuaire de Préneste comme le premier grand triomphe de l'architecte romain — deux générations avant Auguste — et on peut ajouter sans hésiter le théâtre de Pompée qui manifestait très évidemment ce sens nouvellement découvert de la grandeur. Et ce n'est pas seulement la technique, l'aisance avec laquelle l'architecte romain jongle déjà avec maçonneries, arcades et voûtes (aisance que l'on retrouve à Tivoli), c'est l'inspiration profonde qui semble révéler l'esprit romain (1). Il ne saurait être question de contester que les constructeurs de ces divers monuments furent des Romains, non point peut-être des Romains *stricto sensu*, mais du moins des fils de l'Italie, si même d'une Italie méridionale un tantinet hellénisée par le sang et par l'esprit. Que pouvait donc peser dans ce débat une tradition antique formelle, mais peu explicite, sur le modèle que Pompée avait trouvé pour son théâtre dans celui de Mytilène (2)? Pour l'archéologue moderne,

(1) Cf. pour les caractères romains, Kähler, pp. 217-218.

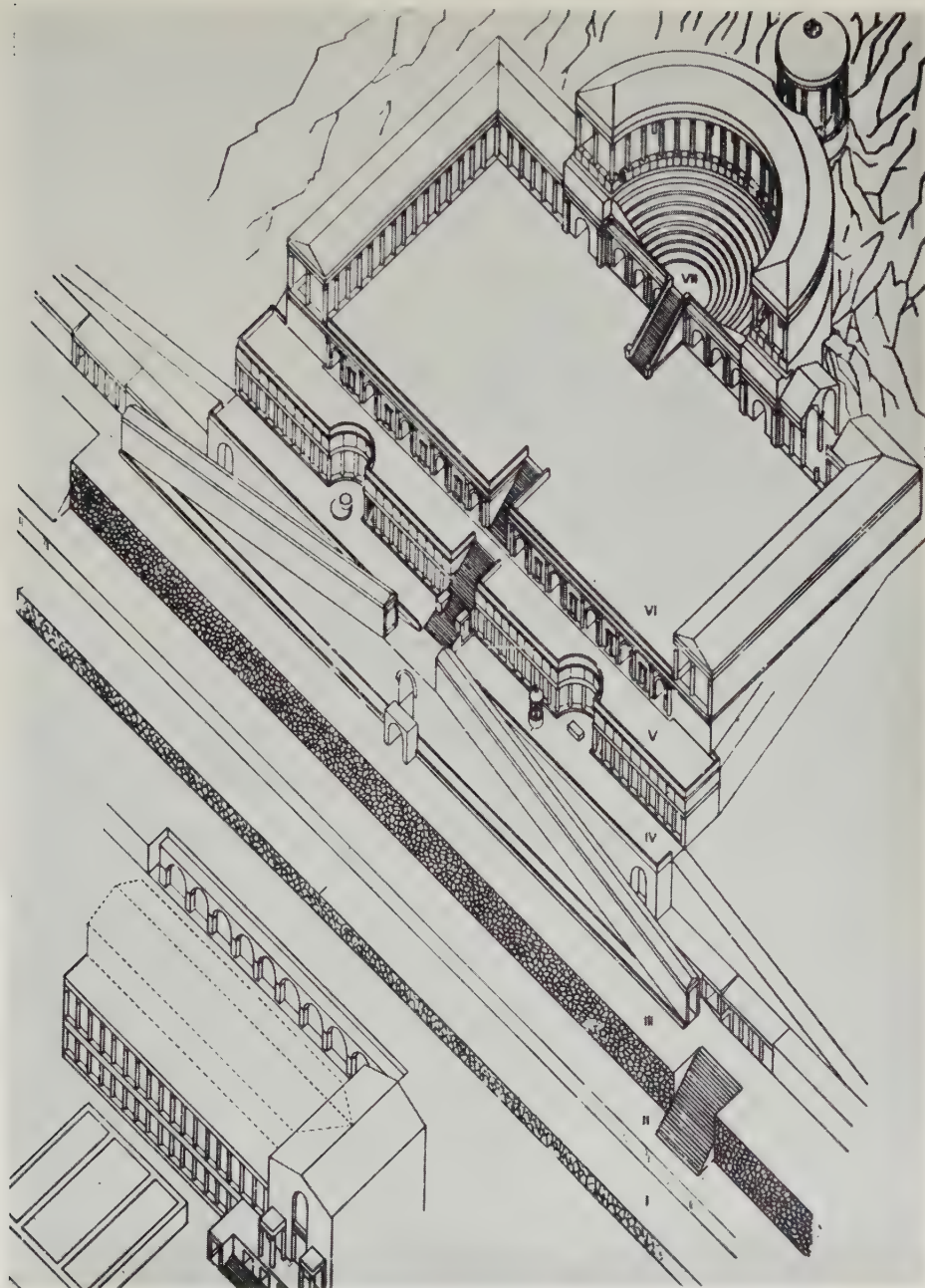
(2) Cf. Plutarque, *Vit. Pomp.*, 42, 3. Cf. Hanson, pp. 53-55; Kähler, p. 220 et n. 1, pp. 238-239.



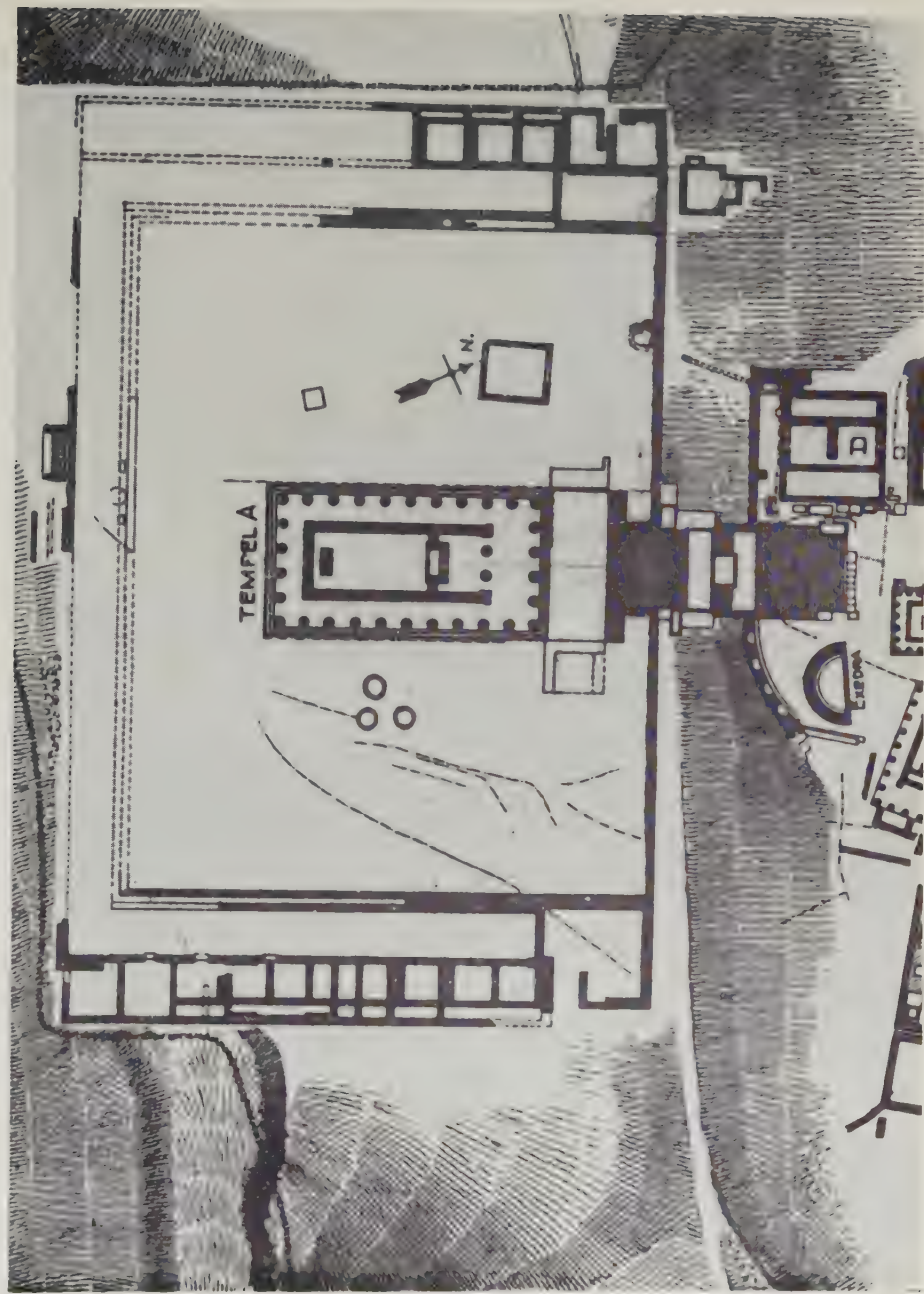
Théâtre du sanctuaire syrien de Délos.



Sanctuaire d'Hercules Victor à Tivoli.



Sanctuaire de la Fortune à Préneste.



Sanctuaire d'Asclépios à Cos.

l'évidence était là et elle menait au sanctuaire de Préneste (1).

Il faut pourtant s'y résigner: le problème des origines et des influences se trouve éclairé d'un jour nouveau depuis la découverte, assez récente, de l'agencement véritable du théâtre de Délos (2). Notre dispositif, nous le trouvons là parfaitement réalisé sur le sol de l'Hellade — nous l'avons déjà vu. Son auteur était sans nul doute un Grec ou du moins un homme formé à l'école de la Grèce. On note, en effet, que la *cavea* et l'orchestre de son théâtre dépassent, conformément à la bonne tradition hellénique, sensiblement le demi-cercle; dans tous les exemples occidentaux de la série, au contraire, le demi-cercle sert de base au plan et peut-être dès Cagliari.

Il y a plus. En Grèce même, le monument délien n'est pas tout à fait isolé. Il convient de rapprocher — comme on l'a fait d'ailleurs en passant — le sanctuaire d'Asclépios à Cos (Pl. IV) (3). Sur la terrasse supérieure qui domine tout l'ensemble, le temple principal se trouve là enveloppé d'un portique en fer à cheval et dans l'axe un escalier monumental descend vers la terrasse inférieure — une volée droite encore et non des gradins en hémicycle. L'image reste cependant saisissante; dans sa conception rigoureuse, elle a surpris au point de laisser au départ un doute sur sa date hellénistique; mais il semble bien établi que le monument fut réalisé vers 170 av. J.-C. Or il révèle déjà des traits qui passaient et passent toujours pour caractéristiques de l'esprit romain: l'axialité et la symétrie. Traits que l'on trouve si clairement exprimés aussi au sanctuaire syrien de Délos — en dépit des conditions locales et de ressources sans doute limitées (4).

(1) Les rapports entre Préneste et le théâtre de Pompée ont été longuement analysés par Kähler, pp. 219 suiv.: il y aurait eu imitation intentionnelle par Pompée de l'œuvre de Sylla à Préneste — cette interprétation idéologique fait assez bon marché du rôle des architectes.

(2) Le théâtre délien n'est pas pris en considération par Kähler, tandis que Cos se trouve mentionné dans la n. 5 se rapportant à la p. 217.

(3) Herzog-Schazmann, *Kos*, I, *Asklepieion*, pp. 1 suiv.; pl. 37-40. Plus récemment I. D. Konti, *Les aménagements hellénistiques de l'Asclépieion de Cos* (en grec), Rhodes, 1956.

(4) C'est von Gerkan qui dans ses *Griech. Städteanlagen*, p. 144, refusait d'admettre la date hellénistique du sanctuaire de Cos en raison de l'application de l'axialité et de la symétrie.

On pourrait se demander d'ailleurs comment une architecture qui donnait une si grande place au portique en fer à cheval eût pu passer à côté de la solution offerte par Cos et par Délos. Nous possédons ainsi dès le II^e siècle et en Grèce deux monuments qui précèdent et conditionnent directement — et en réalité plus nettement que Cagliari et Gabies — le sanctuaire de Tivoli et au-delà celui de Préneste et le théâtre de Pompée (1). Convierait-il peut-être dès lors de faire une place, à côté de Cos et de Délos, à Mytilène, comme nous y invite la tradition? Il reste dans l'évolution, telle que nous la voyons, à l'actif de Rome le principe de la colonnade demi-circulaire couronnant la *cavea*. Serait-ce par hasard là une nouveauté réalisée déjà dans l'île grecque? Naturellement l'imitation a pu porter sur tout autre chose, de la forme de la *cavea* et de l'orchestre, de la présence d'un temple etc., mais il est clair aussi que la tradition mérite d'être prise au sérieux. Le problème vaudrait une fouille.

Il reste que Cos et Délos illustrent l'importance du monde grec dans l'évolution décrite. Mais les faits sont peut-être moins simples qu'il ne paraît. Ne croirait-on pas volontiers à l'action d'un des grands centres du monde hellénistique? Et si Pergame se dérobe manifestement (2), pourquoi ne pas penser à la capitale de la Syrie hellénistique, Antioche, comme nous y invite le sanctuaire « syrien » de Délos?

Ce n'est là pour l'instant qu'une hypothèse, et une hypothèse dont les chances ne sont pas des meilleures. Les recherches récentes d'E. Frézouls semblent montrer que la Syrie séleucide ne tient pas de place dans l'histoire du théâtre hellénistique (3) : non seulement les théâtres sacrés de type

(1) Kähler (p. 217) considère comme une nouveauté particulière du plan de Préneste l'absence d'un temple, centre de l'ensemble. La question pour nous est, non point de nier l'originalité de Préneste, mais d'établir une évolution dans laquelle Délos et Cos ont manifestement leur place, même pour ce qui est de l'absence du temple.

(2) La défaillance de Pergame est certaine (on a tout de même rapproché le Grand Autel), mais le rapprochement avec Cos souligne seulement que Pergame n'est qu'un centre entre autres.

(3) *Syria*, 1959, pp. 202 et suiv. Pour Antioche, rappelons le théâtre des sources de Daphné que nous voyons sur la mosaïque de Yakto (*Antioch*, I, p. 129, Lassus) : il peut

grec connus datent tous de l'époque impériale, mais il en va de même pour les théâtres profanes. Et pourtant peut-on écarter définitivement le rôle possible d'Antioche, et cela pour un monument qui n'emprunte au théâtre que la *cavea*? Ce que les données actuelles peuvent encore laisser deviner, ce sont des relations complexes dans ce monde hellénistique des II^e et I^{er} siècles avant notre ère. Et c'est le moment de rappeler une tradition bien caractéristique à cet égard et bien à sa place dans ce débat: le fameux Olympieion d'Athènes fut construit pour le compte du Séleucide Antiochos IV par un architecte citoyen romain du nom de Cossutius.

Certes, seules des découvertes nouvelles pourront nous éclairer sur ces liens entre Rome, la Grèce et la Syrie. On aura bon espoir cependant, en songeant qu'il y a quarante ans le sanctuaire à théâtre syrien constituait une révélation et qu'il y a une dizaine d'années seulement que Préneste et les autres ensembles italiens sont sortis de l'ombre, tout comme d'ailleurs le sanctuaire syrien de Délos.

Lille

Ernest WILL

s'agir d'un simple nymphée, peut-être aussi cependant de l'endroit où l'on célébrait les fêtes que déjà rappelait Cumont. L'édifice, selon Malalas (XI, p. 278), était de l'époque d'Hadrien.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC. II

EDMOND FRÉZOULS

SUR LES DIVISIONS DE LA SÉLEUCIDE
A PROPOS DE STRABON, XVI, 2

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

SUR LES DIVISIONS DE LA SÉLEUCIDE

A PROPOS DE STRABON, XVI, 2.

PAR

EDMOND FRÉZOULS

Les divisions de la Syrie du Nord sous les Séleucides sont mal connues. On admet que la Haute-Syrie ou Séleucide comprenait, à une date plus ou moins proche des débuts de la dynastie (1), quatre « satrapies », selon le terme hérité de la domination perse. Mais, sans parler des questions de date, les avis diffèrent sur la localisation et l'étendue de ces unités territoriales comme sur l'identité de leurs capitales. Trois thèses principales ont été avancées.

La première, soutenue autrefois par J. Beloch, et reprise par E. Honigmann, E. Bickerman et M. Rostovtzev, accorde à la Séleucide une large extension, tout en admettant comme capitales des satrapies les quatre grandes villes d'Antioche, Séleucie, Laodicée-sur-Mer et Apamée, dont les trois premières sont pourtant ramassées dans un espace très étroit (2).

(1) Il n'est pas certain que la division de la Séleucide en quatre satrapies se soit produite avant la conquête de la Coélé-Syrie par Antiochos III. Cf. Honigmann, *RE*, s.v. Seleukis, 1206 sq. et W. Otto, *Beiträge zur Seleukidengeschichte des 3. Jahrhunderts v. Chr.*, p. 38.

(2) Cf. J. Beloch, *Griechische Geschichte*, 2^e éd., IV, 2, p. 356; E. Bickerman, *Institutions des Séleucides*, p. 201; M. Rostovtzev, *Social and Economic History of the hellenistic World*, I, p. 478 et III, p. 1436, n. 265.

La seconde, dont les principaux tenants sont Lehmann-Haupt et U. Kahrstedt, pallie cette disproportion en amputant la Séleucide de la Cyrrestique, qui aurait alors formé soit une satrapie séparée, soit un morceau de la Mésopotamie (1).

La troisième enfin, proposée par A. H. M. Jones, tient la Cyrrestique pour partie intégrante de la Séleucide et en fait une satrapie, en renonçant à identifier les quatre capitales avec les villes principales du pays (2).

Ce désaccord provient dans une large mesure d'interprétations divergentes des textes que Strabon consacre à la Syrie du Nord (XVI, 2, 4 sqq.). Car ces textes ont été invoqués à la fois par les tenants de la première opinion — « grande Séleucide » articulée sur la *Tétrapolis* Antioche-Séleucie-Laodicée-Apamée — et par ceux de la seconde — « petite Séleucide » excluant la Cyrrestique. Jones, qui se sépare de ces deux thèses, en fait également l'exégèse, et ne voit d'autre moyen de soutenir sa propre conception — « grande Séleucide » distincte de la tétrapole — que de dénoncer dans un passage essentiel une infidélité de Strabon à l'égard de sa source, Posidonius (3).

Sans aborder dans son ensemble le problème des divisions de la Syrie du Nord, qui met en cause d'autres sources, nous voudrions essayer de montrer :

1^o) Que Strabon n'autorise pas à faire de la Cyrrestique un territoire *extérieur* à la Séleucide.

2^o) Qu'on ne peut pas non plus l'invoquer pour identifier les capitales des satrapies avec les villes de la tétrapole, et que la position de Jones apparaît dans ces conditions inutilement hypercritique.

(1) Cf. Niese, *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten*, II, p. 94; Bevan, *The House of Seleucus*, I, p. 208; Lehmann-Haupt, *RE*, s.v. Satrap, 169; U. Kahrstedt, *Syrische Territorien in hellenistischer Zeit* (*Abh. Ges. Göttingen*, Neue Folge, XIX, 2), pp. 46 sqq.

(2) Cf. A. H. M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, pp. 243 sq. et pp. 449 sq., n. 21 (avec une bibliographie étendue).

(3) Jones, *op. cit.*, p. 243.

* * *

Le chapitre 2 du livre XVI de Strabon (1) est composé avec beaucoup de clarté, sinon toujours avec une extrême rigueur. Les digressions n'y manquent pas, surtout dans les deux dernières parties, mais le plan d'ensemble est facile à suivre: Strabon l'expose lui-même (XVI, 2,2), après

(1) Étant donné l'importance du contexte immédiat, nous citons ici en entier XVI, 2, 1-4:

XVI, 2, 1 — 'Η δὲ Συρία πρὸς ἄρκτον μὲν ἀφώρισται τῇ Κιλικίᾳ καὶ τῷ Ἀμανῶ· ἀπὸ θαλάττης δ' ἐπὶ τὸ ζευγμα τοῦ Εὐφράτου στάδιοί εἰσιν οἱ τὸ λεχθὲν πλευρὸν ἀφορίζοντες οὐκ ἐλάττους τῶν χιλίων καὶ τετρακοσίων· πρὸς ἑω δὲ τῷ Εὐφράτῃ καὶ τοῖς ἐντὸς τοῦ Εὐφράτου σκηνίταις Ἀραψι· πρὸς δὲ νότον τῇ εὐδαίμονι Ἀραβίᾳ καὶ τῇ Αἰγύπτῳ· πρὸς δὲ τῷ Αἰγυπτίῳ τε καὶ Συριακῷ πελάγει μέχρι Ἰσσοῦ.

2 — Μέρη δ' αὐτῆς τίθεμεν ἀπὸ τῆς Κιλικίας ἀρξάμενοι καὶ τοῦ Ἀμανοῦ τήν τε Κομμαγενήν καὶ τὴν Σελευκίδα καλουμένην τῆς Συρίας, ἔπειτα τὴν κοίλῃν Συρίαν, τελευταίαν δ' ἐν μὲν τῇ παραλίᾳ τὴν Φοινίκην, ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ τὴν Ἰουδαίαν. Ἐνιοὶ δὲ τὴν Συρίαν ὅλην εἰς τε Κοιλοσύρους καὶ Σύρους καὶ Φοινίκας διελόντες τούτοις ἀναμεμῖχθαι φασὶ τέτταρα ἔθνη, Ἰουδαίους Ἰδυμαίους Γαζαίους Ἀζωτίους, γεωργικοὺς μὲν, ὥς τοὺς Σύρους καὶ Κοιλοσύρους, ἐμπορικοὺς δὲ, ὥς τοὺς Φοινίκας.

3 — Καθόλου μὲν οὕτω, καθ' ἕκαστα δὲ ἡ Κομμαγενὴ μικρὰ τίς ἐστιν· ἔχει δ' ἔρυμνην πόλιν Σαμόσατα ἐν ἣ τὸ βασιλεῖον ὑπῆρχε, νῦν δ' ἐπαρχία γέγονε· χώρα δὲ περικείται σφόδρα εὐδαίμων, ὀλίγη δέ. Ἐνταῦθα δὲ νῦν ἐστὶ τὸ ζευγμα τοῦ Εὐφράτου· ἡ κατὰ τοῦτο δὲ Σελεύκεια Ἰδρυται φρούριον τῆς Μεσοποταμίας προσωρισμένον ὑπὸ Πομπηίου τῷ Κομμαγενῶ, ἐν ᾧ τὴν Σελήνην ἐπικληθεῖσαν Κλεοπάτραν Τιγράνης ἀνεῖλε, καθεῖρξας χρόνον τινὰ ἡνίκα τῆς Συρίας ἐξέπεσεν.

4 — Ἡ δὲ Σελευκὶς ἀρίστη μὲν ἐστὶ τῶν λεχθεισῶν μερίδων, καλεῖται δὲ τετράπολις καὶ ἐστὶ κατὰ τὰς ἐξεχούσας ἐν αὐτῇ πόλεις, ἐπεὶ πλείους γέ εἰσι, μέγισται δὲ τέτταρες, Ἀντιόχεια ἡ ἐπὶ Δάφνῃ καὶ Σελεύκεια ἡ ἐν Πιερίᾳ καὶ Ἀπάμεια δὲ καὶ Λαοδίκεια, αἵ περ καὶ ἐλέγοντο ἀλλήλων ἀδελφαὶ διὰ τὴν ὁμόνοιαν, Σελεύκου τοῦ Νικάτορος κτίσματα· ἡ μὲν οὖν μεγίστη τοῦ πατρὸς αὐτοῦ ἐπώνυμος, ἡ δ' ἔρυμνοτάτη αὐτοῦ, αἱ δ' ἄλλαι ἡ μὲν Ἀπάμεια τῆς γυναικὸς αὐτοῦ Ἀπάμας, ἡ δὲ Λαοδίκεια τῆς μητρὸς. Οἰκείως δὲ τῇ τετραπόλει καὶ εἰς σατραπείας διήρητο τέτταρας ἡ Σελευκὶς, ὥς φησι Ποσειδώνιος, εἰς ὅσας καὶ ἡ κοίλῃ Συρία, εἰς μίαν δ' ἡ Μεσοποταμία. Ὅστι δ' ἡ μὲν Ἀντιόχεια καὶ αὕτη τετράπολις, ἐκ τεττάρων συνεστῶσα μερῶν· τετελίσται δὲ καὶ κοινῶς τείχει καὶ ἰδίῳ καθ' ἕκαστον τὸ κτίσμα· τὸ μὲν οὖν πρῶτον αὐτῶν ὁ Νικάτωρ συνώκισε μεταγαγὼν ἐκ τῆς Ἀντιγονείας τοὺς οἰκήτορας, ἣν πλησίον ἐτείχισεν Ἀντίγονος ὁ Φιλίππου μικρὸν πρότερον, τὸ δὲ δεύτερον τοῦ πληθους τῶν οἰκητόρων ἐστὶ κτίσμα, τὸ δὲ τρίτον Σελεύκου τοῦ Καλλίνικου, τὸ δὲ τέταρτον Ἀντιόχου τοῦ Ἐπιφανοῦς.

un premier paragraphe consacré à une définition géographique de la Syrie (XVI, 2,1). En partant de la Cilicie et de l'Amanus, écrit-il, les différentes régions de la Syrie sont « *la Commagène, puis ce qu'on appelle la Syrie Séleucide, ensuite la Syrie Creuse, et enfin la Phénicie sur la côte, et à l'intérieur la Judée* ». Tel est effectivement l'ordre de sa description: de XVI, 2,3 à la fin du chapitre — XVI, 2,46 — cinq développements, inégaux mais nettement distincts, sont consacrés aux différentes régions énumérées en tête du chapitre:

Commagène	(XVI,2,3)
Séleucide	(XVI,2,4-15)
Syrie Creuse	(XVI,2,16-20)
Phénicie	(XVI,2,22-33)
Judée	(XVI,2,34-46)

Seul nous intéresse le second développement, dont la structure, qui n'est pas ici annoncée en tête, n'en est pas moins apparente. De même que plus au Sud, il distinguera la Phénicie, côtière, de la Judée, intérieure, Strabon oppose à la Séleucide intérieure — à laquelle il joint, à cause de leurs relations avec Antioche, les villes de Séleucie de Piérie et de Laodicée — le Séleucide littorale au Sud de Laodicée; la transition se situe en XVI,2,12: *Τοιαύτη μὲν..... Γάβραλα*.

Après un paragraphe de généralités, consacré à la tétrapole, aux satrapies et à la structure d'Antioche (XVI,2,4), les deux parties se subdivisent de la façon suivante:

a) *La Séleucide intérieure :*

- Antioche (§ 5)
- Daphné (§ 6)
- L'Oronte; les villes entre Oronte et Euphrate (§ 7)
- La Cyrrestique; Séleucie de Piérie (§ 8)
- Laodicée-sur-mer (§ 9)
- Apamée — et développements historiques (§ 10)
- La « Parapotamie » et la Chalcidique (§ 11)

b) *La Séleucide littorale :*

- Transition et description générale (XVI,2,12)
- Aradus (§ 13 et 14)
- Tripolis (§ 15)

Avec le § 16 commence la description de la Syrie Creuse.

Cette vue d'ensemble permet à elle seule d'écarter l'idée que *pour Strabon* la Cyrrestique puisse être exclue de la Séleucide: elle en fait partie au même titre qu'Antioche, que le territoire d'Apamée ou que la Chalcidique. La formule introductive du passage qui lui est consacré — εἴτα ἡ Κυρρηστικὴ μέχρι τῆς Ἀντιοχίδος comme plus loin εἴτα Λαοδίσεια (1) — et la situation de ce passage, juxtaposé au développement sur Séleucie, interdisent de supposer, comme le fait Kahrstedt, que la Cyrrestique appartient pour Strabon à une Mésopotamie « ciseuphratéenne », dont la capitale serait même Cyrrhus. Il est hautement arbitraire de grouper des territoires en fait séparés dans le texte de XVI,2 et de dire que « *Strabon traite de cette contrée en trois parties: au § 3 la Commagène, au § 7 un groupe de villes s'étendant à l'Est d'Antioche jusqu'à l'Euphrate, au § 8 la Cyrrestique* » (2). Il n'y a d'autre lien, entre la première et les deux autres de ces régions, que l'appartenance à la Syrie au sens le plus large du terme; entre la seconde et la troisième, que le fait qu'elles sont toutes deux en Séleucide. Imaginer une Mésopotamie dont la Cyrrestique et les villes à l'Est d'Antioche constitueraient le noyau, sur la rive droite de l'Euphrate, c'est oublier à la fois que Strabon a pris soin au chapitre précédent de définir la Mésopotamie — il la situe naturellement entre Tigre et Euphrate (3) — et que les deux derniers passages rapprochés par Kahrstedt sont formellement inclus par Strabon dans la description de la Séleucide.

On objectera que la mention en XVI,2,4 d'une satrapie de Mésopotamie à côté des quatre satrapies de Séleucide et de Syrie Creuse peut jeter le trouble (4). Kahrstedt trouve effectivement dans ce passage un argument en faveur de l'existence d'une « Mésopotamie ciseuphratéenne »

(1) XVI, 2,3 et XVI, 2,8.

(2) Kahrstedt, *op. cit.*, p. 48.

(3) XVI, I, 21.

(4) XVI, 2, 4: . . . εἰς σατραπείας διήρητο τέτταρας ἡ Σελευκίς, . . . εἰς ὅσας καὶ ἡ κοίλη Συρία, εἰς μίαν δ' ἡ Μεσοποταμία.

distincte de la Séleucide, mais faisant partie de la Syrie (1). Or il est évident que dans ces lignes Strabon fait une récapitulation, qui déborde la Syrie comme elle dépasse le cadre de la Séleucide. La Mésopotamie dont il est question ne peut être que celle dont traitait une partie du chapitre précédent, et il est aussi illusoire de l'intégrer à la Syrie, sous prétexte qu'elle est mentionnée au cours du chapitre syrien, qu'il le serait de rattacher la Syrie Creuse à la Séleucide parce que ses quatre satrapies sont mentionnées à l'intérieur du développement consacré à la Σελευκίς.

* * *

S'il est impossible de prendre appui sur Strabon pour exclure de la Séleucide la Cyrrestique et diverses autres contrées nord-syriennes, il apparaît également abusif, quelque étendue qu'on accorde à cette région, d'identifier ses quatre capitales de satrapies aux villes de la tétrapole — thèse commune à Kahrstedt et aux tenants de la « grande Séleucide ». Tout le débat tourne ici autour d'une phrase — dans laquelle Jones a bien vu le *crucial passage* (2) — et même d'un mot. Après avoir décrit la tétrapole et rappelé l'origine de ses villes, Strabon ajoute en effet qu'« en correspondance avec la tétrapole la Séleucide était divisée en quatre satrapies, selon ce que dit Posidonius ». Les mots οὐκίσως... τῇ τετραπόλει ont servi de caution à l'identification que nous voulons ici mettre en doute: que pourrait bien signifier d'autre une *correspondance* entre la tétrapole et les satrapies? La plupart des auteurs n'ont pas paru s'inquiéter des conséquences de cette identification dans l'hypothèse d'une « grande Séleucide »: on aboutit à un découpage disproportionné et même pratiquement impossible, à un non-sens administratif.

Sensible au contraire à cet aspect des choses, Jones n'a pas plus douté que ses prédécesseurs du sens exact de la phrase: « ... *Strabo, on the authority of Posidonius... states that correspondingly to the tetrapolis... the*

(1) Kahrstedt, *op. cit.*, p. 49.

(2) Jones, *op. cit.*, p. 449, n. 21.

Seleucis was divided into four satrapies. *This seems explicit enough*» (1). Et la seule solution pour éviter l'impasse lui a paru être d'attribuer à Strabon seul, et non à Posidonius, les mots οἰκείως τῇ τετραπόλει. Le raisonnement téméraire sur lequel serait fondé cet ajout est facile à reconstituer: «...the Seleucis was often known as the tetrapolis from its four great cities, Poseidonius says it was divided into four satrapies, therefore each of the four cities was the capital of a satrapy» (1). Ainsi le témoignage transmis par Strabon se décomposerait en deux éléments: l'un, assuré et provenant de Posidonius, la division du pays en quatre circonscriptions, l'autre, surajouté et inexact, la correspondance entre ces circonscriptions et la tétrapole. Dans ces conditions, il devient licite d'assigner aux satrapies d'autres chef-lieux que les villes de la tétrapole, et en particulier Cyrrhus, à la tête d'une satrapie de Cyrrestique.

On admettra volontiers que Strabon n'emprunte peut-être pas à Posidonius le détail même de l'expression mais avant tout l'idée. Mais cette idée était-elle seulement celle de la division en quatre satrapies ou comportait-elle également la notion d'une correspondance avec la tétrapole? Nous n'avons aucun moyen d'en juger: la phrase grecque souffre les deux interprétations, selon que la référence à Posidonius porte sur l'ensemble, y compris οἰκείως... τῇ τετραπόλει, ou seulement sur l'existence de quatre satrapies. Ce n'est pas une discrimination opérée, en désespoir de cause et sans raison positive, entre Strabon et Posidonius, qui nous paraît susceptible d'apporter une solution satisfaisante, mais bien plutôt une réflexion sur le sens exact de l'expression οἰκείως τῇ τετραπόλει.

Le mot οἰκείως, dont l'étymologie est claire, s'emploie surtout absolument, avec le sens de:

1. « familièrement » (Bailly), « familiarly » (Lidd.-Scott), « familiariter, benevole » (Thesaurus).
2. « convenablement » (Bailly), « naturally, dutifully » (Lidd.-Scott), « apte, convenienter » (Thesaurus).

(1) Id., *ibid.*, pp. 242 sq. (c'est nous qui soulignons).

Avec un régime, au datif ou au génitif, c'est le second sens que l'on retrouve: « en accord avec », « en conformité avec ». Plutôt que d'une liaison rigide, d'une correspondance rigoureuse, il s'agit d'un rapport assez lâche, d'une convenance qui tient plus de la familiarité que de la nécessité logique. En tout cas nous sommes loin de l'idée d'identité et il ne devait guère venir à l'esprit de lier par le mot *ὁμοίως* que *deux choses apparemment distinctes*. Il est donc peu vraisemblable que Strabon ait voulu instaurer entre les villes de la « tétrapole » et les quatre satrapies un rapport logique aussi défini que celui de la capitale à la province. Mais quel autre lien pouvait-il apercevoir entre les deux éléments? Une lecture attentive des pages consacrées à la Syrie du Nord risque de nous éclairer.

Car, de même que Strabon aime à marquer, par des transitions appuyées, un plan annoncé à l'avance, il laisse paraître un goût prononcé pour les rapports arithmétiques simples, pour les chiffres ronds empruntés à une série de multiples, bref pour tout ce qui peut, par une apparence d'ordre mathématique, alléger sa matière ample et diverse. Les manifestations de cette tendance relèvent parfois de la seule rhétorique. Ainsi lorsque les limites de la Syrie sont définies, vers chaque point cardinal, par *deux* éléments: un pays et un peuple, un pays et une montagne, etc... (1). Mais cela va plus loin et Strabon semble notamment trouver une satisfaction particulière à marquer le plus souvent possible des divisions quaternaires. S'il reconnaît en Syrie cinq régions naturelles, il groupe ensemble les deux dernières, Phénicie et Judée, et s'il distingue trois populations syriennes, ce n'est pas sans ajouter que *quatre* peuples s'y trouvent mélangés (2). Quand il indique une distance, il s'agit très souvent d'un multiple ou d'un sous-multiple de 40: 40 stades d'Antioche à Daphné, 80 pour le périmètre du *téménos* d'Apollon et d'Artémis, 20 d'Heracleia au sanctuaire d'Athéna Kyrrhestis, 40 de Séleucie et 120 d'Antioche à

(1) XVI, 2, I (voir p. 5], n. 1).

(2) XVI, 2, 2 (voir p. 5], n. 1).

l'embouchure de l'Oronte (1). Mais la manifestation la plus remarquable de ce « rythme quaternaire » se trouve justement dans le passage qui nous intéresse. Non seulement la Séleucide, de même qu'elle comporte *quatre* grandes villes, est divisée en *quatre* satrapies, mais Antioche est elle-même une *τέτραπολις* : car, explique Strabon, elle comprend *quatre* quartiers fondés à des époques différentes et ceints chacun d'un rempart (2). Ici il ne saurait y avoir autre chose qu'un lien arithmétique, mais il est caractéristique que Strabon se plaise à le souligner, soit que cette correspondance purement extérieure lui paraisse une curiosité digne d'être notée, soit qu'il cherche simplement à fournir à l'attention de son lecteur un point de repère facile.

Ces exemples laissent deviner quelle valeur il faut attacher à de tels rapports arithmétiques, qui forcent évidemment plus d'une donnée. Mais surtout, même quand ils correspondent à une réalité, on sent dans quel esprit Strabon les intègre à sa description : non pas comme des facteurs d'explication rationnelle, mais comme les éléments d'une eurythmie superficielle qui rend les faits plus assimilables, voire plus satisfaisants, en les rangeant selon une ordonnance simple. Οἰκισίως τῇ τετραπόλει n'exprime pour nous rien d'autre qu'une semblable ordonnance : il est naturel et « convenable » que l'une des quatre régions de la Syrie (3), dotée de quatre grandes villes dont la principale est elle-même une *τετραπολις*, soit divisée en quatre satrapies. Cette « convenance », inintelligible pour un moderne parce que dénuée de signification réelle, risque bien d'avoir été aux yeux de Strabon le seul lien entre la tétrapole et les satrapies.

Il n'est même peut-être pas impossible de préciser la nature intime de cette « convenance » en donnant à *οἰκισίως* une signification plus proche de son sens étymologique — qui implique une idée de familiarité, de parenté. Car, outre les concordances arithmétiques, Strabon introduit volontiers,

(1) XVI, 2, 6 sqq.

(2) XVI, 2, 4 (voir p. 5], n. 1).

(3) La Commagène, la Séleucide, la Coélé-Syrie et l'ensemble Phénicie-Judée. Cf. XVI, 2, 1.

notamment en XVI,2,4, une présentation « familiale » de l'histoire et de la géographie politiques: non seulement les quartiers d'une ville ne peuvent être pour lui que les reflets de la succession dynastique (1); non seulement il s'attache avant tout, à propos des créations de Séleucos, à l'éponymie familiale (2); mais il recueille précieusement et interprète la tradition, apparemment attestée par la numismatique (3), des « villes-sœurs » (4). Venant aussitôt après l'énumération de ces « villes-sœurs », nommées d'après la proche parenté de Séleucos, οἰκείως τῇ τετραπόλει peut conserver quelque chose de sa valeur étymologique et désigner une espèce de parenté, un « air de famille », entre les deux ensembles politiques. Nous traduirions volontiers: « *Apparentée en cela avec la tétrapole, la Séleucide était également divisée en quatre satrapies* ».

On objectera que l'idée d'un simple parallélisme arithmétique, ou même d'un lien analogue à celui de la parenté familiale, est bien faible quand le texte semble, quelques lignes plus haut, identifier la Séleucide à la tétrapole: Ἡ δὲ Σελευκίς... καλεῖται... τετραπόλις καὶ ἔστι... N'est-il pas nécessaire, si la Séleucide n'est autre chose que la τετραπόλις et si elle comporte quatre satrapies, que les quatre πόλεις en soient les chef-lieux (5)?

Précisément les termes mêmes dont se sert Strabon donnent l'impression que l'identification a pour lui quelque chose d'abusif: il la

(1) XVI, 2, 4: ...τὸ μὲν οὖν πρῶτον αὐτῶν ὁ Νικάτωρ συνόκησε... τὸ δὲ δεύτερον τοῦ πλήθους τῶν οἰκητόρων ἐστὶ κτίσμα, τὸ δὲ τρίτον Σελεύκου τοῦ Καλλινίκου, τὸ δὲ τέταρτον Ἀντίοχου τοῦ Ἐπιφανοῦς.

(2) XVI, 2, 4: ... ἡ μὲν οὖν μεγίστη τοῦ πατρὸς αὐτοῦ ἐπώνυμος, ἡ δ' ἔρυμνοτάτη αὐτοῦ, αἱ δ' ἄλλαι ἡ μὲν Ἀπάμεια τῆς γυναικὸς αὐτοῦ Ἀπάμας, ἡ δὲ Λαοδίκεια τῆς μητρός.

(3) Des monnaies d'Antioche portent, au milieu du II^e siècle av. J.-C., la légende **ΑΔΕΛΦΩΝ ΔΗΜΩΝ**, qui se rapporte peut-être aux quatre villes de la tétrapole. Cf. Wroth, *Catalogue of the Greek coins of Galatia, Cappadocia and Syria*, pp. 151 sq., pl. XVIII, 5-8.

(4) XVI, 2, 4: αἵ περ καὶ ἐλέγοντο ἀλλήλων ἀδελφαὶ διὰ τὴν ὁμόνοιαν.

(5) C'est le raisonnement qu'ont tenu, plus ou moins explicitement — à l'exception d'A.H.M. Jones — tous ceux qui se sont attachés au texte de Strabon; il les a détournés de s'interroger sur la valeur exacte de l'expression οἰκείως τῇ τετραπόλει.

mentionne puisqu'elle est admise par le langage courant — καλεῖται δὲ τετραπόλις — mais la corrige en l'expliquant: la Séleucide est bien, *si l'on veut*, une tétrapole — καὶ ἔστι —, mais seulement si l'on ne considère que le nombre de ses villes importantes: κατὰ τὰς ἐξεχούσας ἐν αὐτῇ πόλεις. Or il existe en Séleucide d'autres πόλεις et un γέ marque ce que cette constatation a de restrictif pour l'assimilation hâtive du commun: ἐπεὶ πλείους γέ εἰσι, μέγισται δὲ τέτταρες. Il est significatif que, pour distinguer les quatre villes, Strabon choisisse comme seul critère leur degré de développement; car si dans son esprit elles avaient été en même temps les centres de circonscriptions territoriales, ne l'eût-il pas dit aussitôt pour justifier l'identification courante, plutôt que de choisir le critère de l'importance, qui fait apparaître une différence de degré mais non de nature? La tétrapole, qui se présente comme un phénomène géographique contingent et non comme une entité politique, ne s'identifie pas vraiment au pays. Et si ce dernier comporte quatre satrapies, ce n'est pas que la chose aille de soi et que chaque grande ville ait la sienne: le fait même qu'il mette en relief une similitude arithmétique doublée d'une sorte de parenté semble montrer que Strabon voit dans le nombre des satrapies un élément nouveau, et non pas seulement un autre aspect de la tétrapole. Il ne suggérerait pas une parenté s'il y avait pour lui identité véritable; il ne noterait pas une correspondance arithmétique si la distribution des satrapies était contenue dans l'existence de la tétrapole.

On ne saurait donc invoquer Strabon, XVI,2,4, pour exclure la Cyrrestique de la Séleucide, ni, en l'y incluant, faire des quatre πόλεις, sur la foi du même passage, les capitales des satrapies. A ces deux thèses, la position de Jones nous a paru, pour bien des raisons, préférable (1). Mais,

(1) Rappelons brièvement les arguments de Jones qui nous paraissent les plus importants: aucun document ne permet de séparer la Cyrrestique de la Séleucide et le texte de Strabon impose au contraire de considérer qu'elle en est une partie intégrante (*contra*: M. Rostovtzev, *op. cit.*, III, p. 1436, n. 265, mais sans arguments détaillés). Les monnaies prouvent que Nicopolis, ville de Cyrrestique, est en Séleucide. Enfin la thèse de Kahrstedt, outre qu'elle admet des satrapies minuscules, fait bon marché du sens même du mot Μεσοποταμία.

tout en se rangeant aux conclusions des *Cities*, on peut ne pas accepter leur exégèse sur le point particulier qui vient d'être étudié: il semble inutile de prêter à Strabon un raisonnement hâtif qui déformerait sa source. Il est vrai qu'il accommode à sa manière, en la faisant entrer dans son ordonnance simpliste, une information tirée de Posidonius; mais rien ne permet de croire qu'il veuille exprimer au total autre chose que ce que lui a transmis sa source: l'existence de quatre satrapies en Séleucide (1). Pour lui, ces satrapies couvrent incontestablement l'ensemble de la Syrie du Nord, Cyrrhestique comprise; et il ne se préoccupe pas plus d'en désigner les capitales que, plus loin, de nommer celles des satrapies cœlé-syriennes.

Strasbourg, janvier 1961

Edmond FRÉZOULS

(1) Notre propos n'était pas ici, rappelons-le, de déterminer quelles étaient *effectivement* les capitales des satrapies de Séleucide. Et l'autorité de Strabon — bien équivoque, on l'a montré — ne suffirait pas, de toute manière, à trancher. Mais inversement il ne nous semble pas que l'intelligence du texte puisse non plus être influencée par la connaissance de la *situation réelle*, si nous la possédons un jour.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH

TOME XXXVII

(offert au Père RENE MOUTERDE)

FASC. 12

CLARK HOPKINS

A STELE
FROM SELEUCIA ON THE TIGRIS

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

A STELE FROM SELEUCIA ON THE TIGRIS

BY

CLARK HOPKINS

The honor of contributing to a volume celebrating the eightieth birthday of R.P. René Mouterde is enhanced by the pleasure of acknowledging the personal debt already incurred. His encouragement and kindness to me, a young and inexperienced archaeologist, will remain one of my most cherished memories from the excavations of Dura a quarter of a century and more ago.

The stele of Seleucia is the subject of this tribute to R. P. Mouterde because his own work has done so much to elucidate the problem and it illumines a critical period in the history of the Seleucids.

Stelae were a rarity at Seleucia in the six seasons of digging and the single one which brings a significant contribution to the history of the city is that published by McDowell in 1935 (1). The top, bottom and right edges of the stone are intact and the six lines were read as follows:

Ἀντιόχου δὲ σω[τῆρος
βα]σιλέως δὲ
.. ξένου ἱερ[ο]μνή[μονος]
.. δ ἀγωνοθέτου μ
ταμί[α]ς Ὡτάς
.. κιστράτου

(1) R. H. McDowell, *Stamped and Inscribed Objects from Seleucia on the Tigris*, Ann Arbor, 1935, pp. 258-9.

McDowell rightly surmised that the first two lines contained a list of deified and living kings and that Ἀντιόχου δὲ σωτήρος must have been preceded by the name and title of Seleucus I. He suggested that the king's name following the title βασιλέως δὲ was Seleucus II. This supposition was based on the hypothesis that the first part of line two could have contained only the name of Antiochus II. The fragments of the third line contained the end of the name and title of the *hieromnemon*; in line four was inscribed the title and end of the name of the *agonothetes*; line five was devoted as far as our fragment goes to the superintendent or overseer Otas, and the final line gives the father's name of one who contributed.

Meanwhile the excavations at Beth-Shan (1) had brought to light a stele with the list of official priests serving the Hellenistic temple and R. P. Mouterde pointed out that this inscription was comparable with the list from Seleucia in Pieria (2) and particularly with the fragmentary inscription from Samaria (3).

The analysis of R. P. Mouterde (4) first restored the inscription of Samaria as follows:

[Ἔτους . . .]
 [ἱερεῖς]
 [Δίδος Ὀλυμπίου]
 [καὶ θεῶν σωτήρων]
 5 Διφιλίδης Ἑρμ. . . .
 τῶν δὲ προγόνων [τοῦ βασιλέως ?]
 Νικόδημος Νικο[δήμου]
 βασιλέως [[Δημ[ητρίου]]]
 Ἀν[τίπα]τρος Ἀμ[μωνίου ?]

(1) A. Rowe, *The Topography and History of Beth-Shan*. Vol. I, p. 45 and pl. 53, 1 (Publ. of the Palestinian section of the Museum of University of Pennsylvania, Philadelphia, 1930).

(2) *Or. gr. inscr.*, 125.

(3) G. A. Reisner, *Harvard Excavations at Samaria*, I, 1924, p. 250, III 1 and pl. 59.

(4) *MUSJ*, XVII, 1933, pp. 181-182.

- 10 ἱερ[ομνήμω]ν (?) Διδόδο[τος]
 [.....ἄρ]χοντ[ς] (?) ...
 — — — — —
 λ — — — μιος —
 ης (?) Λ[ύσ]ανδρος — —
 15 δ γραμματεύ[ς]
 Νικίας Νικίο[υ]

Then the monument of Beth-Shan was restored as follows :

- [Ἐτους.....]
 [ἱερσεῖς Διδός] Ὀλυμπ[ίου]
 [καὶ θεῶν σωτή]ρων
 [δ δεῖνα] Ἐπ ?.....
 5 [προγόν]ων τοῦ βασιλέως
 [v.g. Εὐβο]ύλος Ἐπικράτου,
 [βασιλ]έως Δ[ημητ]ρίου
 [Ἡρακλ]εΐδης(?) Σαραπίωνος
 — — — — —

The king was Demetrius II rather than his father in the judgement of R. P. Mouterde.

Rostovtzeff immediately called attention to the fact that these Palestinian inscriptions naming Zeus, the savior gods, the deified ancestors of the king and the king himself, obviously threw a most revealing light on the inscription of Seleucia (1). He interpreted the Seleucia stele as a building inscription with the date and the name of the builder and believed that there would be room in the list of deified kings for Seleucus II as well as Antigonos in which case the living king might be Seleucus III. He did not rule out entirely, however, McDowell's suggestion that the living king might be Seleucus II. In any case he considered the stone from Seleucia showed that the method of dating by the priests of the *divi* and the living king was practiced in the Macedonian colonies before Antiochus III.

(1) *JHS*, 1935, p. 66, note.

In reviewing McDowell's book that same year, R. P. Mousterde (1) offered tentatively the name of Antiochus II Theos as the name of the appropriate king. He considered the Seleucia inscription might be a plaque encased in the wall commemorating some accomplishment attributed to the officials of the temple. In this case only 20 to 25 letters should be supplied at the beginning of the lines or 26 to 31 according to the name of the king, rather than the 60 of Rostovtzeff. The inscription of Seleucia on the Tigris might then be restored:

[Ἰερσεῖς θεοῦ Σελεύκου (cf. OGIS, 246.1)
 or [Ἰερσεῖς Σελεύκου Νικάτορος Ἀντιόχου δὲ Σω[τῆ-
 [ρος ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνος, βα]σιλέως δὲ [Ἀν-
 [τιόχου Θεοῦ (? ?) ὁ δεῖνα v.g. Φιλο]ξένου, ἱερομνή-
 [μονες (?) ὁ δεῖνα — —]ς ἀγωνοθέτου, Μ.
 [— — τοῦ δεῖνος], ταμίαι(ς) Σωτᾶς
 [τοῦ δεῖνος, ὁ δεῖνα.....]κεστράτου[ς] (?)

* * *

These interpretations all infer the full list of kings was given and that, therefore, the number must be small. The Palestinian inscriptions offer the possibility that the term *progonoi* might be employed for some of the ancestors and that, therefore, the living king might be one of the later rulers. In this case Demetrius II should be very seriously considered because of the analogies with the Palestinian inscriptions and particularly because of the historical background. It would be unusual to mention Seleucus Nikator and Antiochus Soter by name and others under the general term of *progonoi*, but Demetrius II had special reasons for recalling individually the founders of the line, since his own title Nikator repeated that of Seleucus I and his father's title Soter recalled the first Antiochus.

There never was a time when the empire of the Seleucids was in greater need of unification than in the first part of the reign of Demetrius II

(1) *MUSJ*, XIX, 1935, pp. 119-20.

(145-140 B.C.). Demetrius had been established as king in Antioch by Ptolemy Philometor and made Ptolemy's son-in-law by his marriage with Cleopatra Thea. A very serious rival to his power in Syria, however, was Diodotus Tryphon, who proclaimed the young son of Alexander Balas and Cleopatra Thea (Antiochus VI), king at three years of age, and himself as regent (1). To win Palestine from his rival, Demetrius had to recognize almost complete independence and just at this moment the advance of the Parthians forced him to withdraw from Syria for the defense of Mesopotamia.

Debevoise suggests (2) that Mithradates entered the royal city of Seleucia late in June or early in July and was recognized as king on or before July 8, 141 B.C. Babylonia was reoccupied by Demetrius II late in 141 or in 140 B.C. (3). At this time a tablet in Seleucia might have been most appropriately dedicated to the reigning king and the ancestors of the Seleucids.

If there was good cause for Demetrius in the face of the Parthian threat to celebrate the house of Seleucus, there were still stronger reasons why Demetrius II should insist on the legitimate succession.

Antiochus III, the Great, before setting out on his final and ill-fated expedition to Elymais in 187/6 B.C., had made his son Seleucus IV called Philopator coregent with himself. Another son, the future Antiochus IV, had been brought as hostage to Rome after the battle of Magnesia. Seleucus IV, the son and successor of Antiochus the Great, replaced his hostage brother at Rome with his son Demetrius, then nine to ten years of age. Antiochus had spent thirteen years at Rome but seemed in no hurry to return to Syria and perhaps at the suggestion of his brother stopped for a time in Athen. It was during his sojourn in Greece that he learned of the death of his brother, Seleucus IV (187-175 B. C. (4).

Established in the kingship of Syria with the help of Eumenes, Antiochus IV (175-163 B.C.) left his young nephew Demetrius, the legitimate heir of Seleucus, at Rome and ruled Syria and Mesopotamia in his stead. His marriage to the widow of his brother established him as step-father and guardian of his step-son nephew. It was a son of his own

(1) A. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, Paris, 1913, p. 354.

(2) N. C. Debevoise, *A History of Parthia*, Chicago, 1938, p. 23.

(3) McDowell, *Coins from Seleucia on the Tigris*, Ann Arbor, 1935, p. 57.

(4) Bouché-Leclercq, *op. cit.*, pp. 211, 223, 239-41.

with a Laodicea, however, the child Antiochus V (about nine years old) whom he established as associate in the kingship with himself before setting out to Elymais (1).

The first task, therefore of Demetrius I (162-150 B.C.), when he had escaped from Rome, was the overthrow of his cousin Antiochus V Eupator (164-162 B.C.) and his supporters. The struggle in Judea had been only partly resolved, when Demetrius was called upon to suppress the revolt of Timarchus who had taken the title of Great King in the East and had seized Babylonia. Demetrius's title of Savior (Soter) was bestowed upon him by the inhabitants of Babylon, when he had overthrown the oppressive Timarchus (2).

As a royal rival to Demetrius I, Alexandre Balas (150-145 B.C.) was brought forward with the support of Attalus II of Pergamum. He claimed to be the son of Antiochus IV Epiphanes, and had a resemblance perhaps fortuitous to Antiochus V Eupator, son of Antiochus IV. The Roman senate recognized his claim in 152 B.C., promising aid if necessary according to Polybius (XXXIII, 14-16), and an Egyptian fleet conducted Alexander to Syria. With the help of both Egyptian and Jewish support Demetrius I was defeated and killed (3).

Alexander Balas married Demetrius's widow Cleopatra Thea, rather good proof, as Bouché-Leclercq points out, that he was not merely an adventurer, and ruled with Egyptian aid for five years. At the end of that period a quarrel concerning Coele Syria over which the Ptolemies were continually trying to maintain their suzerainty, led Ptolemy to shift his support from Alexander to Demetrius II and to offer Demetrius his daughter Cleopatra. Alexander fled from Antioch without a battle when Ptolemy approached and Demetrius was proclaimed king. The marriage of Demetrius and Cleopatra Thea was celebrated before the decisive battle along a tributary of the Orontes, the Oenoparas, and Demetrius was hailed as Nikator following the victory. Alexander Balas fled from the field and was slain a few days later. Ptolemy Philometor was carried dying from the battle and lived only long enough to rejoice at the sight of the severed head of Alexander Balas, his former son-in-law (4).

Open insurrection to Demetrius was begun by Diodotus Tryphon who brought back the infant son of Alexander Balas and proclaimed him King (Antiochus VI) and made himself regent. Defeated in battle, Demetrius II fled to Seleucia-on-the-Orontes, but reestablished his authority sufficiently to lead the expedition into the East against the growing power of the Parthians even though the faction of Diodotus and Antiochus VI had not been suppressed. The young Antiochus was killed by Diodotus Tryphon (140 B.C.) and Diodotus assumed the title of Autocrator. Demetrius after some success in the East (5)

(1) Bouché-Leclercq, *op. cit.*, pp. 242, 246, 246 note 1, 307.

(2) Bouché-Leclercq, *op. cit.*, p. 323.

(3) Bouché-Leclercq, *op. cit.*, pp. 332, 335-7.

(4) Bouché-Leclercq, *op. cit.*, pp. 333 note 1, 338-345.

(5) McDowell suggests the title Nikator was adopted as a result of triumph in the East, *Coins from Seleucia*, p. 43.

was caught in an ambushade (139/8 B. C.) accomplished on the pretext of negotiations and held prisoner for ten years (1).

The capture of Demetrius II left Syria in the hands of Diodotus Tryphon, but his authority was challenged by the young Antiochus VII, brother of Demetrius II, who married Cleopatra Thea in spite of the fact that his brother was still alive (married in captivity to a daughter of the Parthian king). Diodotus was taken and killed in 137 B.C. Antiochus VII ruled successfully until 129 B. C. when Demetrius was allowed to return and reestablished himself on the throne. Antiochus VII had advanced across Babylonia ostensibly to free his brother as well as to regain the kingdom but his real aims were not clear. He brought the children of Demetrius II with him but he had the mother of the children as his wife. His death at the hands of the Parthians left the throne vacant for Demetrius II but gave permanent possession of Seleucia-on-the-Tigris to the Parthians (2).

In the long struggle between the house of Demetrius representing the legitimate succession and the house of Antiochus IV including Alexander Balas, Antiochus V and Antiochus VI, both sides had appealed to Zeus Olympius. Both appealed also to the ancestors and the cult of the Seleucids. Since Antiochus IV lacked the right of legitimate succession, it became essential that he establish his claim to the throne by other means, particularly when Demetrius grew to manhood.

To rule as regent during the minority of his nephew was logical, and to marry the widow of his brother not unnatural under the circumstances. There was, moreover, every reason why the help of Zeus Olympius, for whom Antiochus had shown special preference in Athens, should have been invoked in the precarious state of the empire. When, however, Antiochus took the title of Epiphanes and Theos, "god manifest," about 169 B.C. (3) the step was ominous to any more legitimate candidate to the throne.

In Palestine the struggle between Antiochus and the Maccabees, was not simply that of supplanting oriental gods with the Greek. Rostovtzeff points out (4) that far from trying to suppress the oriental religions or to

(1) Bouché-Leclercq, *op. cit.*, pp. 353-370.

(2) Bouché-Leclercq, *op. cit.*, pp. 366, 368-370, 379, 383.

(3) D. B. Waage, *Antioch-on-the-Orontes*, IV 2, "Greek, Roman, Byzantine and Crusaders Coins", Princeton, 1952, p. 11.

(4) M. I. Rostovtzeff, "Le Gad de Doura et Séleucos Nikator", *Mélanges Syriens offerts à M. R. Dussaud*, Paris, 1949, p. 294.

orientalize the Greek, he was attempting to present a synthesis of religious conceptions as an official religion. It is true that in Athens and in Beth-Shan (Scythopolis) he constructed temples in the Greek style (1), but in the Orient it was the cult of Baal Shamin which was promulgated under the name of Zeus Olympius (2). At Dura-Europos the temple of Zeus Olympius dating back to Antiochus IV testified in plan and construction to a deliberate policy of religious syncretism in which the Seleucid Zeus Olympius was identified with the Syrian Baal Shamin (3).

Antiochus, however, went far beyond the mere or even enthusiastic support of a cult; his title of Epiphanes showed his attempt to associate his own person with the divinity of Zeus. Bickerman (4) recalls the remark of Porphyrios that images both of Zeus and of Antiochus were introduced into the temple at Jerusalem. McDowell (5) states that Antiochus IV assuming the throne which rightfully belonged to Demetrius I on the death of Seleucus IV, tried to assimilate himself to Zeus. Rostovtzeff (6) believes Epiphanes tried to associate his own cult with that of Zeus and that certain coins of Antiochus represented a head of Zeus which resembled his own. The oriental cult of Baal Shamin would lend itself to such a conception far better than the Greek and might account for the emphasis on syncretism. The desperate struggle in Palestine to suppress the religion of the Jews and to introduce the new cult, just at the time (167 B.C.) when Demetrius II was coming to manhood, reflects, perhaps, the personal ambition of Epiphanes more than the attempt to hellenize the Jews, or merely to syncretize the religions.

In opposition to this cult of Zeus Olympius, Demetrius I discontinued the image of Zeus on the coins and returned to that of Apollo. McDowell (7)

(1) E. Bickermann, *Der Gott der Makkabäer*, Berlin, 1937, pp. 99-100.

(2) V. Tcherikover, *Hellenistic Civilization and the Jews*, Philadelphia, 1959, p. 200.

(3) F. E. Brown, in *AJA*, 45 (1941), p. 94.

(4) Bickermann, *op. cit.*, p. 102.

(5) McDowell, *Coins from Seleucia*, pp. 39-40.

(6) Rostovtzeff, *op. cit.*, p. 299.

(7) McDowell, *Coins from Seleucia*, p. 39.

feels that Demetrius I from the moment of his accession sought to assimilate himself to Apollo, the ancestor of the Seleucid line. It seems more than just chance, as Seyrig has pointed out (1), that Alexander Balas, claiming to be the son of Epiphanes, returned to the coins representing Zeus Nikephoros, which had been abandoned by Demetrius I.

It was a good deal more than just a struggle of cults. Demetrius was insisting on the legitimate descent. Antiochus and Alexander Balas were hedging themselves about in divinity to offset the royalty of Demetrius and his son. Antiochus IV took the name Epiphanes and Antiochus VI son of Alexander Balas and Cleopatra was given the same title. Demetrius I was hailed as Soter and Demetrius II accepted the title of Nikator, titles which echoed those of the founders of the line.

The inscriptions of Beth Shan and Samaria fit perfectly into this picture representing as they do the attempts of Demetrius II to restore the prestige and authority of his family in Palestine. The erection of a similar stele in Seleucia-on-the-Tigris would be particularly appropriate in view of the efforts Antiochus had made to establish his cult throughout the empire and the desperate situation in Syria where Diodotus with Antiochus VI threatened his authority.

Whether special emphasis had been placed on the ancestors before Demetrius I is not clear. In Palestine the Ptolemies had been in control until Antiochus III and under Antiochus the Jews had been allowed "to live according to their ancestral laws" (2). It was the period when the Seleucids were eager to conciliate the Jews and perhaps Palestine was an exception. Certainly at Seleucia one expects a cult of Seleucus Nikator the founder of the city and the first king. That the ancestors of the Seleucids should be honored with a cult and a priest before the time of Antiochus III might be expected. There was, however, little reason for insisting upon it until the time of Demetrius. I suggest, therefore, that the inscription

(1) H. Seyrig, "A propos du culte de Zeus à Séleucie", *Syria*, 1939, p. 299.

(2) Tcherikover, *op. cit.*, p. 87.

from Seleucia belongs to the same period and in the same series as those from Palestine and that the first two lines might be restored with a mention of the *progonoi* and the name of Demetrius.

[Ἐτους... Ἰερσεῖς Σελεύκου Νικάτορος Αντιό]χου δὲ Σω[τῆ-
[ρος τῶν δὲ προγόνων ὁ δεῖνος, βα]σιλέως δὲ
[Δημητρίου]

There is another possibility. McDowell felt there was a little difficulty in the δέ following the word βασιλέως (1). Since he believed the stele belonged to the period of Seleucus II, he thought the name Antiochus II might be included as a deified king or that Antiochus II had associated his son Seleucus II in the kingship with him, though there is no evidence for such an hypothesis. I should like not only to substitute Demetrius II for the name of the king but also suggest that the δέ should be read as δη and in accord with the Palestinian stelae the name of Δημητρίου be restored immediately after the βασιλέως (2).

The survey of the history of the Seleucids supports the hypothesis that Demetrius II was the king mentioned in the stele but it does not prove it. If the stele can be dated in the time of Demetrius, this does not prove that the cult or priesthood began at this time. Rather it emphasizes the fact that Demetrius II had special reasons for insisting on the ancestor cult. In any case the stele reveals how far reaching are conclusions to be derived from inscriptions in Syria and how much we at Seleucia-on-the-Tigris are indebted to the help and acumen of R.P. Mouterde for the interpretation of our material.

University of Michigan

Clark HOPKINS

(1) McDowell, *Stamped and Inscribed Objects from Seleucia*, p. 259.

(2) McDowell, *Stamped and Inscribed Objects from Seleucia*, p. 259, transcribes the epsilon as incomplete on the stone but with the upright bar and the lowest one remaining. In this case the δὲ should be read with the name of Demetrius following.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC. 13

JEAN-PAUL REY-COQUAIS

UNE PRÉTENDUE
« DYNASTIE » SYRIENNE
DANS LA DÉLOS HELLÉNISTIQUE

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

UNE PRÉTENDUE « DYNASTIE » SYRIENNE DANS LA DÉLOS HELLÉNISTIQUE

PAR

JEAN-PAUL REY-COQUAIS

Dans les dernières années du IV^e siècle et le début du III^e siècle, les Phéniciens, dont les inscriptions retrouvées attestent l'établissement à Délos, sont bien moins nombreux qu'il ne semble communément admis, et cette note voudrait résolument écarter certaines identifications sans fondement.

Les comptes des hiéropes mentionnent un certain Hérakleidès, qualifié de « Phénicien » (1). Il n'y a aucune raison d'enlever à cette dénomination sa valeur ethnique propre, pour n'y voir qu'un vague surnom (2); ce manque de précision serait plutôt une preuve que les Phéniciens établis dans l'île à cette époque étaient assez peu nombreux pour qu'aucune confusion, malgré la banalité fréquente de leurs noms théophores, ne fût possible entre eux; cette même raison explique encore, au début du II^e siècle, que le seul étranger à figurer parmi les garants pour la location des

(1) *IG*, XI 2, 163, A af, l. 45 παρ' Ἡρακλείδου Φοίνικος πέτα[λ . . .

(2) M. Lacroix, *Les étrangers à Délos au III^e siècle*, *Mélanges Gustave Glotz*, 1932, t. II, pp. 501-525, après avoir observé (p. 519) que « Φοῖνιξ peut être moins un véritable ethnique qu'un sobriquet rappelant l'origine réelle ou supposée », voit cependant en Hérakleidès un membre d'une grande famille phénicienne établie à Délos pendant des générations.

« maisons sacrées » — le fait d'être admis pour caution indique un homme bien établi, jouissant d'une fortune et d'une « considération » suffisantes — est un Apollônios, déclaré simplement « Phénicien » (1). Si, dans une inscription datée de 270, un autre Hérakleidès, auquel les hiéropes ont acheté deux défenses d'éléphant pour plus de sept cent soixante-dix drachmes, est qualifié de Tyrien (2), ce doit être précisément que c'était un commerçant de passage (3), sans doute quelque gros négociant spécialisé dans l'import-export des produits exotiques de luxe venus de l'Inde ou de l'Éthiopie : le siège social de sa « maison » se trouvait à Tyr, et, dans les pièces comptables justificatives de leur gestion, les hiéropes se devaient d'indiquer sa cité d'origine.

Peut-être même notre premier Hérakleidès, Phénicien installé à Délos, pouvait-il déclarer, comme jadis aux temps homériques, sur la plage de la Syros voisine, la captive phénicienne à son amant le matelot, phénicien lui aussi, qui l'interrogeait sur son origine :

Ἐκ μὲν Σιδῶνος πολυχάλκου σῦχομαι εἶναι (4).

Hérakleidès, en effet, apparaît à la fois forgeron, fondeur et orfèvre (5) :

(1) *I. Délos*, 400, l. 10 ἔγγυος Ἀπολλώνιος Φοῖνιξ. M. Lacroix, *l.l.*, p. 519, se demande si l'épithète de Φοῖνιξ est bien une preuve suffisante de son origine.

(2) *IG*, XI 2, 203, A, l. 71: ἐλέφαντος ὀδόντες δύο παρὰ Ἡρακλείδου Βασιλείκου [sic] Τυρίου, τάλαντον μναῖ τριάκοντα δύο ἡμιμναῖον ὀδομήμορον, τὸ τάλαντον δραχμῶν: Γ^H.

(3) M. Lacroix, *l.l.*, p. 516, voit dans le « Tyrien El-Milik » — mais Βασιλείκου est-il bien un surnom, ou un patronyme devant lequel, par faute, manquerait l'article ? — « le type de ces marchands ambulants » étrangers qui fréquentaient alors Délos ; l'expression évoque trop fâcheusement ces Levantins portant sur l'épaule quelque tapis à vendre au coin des rues. Trois raisons au moins empêchent de se représenter sous cet aspect pittoresque le Tyrien Hérakleidès : l'ivoire est une matière première à travailler, non un objet de consommation directe ; la somme que représente cet ivoire est trop élevée pour ce genre de commerce ; on voit surtout mal les administrateurs des sanctuaires s'adressant à un camelot pour un achat de cette importance.

(4) *Odyssée*, o 425.

(5) On peut en effet admettre, avec les éditeurs des *IG*, XI 2 et des *I. Délos*, que le nom d'Hérakleidès, désignant un artisan en métaux travaillant fréquemment pour les divers sanctuaires de l'île, s'applique à un seul et même personnage, bien distinct, par

habile et avisé (1), Hérakleidès exécute pour les sanctuaires de nombreuses commandes et réparations, sans dédaigner les minimes besognes et les petits profits; de modeste artisan il devint un véritable industriel: les archives de l'intendance sacrée permettent de suivre, pendant près de cinquante ans, le travail et la prospérité de son entreprise (2); les commandes les plus importantes se groupent dans les dernières années. Hérakleidès dut être un « gros personnage ». Serait-il de sa famille, cet Ἡφαιστίων [Ἡρα]κλείδου Σιδώνιος, proxène de Ioulis, que mentionne une inscription honorifique de Céos, paléographiquement datée du III^e siècle (3)? Le nom Ἡφαιστίων, rare en Syrie et en Phénicie, conviendrait bien au fils d'un métallurgiste.

Quoi qu'il en soit de cette hypothétique parenté, d'autres rapprochements prosopographiques ont été tenus pour vraisemblables, sinon pour assurés. Dans ses annotations à *IG*, XI 2, 163, A, af, 1.45, F. Dürbach signale, à propos d'Hérakleidès: « Pater, ut videtur, Γνωσίδικος Ἡρα. ». Pour M. Lacroix, « le «Phénicien» Hérakleidès était très probablement fils de Gnosidikos, fermier à Rhénée à la fin du IV^e siècle » (4), tandis que J.H. Kent (5), présentant ce Gnosidikos fils d'Hérakleidès, déclare: « His father... seems to have been a Phœnician... and the family to have been grain merchants ». Les comptes des hiéropes pour les premières années de la libération de Délos mentionnent les fermages exactement

son métier, de ses homonymes qui apparaissent entrepreneurs de bâtiments, plâtriers-peintres, menuisiers-charpentiers.

(1) Cf. G. Glotz, *Les salaires à Délos*, *Journal des Savants*, 1913, pp. 255-256.

(2) *IG*, XI 2, 148, l. 70 (comptes de l'année 299); 154, A, l. 18-19 et l. 37; 158, A, l. 61-62 et l. 83; 159, A, l. 57-59 et l. 65; 163, A af, l. 45-49 (seul inventaire où figure l'ethnique); 199, A, l. 90; 287, A, l. 57 et l. 101-102 (comptes de l'année 250).

(3) *IG*, XII 5, 596, A: [Ἐδο]ξεν τεῖ βουλευῖ καὶ τῷ [δῆμ]ωι ἐπειδὴ Ἡφαιστίων | [Ἡρα]κλείδου Σιδώνιος ἀνὴρ | ἀγαθός ἐστιν περὶ τὸν δῆμον | τὸν Ἰουλιητῶν κτλ...

(4) Cf. *supra*, p. 249, note 2.

(5) John Harvey Kent, *The Temple Estates of Delos, Rheneia and Mykonos*, *Hesperia*, 17 (1948), p. 325, n° 62.

versés par Γνωσίδικος Ἡρακλείδου (1) et par Μαισιιάδης Ἡρακλείδου (2), les deux frères selon toute vraisemblance (3). Vers 267, parmi les garants des emprunts au trésor sacré apparaît un Gnosidikos (4) qui peut être notre fermier. Dans la seconde moitié du III^e siècle, un certain Diogénès cautionne l'emprunt d'un Maisiadès (5): s'il faut retenir la datation proposée sous toute réserve pour cette inscription, ce Maisiadès peut-il s'identifier avec le fermier de Rhénée de la fin du IV^e siècle (6)? Vers 250, puis en 246, les comptes des hiéropes notent, parmi les débiteurs exacts du trésor sacré, un fils de Gnosidikos, Hérakleidès (7). Vers 250 également, c'est un Hérakleidès qui loue le grand domaine de Dionysion, comportant

(1) *IG*, XI 2, 135, l. 14-15 et *IG*, XI 2, 144, l. 12-13. Le Γνωσίδικος mentionné en *IG*, XI 2, 144, A, l. 24, pour l'achat d'une oie, doit être le même fermier. Ce serait le même qui aurait reçu 70 drachmes pour des travaux qu'il est impossible de préciser: *IG*, XI 2, 142, l. 42-43, inscription très mutilée de la fin du IV^e siècle; pour sa datation, cf. J. Tréheux, *Etudes d'Epigraphie Délienne*, *BCH*, 68-69 (1944-1945), (article daté de 1946 et paru en 1946), pp. 284-295.

(2) *IG*, XI 2, 144, A, l. 12; 149, l. 5-6 (comptes pour l'année 297).

(3) *IG*, XI 2, 147, A, l. 15-17: la ferme du domaine de Panormos, que détenait Maisiadès, ayant considérablement augmenté, Gnosidikos en prend une partie pour laquelle il s'acquitte fidèlement de sa redevance envers le trésor sacré; cette inscription, très mutilée, doit être datée, non pas seulement « vers 300 », comme l'estime l'éditeur des *IG*, XI 2, mais plus précisément sans doute après 297. Sur ces fermages, cf. M. Lacroix, *Notes sur les comptes des hiéropes déliens*, *BCH*, 56 (1932), p. 374; J. H. Kent, *The Temple Estates...*, et *Notes on the Delian farm accounts*, *BCH*, 63 (1939), p. 234; J. Tréheux, *Les dernières années de Délos sous le protectorat des Amphictions*, *RA*, 1948 (= *Mélanges Charles Picard*, t. II), pp. 1008-1032.

(4) *IG*, XI 2, 205, Ba, l. 25, et peut-être le même *IG*, XI 2, 207, l. 2. Le Γνω[σίδικος], fermier d'un domaine inconnu vers 230 avant J.-C., doit être son petit-fils: *I. Délos*, 308, l. 8, complété par Kent après nouvelle lecture de la pierre (*BCH*, 63 (1939), pp. 240-241, et *The Temple Estates...* n° 63).

(5) *I. Délos*, 323, l. 31.

(6) J. H. Kent, *The Temple Estates...*, n° 147, ne fait pas le rapprochement.

(7) *IG*, XI 2, 287, A, l. 183; 290, A, l. 38. Les mêmes noms, seuls, se lisent sur un marbre très mutilé, *I. Délos*, 289, l. 11.

grange, moulin, fournil, bergerie, vignes et figuiers; cet Hérakleidès, dont le patronyme est inconnu, est qualifié de Ῥηναῖός (1).

Le nom d'Hérakleidès est trop commun pour qu'on puisse se permettre d'identifier ce dernier personnage avec l'Hérakleidès fils de Gnosidikos auquel le trésor sacré consent un prêt. L'Hérakleidès, dont le nom se lit dans les comptes des hiéropes pour l'année 280, en un texte par trop fragmentaire (2), n'a sans doute aucune relation avec les précédents. Il faut en dire autant de cet autre Hérakleidès auquel, en 275, les hiéropes achètent un porc pour un sacrifice de purification (3).

Il pourrait être tentant de voir dans l'Hérakleidès fils de Gnosidikos qui emprunte de l'argent au trésor sacré, un industriel à la recherche de capitaux pour développer son entreprise, et, l'identifiant à notre Hérakleidès Phénicien, d'imaginer qu'il veut acquérir et conserver en stock, afin de pouvoir faire face sans délai à des commandes importantes, des matières premières aussi coûteuses que l'or, ou même l'étain et le cuivre. Mais cette construction, chronologiquement possible, est une hypothèse gratuite, et repose, en dernière analyse, sur une fause lecture depuis longtemps corrigée.

Deux fragments de marbre, que leurs lettres élégantes datent du début du III^e siècle, avaient été restituées par leur premier éditeur, F. Dürnbach (4): Ὑδν Γνωσιδίκου Ἡρακλείδην Φοῖ[νικα]. Mais Ad. Wilhelm et

(1) *IG*, XI 2, 287, A, l. 159-160; *I. Délos*, 290, l. 19. Cf. J. H. Kent, *The Temple Estates...*, n° 111.

(2) *IG*, XI 2, 159, A, l. 75.

(3) *IG*, XI 2, 199, A, l. 71: κάπρον παρὰ Ἡρακλείδου. M. Lacroix, *Les étrangers à Délos...*, se demande « s'il ne faut pas voir dans cet éleveur le fils du fermier Gnosidicos » (p. 512). — Faute de tout argument, on ne peut rien dire non plus de l'Hérakleidès mentionné comme locataire d'une « maison sacrée » dans les comptes des années 207 et 206, *I. Délos*, 366, A, l. 94 et 369, l. 38. — Quant à *IG*, XI 2, 117, l. 17 -ων Ἡρακλείδης[ς] comme le montre J. Tréheux, *Etudes d'Epigraphie Délienne*, *BCH*, 68-69 (1944-1945), p. 283, note 1, doit être restitué d'après l'inventaire parallèle *IG*, XI 2, 128 [ἄλλος ἐπιγραφὴν ἔχων Ἡρακλείδης Ἡρακλείδου Ἀλεξανδρεῦς]; « cet Hérakleidès est différent de l'Ἡρακλείδης Γνωσιδίου (sic) Phénicien, avec lequel l'éditeur le confond ».

(4) *BCH*, 28 (1904), p. 149 n° 48, complété dans son commentaire à *IG*, XI 2, 135, l. 14.

F. Hiller von Gaertringen, reconnaissant le caractère métrique de l'inscription, ont rétabli le texte : il s'agit d'une dédicace agonistique aux dieux de Délos, et cette restitution est incontestable (1) :

ὁδὺν Γνωσ[ιδίκου καὶ . . . ἰδός 'Ηρ]ακλείδην

Φοί[βωι καὶ Ἀητοῦ θῆκε καὶ 'Α]ρτεμίδι νικήσ[αντα . . .

Il n'est plus question de Phénicien, et tout motif pour regrouper autour du métallurgiste Hérakleidès les membres d'une famille de Délos disparaît par le fait même. Les fermiers de Nikou Chôros, de Limnai, de Panormos et de Dionysion sont déliens (2); il n'est pas légitime de parler d'une « vraie dynastie » d'industriels étrangers (3), et, dans l'état actuel de notre documentation, Hérakleidès le Phénicien est le seul Syrien — en prenant le terme en son sens géographique ancien le plus large — établi à Délos au III^e siècle.

Lyon
Institut d'Epigraphie Grecque
avril 1961

Jean-Paul REY-COQUAIS

(1) *IG*, XI 4, 1163.

(2) J. Tréheux, *Les dernières années de Délos...*, *RA*, 1948, pp. 1010-1011, tenant le fait pour acquis sans en donner de démonstration, affirme dans son étude sur les revenus des fermes sacrées, sans citer d'ailleurs les noms des fermiers : « Suivent les noms de quatorze tenanciers, tous déliens ». L'un de ces quatorze est notre Γνωσίδικος 'Ηρακλείδου.

(3) M. Lacroix, *Les étrangers à Délos...*, p. 508.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII *(offert au Père RENE MOUTERDE)* FASC. 14

ALFRED MERLIN

UNE INSCRIPTION NOUVELLE
CONCERNANT Q. MARCIUS TURBO
PRÉFET DU PRÉTOIRE

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

UNE INSCRIPTION NOUVELLE
CONCERNANT Q. MARCIUS TURBO
PRÉFET DU PRÉTOIRE

PAR

ALFRED MERLIN

La présente note ne vise pas à l'originalité, mais je me serais reproché que mon nom fût absent d'un volume destiné à honorer un savant auquel bien des liens me rattachent depuis longtemps, liens qu'ont renforcés encore le souvenir d'un ami très cher qui nous a été commun à tous deux, le R.P. Louis Jalabert, et l'estime qui n'a cessé de grandir en moi pour un travailleur, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui a si largement mérité de la science. Qu'il veuille bien agréer mon très modeste hommage, que j'aurais souhaité plus digne de son effort si utilement et si efficacement poursuivi.

M. D.-M. Pippidi a récemment publié dans le *Philologus*, t. CI, 1954, un fragment d'inscription grecque inédit, d'origine exacte inconnue, conservé aujourd'hui en Scythie mineure, au Musée de Vasila Romitâ (*Ann. épigr.*, 1958, n° 189). C'est une dédicace à Héphaistos, dont l'intérêt vient de l'identité des personnages qui y figurent et de la mention, notamment, d'un affranchi portant le nom de $\mu\alpha$ PKIOΣ KAIITΩN, qui avait pour patron un personnage au nom mutilé, dont il ne subsiste plus que KYINTI NOΣ, qui avait été ἐπάρχου πραιτωρίου. M. D.-M. Pippidi avait proposé d'y voir un préfet du prétoire de la fin du III^e siècle, Quintilius Kapito, mentionné par l'Histoire Auguste dans

la *Vita Probi*, 10, 6-7, et par suite de restituer dans l'inscription roumaine ΚΥΙΝΤΙ λίου ΚΑΡΙΤΩΝΟΣ.

Cependant M. H.-G. Pflaum, rendant compte d'un ouvrage de M. D.-M. Pippidi, *Contributii la istoria veche a României*, Bucarest, 1956, où est repris l'article du *Philologus*, n'avait pas cru pouvoir accepter la restitution précédemment proposée, qu'il jugeait « contraire à tout ce que nous savons de l'affranchissement » (*Rev. des Etudes latines*, XXXVI, 1958, pp. 391-392); pour sa part, il préférait rétablir le nom de Q. Marcius Turbo, le célèbre préfet du prétoire d'Hadrien, en comblant ainsi les lacunes: Μ&]PKΙΟΣ ΚΑΙΠΙΤΩΝ ΚΥΙΝΤΙ[ανοῦ Μαρκίου Τούρβω]ΝΟΣ ΕΠΙΡΧΟΥ ΠΡΑΙΤΩΡΙΟΥ [. &π]ΕΛΕΥΘΕΡΟΣ (*Ann. épigr.*, 1959, n° 235).

M. D.-M. Pippidi, qui n'avait pas pu encore prendre connaissance des réserves de M. H.-G. Pflaum, a reproduit dans *Dacia*, II, 1958, pp. 249-257, d'où G. Mihailov, *Inscr. graec. in Bulgaria repertae*. II, 1959, n° 867^{bis} (*Ann. épigr.*, 1960, n° 152) sa restitution première, sans tenir compte de la nouvelle préconisée, qui nous semble avoir toute chance d'être la bonne.

Il n'est pas sans importance de rétablir le nom de Q. Marcius Turbo dans l'inscription roumaine, car le personnage n'est pas un inconnu pour la Syrie. Voici quelque temps, M. Edmond Frézouls a découvert à Cyrrhus et publié dans *Syria*, XXX, 1953, pp. 247-278 (*Ann. épigr.*, 1955, n° 225), une dédicace à ce personnage, préfet de la flotte de Misène, qu'il commanda lors du voyage de Trajan en Orient à la veille de la Guerre Parthique et dont la carrière eut un avancement rapide grâce à l'amitié du futur empereur Hadrien et, par elle, à la faveur de Trajan. Tout ce qui peut toucher à sa carrière mérite d'être pris en sérieuse considération.

Paris

A. MERLIN

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH

TOME XXXVII

(offert au Père RENE MOUTERDE)

FASC. 15

HENRI SEYRIG

NÉMÉSIS

ET LE TEMPLE DE MAQĀM ER-RABB

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE

1961

NÉMÉSIS

ET LE TEMPLE DE MAQĀM ER-RABB*

PAR

HENRI SEYRIG

Maqām er-Rabb — ou, comme on dit parfois (1), Bet Djallouk — est un site de la pointe Nord du Liban, à quelque 400 m. d'altitude, d'où le regard s'étend sur la vallée de l'Éleutherus, avec des vues plus lointaines sur la mer, sur Safita, et sur la masse imposante du Crac des Chevaliers. On y accède assez incommodément, soit du village de el-Biré en une heure de marche, soit du village de Moundjès en une demi-heure (2). Toute cette région était habitée, à l'époque romaine, par des Ituréens, population arabe plus ou moins romanisée, qui dépendait peut-être de Césarée du Liban, l'ancienne Arca, parfois nommée Césarée des Ituréens sur ses monnaies (3).

(*) Les photographies de cet article sont dues à M. Har. Kalayan, qui a dirigé les travaux de déblaiement du sanctuaire. Je tiens à l'en remercier vivement.

(1) D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Röm. Tempel in Syrien*, I, pp. 102 sq.

(2) R. Dussaud, *Topogr. histor. de la Syrie*, p. 95; Guide bleu, *Syrie et Liban*, éd. de 1932, p. 67. Le site n'est marqué sur aucune carte, sauf le croquis approximatif de D. Krencker, *op.cit.*, II, pl. 1. La carte au 50.000^e de cette région n'a jamais été publiée. Sur la carte au 200.000^e, le plus simple est de prendre pour point de repère la grosse bourgade de Tell Kalakh, sur le chemin de fer de Homs à Tripoli. Si de Tell Kalakh on abaisse une verticale vers le Sud, on rencontre à 8 km. le village de Aïdmoun, près duquel se trouve Maqām er-Rabb.

(3) Sur les Ituréens du Liban, voir Beer, *Ituraea* (Pauly-Wissowa); A.H.M. Jones, *Cities of the Eastern Rom. Provinces*, pp. 255 sq.; R. Dussaud, *Pénétration des Arabes*, pp. 176 sq. Sur leurs rapports avec Césarée: *Syria*, XXXVI, 1959, p. 42, note 5.

A Maqām er-Rabb — « le lieu du seigneur » — se trouvent les ruines fort abîmées d'un petit temple de basalte, déjà remarqué par Dussaud en 1897 (1), puis étudié en 1902 par la mission que dirigeait Otto Puchstein (2). La Direction générale des antiquités y procède actuellement à des travaux de déblaiement et de protection. — Les savants allemands, bien qu'ils n'aient été autorisés en leur temps qu'à un examen superficiel de la ruine, ont reconnu un temple périptère, à l'ordre très particulier, avec cella prostyle et thalamos construit sur une crypte. Ce n'est que récemment, toutefois, que des inscriptions ont revu le jour sur ce site. J'en ai publié deux jadis, que le R.P. Mouterde avait copiées sur place et m'avait généreusement cédées. Je suis heureux de pouvoir lui dédier aujourd'hui, grâce à l'aimable libéralité de l'émir Chéhab, la publication d'un texte qui les complète, et de lui témoigner ainsi, tout à la fois l'attachement respectueux qui me lie à lui depuis tant d'années, et la gratitude que m'inspire l'usage journalier de ses recherches.

*
* * *

Les textes que nous discuterons d'abord étaient gravés sur deux socles de basalte, pareils, et dont la face supérieure n'est pas aménagée comme celle d'un autel: ce sont des socles de statue. Le premier (3), aujourd'hui disparu, portait en relief sur sa face un bouclier rond, sur lequel on lisait, au-dessus et au-dessous de l'umbo:

Θεῶι Ἀθηνᾶ | Δροῦσος ἱερῆς.

A la déesse Athéna, (offrande de) Drusus, prêtre.

Le deuxième socle (4) était jusqu'ici couché sur sa face principale, dont l'inscription n'est apparue que lorsqu'il a été redressé au cours des récents travaux. Le texte inédit qu'il porte est le suivant (planche I):

(1) R. Dussaud, *Rev. archéol.*, 1897, I, p. 308.

(2) D. Krencker etc., *op.cit.*, pp. 102-104; 279 sq.; 283; 293 (description, architecture); 274 sq. (date présumée).

(3) *Syria*, XXVII, 1950, p. 245 (= *Antiq. syr.*, IV, p. 139).

(4) Hauteur 1 m.10; largeur 67 cm.; épaisseur 76 cm.

ἐτους γοφ', μη(νός) <Π>ερ(ιτίου) ? | Καίρὸς | Καλός. | Δροῦσος || εἰς ἐρσὺς |
 σὺ χαριστῶν | ἀνέθηκεν.

L'an 573, au mois de Peritios(?). Kairos Kalos. Drusus, prêtre, a dédié par gratitude (cette offrande) (1).

Sur la face postérieure, qui avait jusqu'ici passé pour la principale, est gravée une roue à huit rais, et au-dessus le nom de Νέμεις, *Némésis* (2).

La similitude des deux socles est presque parfaite: ils paraissent former une paire, et leur donateur à tous deux est le prêtre du lieu. Le premier est nommément dédié à Athéna, dont la rencontre ne peut surprendre en pays arabe, où cette déesse représentait certainement Allâth, la grande déesse guerrière de cette nation (3). Chacun des deux socles porte le nom d'une divinité au nominatif, et l'on peut croire que ces noms désignent les images qui se dressaient sur les socles: Némésis sur le premier, Kairos Kalos sur le second.

Le culte de Némésis est attesté à Maqām er-Rabb par un autre témoin: c'est une petite plinthe de basalte, où est encore attachée une roue, qui semble avoir été appuyée à la jambe d'une statuette (planche II, 2). On reconnaît là un type classique de l'iconographie némésiaque.

L'association de Némésis à Athéna ne peut surprendre, elle non plus, en pays arabe. Une statuette du type que nous venons de décrire a justement revu le jour à Khirbet el-Sané en Palmyrène, dans un sanctuaire dont Athéna-Allâth était la maîtresse (4). Et un troisième bas-relief, de style palmyrénien, donne même le nom d'Athéna à une image qui est manifestement celle de Némésis (5). Dans ce syncrétisme, qui la lie ou

(1) La reconstitution de la corniche du socle, au moyen de nombreux fragments, est due à M. Har. Kalayan, qui dirige les travaux de Maqām er-Rabb. C'est sur cette corniche qu'est gravée la ligne 1. L'éta de μη(νός) est gémîné avec un *my*, qu'il faut nécessairement, semble-t-il, corriger en un *pi*, car les restes de l'*epsilon* et du *rhô* sont sûrs. Les autres lignes sont gravées dans un cartouche à queues-d'haronde, sur le corps du cippe.

(2) *Syria*, XXVII, 1950, p. 245 (= *Antiq. Syr.*, IV, p. 140).

(3) Voir par ex. D. Sourdel, *Cultes du Hauran*, pp. 69 sq.

(4) *Syria*, XIV, 1933, pp. 15 sq.; cf. D. Schlumberger, *Palmyrène du N.-O.*, pp. 78 sq.

(5) *Syria*, XIII, 1932, pp. 51 sq. (= *Antiq. syr.*, I, pp. 12 sq.). — Sur Némésis en Syrie, liste des monuments dans H. Herter, *Nemesis* (Pauly-Wissowa), p. 2359. Ajouter

l'assimile à une grande déesse cosmique comme Allâth, Némésis est évidemment envisagée sous son aspect tardif de maîtresse du destin universel (1).

Kairos Kalos est plus exceptionnel. On ne connaît encore qu'un seul monument dédié à ce dieu: c'est un autel de Byzance (2), offert « *au Bon Génie, à la Bonne Fortune, à Kalos Kairos, aux Pluies, aux Vents, aux Quatre Saisons* ». Sans doute Kalos Kairos y signifie-t-il la « Bonne Époque », et s'accorde-t-il avec le « Bon Génie » et la « Bonne Fortune ». Les mêmes notions paraissent avoir eu cours en Syrie, si l'on en croit un petit autel de Palmyre, dédié en araméen « *à Celui dont le nom est béni à jamais, et à la Bonne Époque* » (3). J'avais en son temps suggéré à l'éditeur de ce texte un rapprochement avec *Felicitas Temporum*, mais Kairos Kalos n'y viendrait pas moins bien.

Mais peut-être la date de l'ex-voto permet-elle une conjecture plausible sur l'association de Némésis avec Kairos Kalos (4). L'offrande a été faite, probablement au mois de Peritios, en 573. Ce chiffre élevé ne peut être compté que sur l'ère des Séleucides, qui était justement en usage chez les Ituréens de Césarée du Liban (5). La dédicace remonte donc au mois de février 262. C'est là, en Syrie, une date significative. Le pays, depuis six années au moins, vivait dans les transes (6). En 256, une armée romaine

Syria, XXVII, 1950, pp. 242 sq. (= *Antiq. syr.*, IV, pp. 137 sq.); également H. B. Walters, *Catal. of Engraved Gems in the Brit. Mus.*, n° 1266, qui ne représente nullement Artémis d'Éphèse, mais Jupiter Héliopolitain, en compagnie de Sérapis et de Némésis.

(1) *Syria*, XIII, 1932, pp. 54 sq. (= *Antiq. syr.*, I, pp. 15 sq.).

(2) L. Robert, *Hellenica*, IX, pp. 56 sq., avec commentaire détaillé.

(3) Autel daté de 111 après J.-C. — En araméen: L'DN' TB': J. Cantineau, *Syria*, XIV, 1933, p. 192, n° 13.

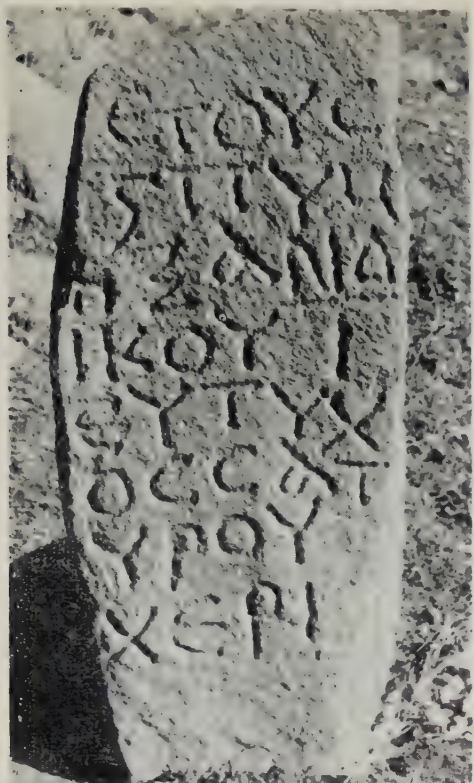
(4) On pourrait être tenté de se rappeler ici l'étroite analogie qui existe, dans certains aspects de leur iconographie, entre Némésis et Kairos, le dieu de l'Occasion (voir, outre les articles des lexiques, la riche série de documents réunie par A. B. Cook, *Zeus*, II, pp. 859-868, avec de nombreuses figures). Mais Kalos Kairos n'est pas Kairos (cf. L. Robert, *op.cit.*, p. 57).

(5) G.F. Hill, *Brit. Mus. Catal., Phœnicia*, p. LXXI.

(6) Sur ces événements, voir principalement A. Alföldi, *Berytus*, IV, 1937, pp. 41-68;



Ex-voto du prêtre Drusus
Maqām er-Rabb (photo H. Kalayan).



1. Epitaphe.



2. Monument à Némésis.



3. Texte de construction
Maqām er-Rabb (photo M. Kalayan).

avait été écrasée par Sapor I à Barbalissos sur l'Euphrate, et le roi de Perse avait poussé jusqu'à Antioche, dont il resta quelque temps le maître (1). En 259 ou 260, Sapor s'avança de nouveau, prenant Carrhes, puis Édesse, sous les murs de laquelle il captura même l'empereur Valérien (2). Les bandes perses ravagèrent et pillèrent la Syrie, la Cilicie et la Cappadoce (3). Peu capables, il est vrai, d'occuper le pays, elles se retirèrent bientôt avec leur butin, mais le désordre naquit alors au dedans. Macrien, procureur au trésor de campagne et à l'intendance (4), établi à Samosate, et qui résistait aux Perses, s'insurgea et proclama empereurs ses deux fils, Macrien le jeune et Quietus. Les deux Macriens furent tués en marchant sur Rome, mais Quietus, enfermé dans Émèse avec ses partisans, y fut assiégé par Odénath en accord avec Gallien, et y périt aux mains de la populace, dans l'été ou l'automne de 261 (5).

Après tant d'épreuves, cet événement rétablissait la paix dans la province. A l'intérieur, l'autorité légitime de Gallien était assurée. A l'extérieur Odénath, maintenant disponible, allait pouvoir marcher sur Ctésiphon, non seulement avec son armée à lui, mais avec celle que l'empereur plaçait sous ses ordres en le nommant *dux Romanorum*. La Syrie et l'Orient tout entier respirèrent. — C'est encore dans l'euphorie de ces circonstances que le prêtre Drusus, en février 262, résolut d'offrir son ex-voto.

V, 1938, pp. 47-92; et, depuis la découverte de l'inscription de Sapor I: M. Rostovtzeff, *ibid.*, VIII, 1943, pp. 17-60; W. Ensslin, *Zu den Kriegen des Sassaniden Schapur I*, dans *Sitz. d. bayer. Akad.*, 1947, 5, pp. 18-85; A. Maricq (avec E. Honigmann), *Recherches sur les Res gestae divi Saporis*, dans *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, cl. Lettres, XLVII, 4, 1953, pp. 131-149.

(1) La date de cette campagne (la deuxième de Sapor) a été fixée par A. Maricq, *op.cit.*, p. 131.

(2) La date de la capture de Valérien est controversée: A. Maricq, *op.cit.*, p. 142, note 3. En faveur de l'an 259: G. Lopuszanski (*La date de la capture de Valérien et la chronol. des empereurs gaulois*, Bruxelles, Inst. d'études polonaises, 1951, pp. 4-24). — Sur la capture d'Édesse: Maricq, pp. 144 sq.

(3) A. Maricq, *op.cit.*, p. 14, lignes 26 s.

(4) H.-G. Pflaum, *Carrières procuratoriennes équestres*, p. 932.

(5) A. Alföldi, *Berytus*, V, 1938, p. 70 (novembre); W. Ensslin, *Zu den Kriegen*, pp. 75 sq. (été).

Il n'est pas difficile d'imaginer ce que pouvait évoquer pour les Syriens, en ce temps, le nom de Némésis. César avait jadis fondé un sanctuaire pour la déesse sur la sépulture de Pompée (1). De même, en 262, Némésis venait-elle de châtier l'hybris de Macrien, avant de se disposer encore à châtier celle du roi de Perse. Et son mérite ne se bornait pas à ces actions, en quelque sorte négatives. Une iconographie très populaire lui avait peu à peu confié les attributs d'autres personnifications: c'était Némésis-Niké, victorieuse et triomphante (2); Némésis-Tyché, garante d'un heureux destin, inéluctable comme le cours des astres (3); Némésis-Pax enfin, qui promettait un avenir sans nuages (4). Quant à Kairos Kalos, il ne paraît pas déraisonnable de croire qu'il incarne l'heureuse issue d'une période troublée.

Si tel est à peu près le sens de l'ex-voto du prêtre Drusus, il reste pourtant à évoquer, en quelques mots seulement, un autre aspect des choses, c'est l'arrière-plan national — ou, disons: ethnique — sur lequel peut-être la dédicace se profile. Nous sommes ici sur un terrain mouvant, où les informations précises sont rares, si bien que la part de l'hypothèse reste grande. Il faut cependant tenter parfois de joindre les fragments de cette tradition dispersée.

On a vu qu'en pays ituréen, Athéna n'est autre que la guerrière Allâth, qui figure en bonne place dans le panthéon des princes ituréens de Chalcis et de Baalbek (5). Les Ituréens du Liban avaient certainement conscience de ce qui les liait à la population d'Émèse, formée d'Arabes elle aussi, et qui venait d'exterminer l'usurpateur Quietus — dont les

(1) Appian., *Bell. civ.*, II, 90. — Voir plus loin, p. 270, post-scriptum.

(2) F. Chapouthier, *Némésis et Niké*, dans le *Bull. de corresp. hellén.*, XLVIII, 1924, pp. 287 sq. — Il existe en outre un denier d'Émilien (H. Mattingly et E.A. Sydenham, *Rom. Imp. Coinage*, IV, 3, p. 197, n° 25), frappé en 252, sans doute dans les Balkans, où l'image de Némésis est accompagnée de la légende *Victoria Aug.*

(3) Références dans H. Herter, *Nemesis* (Pauly-Wissowa), p. 2379. Cf. *Syria*, XIII, 1932, pp. 53 sq. (= *Antiq. syr.*, I, pp. 12 sq.).

(4) M. Rostovtzeff, *Journ. of Egypt. Archaeol.*, XII, 1926, pp. 24 sq.

(5) *Syria*, XXXI, 1954, p. 91 (= *Antiq. syr.*, V, pp. 110 sq.).

partisans affectaient précisément de regarder Odénath comme un barbare (1). Or c'est sur ce prince arabe, chef d'une armée arabe aussi bien que romaine, que reposait maintenant la défense de l'empire contre les Perses. — Toute cette trame, subtile à nos yeux, devait être beaucoup plus sensible au prêtre Drusus et à ses fidèles, et prêter une couleur prononcée à leur optimisme.

* * *

Le temple de Maqām er-Rabb a été transformé, à l'époque chrétienne, en une église, dont l'abside fut établie dans le pronaos. Les colonnes de la façade du temple restèrent en place, mais leurs intervalles furent bloqués à l'aide de pierres, provenant de la démolition d'autres parties antiques. Ce blocage contenait, dans l'entrecolonnement le plus méridional de la façade, une pierre inscrite. C'est un bloc à la face bien parée, aux joints soigneusement établis, mais dont le dos est seulement dégrossi, comme pour être caché dans l'épaisseur d'un mur (2). La face du bloc, dont M. Kalayan a recueilli avec soin les éclats épars, avait été préparée par des lignes horizontales (planche II, 3).

[Ϻ ἐκ τῶν ἱερατικῶν Β
[ἔτους ε?]ου', οἰκοδομή-
θη τὸ τεῖχος τῇ ἱερίᾳ Σα[.] -
ζουβα τοῦ Βαρωνος, ἀρχῆ
δὲ Ἀβιδδαρανου υἱοῦ αὐτοῦ καὶ
Ἀβουδεμμου τοῦ Σαβείνου.

[Aux frais] du trésor sacré, [l'an] 475 (ou 476), ce mur a été construit sous la prêtrise de Sa[.]zouba fils de Bareôn, et sous l'archontat de Abiddaranès son fils et de Aboudemmos fils de Sabinus.

Ligne 2. La restitution convient exactement aux restes visibles des lettres (voir pl. II, 3), bien qu'on puisse hésiter sur le chiffre des unités dans la date: *epsilon* ou *stigma*,

(1) Petr. Patric., éd. Boissvain, III, p. 744 = fragm. 167. Cf. *Syria*, XXXVI, 1959, p. 191, note 4.

(2) Hauteur 43 cm.; longueur 1 m.02; lettres: 5 à 6 cm.

à la rigueur *zêta*. — Ligne 3. La dernière lettre n'a laissé que le pied d'une haste *verticale*, très rapprochée de la pénultième. — Sur $\epsilon\pi(\epsilon)\lambda\alpha$, équivalent rare de $\epsilon\pi\omega\sigma\acute{\upsilon}\nu\eta$, voir *CIG* 3491, ligne 23 (Thyatire). Sur les $\epsilon\pi\alpha\tau\iota\chi\acute{\alpha}$ en Syrie: Waddington 2095; 2114; 2286.

Le texte est daté, non seulement par la prêtrise du temple et par l'archontat de deux magistrats municipaux, mais encore, si ma conjecture est bonne, par une date: 475 (ou 476, ou 477). Celle-ci ne se laisse compter que sur l'ère des Séleucides, et correspond à l'an 163/164 de notre ère. Cette information n'est malheureusement pas fort utile, car nous ignorons de quel édifice le bloc provient. Le temple est attribué au I^{er} siècle de notre ère par ses éditeurs (1), pour des raisons qui ne touchent en somme que son style. Mais notre bloc peut provenir d'un tout autre mur.

Le nom d'Abiddaranos ou Abiddaranès apparaît ici pour la première fois, et signifie *serviteur de Hadaranès*. Ce dieu est connu par des inscriptions qui attestent son culte à Niha (2); à Deir el-Qala, haut-lieu voisin de Béryte (3); enfin à Délos (4). On sait aussi par un texte syriaque du pseudo-Méliton qu'il était connu à Hiérapolis (5). A Niha son image, identique à celle de Jupiter Héliopolitain, est nettement celle d'un dieu local du Liban. — Le nom de Bareôn est à rapprocher sans doute de Barea, BR', hypocoristique de Baraté, *fils de (la déesse) Até* (6). — Abou-demmos est un nom bien connu (7), qui signifie *père de sa mère*, et implique,

(1) D. Krencker etc., *op.cit.*, pp. 274 sq.

(2) S. Ronzevalle, *CRAI*, 1901, p. 479; *CIL* III, 13608 (cf. p. 2328⁷⁴); excellente reproduction dans D. Krencker, *op.cit.*, p. 120, fig. 164. — Cf. F. Cumont, *Hadaranès* (Pauly-Wissowa, 1912).

(3) S. Ronzevalle, *loc.cit.*; *CIL* III, 14385.

(4) P. Roussel, *Délos colonie athénienne*, p. 261; E. Will, *Annales archéol. de Syrie*, I, 1951, p. 65; J. et L. Robert, *Bull. épigr. (Rev. des ét. gr.)*, 1955, n° 170.

(5) W. W. Baudissin, *Studien z. semit. Religionsgesch.*, I, p. 312; J. Bidez et F. Cumont, *Mages hellénisés*, II, p. 94. Apparemment omis par G. Goossens, *Hiérapolis de Syrie*.

(6) *Syria*, XIV, 1933, p. 274 (= *Antiq. syr.*, I, p. 123).

(7) *Répert. d'épigr. sem.*, II, 582 (hébr.): ŠLM 'BWDMS; $\alpha\nu\acute{\alpha}\pi\alpha\upsilon\sigma\iota\varsigma$ $\mu\eta\tau\rho\delta\varsigma$ 'Αβουδεμμου. Variantes: R. Mouterde, *Mél. Univ. S. Jos.*, VIII, 1922, pp. 103 sq., et *Syria*, VI, 1925, p. 360 ('Αβιμμεους, gén.); F. Cumont, *Fouilles de Doura*, p. 432, n° 98 ('Αβιμμεους, gén.); M.-R. Savignac, *Rev. bibl.*, 1912, p. 536 ('Αβιμμεου); R. du

au moins à l'origine, l'idée de la réincarnation du grand-père maternel. La même conception explique le doublet féminin Emmedabouas (1), *mère de son père*, ainsi transcrit dans une inscription (2), copiée il y a bien des années en Cyrrestique orientale, à Sakisler dans le caza de Djérablous, et qu'il est bon de publier ici:

ἔτους εἴ τ', Ἀρτεμισίου ιγ', | Ἐμμηδα||βουας Ἀπ|ολλωνίδου, ἄλυ|πε
χαῖρε.

* * *

Un autre texte, copié naguère à la dérobée sur une photographie qu'on me montrait sans m'en indiquer l'origine, est le suivant, gravé sur un tronçon de colonne de basalte, dans un cartouche à queues-d'haronde:

ἱερσω|σύνη καὶ φρον|τιστία Σα(β)ίνου | τοῦ καὶ Ἀβου[δ]||ἑμμεους Σαβίνου.
Sous la prêtrise et la curatèle de Sa(b)inus, dit aussi Aboudemmès, fils de Sabinus.

Ligne 3. Je n'ai pas vu trace, sur la photographie, du *bêta* de Sabinus, mais sa restitution ne fait guère de doute. — Ligne 4. La restitution de la dernière lettre semble commandée par le texte précédent. — Le mot φροντιστία paraît inconnu des lexiques (3).

J'ignore où se trouve aujourd'hui ce bloc, mais son onomastique le lie indissolublement, semble-t-il, au précédent; et le basalte sur lequel il est

Mesnil du Buisson, *Mél. de l'Univ. S. Jos.*, XXXVI, 1959, p. 31, n° 102 ('Αβεμμης). Hypocoristiques: M. Lidzbarski, *Ephem. f. semit. Epigr.*, I, p. 89, 350 ('BYMY); Waddington 2203 d ('Αβουδου, dérivé cependant de 'BD par H. Wuthnow, *Semit. Menschen-namen*).

(1) CIG 9787; cf. H. Leclercq, *Antioche* (Dict. d'arch. chrét.), col. 2423: ἔνθα κῖται Ἐμμηδαβουας, γαμητὴ τοῦ δ. κόμης Ἀδανων (Dana d'Apamène; cette inscription de Rome est ignorée de Kaibel, et de Wuthnow; j'en dois la connaissance au R.P. Mouterde); H. Ingholt, *Berytus*, V, 1938, p. 124 ('MDBW, affranchie de Lucius); id. *ap. D. Schlumberger, Palmyrène du N.-O.*, inscr. 61 ('MDBW); peut-être aussi l'inscr. d'Isriyé, R. Mouterde, *Mél. Univ. S. Jos.*, XXIX, 1952, p. 48, note 3 ('Εμμη<δα>βου).

(2) Stèle de basalte, rétrécie vers le haut, légèrement cintrée, haute de 2 m.10; large en bas de 53 cm.; *epsilon*, *omicron*, *sigma* carrés; *oméga* cursif. — La date (395), comptée sur l'ère des Séleucides, tombe en mai 84 de notre ère.

(3) Pour ce qui est de la fonction, cf. IGRR, I, 1167: τοῦ δ. φροντιστοῦ ἱεροῦ Ἀφροδίτης (Dendera).

gravé convient justement à Maqām er-Rabb. — On voit que le sanctuaire a été construit par étapes, sous des prêtres différents.

Les deux inscriptions qui précèdent montrent que le prêtre de Maqām er-Rabb était éponyme, et, par conséquent, qu'il n'y en avait qu'un.

* * *

Enfin M. Kalayan a recueilli près du torrent qui coule à quelque distance en contrebas du sanctuaire une stèle grossièrement équarrie (1), qui porte l'épithaphe suivante (planche II, 1):

ἐτους | Γπυ', μ|η(νδς) Ξανδ|ικοῦ ι', || Εἰς τοῦχ|ος Σατ|ύρου, | χῆρι.

Le mois de Xandikos de l'an 486 des Séleucides tombe au printemps de 175.

Beyrouth

Henri SEYRIG

P.S. — Peut-être est-il bon de rappeler ici que Némésis apparaît deux fois dans la numismatique de Tripoli: monnaie de l'an 1, sans doute d'une ère pompéienne de 64 ou 63 (E. Babelon, *Perses achém.*, n° 1886; BMC, n°s 8 et 9), et monnaie de l'an 283 de l'ère des Séleucides = 30-29 av. J.-C. (Musée de Beyrouth, apparemment inédite). L'une et l'autre date correspondent à des temps troublés: conquête romaine de la Syrie, et guerres civiles consécutives à la bataille d'Actium.

(1) Hauteur 1 m.05; largeur 45 cm.; épaisseur 15 cm.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC. 16

ANTONIO FERRUA, S.J.

ANTICHI AMULETI ORIENTALI
IN ROMA

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

ANTICHI AMULETI ORIENTALI IN ROMA

DEL

R.P. ANTONIO FERRUA, S.J.

Ho pensato che al Rev. P. Mouterde, che di amuleti antichi si è occupato a più riprese e con tanta dottrina, potesse tornare gradito un manipolo di essi che ho incontrato in vecchi manoscritti e non credo più divulgati.

Sono copie antiche e non v'è dubbio che qua e là saranno realmente difettose; ma le do come le ho trovate, perchè anche nei casi più evidenti di corruzione è sempre difficile decidere se il testo sia stato corrotto da chi male le copiò o da chi anticamente l'incise senza capirlo.

La maggior parte dei testi non ha bisogno di nessuna dilucidazione, alcuni invece si presentano così imbrogliati, non tanto nelle figure quanto nelle scritture, che forse appartengono proprio alla classe dei misteri assoluti. Su di essi, non sapendo dir io nulla di utile, lascio che chi è di me più pratico in queste cose eserciti la sua dottrina e la sua critica.

* * *

Un primo gruppo di amuleti lo tolgo da un manoscritto del P. Alfonso Ciacone († 1599) (1), quello della biblioteca Angelica di Roma segnato

(1) Su questo dotto domenicano, che nella sua privata abitazione a piazza di Spagna aveva radunato un ragguardevole museo, vedi G. Ferretto, *Note storico-bibliografiche di archeologia cristiana*, Roma 1942, p. 115.

1564; gli stessi sono pure registrati, in maniera quasi identica, nel codice Vat. latino 10545 di Claudio Menestrier, letterato fiammingo che nel principio del XVII sec. fu in Roma e si fece una copiosa raccolta di anticaglie, tratte soprattutto da un libro del suo connazionale Filippo de Winghe (1).

E' facile che il Menestrier tragga le sue copie dal Ciacone stesso; ma non si può escludere che l'uno e l'altro dipendano da una fonte comune, per esempio il Cittadini, giacchè fra i dotti romani di quel tempo vigeva una specie di comunione di beni.

Uno di questi amuleti, e decisamente il più strano, è detto provenire « ex libris Ligorii ». L'ho riferito lo stesso, anche se è noto che molti dei monumenti tramandatici dal solo Ligorio sono sue insigni falsificazioni. Ad ogni modo siccome di nessun altro amuleto è denunciata la stessa provenienza ed anzi alcuni sono dati come espressamente esistenti presso questo o quel collezionista, possiamo restar tranquilli che almeno gli altri non sono falsificazioni del tipo ligoriano. La mia impressione è che la maggior parte di essi si trovasse nella collezione personale del Ciacone, e che dal Ciacone stesso provengano in fine anche le copie del Menestrier. Tuttavia per la riproduzione ho preferito queste a quelle, perchè più marcate e più finite.

* * *

Trattandosi di monumento già noto, accenno appena allo splendido *ametisto chiaro di Fulvio Ursino*, già pubblicato dal Baronio (2). Ce n'è due copie presso il Ciacone f.22 e 60^v ed una presso il Menestrier f.2. Non torna conto andar dietro alle varianti dell'uno e dell'altro, che poco giovano per l'intelligenza del testo. In generale il Ciacone è più aderente all'originale;

(1) E' questo il codice della biblioteca reale di Bruxelles 17872-17873, ma in esso non si trovano i nostri amuleti. Il de Winghe morì a Firenze nel 1592. Il Menestrier visse a lungo in Roma e fece parte della clientela del dotto card. Francesco Barberini.

(2) Baronio, *Annales* ad a. 120, n. 10; J. Macarii, *Abraxas seu Apistopistus* cui accedit Jo. Chiffletii, *Abraxas Proteus*, tav. VII, n. 29.

tuttavia trovo solo presso il Menestrier, nella scritta laterale lungo lo scettro ΦΡΗ al principio e ΘΟΥΘ alla fine, che devono essere lezioni giuste.

Il Menestrier f.1 (fig. 1 in alto a sinistra) e il Ciacone f.24^v riportano un prisma di sezione quadrata *ex libris Ligorii*, quello di cui abbiamo fatto or ora menzione. Sulla base quadrata superiore sono scritti i nomi di quattro angeli Μιχαλ, Παφάήλ, Υριλ (cioè Οὐριλ), Ὅτιλ.

Le facce laterali del prisma sono quattro rettangoli tutti pieni di figurazioni. In quella anteriore sta dritto di fronte un vecchio barbato. Ha testa calva, veste tunica esomide cinta ai fianchi che arriva sino a mezza coscia. La mano sinistra riposa alla cintura; la destra tiene un lungo scettro dritto. Sotto i piedi del vecchio, dentro un *uroboros* sono cinque figure di animali volti a sinistra, di cui tre paiono pecore e due galline. Del vecchio dice esattamente il Menestrier *habet 12 veretra symbola generationis* e cioè sei attaccati al cranio, cinque allo scettro e uno maggiore nella mano sinistra.

Nella faccia laterale destra v'è Arpocrate seduto nel solito modo su fior di loto. Sta di fronte con la destra al seno e la sinistra tesa, secondo il Ciacone, secondo il Menestrier con la destra in seno stringente un frustino e la sinistra alla bocca nell'atto suo proprio. La testa ha una corona con due corna. Il gambo del fiore sembra posare sopra la testa coronata di una figura giovanile seduta a terra con le gambe incrociate e mani in seno. A destra ed a sinistra di essa il campo è occupato da un fior di loto con lungo gambo a zig-zag.

Nella faccia laterale sinistra abbiamo di nuovo Arpocrate seduto di fronte su fior di loto, ma con le braccia tese in fuori, ali alle spalle e ai fianchi e testa volta a sinistra con corona e il vertice ornato del noto ciuffo. Sotto di lui sono due serpi cristate volte in fuori; più in basso due mani mozzate volte a sinistra ed una cosa che sembra un'ara o un secchio.

Nella faccia posteriore v'è un busto di giovane con due ali attaccate al sommo della testa e due serpi che gli si annodano sotto il collo. Può essere che l'inesperto disegnatore abbia così trasfigurato un gorgoneion.

L'oggetto proviene dal Ligorio, ma non mi sembra tanto più strano

di molti altri da crederlo un'impostura. Anche il nome singolare del quarto angelo lo troviamo su altro monumento.

E' una *gemma* riportata dal Ciacone al f.24^v e dal Menestrier al f.1 (fig. 1 in alto). Dentro un *uroboros* abbiamo sopra in arco le sette vocali. Sotto è scritto ΟΤΙΗΛ. Nel mezzo è Arpocrate accoccolato sul fior di loto volto a destra, ma con la testa rivolta indietro; la sua mano sinistra è distesa e regge il busto della luna; la destra è stretta al petto tenendo il frustino. Ai due lati sono tre sparvieri per parte rivolti verso il centro. La testa del dio è leonina e coronata.

Altro amuleto arpocraziono trovo presso il Menestrier f.5; è una *sarda gemma* quasi tutta occupata dal fior di loto su cui siede volto a destra Arpocrate fanciullo nudo con il frustino nella sua mano sinistra ripiegata nel modo solito e la destra portata alla bocca coll'indice teso. Sui due lati sono tre lettere che forse volevano essere caratteri misteriosi, quali spesso si incontrano sugli amuleti. Secondo il Menestrier si legge a sinistra dal basso in alto **q B A** ed a destra similmente **G V M**.

* * *

Ad altro tipo ben noto ci riporta un amuleto che il Menestrier f.1^v (fig. 1 a destra) dice corniola ed il Ciacone f.78^v sarda. Nel mezzo sta un seggio provveduto di un bel cuscino sopra il quale stanno due oggetti come ali distese. Sul bordo superiore sta scritto in cerchio ΕΙΖΥC CΕΡΑΠΙC secondo il Menestrier, secondo il Ciacone ΕΙCΥC a sinistra e CΕΡΑΠΙC a destra, vale a dire εἰς Ζεὺς Σέραπιδος. Bisogna dunque pensare che sopra il seggio dovesse stare un fulmine a giacere.

Una pietra che il Ciacone f.78^v dice *calamita* (cioè ematite) (fig. 1 a destra in alto) ha nel mezzo raffigurato un letto con quattro gambe; su di esso è un materasso su cui è distesa la mummia di un uomo tutta accuratamente fasciata a linee incrociate. Restano liberi solo i piedi, il collo ed il capo. A destra è una figura di donna appoggiata più che seduta sopra uno sgabello, la quale é volta mezzo verso il morto e mezzo verso di noi e tiene le braccia alzate in gesto di lamento. In alto è scritto ΘΕΡΚΗC ;

in basso ΘΕΡΣΙΣ secondo il Ciacone, θερσις secondo il Menestrier, che commenta *ablutio significat*, prendendo la parola per latina.

Iaspis luteus è detta una grossa pietra ovale sia dal Menestrier f.1^v (fig. 1 in mezzo in basso) sia dal Ciacone che la riporta due volte, a p. 61 ed a p. 78^v. Da una parte dell'amuleto è raffigurata un'ara rotonda cinta a metà di corona d'alloro; sopra di essa si leva il dragone con testa leonina volta a sinistra. Il verso è tutto occupato dalla lunga scritta (metto a destra le varianti del Ciacone).

Z A K A	
N T A P A K A	
P A Δ A Γ A N T	
A B A Λ B P O K A	A B A Λ E P O K A
Z Δ A C Λ Λ H N I	Z O A C A Λ H N I
T A T H T I	
T A T H T I	Z A Y H T I
T Y M E I T	T I M E I Γ

Sopra una delle due facce di un topazio (Menestrier f.1 e Ciacone f.78^v) sta scritto il nome della Persefone babilonese

Ε Ρ Ε C
X I Γ A Λ

Dall'altra parte si vede la mezzaluna, sul cui concavo posa un gallo volto a destra; intorno al bordo superiore sono cinque stelle (fig. 1 in mezzo in basso).

*
* *

In tutt'altra direzione ci porta una *calcedonia* (Menestrier f.1 e Ciacone f.78) sul cui recto vediamo (fig. 1 a sinistra in basso) il serpente con testa di leone radiata volta a destra e nel contorno seminate le lettere KNOYKIC, cioè Κνωβίς, il noto dio egiziano. Nel verso sta in mezzo il simbolo dello stesso dio, un'asta dritta che traversa tre zeta messi a giacere; in alto è ripetuto lo stesso simbolo ma più schematizzato; intorno al bordo, cominciando da destra leggiamo Λ A M C E M E C I, cioè σερσιλαμ(ψ), parola non rara su questo tipo di amuleti, nella quale sembra entrare

come primo componente il nome semitico del sole, come già vide il Passeri.

Amuleto di tipo solare dovrebbe essere pure una *calcedonia* riportata dal Menestrier al f.2 (fig. 1 in mezzo) e dal Ciacone al f.78. Nel recto si vede un grosso scorpione che con le branche afferra la mezzaluna. Sulla coda ha una stella, accanto alla branca destra il disco solare e accanto alla sinistra un I. A sinistra in basso legge il Ciacone XEI ed il Menestrier EI Sulla faccia opposta è scritto solo ΙΑΩ CAB ΑΩ(Θ), in tre righe.

Questa stessa scritta occorre su d'un'altra calcedonia (Menestrier f.1 e Ciacone f.78), ma disposta su due sole righe (tav. 1 a destra in basso). Nel verso poi abbiamo qui Giove seduto in trono volto a destra; la sua mano sinistra, un po' abbassata, tiene il fulmine; la destra tien dritta l'asta; ai suoi piedi sembra giocare un cagnolino.

Una corniola riferita dal Menestrier a f.1 e dal Ciacone al f.78 con leggere varianti, porta solo un'iscrizione su una delle due facce, iscrizione già nota da vari altri amuleti. E' difficile dire quanto il nostro testo debba delle sue lacune e delle sue scorrettezze a chi lo incise e a chi lo copiò (1):

ΑΙΑΝΑΧ	
ΑΜΟΡΧΘΙ	ΑΜΟΡΧΟΙ Ciac.
CAΛΑΜΑΖΑ	
CΑΜΑΕΑΖΑ	

* * *

I due seguenti amuleti hanno invece solo figurazioni e sono senza parole. Il primo è un *cylindrum ex sarda alba* Angeli Breventani (Ciacone f.23^v e Menestrier f.44). Ha nel mezzo un uomo in piedi, nudo sino alla cintura e di lì in giù sino ai piedi coperto di gonnella. La testa è forse barbata, certo coronata e volta a destra. Al di sopra della corona si libra uno scarabeo

(1) La forma corretta secondo il Bonner (*Studies in Magical Amulets*, p. 96) sarebbe αιαναγβα αμοραχθι σαλαμαζα βαμπαζα.

volante. L'uomo tiene le braccia distese e le mani sopra le teste di due grifoni (leoni alati con teste pare di aquila) che gli stanno ai lati, eretti sui piedi posteriori verso di lui.

L'altro é ancora una *sarda gemma* (Ciacone f.25) nella cui parte destra sta dritto un uomo di fronte con in testa un elmo ornato di cimiero ed un lungo abito sino ai piedi. Con la sinistra tiene al fianco una cornucopia; la destra tesa tien dritto uno scettro che termina in alto a forca. Alla sinistra dello scettro è il fulmine; sotto di esso il disco solare; sotto il braccio destro dell'uomo, tra lo scettro e la sua gamba, uno scorpione. Il Ciacone ha certo inteso di ritrarre un uomo, perchè crede che in esso sia figurato Bacco.

* * *

Girolamo Amati nei suoi tacquini vaticani (codd. Vat. lat. 9734-9775) ci ha lasciato notizia di molte pietre dure, amuleti e *tabellae defixionum* da lui vedute in Roma tra gli anni 1820-1833. Era egli anzitutto epigrafista a perciò mette gran cura a decifrare e trascrivere le parti scritte; non si può dire lo stesso di quelle figurate, per lo più omesse o solo brevemente accennate. Può essere tuttavia utile render noti alcuni di questi piccoli monumenti che non mi risultano altrove pubblicati e forse sono scomparsi.

Nel cod. 9762 f.53 riporta una « pietra semidiafana verdiccia, che per alcuni spruzzi rossi chiamano diaspro sanguigno » vista presso l'antiquario Frediani. Ha essa un buco col quale poteva essere appesa al braccio, al collo o altrove. Sopra una faccia ha rappresentato il dio Anubi, giovane con testa di cane volta a sinistra e vestito di tunica cinta ai fianchi, la quale arriva sino a metà gamba. Sul suo capo è una stella. Alza la mano destra come mostrando un disco rotondo su cui sta scritto ΙΚΗ ΙΩ ΙΑΙΑ su tre righe; la sinistra è tesa quasi orizzontale tenendo una targhetta rettangolare su cui è scritto in tre righe CA BA ΩΘ.

Sull'altra faccia abbiamo solo la seguente iscrizione

I A P T A
H Y C H A B Y
Φ Ι Γ Η Λ Ο Κ
H Θ Ε Ω

Nel cod. 9738 f.31^v registra « una corniola in forma di cono o pigna, nel museo del conte Laurenti » con la iscrizione

A B P A X A C
E M A M A P O C
W A I

Si può pensare che nella trascrizione della prima riga l'X latino si sia per distrazione sostituito alla corrispondente lettera greca.

Nel cod. 9758 f.7 v'è una lettera dell'Amati al Fea a proposito di una gemma di Cefalonia nella quale i Cefaloniotti avevano letto come a fig.2 a. « Le gemma di Cefalonia quanto sarebbe facile a leggersi per la sua grande convessità, avendola sottocchio, altrettanto non si può leggere nella concavità di una impressione in cera, che di più è mancante. Essa è delle consuete *amuletiche*... Le parole γίγαντοςικτα *gigantum confector* e βαρβαρχ.... veggonsi in molte altre simili col nome Χνουμης, cioè Χνοῦβις. Questo è quel serpentaccio a testa di lione radiata, in cui non veggo vestigio di aspidè o *ureo* che abbian voluto dire. In conseguenza va in fumo il dottrinale dell'età di Cleopatra, come le ciance del neogegizianismo d'oggi. Il foro da cui è trapassata la pietra, mostra ch'era amuleto da tenersi legato sul nudo, come gli infiniti scarabei che abbiamo ».

E' facile che nell'ultimo verso del nostro amuleto fosse realmente scritto ωφιστα. Un altro esempio dunque di βαρβαρωφιστα, da tener presente nella discussione circa il senso e la forma originaria dell'epiteto dato a Cnubis (1).

* * *

Due amuleti in possesso dell'antiquario Frediani sono descritti nel cod. 9759 ff.12 e 17^v. Il primo è un diaspro con un « mostro toracato con due gambe di serpente, scudo nella sinistra, frusta nella destra; il suo muso più che di cane pare di caprone (con barba)»; evidentemente si tratta del noto mostro anguipede con testa di gallo.

(1) Vedi Bonner, *op.cit.*, pp. 168-169.

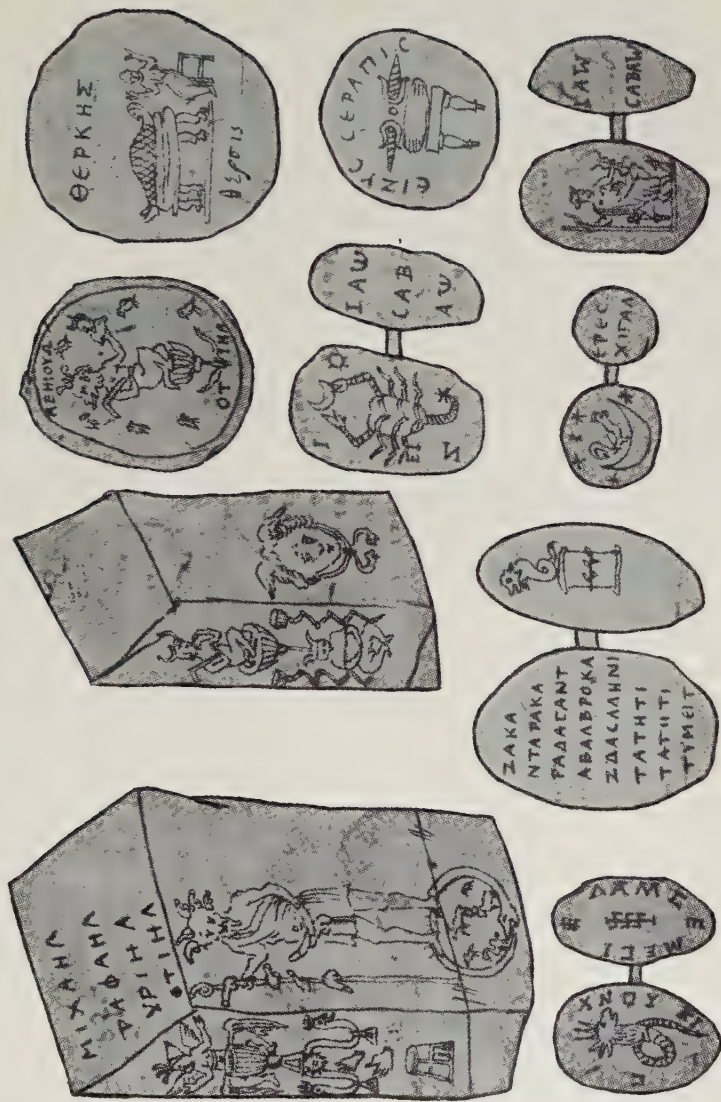


Fig. 1 — Amuleti tolti dal Menestrier.

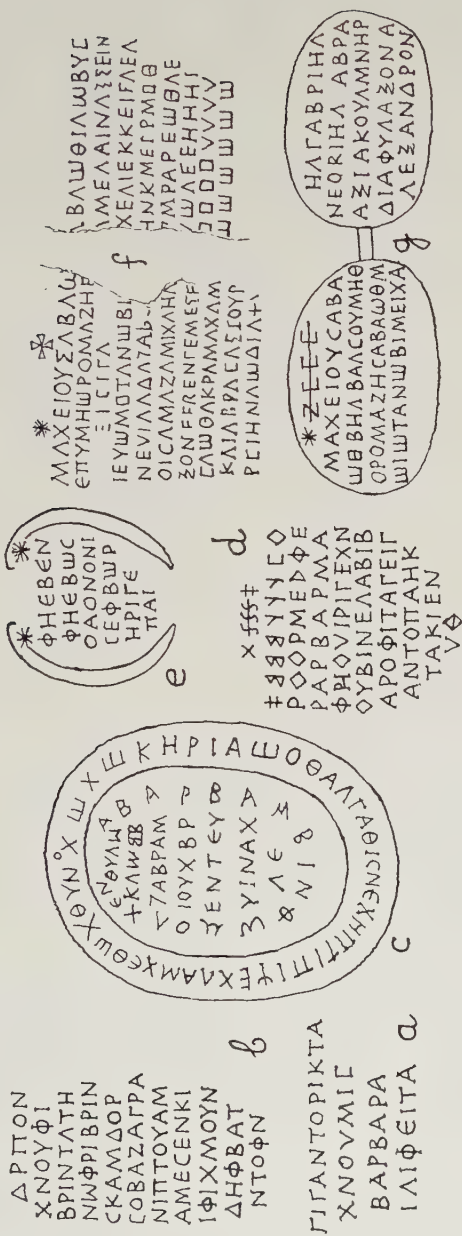


Fig. 2 — Amuleti tolti dall' Amati.

Tutt'intorno è scritto $\Lambda \text{B} \Lambda \text{N} \Lambda \text{N} \Lambda \text{N} \Lambda \Theta \Lambda \Delta \text{K} \text{P} \text{K} \text{M} \Lambda \text{M} +$ e nell'orlo $\text{K} \text{V} \text{I} \Gamma \text{P} \text{I} \Gamma$. Di sicuro in quest'iscrizione trovo solo il noto palindromo $\alpha \beta \lambda \chi \alpha (\theta) \chi \alpha \nu \alpha \beta \alpha$; poi forse doveva esserci $\alpha \beta \rho \alpha \xi \alpha \varsigma$; sull'orlo si potrebbe vedere il nome $\text{K} \text{V} \text{P} \text{P} \text{I} \text{C}$ per $\text{K} \acute{\upsilon} \pi \rho \iota \varsigma$?

Ed a Venere è di fatto dedicato l'altro amuleto, « lapislazzuli trovato nel tempio di Dendera in Egitto; da una parte Venere anadiomene e dall'altra:

Α Ρ Ρ Ω
Ρ Ρ Ι Φ Ρ
Α Σ Ι Σ

anch'esso un nome misterioso di Venere (cfr. Bonner, *op.cit.*, p. 196).

Per la discussione degli epiteti dati a Cnubis tornerà utile, credo, anche l'amuleto riferito nel cod. 9740 f.6 « giada del sig. Vescovali; nel diritto dragone corto con testa leonina radiata a sette, il Cnubis; nel verso l'iscrizione di fig.2 *d* ».

Nella prima riga è il segno del dio con due caratteri misteriosi; nella seconda, dopo uno di tali caratteri abbiamo tre B e tre Y e poi la nota formola, un po' travisata, $\sigma\rho\sigma\theta\rho\mu\sigma\varphi\epsilon\rho(\gamma)\chi\rho\beta\alpha\rho\mu\alpha\varphi\rho\iota\upsilon\sigma\iota\gamma\iota\zeta$, che ricorre anche su vari amuleti di Cnubis. Sulla fine della quinta riga si comincia a leggere $\chi\nu\theta\upsilon\beta\iota$ $\nu\sigma\lambda\chi\beta\iota$ (cioè $\nu\alpha\chi\beta\iota$) e poi $\beta\alpha\rho\phi\iota\tau\alpha$ $\gamma\epsilon\iota\chi\nu\tau\sigma\pi\lambda\eta\kappa\tau\alpha$ $\beta\iota\sigma\nu\theta$. Le due parole $\nu\alpha\chi\beta\iota\varsigma$ e $\beta\iota\sigma\nu\theta$ ricorrono sovente negli amuleti di Cnubis; se ebbero mai un senso determinato, certo esso non era più inteso da chi lo divise in quel modo (1). Interessante invece è la formola squisitamente classica che prende qui il titolo di gigantocida.

« Per gentilezza del sig. Capranesi » vide l'Amati un altro amuleto relativo a Cnubis, descritto nel cod. 9757, f.101. « Lapislazzuli bellissimo: Arpocrate radiato con globo in mezzo seduto sul loto, fra due dee sorrette come da un cornucopia congeminato non rastremato (credo la solita barchetta). Ambedue tengono una nella destra e l'altra nella sinistra l'ankh.

(1) Vedi Bonner, *op.cit.*, p. 199. Quasi le stesse formole del nostro amuleto ricorrono nei suoi nn. 99-100, ma altrimenti disposte; cf. pp. 55-57.

Quella a destra tiene nella sinistra una serpe, forse con patera, l'altra alza la destra verso la fronte.

Nel rovescio l'iscrizione di fig. 2 *b*. In alto prima di ΑΡΤΟΝ c'è ΕΟΚΙΑΩ e nell'istesso taglio obliquo della pietra ΒΑΙΝΧΩΝΝΧ».

Quest'ultima parola βαινχωωχ non è rara sugli amuleti e sembra comporsi di voci egiziane (1). Nota pure è tutta la prima parte dell'iscrizione αρπονχνουφι βριντατηνωφρι. Quello che segue ha un parallelo strettissimo nell'amuleto 7 del Bonner che si legge βρισκυλμα ρυζαβαρμασεγκριφι νιπτουμι χμουμαω e più ancora in vari papiri magici citati e discussi dal Perdrizet (2), i quali presentano tutta la formola (vv.1-9) come uno scongiuro di Cnum. E in uno di essi occorre appunto la variante ορσοβαζαγρα del v.6. Pare che la formola giusta dovesse dire Βρισκυλμα, Αρουαζαβα, Μεσεγκριφι, Νιπτουμι, Χμουμαωφι. Ciò che segue nelle ultime due righe era per avventura del tutto incomprensibile anche a chi lo scrisse.

* * *

A malincuore propongo a fig.2 *c* l'amuleto di cod. 9743 f.41, perchè mi sembra che la sua lettura sia riuscita poco bene all'Amati, se pure non l'ebbe da altri. Infatti dice egli che si tratta di una « cornalina in Charleston (Georgia) presso gli eredi Turnbull, proveniente da Smirne ». Nel mezzo dice l'Amati di riconoscere φύλη 'Ιακωβ και 'Αβραμ 'Ι(ησ)οῦ Χ(ριστὸς) βροντῆς υἱὲ ἄχολς, ma anche per questo ci vuole certo della buona volontà. Per il resto non so se riuscirà ad alcuno di trarne qualche cosa.

Nel cod. 9748 al f.55 si registra una « cornioletta ovale fattami vedere dal sig. Mercuri, di proprietà di un signore inglese ». A tergo porta le sette vocali su due righe; nel recto l'iscrizione di fig. 2 *e*. La quarta riga è di trascrizione incerta, e tutto l'insieme incomprensibile.

(1) Vedi Bonner, *op.cit.*, p. 188; per il resto dell'iscrizione vedi pp. 162 e 204.

(2) *Mélanges Maspero* II, 1, pp. 137-144, ove si tenta pure un'interpretazione dei singoli elementi (= *Mémoires publiés par l'Inst. français d'Archéologie du Caire*, tome 67, Le Caire 1934).

Nella pagina precedente riporta l'Amati un grande amuleto con cui porrò termine a questa rassegna. E' una « corniola presso il sig. Vescovali in forma di parallelogrammo: ne manca un terzo ». Sopra una delle quattro facce legge egli Κοροφικία, forse la persona cui era destinato l'amuleto; sopra altre due l'iscrizioni di fig. 2 f.

Negli ultimi tre versi abbiamo la serie progressiva delle sette vocali; per il resto sarebbe assai difficile intendere qualcosa, se non ci desse un po' di luce un altro amuleto che Francesco Suarez vide al principio del sec. XVII nel museo del card. Barberini, « corniola trovata a Palestrina » (fig. 2 g). Vi si legge facilmente dopo il segno di Cnubis, preceduto da una stella, Μαχειου Σαβωθ, Βηλ Βαλσουμηθ, Ορομαζη Σαβωθ, Μωιωτ Ανωβι, Μειχαηλ, Γαβριηλ, Νσοριηλ, Αβρα(σ)αξ, Ιακουλμνηρ, διαφύλαξον Ἀλέξανδρον.

E' evidente che le prime due righe dell'amuleto Vescovali riproducono l'inizio della corniola Barberini; dipoi ritroviamo nel v. 4 Ανωβι, nel 6 Μειχαηλ, poi forse διαφύλαξον *ferentem*, con nuovo esempio di sincretismo linguistico su queste pietre; un Ιω διαφύλαξον ritorna forse nell' ultima riga, preceduto dal nome di un angelo.

Nella parte destra si legge al principio Σαβωθ Ιω e poi μελάνιαις, ma altro non districo, sia per il molto che manca, sia per la lezione poco sicura fornita dall'Amati. Auguro che altri di me più versato in queste astruse materie ritrovi il bandolo di tutto quest'amuleto, che non è volgare.

A me piace di finire con un testo chiarissimo, che tengo ancora dal Suarez, il quale ce ne ha lasciato copia nel codice Barber. lat. 3084 f. 281: « Immagine di Arpocrate nudo accoccolato su di un vaso (cioè il fior di loto) con nella destra la sferza, e porta la sinistra alla bocca a far silenzio

ΜΕΓΑΣ ΩΡΟΣ
ΑΠΟΛΛΩΝ ΑΡΠΟΚΡΑΤΗΣ
ΕΥΗΛΑΤΟΣ ΤΩ
ΦΕΡΟΥΝΤΙ (sic)

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH

TOME XXXVII

(offert au Père RENE MOUTERDE)

FASC. 17

A. J. FESTUGIÈRE, O.P.

PIERRES MAGIQUES
DE LA COLLECTION KOFLER
(LUCERNE)

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

PIERRES MAGIQUES
DE LA COLLECTION KOFLER (LUCERNE)*

PAR

LE R.P. A.J. FESTUGIÈRE, O.P.

Au vénéré auteur du *Glaive de Dardanos*

1. S 433. Hématite ovale. 6,1 × 3,5 cm. Presque exactement semblable à C.B.D. 144 et p. 88 (1).

Bibl.: H. Seyrig, *Invidiae Medici* ap. *Berytus*, I (1934), 4; C. Bonner, *l.c.*; H. J. Rose, *A Blood-Staunching Amulet* ap. *Harv. Th. R.*, XLIV (1951), 59 s.; A. J. Festugière, *Amulettes magiques* ap. *Class. Philol.*, XLVI (1951), 86-89; Alph. A. Barb, *Bois du sang, Tantale* ap. *Syria*, XXIX (1952), 271-284.

A l'avvers, l'inscription en ptérygoma se présente avec l'orthographe suivante (l. 1) : $\delta\iota\psi\alpha\sigma\ \tau\alpha\nu\tau\alpha\lambda\alpha\iota\ \epsilon\mu\alpha\ \pi\iota\varsigma$, soit donc $\delta\iota\psi\alpha\varsigma$ (2) $\tau\acute{\alpha}\nu\tau\alpha\lambda\epsilon$, $\alpha\acute{\iota}\mu\alpha\ \pi\iota\varsigma$. Cette confusion de $\alpha\iota = \varsigma$ et réciproquement est commune dans les papyrus depuis le II^e s. av. J.-C.

(*) L'auteur remercie vivement M. Kofler, qui a eu l'obligeance de lui prêter les pierres mêmes en vue de la publication.

(1) Sous les sigles C.B.D. nous renvoyons à Campbell Bonner, *Studies in Magical Amulets* (Michigan Press, 1950), *Description*. — C.B. = Campbell Bonner.

Dans les descriptions qui vont suivre, la gauche et la droite, la main gauche et la droite, sont telles qu'on les voit sur la gemme, et sur les moulages que représente notre planche.

(2) On s'accorde aujourd'hui à voir ici le verbe (indépendamment l'un de l'autre Rose, Barb et moi-même), mais j'ai eu tort (*l.c.*, 86) de supposer un point d'interrogation après $\tau\acute{\alpha}\nu\tau\alpha\lambda\epsilon$.

Les différences sont plus marquées au revers. Au-dessus de la matrice encadrée des deux serpents, l'inscription (signes carrés ou lunaires):

Ο ΚΥΡΙΟΣ Ο Α
ΠΟΚΡΥΦΟΣ Ι
Α Ε Τ Α Α Π Ο Κ Ρ
Υ Φ Α

soit ὁ κύριος ὁ ἀπόκρυφος ἰάσας(ται) τὰ ἀπόκρυφα.

A gauche du serpent de gauche, de haut en bas

Α
Δ
W
N
Ο
Ε
Ι

A droite du serpent de droite, de haut en bas

Γ
Α
Β
Α
W (1)

Le reste est pareil: sur le pied du petit autel ΙΑW, en dessous, entre les symboles, ici très visibles (non « adventitious scratches », *C.B.D.*, 144), du soleil et de la lune, les sept voyelles ΑΕΗΙΟΥΩ.

Marquons enfin qu'en haut, au-dessus de la matrice, il n'y a pas, comme en *C.B.D.*, 144, le symbole solaire (roue à huit branches), mais une simple étoile à huit rayons.

Le sens de cette amulette contre les ménorragies a été définitivement fixé par A. A. Barb, *l.c.*, par un rapprochement avec des textes latins de médecine magique.

(1) Pour ces deux formes, cf. Ἀδωναι, *PGM*, XXVIII, b 4 et Σαβαή, *ib.*, LIX 4, 13 a 2, Défixion de Genève (*Genava*, VI, 1928, 58, l. 7).



Pierres magiques, collection Kofler.

2. K 9710 H. Hématite ovale, 22 × 23 mm.

Av. Dans le cercle d'un ouroboros, matrice avec la clef. Au-dessus, posés sur les deux filaments supérieurs de la matrice, de droite à gauche, Isis tenant le gouvernail, face à gauche, puis face à gauche le serpent Chnoubis surmonté du disque solaire à sept rayons, puis, faisant face à Chnoubis, la momie d'Anoubis, puis, face à droite, une divinité féminine à tête d'animal (?), la gauche levée, tenant de la droite, semble-t-il, un serpent. Dans le champ, à gauche de la matrice $\leq \leq$, à droite ω . Sur le pourtour, la formule connue (C.B., p. 57) $\sigma\rho\rho\sigma\rho\mu\epsilon\rho\phi\epsilon\rho\gamma\alpha\rho\mu\alpha\rho\beta\alpha\rho\phi\rho\iota\sigma\rho\iota\gamma\zeta$, plus $\iota\alpha\eta\omega$.

Rev. L'inscription également connue

◇ P W P I
 ◇ Y Θ ◇ P W
 P I W ◇ V Θ
 V V V Z

L'amulette rentre dans une catégorie bien déterminée, cf. C.B., p. 79 sq. (1). Pour les personnages divins sur la matrice, cf. *ibid.* D., 129, 130, 131, etc. en particulier 140. Pour $\sigma\rho\omega\rho\iota\omega\theta$ et les trois caractères, *ibid.* D., 134 et p. 199. Pour la « $\sigma\rho\rho\sigma\rho$ -formula » sur les amulettes utérines, cf. C.B., p. 206.

3. K. 9710 J. Hématite ovale. 16 × 21 mm.

Av. Ouroboros sur le pourtour. A l'intérieur, de droite à gauche: Isis, face à gauche, tenant de la droite relevée le sistre, portant sur la gauche relevée ce qui semble être un canope. Puis, lui tournant le dos, le dieu Amon à tête de bélier, portant, posée sur sa droite, la matrice à la clef; la main gauche pendante tient l'*ankh*. A l'extrémité gauche, vu de face, Bès dans l'attitude traditionnelle, les deux mains appuyées sur les genoux; sur sa tête le petit Harpocrate face à droite, faisant de la gauche le geste habituel du silence, tenant de la droite relevée un fléau. Dans le champ,

(1) Avant Campbell Bonner, voir surtout A. Delatte, *La Clef de la Matrice* ap. *Musée Belge*, 1914, 75-88. Après C.B., cf. A. A. Barb, *Diva Matrix* ap. *J. of the Warburg Institute*, XVI (1953), 193 sq.

à gauche de Bès, Ο Υ Ω. Au-dessus de la tête d'Amon, le disque solaire. À droite d'Isis, sous le canope, trois signes indistincts.

L'image est tout à fait semblable à Paris Inv. n° 8001 (cf. Barb, *Diva Matrix*, pl. 33, fig. d). Voir aussi Brit. Mus., Inv. 56079 ap. Barb, *l.c.*, pl. 31, fig. f (Obverse).

Rev. Matrice à la clef. Sur la matrice, Seth-Typhon à tête d'âne en marche vers la droite, tenant de la droite le sceptre *was* aniconique, de la gauche, l'*ankh*. Sur le pourtour, la formule σαρσορμςρφςργαβαρμαρφριου (les dernières lettres ριγξ effacées, la pierre étant ici endommagée). Plus à l'intérieur, à droite ορωριο, à gauche υθ.

Même image, presque identique, sur la gemme citée de Paris (Barb, *l.c.*, fig. e: le bâton est sans la tête de gazelle au sommet, mais cf. Brit. Mus. Inv. n° 56496 ap. Barb, *l.c.*, pl. 31, fig. e). Le dieu est certainement Seth-Typhon, cf. *PGM*, t. I, pl. II, fig. 3 (Seth à tête d'âne brandit un fouet de la droite, tient de la gauche un bâton), t. II, pl. II, fig. 11 (Seth à tête d'âne en marche vers la droite, tenant des deux mains deux longs bâtons), J. G. Griffiths et Barb ap. *J. of the Warb. Inst.*, XXII (1959), 367-371 (corrigeant *Diva Matrix*, p. 195 et n. 45 de p. 216), P. Moraux, *Une défexion judiciaire au Musée d'Istanbul* ap. *Mém. Ac. roy. de Belg.*, LIV (1960), 19, n. 3. Pour Typhon sur les amulettes utérines, cf. C.B., p. 84, 86; Id., *Hesperia*, XX (1951), p. 328, D., 28 et pl. 97; plus anciennement, Delatte, *l.c.*, pp. 80, 87 (1).

4. K 9710 K Jaspe vert, tacheté de rouge, ovale. 22 × 29 mm.

Av. Au-dessus de ce qui ressemble à un long serpent légèrement incurvé, la tête à droite, mais est très probablement la barque solaire, on a, de gauche à droite: cynocéphale debout dans le geste d'adoration; lui tournant le dos, face à droite, Harpocrate assis sur le lotus, faisant de la

(1) On peut se demander si l'amulette publiée par R. Wünsch, *ARW*, XII (1909), 21-24, malheureusement sans photographie et avec un dessin très insuffisant, n'est pas Seth-Typhon sur une matrice. Le sens de ces représentations (qu'on prenait autrefois pour des vases, etc.) n'a été vraiment reconnu qu'en 1914 par Delatte. Que ferait Seth sur une hydrie? (*sic* Wünsch, qui voit ici un Θεὸς Ἐφουδρίας).

gauche le geste du silence, un sceptre engagé dans son bras droit qui est ramené derrière le dos; vis-à-vis d'Harpocrate, tourné vers la gauche, le dieu anguipède à tête de coq, de la droite relevée tenant le bouclier, de la gauche relevée le fouet; tout à droite, tourné vers la gauche, un oiseau (pas ibis; faucon?). Dans le champ, en haut, entre les deux dieux, étoile à huit rayons. Sous la barque, le palindrome $\alpha\beta\lambda\alpha\nu\alpha\theta\alpha\nu\alpha\lambda\beta\alpha$.

Rev. Nu.

Tous les emblèmes de l'avvers sont solaires (de même que le palindrome) et bien connus. Pour Horus assis sur le lotus, cf. C.B., p. 140 sq. ("The Young Sun"), pour le dieu anguipède, *ibid.* 122 sq. Sur l'alliance d' $\alpha\beta\lambda\alpha\nu\alpha\theta\alpha\nu\alpha\lambda\beta\alpha$ et d'Horus, *ibid.* 154, 202. On a de même Horus et le dieu anguipède se faisant face, Brit. Mus. Inv. 56252 (obverse) décrit et reproduit par Campbell Bonner, *Hesperia*, 1951, p. 330, n° 38 et pl. 97.

5. K 9710 M. Jaspe noir, ovale. 16 × 18 mm.

Av. Assis sur la barque solaire, tourné vers la gauche, Harpocrate dans la même attitude que ci-dessus (mais geste du silence de la droite, et, inséré sous le bras gauche, un fléau ou fouet). Sur sa tête, le disque solaire; à droite croissant, à gauche étoile à huit rayons. Dans le champ, tout en haut, trois scarabées solaires; à droite, l'un sous l'autre, trois boucs; à gauche, l'un sous l'autre, trois faucons en partie effacés (cassure de la pierre). En bas, restes plus ou moins visibles de six crocodiles (on voit trois queues à gauche (1), une tête à droite).

Rev. Formule traditionnelle sur les gemmes d'Harpocrate (cf. C.B., pp. 141 sq.): $\chi\alpha\beta\rho\alpha\chi \mid \phi\eta\epsilon\lambda\chi\eta\rho$ (2) $\mid \phi\iota\chi\rho\phi\eta\chi \mid \rho\omega\phi\omega\chi\omega \mid \beta\omega\chi$.

L'avvers est tout à fait semblable à C.B.D., 206 et 207. Sur ce type du Soleil levant adoré par les animaux de la Création, cf. A. Delatte, *l.c.*, p. 46, à propos d'une gemme d'Athènes, Delatte n° 12 (p. 45), très semblable à celle-ci (*ibid.*, pl. 2, 1^{re} figure à gauche de la seconde rangée).

(1) Mais ce pourraient être trois têtes de cobras, cf. C.B.D., 206 (obverse).

(2) Sur $\phi\eta\epsilon\sigma\chi\eta\rho$, cf. PGM, III, 78, 151 et F.W. Schmidt, *GGA*, 1931, 444 ("Herr der Stille").

6. K 9710 D Pierre verte, analogue au jade, ovale, convexe. 11 × 14 mm. Belle exécution.

Av. Serpent Chnoubis à tête de lion radiée, tourné vers la gauche.

Rev. Les trois signes **ZZZ**. Sur le pourtour, l'inscription connue (C.B., pp. 56 sq., 199): **XNOYBIC NABIC BIENYΘ**.

Cf. pour l'inscription *C.B.D.*, 86, 99, 100; pour le type *ibid.* 83 sq., pour les trois signes *ibid.* 91. Sur ces derniers (trois S ou trois Z barrés), voir en outre, A. Delatte, *l.c.*, p. 62. Sur une agate laiteuse du Musée d'Athènes (Delatte, *l.c.*, pp. 61 sq., n° 25), ils sont liés à l'inscription de la pierre suivante (n° 7). Ils sont fréquemment employés, ainsi que le serpent Chnoubis, dans la magie médicale: cf. la gemme publiée par le Père Mouterde, *Le Glaive de Dardanos*, p. 24 n° 8, avec l'inscription *στομάχου ἡ Χνουνίς* (sic) entourant trois S barrés, et, sur le rôle médical du décan *Χνουμίς*, Drexler, ap. Roscher, II, s.v. *Knuphis*, 1260 sq.

7. K 9713. Calcédoine laiteuse, ovale, convexe. 17 × 23 mm.

Av. Inscription, à lire sur la pierre de droite à gauche. On obtient:

Θ Θ Ο Ν Β Α Ε Λ Η
Ν Α Λ Α Κ Θ Ο Ο Ν
Α Λ Α Κ Α Μ Υ Ο Μ Η
Α Β Ρ Α Μ Μ Α Ω
Α Β Ρ Α Μ Η Α
Ζ Ζ Ζ

Rev. Nu.

Cette inscription, jointe aux trois S barrés, se retrouve, comme j'ai dit, sur la gemme d'Athènes (Delatte, n° 25), où elle se lit ainsi (Delatte, p. 61): **ΘΟΝΒΑΟΛΗ | ΑΒΑΛΑΚΘΟΟΝ | ΒΑΛΑΚΑΜΥΟΛΑΝ | ΑΒΡΜΜΑΩΟ | ΑΒΡΑΜΗΑ**. Delatte l'a reconnue également sur deux autres gemmes (Paris, Inv. n° 2191 et King, p. 294), avec des variantes et déformations. Il est possible (Delatte, p. 63) que la 1^{re} ligne doive se lire *Στομβλοης* en raison de Audollent 242, 33 *ὀρχίζω* σε τὸν θεὸν τὸν τοῦ ὕπνου δεσπύζοντα *Στομβλοην*. D'autre part on peut établir (C.B., p. 206) le complexe *στομβλοηβλοτστομβλακκαμστομβλη* en comparant trois amulettes, l'une

avec Hélios conduisant son quadrigé, l'autre avec Harpocrate entouré d'animaux en groupes de trois, la troisième au revers d'un Sarapis sur son trône. Selon Campbell Bonner, ce serait donc une formule « solaire » (Sarapis étant souvent assimilé à Sol Invictus, v. gr. *PGM*, V, 4 s. ἐπι-κχλοῦμαι σε, Ζεῦ Ἡλίου Μίθρα Σάραπι ἀνίκητε). Quoi qu'il en soit, les deux derniers mots sont sûrement des dérivés d'Αβραάμ, le premier avec la terminaison αω(θ), le second avec la terminaison ηλ. L'un et l'autre sont courants (cf. Preisendanz, t. III, Index, dieux ou démons ou anges en -ωθ et en -ηλ).

8. K 9701 D. Petit camée d'onyx, à fond noir et relief blanc, dont rien n'indique qu'il soit magique. 11 × 15 mm.

Av. Squelette, vu de face. Dans le champ à gauche **KAI META**, à droite **TA ΠΑΝΤΑ**, ce qui s'entend de reste: « et après tout cela, le squelette », variante du τὰ πάντα ματαιότης de l'Ecclésiaste.

Paris

A. J. FESTUGIÈRE, O.P.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH
TOME XXXVII (offert au Père RENE MOUTERDE) FASC 18

ARTHUR DARBY NOCK

NYMPHS
AND NEREIDS

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1961

NYMPHS AND NEREIDS

BY

ARTHUR DARBY NOCK

*O sacris devote senex, quodque arguit aetas,
non neglecte deis.*

So in Lucan X, 176 f. Julius Caesar addresses an Egyptian priest when about to ask him about the causes of the Nile's rise. May I echo the thought in submitting to Father Mousterde, on this happy occasion, a small problem in Syrian epigraphy, a field which he has made peculiarly his own?

1. R. Dussaud - F. Macler, *Nouvelles archives des missions scientifiques*, X, 1903, pp. 694, n° 163, publish a 'dalle de basalte' from the Hauran which lies to the South of Damascus. It reads Νύμφς (i. e. Νύμφη) καὶ Νερσ-
σιδςς | δέξασθς | 'Ονεζάθην | 'Ολέφου | ἀγνήν σὺ|γενίδα | γυνῆκην Πρόκλου, | ἐτῶν
λζ', | ἔτι (i. e. ἔτι) σκγ' | ὑπερβ(ερταίου) ιη', which I render, "*Nymphs and Nereids, receive Onezathe, daughter of Olephas (or Olephos or Olephes), pure and high-born (1) wife of Proclus, at the age of 37, on October 18, 328*".

(1) *Eugeneia* can be predicated of citizens or their wives in general: cf. *J. Eg. Arch.*, XL, 1954, 76 f. (Antioch, Athens, the Greeks in general); L. Robert, *Bull. Corr. Hell.*, LIX, 1935, p. 440, l. 43 (Acraephia), and *Am. Numism. Soc. Centennial Vol.*, p. 582, n. 27 (cities claiming descent from Athens and Sparta); P. M. Fraser, *J. Rom. St.*, XL, 1950, p. 82 (Cyrene and Delphi); W. Ruge, *Real-Enc.*, XVII, col. 230 (Nicaea). There is also the derivative use of noun and adjective in a moral sense (e.g. *Acts* xvii. 11). But it must be taken literally here, as in *I Cor.* I.26: pride of ancestry did not by any means diminish under the Empire. (Cf. Philo, *Virt.*, 187 ff.; B. Einarson, *Class. Phil.*, L, 1955, pp. 253 ff. on Plutarch; J. Munck, *Paulus u. d. Heilsgeschichte (Acta Jutlandica, XXVI, 1, 1954)*, p. 155, n. 68).

δέξασθε might conceivably be thought to stand for ἐδέξασθε, and the somewhat poetic character of the opening phrase could account for the absence of syllabic augment (1). Since Onezathe was dead before this dated text was carved on the stone, some readers may think that the indicative and not the imperative is appropriate. We do however find the imperative in various requests for the reception of a dead person, which though not dated are after the fact (2), and even the abruptness with which the petition and the compressed factual information are so to speak telescoped has an analogy in Egypt (3). An epitaph can reproduce the mood of the moment of bereavement, e.g. when its subject is represented as saying θνήσκω, 'I die' (W. Peek, *Gr. Versinschriften*, 930, 960), or when χαῖρε, 'farewell', is accompanied by a date (*Suppl. epigr. gr.*, VIII, 432 f., 435 ff., 486 ff., 494 f.). Moreover, if the text gave a statement and not an imperative, we should expect the third person rather than the second. (*Anth. Pal.* IX, 556 begins Νύμφαι ἐποχθίδιαι, Νηρηίδες, εἴδετε Δάφνιν, but this is leading up to the question, 'Tell me, was he beautiful?'). δέξασθε must be imperative.

2. What is meant by 'receive'? Two hypotheses may be mentioned *ex abundanti cautela*. The first is that 'receive' is purely figurative, as in a verse inscription at Eleusis (*IG*, II/III, 4218) addressed to Demeter on the occasion when there was set up in her precinct a statue in honor of a

(1) Cf. A. Rehm, *Philol.*, XCIV, 1940, pp. 13 f.; K. Dieterich, *Untersuch. z. Gesch. d. gr. Sprache*, pp. 211 f.

(2) For the indicative, cf. Dessau, *ILS*, 8007, *G. Sentio Sat. cos. k. Sextilib. dei Manes receperunt Abulliam N.l.Nigellam*; Kaibel, *Epigr. gr.* 572.2 (γαίη δέξατο νερτερή); *Suppl. epigr. gr.*, VIII, 502 a (Osiris). For the imperative cf. Peek, 1572 (note κατερχόμενον which confirms what I say about "the moment of bereavement"), 1577, 1581, 1583; *ILS*, 8129 b; *Dura - Europs Rep.* IX, 1, pp. 176 ff. (ὦν ψυχὰι δέξασθαι θεαί); also Peek, 1576 and *CIL*, III, 3989 (*admittite*), in which the dead person is represented as speaking.

(3) *Suppl. epigr. gr.*, VIII, 612, "Osiris, receive Pachumi", with the date; *ib.* 613, a similar request to Sarapis in which [δέξαι] is restored with reasonable certainty. — It does not look as though anything were missing at the beginning of our text.

proconsul who was an initiate. We read in it [σὺρρονι δ]έξο νόω 'receive him with gracious mind', σὺρρονι being a probable restoration and δέξο, I think, a certain one. To receive the statue can be described as receiving the man, just as a woman is made to call herself "neighbor of pure Sarapis" because her statue had been placed in his temple (1). Again, the memory of the dead could be cherished by the making of new shrines in which they took their place by the side of deities. So Herodes Atticus honored his wife Regilla by establishing on the Appian Way a shrine for "the old Deo" and "the new Deo" (i.e. the elder Faustina) (2). Regilla's statue as placed here is described as 'acceptable to Faustina', (l. 48), and it is hinted that Regilla might have in relation to Faustina (clearly the important figure in the shrine) a status comparable with that of Iphigenia in relation to Artemis and that she will join the ranks of the heroines of old. It might therefore be supposed that a statue of Onezathe was erected in a precinct of the Nymphs and Nereids, presumably one established for the purpose and that Onezathe was represented as a Nymph (cf. F. Cumont, *Rech. symb.*, pp. 401 f.), as other dead women were not only represented but also described as Venus (C. Koch, RE, VIII, A, col. 878 f.) Yet it is improbable that this particular combination of deities received a sanctuary, and it is hardly thinkable that such a meaning would or could have been conveyed by the simple imperative followed by the woman's name.

The second hypothesis is that Onezathe had met her death by drowning and that the appropriate powers were asked to welcome her. Such a thought might have been suggested by mythological themes. So in Valerius Flaccus, II, 601 ff. Helle explains to Jason that she did not perish; (604 f.) *celeri extemplo subiere ruentem Cymothoe Glaucusque manu*; she is *numen maris* (I, 50), just as in Stat. *Ach.*, I, 23 f. she is a Nereid. The classic instance of such a

(1) Kaibel 875; cf. L. Robert, *Ann. Coll. France*, LIII, 1953, pp. 226 ff. Robert rightly refuses to put such honors on a level with Christian burial *ad sanctos*, but for our text the reader should recall prayers to martyrs to 'receive' those buried near their relics.

(2) Kaibel, 1046; IG, XIV, 1389; IGRR, I, 194; Wilamowitz, *Sitz. Ber. Berlin*, 1928, pp. 3 ff.

"sea-change" was Ino. *Odyssey* V, 333 ff. knows this daughter of Cadmus who is now Leucothea, a goddess of the sea (1): so does Hesiod (cf. *Pap. Soc. Ital.* 1383: R. Merkelbach, *Arch. Pap.*, XVI, 1956, pp. 33 f). The story, as it is familiar from *Ov. Met.* IV, 512 ff., tells how Athamas in his madness pursued Ino and she threw herself and her son Melicertes into the sea and they were made deities thereof. Nonnus, X, 111 ff. puts in her mouth a request to the sea and to Nereus to receive her and her son (δέξο.. δέχυστο.. δέχυστο: cf. the promise, IX, 78 ff.), and tells (122) how Poseidon did receive her (ἐδέξατο). So later in his work the widow of the Indian king Deriades uses Ino as a precedent (XL, 202 ff.)

"May he (Bacchus) seize me and cast me into the fast-flowing Hydaspes ... May I dwell together with the Naiads, forasmuch as the Dark-haired lord (sc. Poseidon) received (ἐδέξατο) Leucothea also alive and she is called one of the Nereids: then I shall appear as a darkfooted Ino of the waters whereas she is a white one". This is 'reception' (2).

(1) A goddess called Leucothea was worshipped in the interior of Syria as well as at Tyre (*Or. gr. inscr. sel.* 611: Mouterde, *Mél. Beyrouth*, XXV, 1942/3, pp. 68 ff. and XXIX, 1951/2, p. 58 n. 3; XXXVI, 1959, pp. 78-82), but we can hardly suppose that Oneczathe's husband was thinking of the myth associated with that name. In fact Artemidorus II, 38, p. 144 ed. Hercher, remarks that to see Leucothea in a dream, while a good sign for those who gain their livelihood from the sea, is a bad sign for others "because of the story about her" (i.e. her domestic misfortunes). Whatever the origin of this and the parallel myths discussed by G. Glotz, *L'ordalie dans la Grèce primitive*, pp. 34 ff. and J. Fontenrose, *U. Calif. Publ. Sem. Phil.*, XI, 1951, pp. 125 ff., as told and remembered they turn on tragic occurrences; *flebilis Ino* (Hor., *AP.*, 123) was hardly the type of which an affectionate husband would think.

(2) Cf. again *Ov. Met.*, XIII, 949 *di maris exceptum* (sc. *Glaucum*) *socio dignantur honore*; also G. Herzog-Hauser, *Soter* (Vienna, 1931), pp. 119 ff. on the way in which Thetis received Dionysus when he fled from Lycurgus (*Il.*, VI, 136), and Eurynome and Thetis received Hephaestus when Hera cast him forth (XVIII, 394 ff.) as also (pp. 96 ff.), on the spontaneous kindness of Eidothea to Menelaus and of Leucothea to Odysseus, and on Dexamene as the name of one Nereid (XVIII, 44; this indeed probably means "she who receives ships with kindness in her watery home". Cf. on such names B. Snell, *Entretiens Hardt*, I, p. 101 and H. J. Rose, *ib.*, 121 f.). Note also Lucian, *Dial. Mar.*, XI (Xanthus requests Thalatta to receive him after what he suffered at the hands of Hephaestus according to *Il.*, XXI, 342 f.).

Further, while it is Nereids who are primarily associated with salt water, the category of Nymphs was comprehensive and it may suffice to quote Charito, II,4,8 "*one of the Nymphs or Nereids has come up from the sea*".

Nevertheless, if Onezathe had perished at sea, so far from home, would not some reference have been made to the fact? If on the other hand she had been drowned locally in some reservoir (1) or well (2) or wadi filled by a torrent of rainwater (3) (and what other possibility was there?), the mention of Nereids would be pointless. We can hardly postulate at this date the Byzantine and modern Greek use of the term Nere(a)id to denote any kind of female sprite, and indeed these latterday Neraids are usually terrifying and capricious and not *faciles Nymphae* (4). So we must reject the hypothesis of drowning by accident — or of a suicide for which a euphemism was desired.

3. It remains only that we should understand 'receive' as we find it in other epitaphs, where it is a request addressed to Earth or to the powers of the hereafter (5). When such a request is made to Earth, we are dealing with natural sentiment towards the *pammeteira* (Peek 1581: no deity named): save in the figurative language of curses (H. Seyrig, *Bull. Corr. Hell.*, LI, 1927, pp. 148 ff.), there could be no thought of physical reception being

(1) Cf. the *limnē* of *Supp. epigr.*, VII, 1154.

(2) Cf. Artemidor, II, 27, p. 123, 19, "for there are Nymphs in the well".

(3) Her date of death is reckoned as October 18. F.M. Abel in the *Guide Bleu, Syrie et Palestine* (1932 ed.), p. xxvii, speaks of rain storms at the end of October.

(4) Perhaps the earliest example is in the C text of Ps. Callisth. II, 41, where Alexander's illegitimate daughter, after drinking of the water of immortality, is told, "You will be called Nereis, as having your eternity from water, and you will dwell there (i.e. in water)"; she went off in desert places with the demons. In the L text the language is close to later Greek usage and the spelling Neraida is used (I. Friedlaender, *Arch. Rel.*, XIII, 1910, p. 173 n. 6 = *Die Chadhirlegende u.d. Alexanderroman*, p. 14 n. 7). On this section of the Romance, cf. Fr. Pfister, *Berl. phil. Woch.*, XXXIII, 1913, coll. 912 ff.

On Neraids cf. P. P. Argenti - H. J. Rose, *Folk-lore of Chios*, p. 1173 s.v. Neraidhes (note indeed, p. 248, the local Neraids may be friendly if treated well).

(5) Cf. F. Cumont, *Lux perpetua*, pp. 392 ff.; C. B. Welles - Nock, *Harv. Theol. Rev.*, XXXIV, 1941, pp. 79 ff.

literally denied (1). On the other hand, exclusion from a place (or a due place) in the hereafter was deemed possible, on various grounds (2). To be sure, as for what Tertullian, *De anima*, 56 f., says about the supposed consequences of premature or violent death, I doubt whether the individual often feared them for himself or for his nearest and dearest: the prayer in Peek 1576, by one whose life had been cut short by violence, to the good *daimones* of the nether world to receive him, is meant to underline the pathos of his lot (3). Such is commonly the purpose of ἄωρος, which can be employed of adults (4). While indeed the uncharted is uncanny, yet when requests for reception have a specific meaning, is it not the desire for something more than mere admission in the other world, in fact the desire for a welcome from supernatural powers or from the great ones of the past, or from your own kith and kin (5)? Aristides, in praising Sarapis, says that after death 'we must go to the god from the god, as the saying is, *from home to home*' (6); other persons could have had similar hopes.

(1) So again Dracont., *Romul.*, X, 540 f. *accipe, Sol radians, animas, tu corpora, Luna, nutrimenta animae* does not represent an access of maternal tenderness on Medea's part for the children she is about to kill, but describes what by some was thought to be the natural sequel of death; cf. Cumont, p. 180; *J. Theol. Stud.*, NS IX, 1958, pp. 316 f. There is a parallel in the statement about the Athenians who died at Potidaea that the aither received their souls and the ground their bodies (H. v. Gaertringen, *Hist. gr. Epigr.*, n° 53).

(2) Cf. Plat., *Theaetet.*, 177 A.

(3) Cf. *Vigil. Christ.*, IV, 1950, pp. 132 ff. J. Ter Vrugt-Lentz, *Mors Immatura* (Diss. Leiden, 1960).

(4) Cf. Lebas-Waddington, 1866 d, 2382. — Arthur E. R. Boak has kindly drawn my attention to the use of ἄωρος on stelai at Terenuthis as studied by Finley A. Hooper; see now his *Funerary Stelae from Kom Abu Billu* [U. Michigan Kelsey Museum of Archaeology, Studies I, 1961]. 16 persons so described died in childhood, 5 in their twenties, 2 in their thirties, 1 at seventy-three, 1 at eighty-two. — As J.-L. Robert say, *Bull. épigr.* 1958 (in *Rev. ét. gr.*, LXXI), n° 536, it is an epithet of pity.

(5) Cf. J. Kroll, *Gott u. Hölle*, I, pp. 381 f.; A. J. Festugière, *Révélation d'Hermès Trismégiste*, III, pp. 133 ff; Lucan, VI, 803 ff. (the Manes look forward to welcoming Pompey and his family and keep a place for them in the bright portion of their kingdom: cf. *Carm. lat. epigr.*, 1262.5 f.).

(6) I, p. 93, Dindorf (xlv, 25 p. 359 Keil), with C. Bonner, *Harv. Theol. Rev.*,

I have found very little by way of prayers for reception of the dead addressed to powers other than those mentioned. In Ps. Callisthen., III, 30, 15, after a threatening portent, Alexander prays to Zeus that he may live to finish his work and adds "*but if thou hast decreed that I shall die, then receive me too, a mortal, as a third (mortal)*". The words which follow make the meaning clear; Alexander deems himself to have earned a share in the life of the gods, and Dionysus and Heracles furnished the precedents (1). Again, an account of his last days, best preserved in a Metz codex, makes him when dying say "*Receive me, (holy) Heracles and Athena*" (2); Athena is named because she was thought to have accompanied Heracles on his entry into Olympus (3).

In both texts the idea is that of formal apotheosis, just as in Sen., *Herc. Oet.* 1701 ff.:

si pace tellus plena, si nullae gemunt
urbes nec aras impius quisquam inquinat,
si scelera desunt, spiritum admitte hunc precor
in astra.

These words, spoken to Juppiter just before the pyre on Oeta is lighted, do not come from the human if gigantic figure who prayed in Soph. *Trach.*, 1085 "*O lord Hades, receive me*", — that is, let me have the boon of death

XXX, 1937, p. 131. — *καταδέχομαι* is used otherwise of the Ionian Sea in *Anth. Pal.*, VII, 624, but commonly, though not always, *δέχομαι* and various compounds (not *διαδέχομαι*) imply a positive welcome (cf. H. Kleinknecht, *Arch. Rel.*, XXXIV, 1937, p. 296 and Ferguson, *Harv. Theol. Rev.*, XXXVII, 1944, p. 87.): of course, *πολυδέγμων* of Hades implies a neutral sense.

For overtones in the idea of reception by Earth, cf. *IG*, VII, 2534 ἡ μάλα δὴ σὲ φίλως ὑπεδέξατο γὰρ ὑπὸ κόλπους; H. Oldenberg, *Religion des Veda*, p. 580.

(1) I use the translation of W. W. Tarn, *Alexander the Great*, II, p. 364.

(2) *Accipe me, sancte Hercules ac Minerva* (R. Merkelbach, *Die Quellen d. gr. Alexanderromans*, [*Zetemata*, IX, 1954], p. 241; cf. pp. 54 f., 121 ff.). The Armenian version has nothing corresponding to *sancte*, and the epithet must be due to the Latin translator; I find *hagios* of Heracles only at Tyre, where H. is Melkart (*A.J.A.*, LV, 1951, p. 90).

(3) Cf. Jebb on Soph., *Trach.*, 1031; C. Robert, *Die gr. Heldensage*, p. 599; G. M. A. Richter, *AJA*, XLV, 1941, pp. 363 ff.; C. Clairmont, *ib.*, LVII, 1953, pp. 85 ff. (a vase showing Athena as present at the pyre).

which he had in Seneca desired, 1300 ff., before conquering agony. As Paul Mazon said (Sophocle, *Tragédies*, I, p. 7), "*Cet Héraclès-là n'est pas fait pour devenir un Immortel. Il meurt sans espoir de survie, sans même songer au renom qui perpétuera sa mémoire sur cette terre*". In Seneca Hercules has from the beginning of the play looked forward to a place with the gods (7 f.):

sed mihi caelum, parens, adhuc negatur?

and his dying remarks proceed to the confident assertion (1725 f.):

vocat ecce iam me genitor et pandit polos; venio, pater.

He and Alexander are represented as having reason to think of themselves as belonging to the category described by a speaker in Cic, *ND.*, III, 39 *quasi novos et adscripticios cives in caelum receptos putant* (sc. *imperiti*) (1).

4. Nymphs and Nereids did not belong to Olympus any more than they did to Pluto's realm. On the other hand, epitaphs do indeed speak of Naiads or Nymphs as carrying off a small boy or girl (2), and Callimach. *Ep.* 22 says of the Cretan goat-herd Astacides (clearly an adult) that he was carried off from the hill by a Nymph and was now "*holy*", i.e. more than human. (The mythological concept is not altered if we should accept B. van Groningen's idea, *Mnemosyne*, IV, xi, 1958, pp. 310 ff., to which K. J. Dover kindly drew my attention, that this is a bucolic metaphor for a poet's death). In epitaphs this idea is employed as a ground of consolation: so Kaibel, *Epigr. gr.* 570, begins by reproaching Pluteus for unrighteously carrying off a little girl and then bids the bereaved parents to desist from lamentation, "*So believe in the old myths* (presumably that of Hylas); *your fine child was carried off for her charm by the Naiades, not by death*" (3). The

(1) Cf. Forcellini-De Vit, s.v. *receptus*, adding Tac. *Ann.* I, 43, *tua, dive Auguste, caelo recepta mens*.

(2) Cf. Cumont, *Lux*, pp. 325 f.

(3) Cf. Menander Rhet. (III, p. 414 ed. Spengel; p. 122 ed. Bursian, in *Abh. Munich*, 1882). His advice as to the writing of a consolation includes "I am convinced that the departed one is living in the Elysian plain, where is Rhadamanthys, etc. Perhaps

child had gone to a happy home, like the flowery Paradise in the wall-paintings of Octavia Paulina's tomb (1). It is to be noted that life with the Naiads is one of the possibilities of blessedness in the hereafter mentioned in *Carm. lat. epigr.*, 1233 (from near Philippi); cf. *Stat. S.* II, 6, 98 ff. We may recall the Hamadryads who were so fond of Dryope that they made her their playmate and taught her to sing the praises of the gods and to dance, well before the time when out of kindness they carried her off and she became a Nymph (2). This story is particularly *ad rem*, for while Onezathe might not seem to fit the group around Artemis in *Od.*, VI, 102 ff., Dryope, when translated, was already mother of a mighty king, just as the central figure of the Nymphs in *Virg., G.*, IV, 333 ff. was Cyrene, the mother of a full-grown son, Aristaeus. Could not the Nymphs connote a world of ever young and blooming femininity?

What, then, of the Nereids? I have found only one reference in epitaphs to Nereids (as distinct from Thetis) (3); in a lengthy composition concerning a man of Itanus in Crete who died at the age of twenty-two,

rather he now dwells with the gods, circles the aither, and observes this world; perhaps he blames those who mourn for him...", and ends with the suggestion that worship is due from us.

(1) Cumont, *Rech. symb. funér.*, pp. 345 f., fig. 76; cf. Wilamowitz, *Glaube*, II, p. 363, n. 2.

(2) Antonin. Liberal., 32: so in *Ov. Met.* X, 9, Eurydice, as a young bride, walks *Naiadum turba comitata* (cf. *Virg., G.*, IV, 532 f.) and XIII, 735 ff. Scylla (not yet transformed) shuns suitors and goes *ad pelagi nymphas, pelagi gratissima nymphis*. For Dryope becoming a Nymph, cf. the two poems on Isidora at Hermupolis Magna (*S. Eitrem, Arch. Rel.*, XXXIV, 1937, pp. 313 ff. and *Symb. Osl.*, XVIII, 1938, pp. 127 f.; *Supp. epigr. gr.* VIII, 473 f. J.-L. Robert, *Bull. épigr.* n° 271, in *Rev. ét. gr.*, LXVII, 1954, may well be right in doubting the common view that she had drowned in the Nile and was deemed to have become divine in consequence of that. After all, the second poem starts "I shall no longer lament when making sacrifice to thee, daughter, since I have learned that thou didst become a deity"; *ἐγνων* means, if the sense can be pressed, "I learned by a revelation", i.e., the father had no a priori reason for believing Isidora to be divine). In *Artemidorus*, II, 37 f., p. 143 f. to dream of the Nymphs portends good — quite apart from the blessing of children.

(3) Kaibel, 191.8 (consolation motif; cf. *Plaut., Truc.*, 731).

the Nereids are invoked to come with all speed to the tomb to sing a lament exceeding the tale of Achilles (1). This refers to *Od.*, XXIV, 47 ff., where the Nereids accompany Thetis and wail for Achilles and clothe his body in imperishable raiment. So in *Eur.*, *Andr.*, 1266 ff. they were to go with her yet again to bear away Peleus (2) and in *Anth. Pal.*, VII, 1 (Alcaeus Mess.) they are said to have buried Homer. Again, in preRoman times at points as remote as Tarentum and South Russia we find the bringing of the new armor to Achilles by the Nereids as a theme in funerary art (3). This supplied the heroic context which served to dignify the dead.

Yet one must ask whether any such suggestion would be in order here, where we have '*Nymphs and Nereids*'. In myth the Nymphs are mates, mothers and nurses: it might be rash to rule out the possibility of overtones, but the mention of Nymphs seems to me to tell against any idea like

'*Was it so hard, Achilles, | So very hard to die?*'.

Again, although there is nothing in the term Nymph to exclude salt water, the invocation '*Nymphs and Nereids*' can hardly be thought to carry with it whatever association or associations attached to the seascapes with Nereids, Tritons etc. which were so common in funerary art (4). It would moreover appear that their use for this purpose is not found in Syria (5), and in any event such scenes were popular as neutral decoration in Coptic and late antique art (6).

(1) Peek, n° 1249.

(2) Quoted by Ch. Picard, *Rev. hist. rel.*, CIII, 1931, p. 13 (But in *Ion* 1081 f., which he discusses pp. 16 ff., the Nereids are named only because, as A. S. Owen remarks ad loc., "The elements take part in the ritual").

(3) K. Schefold, *Meisterwerke gr. Kunst*, (Basel, 1960), n° 354; E. H. Minns, *Scythians and Greeks*, pp. 324 ff. — Cf. a late epitaph comparing a dead woman, (for beauty) with Penthesilea (Kaibel, 727.12).

(4) On the problem of interpretation cf. *Am. J. Arch.*, L, 1946, p. 167, and D. Levi, *Antioch Mosaics*, I, pp. 100 ff.; contra, K. Meuli in *Bachofens ges. Werke*, VII, p. 505.

(5) Cf. A. Rumpf, *Ant. Sark.-Rel.*, V, p. 131. — The Tritons and Nereids at Baalbek are rightly connected with Atargatis by H. Seyrig, *Syria*, X, 1929, p. 330.

(6) D. Levi, I, p. 104.

Now the Nereids were '*Nymphs of the sea*' (1), and Nymphs and Nereids alike constituted ideal standards of female beauty. I have spoken earlier of "a world of ever young and blooming femininity": what could exemplify this better than the description of the Nereids in Baccylides, XVII (2)? Amphitrite set on the hair of Theseus the chaplet dark with roses which Aphrodite had given her when she wed. Jebb is right in holding that the chaplet was of gold and that the words do not require us to assume that the roses were still in it. Yet they might have been; this happy group was not living

In fields where roses fade.

In any event, there remains the picture of the group and of Aphrodite's benison. Aphrodite herself was of the sea, and the Nereids could form her escort (3), as in Apul., *Met.*, IV, 31,6 and in Claudian, *Epith. Nupt. Honorii Aug.*, 159 ff., where they accompany her to the Emperor's marriage with Maria and recall the marriages of Thetis and Amphitrite. We should think also of Pindar, *Ol.*, II, 28 ff.: the daughters of Cadmus had their sorrows, but these paled before their later felicity, "*they say that Ino was assigned for all time a deathless life in the sea with the ocean-daughters of Nereus*".

Such is, I think, the background and meaning of Onezathe's epitaph. So far as our knowledge goes, it does not correspond to any specific beliefs (4). There is here nothing like the assurance given to Eleusinian initiates, the firm hope of worshippers of Dionysus, the guidance for the dead afforded on the gold lamellae traditionally called Orphic, the old trust in Osiris, the reliance of Julian (p. 336 C) on Mithras. It is a matter not of belief but of loving fantasy, like that of the father *Octaviae Paulinae*

(1) Cf. H. Herter, *Real-Enc.*, XVII, col. 1533 (in an admirable article).

(2) E. Norden, *Sitz.-Ber. Berlin*, 1934, p. 638 suggested that this ode directly inspired Virgil's picture (*Georg.*, IV, 363 ff.) of the visit of Aristaeus to the abode of the Nymphs: that picture itself seems like an idealized portrait of Marie Antoinette's Trianon. Cf. again Eur., *I.T.*, 273 f. τὸν εὐγενῆ . . Νηρηίδων χορόν; they fit our εὐγενής.

(3) Cf. G. Herzog-Hauser, *Real-Enc.*, XVII, col. 8; Plut., *Ant.*, 26.

(4) Seyrig, *Syria*, XXXVI, 1959, p. 58 remarks, "Les usages funéraires syriens et les notions pieuses qui les accompagnaient sont mal connus".

filiae dulcissime carissime (1). This fantasy found its nourishment in the Never Never Land created by literature:

The Apple-tree, the singing and the gold.

Recent study has brought out the importance of *Bukolik* for later antiquity, pagan and Christian alike (2). It may be that Milton's *Lycidas* helps us to understand the inner sense of our text. Milton did not literally believe that Edward King was now "the Genius of the shore/In thy large recompense, and shalt be good/To all who wander in that perilous flood".

Dussaud himself remarked, "Il faut remarquer que les environs de Boşra ont fourni de nombreuses épitaphes à intentions littéraires". One-zathe's name shows that she was a Semite, but that is no reason why her husband and she herself may not have had, in Constantine's time, a personal feeling for the power of the old poetic names to evoke associations which brought comfort. The epitaph, with its abruptness, has a natural pathos which is the more to be admired as coming from an age which was not conspicuous for the gift of understatement (3).

Harvard University

Arthur Darby Nock

(1) *Not. d. Scavi*, 1922, p. 437.

(2) For references cf. *Gnomon*, XXVII, 1955, p. 564 and XXXII, 1960, p. 733 n. 3.

(3) I am much indebted to Herbert Bloch, Arthur E. R. Boak, Kenneth Dover, George Hanfmann, Finley A. Hooper, and Zeph Stewart for their aid.

DATE DUE

JUL 16 1997

JUN 19 1997

PJ
3001
B5
v.37
1960-
61

GR

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library



3 2400 00316 4609

